BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~1942~~ 2059
Sala Grande
Scansia ~~30~~ 31 Palchetto ~~32~~
N.° d'ord. ~~6~~ 7

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

SUR

LES GUERRES DE NAPOLÉON

EN EUROPE,

DEPUIS 1796 JUSQU'EN 1815.

Honneur et Patrie.

Digitized by Google

AVIS.

Plusieurs personnes ayant témoigné le désir de voir cet ouvrage accompagné de Cartes et de Plans, il sera publié un *Atlas* des théâtres d'opérations et des principaux champs de bataille, aussitôt que cinq cents Souscripteurs se seront présentés.

Des matériaux fort précieux que possède le général Pelet, et auxquels il a travaillé lui-même en 1809, serviront à la composition de cet Atlas; il sera gravé par les meilleurs graveurs de Paris, et le Général en surveillera l'exécution. On y joindra plusieurs tableaux présentant la situation des armées à diverses époques.

Il suffit, *pour être Souscripteur*, de se faire inscrire chez Roret, libraire, rue Hautefeuille, au coin de celle du Battoir.

582934

MÉMOIRES

SUR

LA GUERRE DE 1809,

EN ALLEMAGNE,

AVEC LES OPÉRATIONS PARTICULIÈRES DES CORPS D'ITALIE, DE POLOGNE, DE SAXE, DE NAPLES ET DE WALCHEREN;

PAR LE GÉNÉRAL PELET,

D'après son Journal fort détaillé de la campagne d'Allemagne; ses reconnaissances et ses divers travaux; la correspondance de Napoléon avec le major-général, les maréchaux, les commandans en chef, etc.; accompagnés de pièces justificatives et inédites.

Testabatur omnibus ea quæ sub oculis suis viderat opera Magni. Mac.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,

AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

1826.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT, SUCC. DE LEBEL,
rue d'Erfurth, n° 1.

Digitized by Google

CAMPAGNE
DE 1809.

CHAPITRE PREMIER.

LA BATAILLE D'ESSLING RANIME LES ESPÉRANCES ET LES PROJETS DE TOUS LES ENNEMIS DE L'EMPIRE.

Essling détruit en Europe l'effet produit par les victoires d'Eckmühl. — L'Angleterre active et augmente ses armemens. — La Prusse renouvelle ses préparatifs. — La Russie met en mouvement son armée de Pologne. — La nation reçoit avec calme les nouvelles d'Essling; mais l'oligarchie révolutionnaire renoue ses anciennes trames contre Napoléon. — Le comité de la coalition en Autriche, recommence le plan des insurrections populaires. — Tandis que Charles rappelle ses corps éloignés (1er juin), Brunswick et Amende pénètrent en Saxe (10), Radivojewich, en Franconie (14), pour soulever ces pays. — Les habitans de Bareuth, de Mergentheim, de Stokach (25), prennent les armes. — Le Tyrol et le Voralberg s'insurgent de nouveau (25 mai). — Les Bavarois sont forcés d'évacuer Innsbruck. — Les montagnards descendent dans les bassins du Danube et du Pô. — Pie VII lance son excommunication contre l'Empereur (10 juin). — Stuart débarque (25) vis-à-vis de Naples, et menace Rome. — Joachim prend sur lui de faire enlever le pape (6 juillet).

Les victoires d'Eckmühl, suivies de la prise de Vienne, avaient rompu les trames de la coalition,

Digitized by Google

éteint ou arrêté les insurrections des peuples. La bataille d'Essling ranima les espérances de tous les ennemis de l'Empire. L'Autriche se hâta de répandre des rapports mensongers, où elle exagérait sa victoire et notre prétendue défaite, ses avantages et nos pertes : selon ces bulletins, il n'y avait plus de grande armée. Le parti anti-français qui dominait dans les cours, releva fièrement la tête. Il avait ses représentans au camp autrichien; des officiers anglais, prussiens et russes s'y trouvaient. Ce comité de la coalition avait une grande influence sur les opérations militaires (*a*). Un *houra* général fut préparé contre Napoléon. D'un bout de l'Europe à l'autre, des cris de guerre se firent entendre, et les armemens furent hâtés. C'est un beau spectacle que celui d'un homme luttant contre toutes les puissances réunies. Cependant s'il ne combattait comme Louis XIV et Frédéric II, que

(*a*) Les bulletins français désignaient dans les termes les plus amers, comme les principaux instigateurs de cette guerre, et comme ceux qui avaient influé sur les grandes décisions de l'Autriche, le ministre Stadion, l'ambassadeur russe Razumowski, Gentz, Pozzo, Schlegel, Stein, l'ambassadeur Metternich... Les rapports d'espionnage annonçaient qu'un prince de Hohenlohe, aide-de-camp du roi de Prusse, avait assisté à la bataille d'Essling, et était retourné, dès le 23 mai, auprès de son souverain.

pour des intérêts d'orgueil ou d'ambition, nous n'accorderions à cette lutte qu'une importance secondaire; car à l'époque où nous vivons, les grands intérêts des nations ont seuls le droit d'occuper les pinceaux de l'historien. Mais celui dont nous écrivons l'histoire, était le champion d'un grand peuple, de cette régénération sociale qui avait commencé au sein de la France, et dont l'humanité entière espérait recueillir les fruits. Le temps est venu de juger entre lui et les veritables ennemis de cette cause sacrée.

L'Angleterre reçut ces bulletins avec transport. Pendant que ses alliés souffraient de la guerre, elle voyait partout son pavillon triomphant. Ses expéditions réussissaient dans toutes les mers. Son armée de Portugal avait obtenu de grands avantages à Oporto. Le cabinet britannique fit parvenir rapidement les nouvelles d'Essling sur tous les points. Il dirigea ses escadres sur Naples, sur Trieste, sur les îles Ioniennes; il réunit ses forces d'Espagne, et leur prescrivit de marcher sur Madrid; il envoya à l'Autriche victorieuse les subsides qu'il avait refusés à ses défaites. Lord Stewart dut faire un débarquement vers les bouches de l'Elbe. Des armemens considérables, suspendus par nos succès, reçurent le 18 juin l'ordre d'embarquer 40,000 hommes; mais les intrigues du ministère

et de la cour, retardèrent le départ de cette armée.

La Prusse négociant avec l'Autriche depuis le mois de janvier, et correspondant fort activement avec elle par le prince d'Orange et par l'ambassadeur Weissemberg, devait prendre les armes à la fin d'avril. Nous avons vu même que le corps de Schill formait comme l'avant-garde de son mouvement. Tout avait été arrêté par les nouvelles d'Eckmühl. Aussitôt que celles d'Essling arrivèrent, les démonstrations amicales envers la France cessèrent; la Prusse reprit un aspect hostile, et se tint prête à marcher, au premier avis de la retraite de Napoléon. François envoya auprès de la cour de Kœnigsberg, le colonel Steigentesch, avec ordre de la compromettre et de la forcer à se déclarer. Cet agent déploya beaucoup de hauteur dans sa mission; il ne devait pas s'occuper des conditions du traité, pour lequel on reconnaît deux bases, celle du roi, et celle de son ministre Golz. Steigentesch était chargé seulement de stipuler les moyens de guerre que fourniraient réciproquement les deux puissances, et l'époque de leur mise en action. S'il faut ajouter foi à un document qui présente les caractères de l'authenticité (*a*), Steigentesch porteur d'une lettre de

(*a*) Voyez le premier volume, pages 65 et 347. Les rapports

l'empereur François pour le roi (du 8 juin), trouva les esprits parfaitement disposés en Prusse, et les preuves des secours donnés à l'Autriche. Les généraux, les ministres, les princes, excitaient à la guerre qu'on regardait comme inévitable. La mission de Steigentesch s'étendait aux chefs de l'insurrection dans le nord de l'Allemagne; ce qui prouve que ceux-ci étaient peu éloignés de Berlin et de Kœnigsberg.

Les sentimens de la Russie envers l'Empire, se manifestaient tous les jours davantage. Elle avoue maintenant que l'éloignement de ses armées, occupées des affaires de la Suède et de la Turquie, l'avait empêchée de soutenir l'Autriche, et que

des gouverneurs de nos places dans la Prusse, étaient pleins de détails inquiétans. Le général Michaud écrivait de Magdebourg (30 juin): « Le mauvais esprit et les dispositions hostiles de ce gouvernement, se manifestent tous les jours davantage..... 100,000 hommes sont prêts à entrer en campagne; on dit que la prise de Magdebourg doit être leur première opération. Ce nombre qui paraît d'abord exagéré, n'est cependant pas sans vraisemblance. On sait que depuis long-temps la Prusse recrute, et remplit ses cadres de nouveaux soldats, laissant de côté les anciens, ainsi que ceux qui ont été nos prisonniers, qui peuvent être promptement rappelés et facilement réunis. J'ignore quelles sont les dispositions de cette cour, mais celles des particuliers et des militaires sont très-mauvaises..... »

son intérêt ne lui permettait pas de rester neutre entre cette puissance et Napoléon (*a*). Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait cru probablement terminer ces deux guerres, avant que la trève du continent ne fût troublée. Les hostilités avec la Turquie, suspendues depuis Tilsitt, venaient de recommencer sur le bas Danube et en Servie, mais faiblement et de manière à les faire cesser à volonté. Les véritables opérations ne furent entreprises qu'aux mois d'août et de septembre, après l'armistice de Znaïm. L'armée russe de Valachie pouvait former à l'Autriche une forte réserve, qui n'avait que 130 lieues à parcourir pour arriver sur Komorn, ainsi que celle des bords du Bug. L'armée de Suède s'était avancée jusqu'à Tornéo, et avait enlevé les îles d'Aland: elle était occupée de la révolution qui s'achevait dans ce pays (10 mai), encore plus que de la guerre; elle préparait le traité (17 septembre 1809) qui renversait un souverain proche parent d'Alexandre, et qui donnait à celui-ci le tiers du royaume. Cependant le cabinet

(*a*) Voyez la *Campagne de Russie, en* 1812, par le colonel Boutourlin, page 37. On a su depuis que le général Mayer, un des principaux instigateurs de la guerre, avait été envoyé à Saint-Pétersbourg, pour combiner les opérations de la campagne de 1809.

russe voulait aussi prendre part, suivant les événemens, à la guerre de la coalition. Mais elle fut si promptement terminée, qu'il n'eut pas le temps d'y intervenir. On est autorisé à croire qu'il avait donné au commandant de son armée de Pologne, des instructions éventuelles; car les lenteurs du prince Gallitzin, jusque là inactif malgré les sollicitations du major-général et de Poniatowski, cessèrent dans l'instant même où il avait pu recevoir les nouvelles d'Essling. On aurait dit qu'il se hâtait pour seconder les Autrichiens, bien plus que pour prendre part aux opérations de Napoléon. La partie ostensible des instructions de Gallitzin, portait de ne point passer la Vistule. Ainsi il était dans l'impossibilité de rien faire en faveur du grand-duché de Varsovie ni de l'armée française. Il n'avait la liberté d'agir que pour nos ennemis. D'après les correspondances interceptées, on annonçait, dans le quartier-général autrichien, qu'une armée russe de 100,000 hommes s'avançait vers la Gallicie et la Hongrie; que cette puissance allait se présenter comme médiatrice entre les cabinets de Vienne et des Tuileries, sur le pied du traité de Lunéville; et qu'elle se déclarerait contre celui qui refuserait d'adopter ces bases, c'est-à-dire, contre la France à qui elles auraient été trop préjudiciables.

Les bulletins d'Essling frappèrent diversement les puissances secondaires, suivant qu'elles étaient plus ou moins intimement liées à la politique de l'Empire. La haute coalition traitait encore sans ménagemens, et comme des innovations révolutionnaires, les souverains établis par Napoléon au milieu de l'Allemagne. Ceux-ci ne trouvaient d'autre appui et d'autre espoir de salut, que dans leur créateur. Obligés de combattre pour conserver les titres et les territoires récemment acquis, ils demeurèrent fidèles aux traités de la Confédération. Plus tard, la sainte-alliance montrant plus d'habileté et moins d'exigence, les reçut dans ses rangs. L'Espagne, presque soumise naguère par la présence de Napoléon, se leva tout entière à la nouvelle de nos revers. Elle attaqua nos armées, et menaça même nos frontières. Des proclamations de la junte de Séville, annonçaient aux provinces limitrophes des Pyrénées, l'arrivée de Moreau comme généralissime des armées espagnoles, et la déclaration de guerre de la Russie ainsi que celle de la Prusse. La cour de Rome reçut les rapports de l'Autriche avec une grande joie. Napoléon venait de réunir (17 mai), en sa qualité de successeur de Charlemagne, les États ecclésiastiques à l'Empire. Il voyait avec autant d'indignation que d'inquiétude, une foule d'ennemis nouveaux surgissant

au milieu même de ses triomphes (*a*). Les rapports sur Doernberg et sur Schill, la correspondance de Poniatowski, lui avaient dévoilé les sentimens secrets des Prussiens et des Russes. Les papiers de M. de Goess, quelques documens trouvés à Vienne, lui révélèrent les intelligences directes de Rome avec les puissances coalisées. Il se décida à terminer la guerre sourde, que cette cour lui faisait depuis cinq ans. Napoléon donna pour motifs de son décret, « qu'il » avait proposé en vain tout ce qui pouvait concilier » la sûreté de ses armées, la tranquillité et le bien- » être de ses peuples, avec les prétentions tempo- » relles des souverains pontifes. » Il fallut alors charger le roi Joachim du commandement supérieur des États romains.

(*a*) Tous les actes de cette époque se ressentent de l'irritation que causait à l'Empereur le genre de guerre qu'on lui faisait : la lettre du 1er mai sur l'archiduc Charles, les ordres relatifs à Chateler et aux landwehrs de Vienne, la proclamation du 13 mai, le bulletin du 16, le décret du 19, etc... Il faut remarquer la date de ce décret; elle prouve que ce coup n'était pas prémédité. Si pour le frapper, l'Empereur avait attendu, comme on le prétend, de se trouver maître de Vienne, cet acte aurait paru le 13 mai, le même jour que les autres ordres de l'armée; ou plutôt il eût été différé jusqu'après le gain de la bataille qui allait se livrer, et par conséquent jusqu'après Wagram.

Le bulletin d'Essling fut publié à Paris aussitôt après son arrivée. Il annonçait la vérité. Bientôt parvinrent les rapports mensongers de nos ennemis, ceux des malveillans qui étaient à la grande armée ou dans les pays étrangers, les correspondances privées, enfin les journaux de l'Angleterre. Certains hommes se crurent encore aux époques de Preuss-Eylau, et dans l'un de ces momens de crise, où l'on peut disposer du sort de l'État. Les mêmes terreurs et les mêmes trames se renouvelèrent. Mais la nation comptant sur le souverain, sur l'armée, sur elle-même, reçut ces nouvelles avec calme et confiance. Remplie de reconnaissance, accoutumée aux triomphes de ses armes, à l'abaissement de ses ennemis, elle jouissait de ses prospérités et de la paix intérieure. Son enthousiasme ne s'était pas encore refroidi. A peine restait-il des traces de ces partis qui l'avaient divisée. Plus elle paraissait heureuse, plus il devient nécessaire d'expliquer les causes secrètes des trames de 1809 et des années suivantes.

Depuis l'Empire, quelques hommes d'un caractère ferme, d'un esprit sévère, républicains de bonne foi, avaient été éloignés des affaires. Réduits à des vœux stériles, pour le retour d'un ordre de choses qui convient si peu à notre siècle, mais toujours pleins d'amour pour la patrie, ils vivaient

dans une glorieuse médiocrité, après avoir dirigé le gouvernement ou exercé les premières fonctions de la république. Un bien petit nombre, ayant conservé des places éminentes, a exagéré depuis le mérite d'une opposition toujours muette et toujours sans danger. Les partisans de l'ancienne monarchie s'étaient convaincus de l'inutilité de leurs efforts et de leur faiblesse réelle. Les agences royalistes s'étaient dissoutes; les associations des provinces avaient cessé; les pays qui avaient entretenu la guerre civile, jouissaient d'une douce tranquillité. L'ancienne noblesse, assiégeant les portes de la cour impériale, y briguait toute sorte de places. Elle s'était glissée aussi dans les administrations, et ne dédaignait aucun emploi; ses enfans, lancés dans la carrière des armes, en partageaient les avantages, et envahissaient les états-majors, où les appelait l'orgueil de quelques nouveaux grands, et où leur présence fut nuisible sous plus d'un rapport. Cette noblesse, cachant au fond du cœur ses souvenirs et ses prétentions, sentait qu'il fallait y renoncer, à moins d'événemens au-dessus de toute espérance. Quelques mécontens retirés dans les terres qui leur avaient été rendues, y entretenaient des correspondances qu'on regardait comme sans danger. Ainsi l'Empire n'avait rien à craindre de ses anciens ennemis.

Les périls intérieurs venaient d'une Oligarchie qui s'était formée par les sommités de tous les intérêts que la révolution avait créés. Ayant exploité à son profit cette mine féconde, s'étant montrée dès l'origine fort habile à perpétuer l'autorité dans ses mains, elle mettait tous ses soins à se conserver. Ceux qui avaient pris part aux grands emplois civils ou militaires, ceux qui bien ou mal avaient acquis des richesses considérables, se groupaient autour de cette Oligarchie. Elle sentait que l'Empire était viager, et que tout en France tenait à l'existence de Napoléon isolé et sans enfans; elle tremblait de voir tout renversé par la mort d'un homme qu'attaquait une coalition permanente. Aux craintes du renversement des fortunes, venait se joindre pour quelques-uns, la responsabilité de tant d'actes et d'événemens, qui avaient signalé les diverses époques de nos troubles civils. Chaque guerre, chaque crise renouvelait les terreurs, et le désir de s'assurer par toutes les capitulations possibles, des honneurs souvent immérités. On aurait dû voir pourtant que la révolution n'était pas terminée par la victoire intérieure; que la coalition lui faisait encore la guerre dans l'homme qui la représentait; et qu'elle voulait détruire ce qui avait existé avec lui ou par lui.

La haute Oligarchie révolutionnaire fut en opposition sourde mais constante envers l'Empereur, et même par ses principaux chefs, en état de conspiration permanente contre lui. Napoléon le savait, et avait souvent pardonné; mais il savait aussi que victorieux et fort, il n'avait à craindre qu'une fronderie de salon, des clabauderies, de vaines menaces. Les véritables élémens des conjurations manquaient, et avaient été épuisés sous le consulat. Les Oligarques ayant souvent disposé pendant nos troubles du pouvoir suprême, par de misérables intrigues qui ne méritaient pas même le nom de coups d'État, ils comptaient en disposer encore pendant les absences de l'Empereur et de l'armée. Ils pensaient qu'en substituant à Napoléon, un nouveau souverain, moins redoutable pour l'Europe, ils obtiendraient de celle-ci des garanties en faveur des existences révolutionnaires, et que celui qui recevrait le sceptre de leurs mains, s'estimerait heureux de le partager avec eux. Certains personnages, cherchant sur les trônes étrangers, avaient établi des relations sur ces bases (*a*). Les

(*a*) Il avait été question de princes allemands. Chaque membre de la famille impériale avait aussi à Paris des agens qui soignaient ses intérêts ou ses prétentions. On assure que, dès cette époque, Joachim y entretenait pour cet objet, trois de ses aides-de-camp, et son premier chambellan. L'un d'eux fut ar-

plus avancés dans les affaires, connaissant les véritables intentions de nos ennemis, portèrent les yeux sur l'ancienne famille royale, ou sur ses diverses branches. Parmi ceux-ci, la France a signalé deux ministres impériaux, vétérans de la révolution, qui entrèrent dans toutes les intrigues pour les ruiner ou profiter de leurs succès. Cette situation des esprits et les calculs d'un vil égoïsme, produisirent les traités particuliers, les services doubles, à mesure qu'on voyait s'augmenter les embarras de l'Empire. Toutefois il y eut plus de faiblesse ou d'erreur que de corruption, dans la masse de ceux qui furent entraînés. La foule des nouveaux grands, légère, insouciante, se croyant désormais étrangère aux intérêts de la haute politique, ne conspiraient qu'en demandant à tout prix la paix, que ses inconséquences rendaient de plus en plus impossible, et dont l'Europe ne voulait pas. Mais au milieu de ces désordres et des révolutions qu'ils ont amenées, de nombreuses exceptions se firent remarquer. On trouva des âmes généreuses et des caractères élevés. Ces dignes citoyens dévoués à la patrie et à l'honneur, se montrèrent inébranlables dans la ligne du devoir. La majeure partie des

rêté, au commencement de 1810; et on trouva dans ses papiers dix-neuf lettres de Murat qui dévoilèrent ses projets.

hommes qui s'étaient attachés au gouvernement de l'Empereur, se distinguèrent autant par leur fidélité, que par les grandes choses qu'ils firent sous son règne.

Le moment paraissait favorable pour les ennemis de l'Empire. De tous les pays, arrivaient à Paris des nouvelles désastreuses. Les Anglais qui menaçaient toutes nos côtes, venaient de signaler leur audace et leur puissance, en attaquant au milieu des batteries de l'île d'Aix (12 avril), une escadre française qui fut brûlée ou forcée de s'échouer. Ce coup retentit sur les plages voisines de la Vendée et de la Bretagne, où l'Angleterre avait exercé une si grande influence, et où elle ne cessait d'entretenir quelques relations (*a*). Les feuilles britanniques annonçaient que Soult, après avoir aban-

(*a*) On arrêtait souvent sur les côtes de la Bretagne ou de la Normandie, des agens anglais chargés de correspondances et de pamphlets. Le 10 septembre, M. d'Aché, ancien officier de la marine française, et agent des princes de la famille royale, succomba dans un combat contre la gendarmerie. (*Moniteur* du 30 septembre 1809.) Les *Mémoires de Fouché*, tome Ier, page 358, racontent une entrevue de M. d'Aché avec ce ministre, et en indiquent la date vers la fin de 1808. L'*Histoire de la Vendée*, par Beauchamp, tome IV, page 525, donne des détails sur ces intrigues. Fouché avait reçu les nouvelles d'Oporto, par les journaux anglais, avant qu'on publiât à Paris le bulletin d'Essling.

donné Oporto et perdu son artillerie, errait dans les montagnes, entre le Minho et le Duero; que Ney se trouvait bloqué dans la Galice, par la Romana, avec 40,000 hommes. Les lettres des capitales subordonnées à l'Empire, se ressentaient des terreurs qui agitaient leurs cours. A Madrid, on éprouvait déjà des inquiétudes que l'approche des armées anglaise et espagnole augmenta bientôt. A Milan, à Munich, à Stuttgart, on tremblait de voir arriver les insurgés tyroliens, qui désolaient les frontières. A Cassel, à Hambourg, on exagérait le nombre des partisans de Doernberg, la force et les projets de Schill. Amsterdam s'attendait chaque jour à voir débarquer les Anglais. Les Oligarques correspondant avec l'étranger, avec l'Angleterre surtout, avaient été mis probablement dans la confidence des projets du soulèvement général des peuples, peut-être même dans celle de la conspiration anglaise d'Oporto, à laquelle se mêlait le nom de Moreau, encore cher à l'opposition française. Lorsque l'Empire semblait menacé de toutes parts, lorsque les rapports secrets de la grande armée annonçaient des revers et de coupables espérances, l'intérieur de la France était dénué de troupes. Une partie de la gendarmerie avait marché au-delà des frontières. Paris se trouvait sans garnison. Ainsi pendant que Napoléon allait repousser les

agressions de l'étranger, le gouvernement (*a*) ne pouvait opposer aux malveillans que sa force morale et les véritables intérêts de la France. Il était à la merci du premier audacieux qui se présenterait pour s'emparer de l'autorité.

En jetant les yeux sur les noms des hommes qui avaient alors la principale direction des affaires, on se rappellera ce qui s'est passé depuis. Dans les uns, on devinera ce qu'ils ont pu préparer de loin, dans les autres, ce dont ils étaient capables suivant les circonstances. Par la réunion des ministères de

(*a*) Il résidait dans le conseil des ministres, qui se réunissait une fois la semaine chez l'Archi-chancelier, et qui faisait le travail comme si l'Empereur était présent. Chaque ministre remettait son dossier au prince Cambacérès, qui l'envoyait à Napoléon, en y joignant quelquefois un rapport sur les discussions de la séance. Les ministres étaient responsables de leurs actes. On attendait les décisions et les décrets de l'Empereur, qui se réservait les moindres détails du gouvernement. Pendant la longue campagne de 1806 et 1807, les affaires marchèrent avec une telle régularité, que Napoléon en fit des remercîmens à ses ministres. Des conseils extraordinaires, où l'on appelait les grands dignitaires, étaient convoqués dans les momens difficiles, comme lors de la descente des Anglais à Walcheren. Alors les ministres s'assemblaient journellement. On sent que dans la situation des affaires, cette sorte de régence ne pouvait être autrement organisée, ni avoir des pouvoirs plus étendus.

l'intérieur et de la police, Fouché avait dans ses mains l'administration, la garde nationale, les journaux, l'imprimerie, des emplois et des faveurs, des moyens et un personnel considérables. En recevant le premier de ces ministères, il avait tout fait pour le mettre à son entière disposition. Nous avons indiqué dans le premier volume, les menées des agens de la coalition, au milieu de la France, de Paris, de nos armées. Nous avons rapporté les assertions de certains écrivains, sur les projets de Fouché à la nouvelle des événemens d'Essling, sur les rapports qu'on lui suppose avec la famille royale de France et avec Bernadotte (*a*).

(*a*) Voyez les pages 90 à 104 du 1er volume. M. de Las-Cases dans le Ve volume de son *Mémorial* (2e édition), rapporte les deux faits suivans, dont le premier lui est personnel : « Lors » de l'attaque sur Anvers, ayant demandé à m'y rendre comme » volontaire, le duc de Feltre, ministre de la guerre, avec le- » quel je me trouvais lié, me destina à l'état-major-général » du prince de Ponte-Corvo, dont son beau-frère (d'Hastrel) » était le chef; et me dit en m'expédiant qu'il allait me charger » pour celui-ci d'un message verbal, qu'il n'eût pas voulu con- » fier au papier, me priant d'en bien retenir les expressions. » Elles étaient celles-ci : « Nous avons des raisons de croire à » d'étranges menées de la part de Bernadotte, à une ambition » tout-à-fait extravagante. Ainsi point de démarches, point » de signatures qui puissent vous compromettre. Veillez aux » piéges. »

Parmi les premiers généraux de l'armée française, on a toujours signalé ce prince, comme nourrissant des ressentimens contre Napoléon, depuis leur commun généralat; comme ayant pris part aux conspirations du consulat, et manifesté au moins de la mauvaise volonté, à diverses époques de nos guerres. On remarqua au quartier impérial, qu'ayant reçu, peu de jours après la bataille d'Essling (26 mai), l'ordre de pénétrer en Bohême, il

» Immédiatement après la bataille d'Essling, m'a-t-on dit, un » émissaire arriva du champ de bataille à Fouché, pour lui » faire connaître l'état désespéré des affaires, qu'on pensait » pouvoir être très-favorable à certains projets. Cet émissaire » était chargé de prendre ses avis, et de savoir ce qu'on pouvait » attendre du dedans. A quoi Fouché répondit, dans un état de » véritable indignation : «Mais comment revenir nous demander » quelque chose, quand vous auriez déjà dû avoir tout accompli » à vous seuls? Vous n'êtes là-bas que des poules mouillées, » qui n'y entendez rien : on vous le fourre (Napoléon) dans un » sac, on le noie dans le Danube, et puis tout s'arrange facile- » ment et partout. »

Pour le premier fait, je suis certain qu'à la même époque, le général Clarke dit à un aide-de-camp du duc d'Istrie, les mêmes paroles qu'à M. de Las-Cases. Pour le second, j'ai entendu une personne répéter l'histoire de l'émissaire d'Essling, comme la tenant du duc d'Otrante lui-même, et attribuant au prince de Ponte-Corvo l'envoi de cet agent. On verra à la fin du volume ce qui se passait à Paris et ailleurs, lors de la descente des Anglais à Walcheren.

s'y refusa en exagérant les ressources des ennemis, et en accusant ses troupes. Cependant le 22 juin, il demandait à l'Empereur de traverser ce royaume avec elles, pour aller au secours de la Saxe envahie; et peu de semaines après, il proclamait leur intrépidité. Nous nous abstenons de rien ajouter à ces différentes indications; elles doivent suffire pour que chacun établisse son jugement. On saura un jour ce qui se tramait déjà avec l'Angleterre. Mais il fallut ajourner de coupables espérances, jusqu'à ce que cette puissance eût fait débarquer son armée sur les côtes de la Belgique. Car ces dangers, s'ils ont été réels, ne durèrent qu'un instant. Partout ils disparurent aussitôt que la vérité fut connue par les bulletins qui arrivaient chaque jour.

Au milieu de l'agitation que les nouvelles d'Essling excitent dans l'Europe entière, le comité des puissances, réuni auprès de l'empereur d'Autriche, reprend son premier projet de l'insurrection générale des peuples. Des colonnes doivent s'avancer, sur les derrières, sur les flancs de nos armées, en Saxe, en Franconie, en Souabe, dans la Lombardie, dans les pays Vénitiens. Des proclamations virulentes, des bulletins mensongers, sont répandus avec profusion; des détachemens les portent au loin. Tout est employé pour tromper

et soulever les peuples. Bientôt les corps réguliers ou les landwehrs de l'Autriche et des bandes insurgées, occupent le pays entre la grande armée et les frontières de France. Ils forment une chaîne depuis Dresde et Leipsig, par Bareuth, Bamberg, Nuremberg, Mergentheim, Stokach, jusqu'aux vallées de l'Italie et sur les bords du bas Adige. Ils vont entourer l'audacieux capitaine qui s'aventure si loin de ses États, au milieu des provinces ennemies; ils vont agir sur ses communications, sur ses bases, et menacer l'Empire même. Un nouvel échec peut anéantir l'armée française. Ce plan conforme aux principes, doit réussir; mais il ne faut qu'une seule bataille pour le renverser. On avait appris au quartier-général autrichien, les nouveaux triomphes des Tyroliens, les progrès de Schill et de Ferdinand. On établissait de grandes espérances sur la présence de ces derniers, au milieu des riches contrées qui bordent la Baltique, surtout lorsque les circonstances allaient hâter les décisions de la Prusse et de la Russie. Les ennemis de la France avaient beaucoup compté sur la coopération des escadres anglaises, soit par la Baltique, soit par les mers du nord, où elles débarquèrent bientôt à Cuxhaven et à Flessingue. L'Autriche espéra de nouveau ouvrir avec ces forces, la communication directe, qui était entrée dans ses premiers des-

seins. Elle ignorait encore la dispersion de la petite armée de Schill et la retraite de Ferdinand. Tels furent sans doute les bases et les calculs de nos ennemis; voilà du moins ce qu'indiquent les événemens. Mais le généralissime ne s'abusait pas sur sa position, ni peut-être sur les espérances auxquelles la cour s'abandonnait. Il continuait avec activité les retranchemens commencés immédiatement après la bataille. Il cherchait à inquiéter son ennemi et à le détourner de ses travaux, par des menaces sur les points rapprochés de sa ligne d'opération. Enfin ce prince s'occupait de réunir des forces capables d'être opposées à de nouvelles entreprises.

Dans les premiers jours de juin, un corps de quelques mille Autrichiens, ayant passé le Danube à Ardacker, entre Enns et Ips, s'avança sur Amstetten, enleva plusieurs postes saxons, et jeta le désordre sur la route de l'armée. Un détachement wurtembergeois tomba sur ces Autrichiens, et les mit en fuite. Ils se sauvèrent à la faveur des bois qui bordent le Danube, et repassèrent précipitamment le fleuve. Dans ce moment, les Saxons marchaient de Lintz sur Saint-Polten; Bernadotte était le 2 à Ips; et cette partie de la ligne se trouva bientôt assurée. Charles faisait continuer autour de Krems, par le 5e corps des démonstrations de

passage. Voulant établir une communication par la rive droite du Danube, avec les archiducs Jean et Renier, il ordonna de construire à Presbourg un pont de bateaux, couvert par une forte tête. Il y avait porté la division Bianchi, ce qui élevait à 9 ou 10 mille hommes, la force des troupes rassemblées sur ce point. Le prince appela auprès de lui les corps de l'archiduc Jean et de Kollowrath, n'attendant peut-être que leur arrivée pour agir contre Napoléon; car il régnait une telle lenteur dans les décisions de l'armée autrichienne, tant d'élémens opposés étaient appelés à y concourir, qu'on ne peut affirmer quels furent les véritables projets. Quoi qu'il en soit, le généralissime prescrivit (1er juin), à l'archiduc Jean qui était à Kormend, à 30 ou 35 lieues de Presbourg, de marcher au plus tôt sur cette dernière ville, par la rive droite de la Raab et par la petite Schutte. Peu de jours après, Charles renouvelant le même ordre, demandait à son frère de fixer le moment où il arriverait et les forces qu'il amènerait avec lui. Il le pressait d'autant plus vivement que Napoléon rassemblait tous ses corps. Kollowrath était le 12 juin entre Stokerau et Wolkersdorf. Mais le prince Jean perd, selon sa coutume, un temps précieux à discuter et à raisonner. Il veut que Charles passe le Danube, et réunisse à lui l'ar-

chiduc Palatin qui est à Raab; les restes de l'armée d'Italie, montant à 20,000 hommes, formeront l'aile gauche du généralissime. Il propose tantôt de s'avancer sur Neustadt, pour couper la route de Vienne à Bruck; tantôt d'attaquer Macdonald à Gratz; tantôt de se joindre au ban de Croatie qui marche sur la Drave, aux Tyroliens vainqueurs des Bavarois, à Chateler qui atteint Klagenfurt. Alors se trouvant à la tête de 40,000 hommes d'élite, Jean tombera sur Marmont; il forcera le vice-roi à revenir sur ses pas, et Napoléon, à faire des détachemens. Mais l'attaque de ses postes à Steinamanger, par l'avant-garde d'Eugène (6), termine ces discussions théoriques. Il ne se croit plus assez couvert par les marais qui bordent la Raab, dans un pays difficile, coupé de montagnes, de forêts, de lacs. Aucune considération ne l'arrête : il n'attend ni Giulay, ni Chateler; il donne à la hâte ses ordres pour la retraite, et part dans la nuit du 7 au 8, pour se retirer au plus vite sur Raab. Si l'archiduc avait marché le 1er ou le 2 juin, il aurait accompli sa jonction, avant qu'Eugène eût pu l'empêcher. Ce n'est pas la première fois que par sa désobéissance, ce prince renversait les plans du généralissime, et compromettait le sort de la monarchie.

Cependant l'Autriche faisait sortir de la Bohême

plusieurs détachemens, et deux corps principaux qui s'avancèrent, l'un dans la Saxe, l'autre dans la Franconie, pour seconder les mouvemens de nos ennemis intérieurs. Le général de cavalerie de Riesch, commandant les troupes de réserve du royaume, qu'on fait monter à 60,000 hommes, fut chargé de donner la direction à ces corps, suivant les événemens. Le général Amende et le duc de Brunswick-Oels, furent destinés à envahir la Saxe, et à pénétrer dans le royaume de Westphalie. Le premier avait sous ses ordres 6 à 7,000 hommes, et marchait de Tœplitz sur Dresde. Le second traversait la Lusace avec sa légion noire, forte de 2,000 hommes. Ils répandaient des proclamations, pour armer les Saxons en leur faveur. Ils se réunirent le 12 juin à Dresde, et se portèrent sur Leipsig. Brunswick espérant attirer à lui les habitans de la Westphalie, et les troupes qui s'avançaient pour le combattre, y publia (22) une seconde proclamation : « Allemands, disait-il, voulez-vous » verser votre sang pour des étrangers, pour des » Français? Vos frères, contre lesquels vous mar- » chez, viennent briser vos fers. Levez-vous, Hessois, » Prussiens, Brunswickois, Hanovriens; réunissez- » vous pour effacer la honte de la Germanie, et » punir ses oppresseurs : le moment de la déli- » vrance est arrivé. » A la suite du prince, se trou-

vaient Doernberg, Katt, et une partie des officiers qui avaient pris part à leurs complots. On comptait sur leurs intelligences dans le pays, et sur les insurgés qui y étaient restés; ils s'étaient engagés à soulever les anciens états de Brunswick et de Hesse. Le duc avait annoncé qu'il formerait facilement une armée de 30 à 40,000 hommes (*a*). A l'approche des Autrichiens, les souverains de la Saxe, qui honoraient le trône par un demi-siècle de vertus, furent obligés de se retirer de Leipsig à Francfort-sur-Mein. La commotion produite par cette invasion, se fit sentir au loin. Les Saxons du 9e corps, excités peut-être par des agens ennemis, montrèrent une grande agitation, et la volonté d'aller au secours de leur pays. Un tel exemple pouvait produire de fâcheux résultats sur les troupes de la Confédération.

Le général Radivojevich pénétrait de son côté dans la Franconie, avec 6,000 hommes, et marchait d'Egra par Thiersheim sur Bareuth, où il entra le 14 juin. Il releva les aigles prussiennes, et fit

(*a*) M. de Buol-Schawenstein, ancien chargé d'affaires à Dresde, très-connu des Allemands comme président de la diète, était intendant-général des troupes autrichiennes dans le nord de l'Allemagne. Il paraît que l'Autriche réservait ces attributions à ses anciens agens, pour utiliser les relations qu'ils avaient préparées dans les divers pays.

prendre les armes aux habitans. Ses proclamations portaient : « Asparn a détruit l'inexpugnabilité de » Napoléon. Armez-vous pour la liberté, pour la » juste et sainte cause de l'Autriche, pour délivrer » l'Europe et le genre humain..... » Nostitz, l'un des chefs du *Tugend-bund*, disait aux Prussiens de Bareuth : « Vous combattrez jusqu'à ce que » votre ancien roi reçoive le pays de vos mains...» Ces troupes s'avancèrent sur Bamberg, et jetèrent des détachemens dans toutes les directions. Elles annonçaient le projet d'entrer dans la Souabe, pour se lier avec les insurgés du Tyrol et du Voralberg, qui descendaient sur les bords de l'Iller. Dans les anciennes provinces de la Prusse, les intrigues des Autrichiens produisirent quelque effet. Des malheureux s'armèrent, et furent obligés de suivre leurs instigateurs dans leur prompte retraite. En Franconie, ces menées n'obtinrent presque pas de résultats. 600 Autrichiens s'étaient portés à Nuremberg. Un comité d'insurrection y fut installé ; il fit des appels à ceux qui voudraient prendre les armes ; mais à l'exception de quelques prolétaires, la population resta tranquille. Cependant on n'oublia pas de frapper une réquisition de 300,000 florins, de draps, de chevaux, etc. Ce détachement ayant appris que des troupes se réunissaient vers Ratisbonne, se reploya en toute

hâte sur Bamberg, où il emmena des otages choisis parmi les personnes les plus considérables de Nuremberg.

L'approche de l'ennemi avait inquiété la cour de Stuttgard, à laquelle il ne restait que 3,500 hommes. Le roi écrivit à Kellermann, pour lui demander des secours. En effet les détachemens autrichiens et leurs proclamations excitèrent le soulèvement du pays de Mergentheim (25 juin). Cette ville et son territoire appartenant à l'ordre teutonique, avaient été cédés au Wurtemberg. Les levées qui s'y faisaient, servirent de prétexte aux agitateurs. Ils arrêtèrent le commissaire du roi, avec tous les fonctionnaires. Un comité d'insurrection fut aussi installé, et les paysans prirent les armes. Vers le même temps, des troubles éclatèrent à l'autre extrémité du royaume. Les habitans du landgraviat de Nellenbourg, ancienne possession de l'Autriche, s'insurgèrent à l'occasion de quelques miliciens réclamés, et se portèrent dans la ville de Stokach, où ils maltraitèrent les autorités wurtembergeoises. Leur mouvement était préparé et soutenu par les Voralbergeois; il se propagea dans toutes les contrées de la Souabe, qui avaient appartenu à l'Autriche, aux prélats et à l'ordre équestre.

Le roi de Wurtemberg, pressé en même temps

par les Autrichiens, par les révoltés du Mein et du lac de Constance, montra une activité remarquable. Il fit face à tout avec le peu de troupes qui lui restait, et courut à Elwangen où il était à portée de Nuremberg ainsi que de Mergentheim. Il dirigea sur cette dernière ville (29), le général Schuler avec 4 bataillons (dont 2 de milices), 2 escadrons et 4 pièces de canon. Les malheureux paysans furent facilement culbutés, au milieu des vignobles qu'ils voulaient défendre. Mergentheim refusait d'ouvrir ses portes; le canon les enfonça. On se battit dans les rues; mais les insurgés furent mis en fuite, après avoir perdu une cinquantaine d'hommes tués. Un grand nombre furent pris les armes à la main. Plusieurs membres de l'ordre teutonique furent emprisonnés; on poursuivit le baron de Homstein comme chef de l'insurrection, et porteur de pouvoirs du grand-maître l'archiduc Antoine. Il était accompagné de quelques officiers et sous-officiers du régiment autrichien de Teuchmeister, dont une partie furent faits prisonniers. Bientôt, le roi envoya à Stokach le général Dillen, avec 2 bataillons, 1 escadron et 1 canon; celui-ci y entra, après avoir dispersé les paysans. Plusieurs chefs furent saisis, jugés « et convaincus » d'être les auteurs immédiats de la révolte pré- » parée et dirigée par le gouvernement autri-

» chien. » A la promulgation des jugemens rendus contre les insurgés de Mergentheim, on ajouta : « Le roi publie ces punitions sévères, pour inspirer » une crainte salutaire à ceux qui, dans les pro- » vinces cédées par l'Autriche, pourraient se laisser » ébranler par les méprisables menées d'une puis- » sance, dont le vil égoïsme cherche à prolonger » son existence par de semblables moyens. » Ces exemples de rigueur arrêtèrent les mouvemens qui commençaient à gagner le Spessart, le duché de Bade, la Forêt-Noire, et qui se liaient déjà avec les Tyroliens maîtres de Bregentz et du lac de Constance.

La nouvelle de la bataille d'Essling, produisit une grande exaltation dans le Tyrol. Les premiers bruits de cet événement ou du moins l'annonce d'une prochaine action, avaient pu parvenir dans ce pays, éloigné seulement de 70 ou 80 lieues, avant le 25 mai, jour où Innsbruck fut attaqué de nouveau. Mais les bulletins de l'armée autrichienne et les proclamations de l'empereur François (*a*), ne tardèrent pas à être répandus avec

(*a*) Un ordre du jour de l'archiduc Charles (de Breitenlée, 23 mai), exagère la victoire, annonce qu'on poursuit l'armée française; mais il avoue que celle-ci a constamment attaqué. La proclamation de François portait : « Mon armée a

profusion. Les chefs de l'insurrection tyrolienne et les généraux autrichiens avaient profité du départ des troupes bavaroises, pour violer la paix qui venait d'être jurée. Chateler était le 19 à Prunecken. Le 21, un courrier de l'archiduc Jean, lui annonçant la retraite de ce prince et l'occupation de l'unique route de Villach, par l'armée d'Eugène, lui porta l'ordre de défendre le Tyrol, comme une forteresse isolée. Peu d'instans après, il reçut le décret lancé contre lui par Napoléon. Chateler tomba dans un abattement, qui étonnait ses camarades. Cependant n'ayant plus d'espoir de salut que dans les Tyroliens, il revint sur ses pas à Mühlbach, pour ranimer leur soulèvement et les compromettre de manière à rompre le traité con-

» réussi à battre itérativement dans le Marchfeld, la grande » armée française, commandée par Bonaparte lui-même, et l'a » rejetée avec une grande perte, au-delà du Danube... » L'Empereur engage ensuite sa parole de ne jamais signer de paix qui séparerait le Tyrol de l'Autriche, *Histoire des traités de paix*, par Schoell, 9e vol., pag. 257. Le 1er juin, ce souverain prévient les Tyroliens, que les opérations vont recommencer, qu'il va leur tendre la main et défendre avec eux la patrie et la religion ! Il les félicite sur leur conduite, et promet de nouveau de ne jamais les abandonner. Il leur annonce la prochaine arrivée du prince Jean, pour se mettre à leur tête... *Des Erzherzogs Johanns Feldzug im Jahre* 1809, pag. 162.

clu. Il appela de tous côtés les habitans; il fit réoccuper par Buol, le Brenner que Lefebvre avait négligé; il envoya Hormayr et Teymer dans les hautes vallées de l'Adige, pour se lier avec le Voralberg, et conduire les montagnards de l'Inn sur Innsbruck. Après avoir rallumé l'incendie dans le Tyrol, Chateler abandonna ce pays, et se retira dans la Styrie, en apprenant que le vice-roi se dirigeait sur Vienne, et n'avait laissé que le faible corps de Rusca dans la vallée de la Drave. Mais le commissaire Hormayr, se montrant l'âme de l'insurrection, élevait souvent la force de son caractère civil, au-dessus du courage des militaires. On le voit partout accompagné d'Hofer, insignifiante idole des Tyroliens, organiser la défense, l'attaque et l'administration.

Les Bavarois n'avaient occupé que la basse vallée de l'Inn. Deroy était à Innsbruck, avec quelques bataillons de sa division; le reste se trouvait à la suite de Lefebvre. Dès le 24 mai, ses postes furent attaqués. Il fallait encore trois jours pour le développement des dispositions arrêtées par Chateler; mais les chefs étaient trop pressés de rompre la paix pour attendre. Le 25 avant midi, les montagnards assaillirent les Bavarois dans les positions de Berg-Isel et de Patzberg, en avant d'Innsbruck, sur les deux rives de la Sill. Le général Buol se tint

en réserve, entre le Brenner et Schonberg, attendait peut-être, avant de compromettre ses aigles, de voir quelle serait l'issue de cette première entreprise. Le lieutenant-colonel Reisenfels conduisait les bandes de la droite, et menaçait les ponts de Hall. Le lieutenant-colonel Ertel, fort aimé des Tyroliens, dirigeait les mouvemens de la gauche et du centre, où se trouvait André Hofer, commandant pour la première fois les insurgés. Auprès de lui, étaient son adjudant Eisentecker, les deux capucins Joachim Haspinger et Pierre, les Faller, Kemmater, Thalguter... Les postes de Patzberg, Mutter et Natters, furent souvent pris et repris. Les montagnards combattaient avec fureur. Mais la foule se jetant sur certains points, négligeant quelquefois les plus importans, rendait ainsi le nombre inutile; le moindre mouvement des Bavarois sur les flancs, la faisait rétrograder. Les insurgés manquaient entièrement de cette organisation qui anime les masses, en les soumettant à une pensée unique et au commandement de quelques chefs. Une forte pluie fit cesser le combat.

Cette affaire ne décidait rien; mais les agens de la coalition triomphaient, puisque la guerre recommençait. Les Tyroliens furent très-exaltés par ce premier succès; ils regardaient comme une victoire, de n'avoir pas été battus dans une affaire ré-

glée. Hofer avait appelé les montagnards du Pustherthal et du Vintsgau; ses masses s'augmentaient à chaque instant. Cependant on attendit les renforts qui avaient été demandés dans la vallée de l'Inn. Hormayr et Teymer ayant envoyé des détachemens dans le Voralberg, descendaient sur Innsbruck avec les habitans des vallées supérieures. Ils avaient formé un corps des prisonniers de guerre délivrés, et des soldats bavarois nés dans le Tyrol. Le 28, Mahrberger attaqua Arco, le chassa de Scharnitz et de Luitach. Arco voulut reprendre peu de jours après ces postes, qui restèrent aux insurgés, et furent fortifiés par eux. Les chefs des Autrichiens et des Tyroliens résolurent de faire le 29 une nouvelle tentative. Hofer donna, au nom *de la Providence et de la sainte Vierge*, l'ordre pour le combat. Buol, toujours sur le Brenner, visita le terrain, et régla les dispositions. Les montagnards étaient au nombre de 18 ou 20,000, tous armés. Les trois bataillons autrichiens de Lusignan, Devaux et Salzbourg (Chas.), prenaient la tête des attaques, avec un escadron des chevau-légers de Hohenlohe et six canons. Ertel marchait au centre, sur la grande route, suivi par les bandes de Glatzl et par la landsthurm du Vintsgau, que conduisait le capucin Haspinger, un baton blanc à la main, affrontant les plus grands dangers. A la droite

était le lieutenant-colonel Leis de Hohenlohe-Bartenstein, avec les insurgés de S. Lorenzen. Le valeureux Speckbacher combattait à l'extrémité de cette aile; il obligea les Bavarois à détruire le pont de Hall. Hormayr et Teymer, se portant de Zirl sur les derrières d'Innsbruck, s'étendirent par Hottinger, Mühln et Thaur. Ils devaient communiquer par Vels avec la gauche d'Hofer, qui s'avançait jusqu'à Aich et Gallwies.

Au point du jour, les bataillons autrichiens attaquèrent; derrière eux, se précipitèrent les montagnards. Les postes bavarois furent culbutés; les hauteurs qui dominent Innsbruck et Wiltau, promptement occupées. Mais les Bavarois, arrêtant par un feu très-vif les progrès de l'ennemi, se jetèrent sur les masses et sur les flancs d'Hofer, qu'ils forcèrent à céder du terrain. Ertel se mit à la tête du bataillon de Lusignan, et repoussa les Bavarois. Il fut repoussé à son tour. Vers midi, le combat se réduisit sur ce point, à la dispute de quelques postes, où se montra l'acharnement des deux partis. Reisenfels, après des efforts multipliés à la droite, contre le pont de la Sill et le village d'Amras, se reploya sur le Patzberg. A une heure après midi, parurent sur la gauche les bandes de Teymer. Elles assaillirent les hauteurs d'Hottinger; mais Deroi les contint avec quelques troupes et une pièce de

canon. Vers quatre heures, les chefs tyroliens voyant qu'ils n'obtenaient aucun avantage sur les Bavarois, envoyèrent sommer leur général. Le lieutenant Wotzker lui signifia qu'on ne pouvait plus contenir l'exaspération des montagnards qui l'entouraient. Deroi refusa de répondre. Le feu s'était ralenti pendant cette espèce de négociation. Les Tyroliens se prolongeant sur le bas Inn, par les deux rives, menaçaient d'intercepter la retraite des Bavarois dans les défilés de la vallée. Cette grave considération, l'impossibilité de se soutenir au milieu d'une nation soulevée, qui allait couper tout accès aux vivres et aux munitions, décidèrent Deroi à regagner la Bavière. Il se retira pendant la nuit par la rive gauche de l'Inn, et alla s'établir derrière la Mangfalt, entre Aibling et Rosenheim. Il fut suivi de loin par Teymer, qui reforma le blocus de Kufstein. Le lendemain, dès la pointe du jour, les montagnards inondèrent Innsbruck. Le Sandwirth Hofer, accompagné des capucins Joachim et Pierre, y fit son entrée. Ils instituèrent une fête du Sacré-Cœur, en commémoration de la victoire du 29 mai.

Dans les premiers jours de juin, les Tyroliens étaient entièrement délivrés de la présence des troupes étrangères. A l'ouest, ils avaient aidé les Voralbergeois à repousser d'Hohenems et de Bregentz

(29 mai), les Français et les Wurtembergeois. A l'est, Chateler se trouvait le même jour à Lienz, avec un corps de 4 à 5000 hommes et 9 canons. Il débloquait Sachsenbourg, et poursuivait Rusca sur Villach. Au midi, les progrès des insurgés n'étaient ni moins rapides ni moins inquiétans. Leiningen envoyé de Schabs sur Botzen et Trente, s'avança jusqu'à Bassano (3 juin). Après un combat assez vif contre quelques recrues, il s'empara de cette ville importante, à l'entrée de la plaine du Vicentin. Ses partis arrivant jusqu'aux portes de Vérone, interrompirent toutes les communications depuis le lac de Garda jusqu'à la Piave. Ils répandirent dans le pays de nouveaux fermens d'insurrection, et une épouvante qui s'étendit au loin. Le ministre de la guerre Caffarelli dirigea vers Roveredo, 1400 hommes sous les ordres du colonel Levié. Leiningen ayant évacué Bassano, eut le temps de se jeter dans le château de Trente. Le 6 juin, les Italiens entourent ce fort et y lancent des obus. Leiningen oppose une vigoureuse résistance. La landsthurm de l'Adige se lève en masse. Les vallées voisines prennent les armes. Buol envoie un détachement, avec 4 pièces de canon. Les paysans de Fleims, accourus à la voix de quelques officiers autrichiens (9), attaquent Levié, pendant qu'un détachement le tourne par la

droite, pour lui couper le passage de la Fersina. Celui-ci ne pouvant résister à cette multitude d'ennemis, se retire sur Dolce.

Le Voralberg suivit l'exemple du Tyrol, et s'insurgea de nouveau. 7000 hommes étaient armés de fusils; ils eurent jusqu'à 12 canons. Quelques personnes même élèvent à 20,000 hommes la force totale de la landsthurm. Mais des chefs sans considération se disputaient le commandement. L'indiscipline la plus complète régnait parmi ces levées, qui commirent partout beaucoup d'excès. Elles poussèrent leurs incursions dans la Souabe, jusqu'à Buchhorn et Ravensbourg; elles s'emparèrent même de Constance (29 juin), et bloquèrent long-temps Lindau, place située sur les bords du lac et entourée d'eau. Un major Muller la fit sommer, en déclarant sur sa *parole d'honneur*, que l'armée française et l'Empereur étaient perdus. Les insurgés avaient sur le lac des barques armées, qui ruinaient le commerce, et ne respectaient pas même le territoire suisse.

Pendant le mois de juin et la majeure partie de juillet, l'insurrection des Alpes s'étendit depuis Constance jusqu'à Villach. Par Stokach et Mergentheim, elle se liait avec les troupes autrichiennes de la Franconie. Les insurgés arrivaient à Moskirch, à Memmingen, aux portes même de Mu-

nich et d'Augsbourg, qui faillit être enlevé par une intelligence que les capucins avaient ourdie avec des soldats portugais. Sur le revers des Alpes, les Tyroliens occupaient souvent Bassano, Bellune, Feltre; ils communiquaient avec les Autrichiens de la Carniole, et pénétraient aux environs de Vérone, de Brescia, de Côme... Ainsi ils coupaient les routes qui conduisent directement de l'Allemagne en Italie, et menaçaient la sûreté des troupes qui combattaient sur ces théâtres. L'armement général du Tyrol et du Voralberg, excité par des succès inespérés, régularisé par un grand nombre d'officiers autrichiens, prenait chaque jour de nouvelles forces. On a élevé jusqu'à 20,000 hommes d'infanterie et 800 chevaux, les corps réguliers qui furent organisées. Les habitans de la Souabe leur amenaient une grande partie des prisonniers faits à Eckmühl, à Ebersberg et à Vienne; on porte le nombre de ceux-ci à 17,000. Ces pays auraient pu facilement fournir au dehors 50 à 60,000 bons soldats. Dans les commencemens de juin, lorsque l'Autriche adopta le système d'opérations sur les derrières de la grande armée, elle avait beaucoup compté sur les secours du Tyrol : des instructions et des ordres furent donnés en conséquence. Les chefs se préparèrent à faire une sortie générale par toutes les vallées des Alpes; par Kemp-

ten, sur Ulm; par diverses routes, sur Munich; par le Pustherthal, sur Villach, sur Bellune, sur Feltre; par Trente, sur Bassano et Vérone. Ils voulaient aussi descendre dans le Milanais par la Valteline; leurs partisans dans cette vallée, s'engagèrent à fournir la solde et les vivres (*a*). Mais beaucoup de temps se perdit avant que l'administration mal organisée, les bandes peu disciplinées, leurs chefs désunis et encore moins capables, pussent exécuter une aussi grande opération. Les paysans qui jouaient le rôle principal dans l'insurrection, étaient dépourvus d'instruction et de hautes qualités; plusieurs nobles qui s'y trouvaient mêlés, ne se montrèrent pas plus habiles. Hormayr fut le véritable chef; mais il n'était pas militaire. Quels résultats ne devait-on pas attendre, si alors on eût vu dans le Tyrol un prince de la maison d'Autriche, ou un général de haute réputation, capable de diriger ces masses qui se seraient accrues à volonté. Un tel homme pouvait soulever la Lombardie et le reste de l'Italie, en envoyant de petits

(*a*) Frischman de Schlanders fut chargé de cette expédition. Paravicini et Juvalta étaient les moteurs du mouvement sur Milan. Le premier se réfugia chez les Grisons, fut condamné à mort, obtint une commutation de peine, et s'échappa de prison en 1811.

corps à Milan, à Vérone, à Venise; il pouvait ensuite sortir avec 30 ou 40,000 hommes, l'élite du pays, inonder la Bavière et le Wurtemberg, dont une partie des habitans se seraient joints à lui, s'établir à Donaverth sur le Danube, se lier avec la Franconie. Ces suppositions auraient été vérifiées, si le prince Jean avait exécuté les ordres du généralissime.

Dans l'Italie méridionale, tous les ennemis de Napoléon prirent les armes à la nouvelle de la bataille d'Essling. Le décret de réunion du 17 mai, avait été bientôt connu à Rome. Cette cour sembla d'abord se résigner; mais aussitôt qu'elle eut reçu les dépêches de l'Autriche, croyant Napoléon perdu sans ressources et la grande armée détruite, elle donna un libre cours à ses ressentimens. L'occasion paraissait des plus favorables. La Lombardie dégarnie de troupes, était menacée par les Tyroliens, par les escadres britanniques, par les Autrichiens qui avaient réoccupé Fiume et les bords de l'Isonzo. Miollis était comme bloqué dans Rome par les bandes d'insurgés. Stuart annonçait l'appui de l'armée anglo-sicilienne. A Rome, à Messine, dans les Calabres, chacun préparait son agression. Pie VII se détermine à employer la plus redoutable de ses armes, celle qui aux temps anciens avait abattu les plus formidables ennemis du

saint Siége. Il fulmine une excommunication (10 juin) contre les auteurs et fauteurs de la réunion des États de l'Église (*a*). Cependant il tremble en

(*a*) « La connivence de Pie VII, avec les ennemis de l'Italie, » était évidente... Il révoqua tous les pouvoirs civils, que les » magistrats établis par lui exerçaient en son nom. Il voulait » apparemment les exciter à troubler la tranquillité publique... » De bien plus graves attentats furent essayés; et on n'eut pas » le temps d'attendre pour en arrêter le cours, les ordres de » l'Empereur.... » *Essai sur la puissance temporelle des papes*, tom. II, pag. 321 et 322. « Le parti qui à Rome voulait un » éclat, et faire de la religion le moyen et le prétexte de cet » éclat, avait préparé ce coup de longue main... L'excommu- » nication était réservée pour le dénoûment. Il ne faut pas per- » dre de vue qu'elle fut lancée peu de jours après la bataille » d'Essling..... La bulle ne porte aucun nom; chacun peut la » prendre ou la laisser. Mais ce qui achève de la rendre into- » lérable, se sont les paroles suivantes; par leur fierté, par » leur ton de commandement, elles reportent à des temps » bien éloignés de nous, et qui ne peuvent revivre. Le pape » y dit : « Que les souverains apprennent encore une fois » qu'ils sont soumis par la loi de Jésus-Christ, à notre trône et » à notre commandement; car nous exerçons aussi une sou- » veraineté, mais une souveraineté bien plus noble, à moins » qu'il ne faille dire que l'esprit doit céder à la chair, et les » choses du ciel à celles de la terre. » Voilà du Grégoire VII » et du Boniface VIII..... Napoléon souriait de voir tout le sacré » collége à la messe d'un excommunié du pape. Tout Paris en a » été témoin pendant deux ans. La bulle était nulle de fait et » de droit... » *Les Quatre Concordats*, tom. II, pag. 400.

lançant la foudre, et n'ose nommer personne dans sa bulle. Il s'enferme ensuite dans le palais Quirinal, où il semble se mettre en état de guerre.

Aussitôt que Stuart eut reçu les bulletins d'Essling et l'avis de l'attaque générale qui se préparait contre les Français, il sortit des ports de la Sicile avec un corps de 15,000 hommes, moitié Anglais, moitié Siciliens, qui prêt depuis long-temps, avait vu son départ retardé par nos victoires. Le prince Léopold, commandant une partie de ces forces, était accompagné d'un grand nombre d'officiers napolitains, qui devaient se mettre à la tête des bandes et des peuples insurgés. Des armes et 20,000 habits avaient été embarqués pour ces futures levées. 2 vaisseaux de ligne et 5 frégates, avec un grand nombre de bâtimens légers, escortaient les 200 transports chargés des troupes et des objets de débarquement. Cette flotte ayant mis à la voile, au moment même où se frappait à Rome le grand coup, fut signalée le 12 sur les côtes de Naples. Après avoir attiré l'attention sur divers points, par des tentatives partielles, après avoir louvoyé 12 jours le long des côtes occidentales du royaume, elle se montra le 25 devant la capitale. La faible marine napolitaine combattit avec gloire, à la vue de ses concitoyens, et vengea ses anciens camarades, immolés dans cette rade par la barbarie de Nelson.

Les Anglais descendirent à Procida et Ischia. Dans cette dernière île, le général Colona conserva le château malgré les attaques et les séductions de l'ennemi. Une démonstration sur le golfe de S. Martio ayant fait dégarnir l'extrémité de la Calabre, Stuart jeta un corps en face de Scilla, pour s'emparer de ce fort. Mais Partouneaux obligea ces troupes à se rembarquer, en abandonnant une partie des objets préparés pour le siége.

D'Ischia et de Procida, les Anglo-Siciliens dominant les golfes de Naples et de Gaëte, n'étaient qu'à 40 lieues de Rome. En peu d'heures, ils pouvaient atteindre la côte très-près de cette capitale. Quelques troupes avaient été débarquées aussi aux îles de Ponza, station des vaisseaux anglais, à moitié chemin de Rome, entre Miollis et Joachim. Ceux-ci étaient menacés dans leurs camps, et plus fortement encore dans leurs communications. Des émissaires, des bandits, de l'or et des proclamations, furent jetés sur la côte. En même temps, éclatèrent à Spolette et sur divers points, des troubles auxquels on crut que la cour de Rome n'était pas étrangère. On vit comme en 1796 et 1799, la scandaleuse alliance du saint Siége et des hérétiques. Mais les forces britanniques attendaient le signal de la côte, et n'osèrent débarquer sur un territoire, dont les ha-

bitans abusés ou gagnés, auraient secondé leurs desseins. Stuart laissa ainsi à Joachim le temps de déjouer tous les complots.

Rome était en proie à une grande agitation, au milieu de ces armées diverses, et du conflit entre les deux gouvernemens; l'un peu regretté en lui-même, mais se recommandant par les vertus personnelles du souverain dépossédé; l'autre aussi craint que désiré, parce qu'on ne savait pas lire dans l'avenir la libération de la patrie italienne. Les provinces de l'Église étaient bouleversées par le choc des partis. La formation de la garde nationale ayant éprouvé des obstacles, les bandes vomies par les vaisseaux anglais, se montraient de toutes parts, et se rapprochaient de Rome vers les derniers jours de juin. Joachim avait annoncé plusieurs fois son arrivée dans cette capitale; mais il était retenu par les menaces de l'escadre et de l'armée anglaise. Naples était comme un grand quartier-général, contre lequel le canon se faisait souvent entendre. Il fallait la présence de ce roi chevaleresque, alors adoré des Napolitains, pour contenir l'ennemi et l'immense population entassée sur ce point. A sa voix, étaient accourus les gardes d'honneur et les milices. Cependant Joachim sentant que le plus grand danger était à Rome, avait détaché successivement une partie de sa garde dans

cette ville, ou se trouvaient aussi quelques bataillons italiens.

Nous touchons a la fin des affaires de l'Italie. Nous allons anticiper de quelques jours sur les événemens, afin de ne plus revenir sur un sujet étranger désormais à notre histoire. Rome n'est qu'à cinq lieues de la mer; des bandes rôdaient autour de ses murs; un coup de main pouvait se combiner avec les Anglais, et s'exécuter en peu d'heures. Il eût été du plus grand avantage pour la coalition, de conduire dans la Sardaigne ou dans la Sicile un pontife irrité, et qui s'était déjà porté aux dernières extrémités. Mais envoyer de Naples à Rome les troupes qui défendaient la première capitale, c'était la livrer à l'ennemi. On n'avait pas assez de forces pour garder en même temps deux points aussi éloignés. Joachim avait demandé mais en vain, à la consulte de faire cesser ces périls, en éloignant le saint Père. Il était des dangers plus terribles encore. Un combat pouvait s'engager d'un instant à l'autre, entre les soldats italiens et les troupes papales, ou celles qui attaqueraient Rome. Les jours de Pie VII pouvaient se trouver exposés. Dans cette situation des affaires, Joachim accoutumé à ne rien ménager, dévoré d'ambition au point d'oser porter les yeux jusque sur le trône de France, et convoitant quelque part

des États romains, pour laquelle depuis il a fait la guerre à sa patrie, Joachim fit demander au pape son adhésion aux traités proposés. En cas de refus, il donnait l'ordre de l'enlever et de le conduire en Toscane. Cet ordre fut exécuté dans la nuit du 5 au 6 juillet, pendant que nous gagnions sur les Autrichiens la bataille de Wagram. Quelques jours plus tard, la nouvelle de la victoire, éloignant tout danger, aurait empêché cette violence. Le général Radet, chargé d'organiser la gendarmerie des États romains, se présenta au palais Quirinal, avec des troupes italiennes et napolitaines. Comme on refusait d'en ouvrir les portes, les soldats escaladèrent la muraille, et pénétrèrent jusqu'à l'appartement du pape. Le saint Père s'attendait à cette violation de son domicile; car il reçut le général en habits pontificaux, tenant par la main le cardinal Pacca. Radet lui renouvela respectueusement la demande de consentir à la réunion des États ecclésiastiques, en lui offrant à cette condition de rester tranquille à Rome. S. S. dit qu'elle ne rétracterait jamais ce qu'elle avait fait. « Alors, dit » le général, j'ai l'ordre de vous conduire hors » de Rome. » Le pape le suivit sans répondre. L'événement justifia les mesures de Joachim. Immédiatement après le départ de Pie VII, les dangers et les mesures de rigueur cessèrent; les

bandes se soumirent; Stuart renonçant à soulever les États romains et napolitains, ne tarda pas (24) à retourner en Sicile.

Non-seulement Napoléon n'avait donné aucun ordre pour cet acte de violence, mais nous savons qu'il témoigna en l'apprenant la plus vive colère. Depuis il a dit à Saint-Hélène : « Quand on crut que la » fortune m'abandonnait à Essling, on fut prêt aus- » sitôt à Rome, pour soulever la population de cette » grande capitale. L'officier qui y commandait ne » crut pouvoir échapper au danger, qu'en mettant » le pape en route pour la France. Un tel événe- » ment s'était opéré sans ordres, et même il me » contrariait fort. J'expédiai donc sur-le-champ » pour qu'on fît demeurer le pape où on le rencon- » trerait (*a*).... » L'auguste prisonnier était tombé à l'improviste, dans les gouvernemens de la princesse Éliza et du prince Borghèse. Ceux-ci se trouvant sans instructions, avaient laissé continuer le voyage, qui fut marqué par tous les égards et les soins que permettait une aussi cruelle circonstance. Dès le 18 juillet, Pie VII était sur le mont Cenis. Il s'arrêta à Grenoble et fut transféré à Savone, dans un climat plus favorable à sa santé. Peu de mois après, les Anglais tentèrent encore de l'enlever.

(*a*) *Mémorial de S. Hélène*, tom. v, pag. 337.

CHAPITRE II.

OPÉRATIONS DES POLONAIS, DES AUTRICHIENS ET DES RUSSES, SUR LES DEUX RIVES DE LA VISTULE.

Ferdinand poursuit son expédition diplomatique dans le nord de la Pologne; il attaque en vain Thorn et Plosk (14 mai). — Poniatowski marchant sur Ulanow, fait enlever Sandomirz et Zamosz (19 et 20); son avant-garde parcourt la Gallicie qui prend les armes à son approche. — Dombrowski et Zayonchek font des levées dans les cercles de Posen et de Lublin. — Les Russes manifestent hautement leurs sentimens contre Napoléon, et combinent leurs opérations avec les Autrichiens. — Ferdinand quitte Varsovie, s'empare de Sandomirz, et fait occuper Lemberg pour le remettre aux Moscovites. — Poniatowski convient avec Galitzin que chacune des armées agira sur une des rives de la Vistule; mais il réclame vainement les secours des Russes pour Sandomirz, et revient à Pulawy. — L'Archiduc menace de nouveau le grand-duché. — Poniatowski échelonne son armée sur les derrières de Ferdinand. — Celui-ci se retire sur Cracovie qu'il livre aux Russes; mais les Polonais y entrent de force. — L'armistice de Znaym oblige les divers partis à suspendre les hostilités.

L'Archiduc Ferdinand continuait, dans les premiers jours de mai, son opération, moins militaire que diplomatique, au milieu de la Pologne et vers les frontières de la Prusse. Il avait porté ses forces

principales sur Thorn, à 50 lieues de Varsovie, et poussé des corps encore plus loin, dans la direction de Posen ainsi que de Kalsz. Négligeant entièrement l'armée de Poniatowski, qui était sur son flanc et qui arriva bientôt sur ses derrières, il s'étendait dans tout le grand-duché, comme s'il n'avait eu qu'à révolutionner et non à combattre. Cependant il connaissait déjà les nouvelles de Ratisbonne et les dangers qui menaçaient Vienne. Les princes Jean et Ferdinand étaient à une égale distance de cette capitale. L'un reçoit l'ordre de s'en rapprocher; l'autre continue à s'en éloigner, et à disséminer ses corps. Peut-on trouver une plus forte preuve du but politique de l'expédition, et de la connivence des Russes ainsi que des Prussiens avec l'Autriche? L'Archiduc s'étant arrêté quelques jours à Varsovie, se rendit le 12 mai à la tête des troupes qui marchaient sur Thorn, et fit attaquer cette place par la rive gauche de la Vistule (14 mai), le jour même où Poniatowski entrait à Lublin. On a pensé que Ferdinand n'avait persisté dans son premier dessein, dont la situation des affaires devait le détourner, que par suite des intelligences qu'il s'était ménagées à Thorn et à Dantzig, ou par la promesse de la coopération prochaine de quelques corps de troupes prussiennes, qui auraient attaqué ces places sur la rive droite du

fleuve. Dans le même moment, les escadres anglaises se montraient devant Dantzig et sur divers points des côtes de la Baltique; Schill était sur le bas Elbe, vers Domitz, à la tête d'une petite armée, et au plus haut point de sa puissance. Les détachemens de l'Archiduc se portèrent jusqu'à Bromberg et sur les bords de la Netze, pays affectionnés aux Prussiens. Là, les Autrichiens n'étaient plus qu'à 3 lieues de la Prusse occidentale. Soit que Dantzig se crût menacé par l'Archiduc, soit qu'on y eût découvert quelque intelligence avec l'ennemi, Grabowski, qui commandait en l'absence de Rapp, s'était hâté d'y former un retranchement intérieur, afin que la garnison pût se défendre, et contenir les malveillans qui se trouveraient dans la ville.

La vigueur du commandant de Thorn et de sa garnison, fit échouer tous les projets de l'Archiduc. Cette place, peu forte sur la rive droite du fleuve, n'avait sur l'autre rive qu'une tête de pont à peine ébauchée. Une île divise la Vistule en deux bras; le grand courant passe sur la gauche. L'Archiduc attaqua la tête de pont, qui opposa une vive résistance. Il fit avancer des troupes fraîches, et tenta de grands efforts pour s'emparer de ce passage de la Vistule. Les Polonais se défendirent avec opiniâtreté; lorsque les préparatifs pour détruire le pont, furent terminés, la garnison le

brûla et se retira dans l'île. Un grand nombre d'Autrichiens périrent dans cette attaque; elle leur coûta le chef d'état-major de l'armée, le colonel Brusch, qui fut remplacé par M. de Neipperg. L'Archiduc obligé de renoncer au pont de Thorn, essaya de se porter sur cette ville par la rive droite, en passant le lendemain la Vistule à Plosk. Mais il fut également repoussé par un petit corps, auquel les habitans s'étaient réunis. Ce prince ne voyait s'opérer aucun des mouvemens qu'il avait espérés de la part des troupes ou des habitans de la Prusse, contenus par les victoires de Napoléon. Inquiet de l'attitude de la Pologne et des progrès rapides de Joseph, il fut forcé d'abandonner son opération et de se rapprocher de Varsovie.

Poniatowski avait d'abord assuré la défense des places qui le rendaient maître du pays, et obligeaient l'ennemi à tenir des forces considérables près de Varsovie. Il avait étendu son avant-garde dans les cercles autrichiens de Siedlec et de Biala, entre le Bug et la Vistule. Ayant organisé les troupes réunies autour de lui, il s'occupait de les augmenter par de nouvelles levées. Il envoya sur divers points des militaires ou des citoyens zélés, pour exciter l'ardeur des Polonais, et pour présider à la formation des bataillons. Dombrowski se rendit dans les départemens de Posen et de

Kalisz, qu'il avait commandés en 1794 et en 1807. Dombrowski était celui des généraux qui jouissait de la plus haute réputation. Pendant qu'il combattait les ennemis de la liberté polonaise, il avait reçu de Kosciuszko un sabre d'honneur. Ayant porté en France, les précieux germes de la restauration de son pays et les débris de son armée, il avait pris une glorieuse part à tous nos triomphes. Dombrowski traversant rapidement la Vistule, rassembla de tous côtés les anciens soldats, les nouvelles levées, les Polonais qui se dévouaient à la défense de la patrie. Il trouva à Posen les secours d'un patriotisme ardent; toutes les classes lui fournirent des combattans, et le secondèrent avec zèle. Il avait quitté l'armée avec un seul escadron; bientôt il fut à la tête d'un corps assez fort pour inquiéter les derrières de l'ennemi. Dans tous les départemens du grand Duché, on vit ces mêmes prodiges.

Le prince Joseph reçut avec la nouvelle des triomphes d'Eckmühl et de la marche sur Vienne, l'ordre d'entrer en Gallicie, expédié le 24 avril de Ratisbonne. L'armée polonaise se mit bientôt en mouvement, pour se porter sur Lublin. Elle était précédée par Rosnieski, qui avait succédé à Dombrowski dans le commandement de la cavalerie, et flanquée à sa droite par Sokolniki; celui-ci re-

monta la Vistule jusqu'à Pulawy. Le 8 mai, le prince était à Parisow; le 14 il entrait à Lublin, où il fut reçu comme l'ange tutélaire de la Pologne. Il y organisa un gouvernement national, composé des hommes les plus distingués du pays; le palatin Zamoïski en fut nommé président. Poniatowski apprenant successivement les progrès de Napoléon, se dirigea vers Uhlanow, où il arriva le 21. L'avant-garde marchait avec une grande rapidité, et devançait au loin l'armée. Déjà elle coupait la communication de Lemberg avec Cracovie; elle touchait au revers du mont Krapach, et n'était plus qu'à une vingtaine de lieues des frontières de la Hongrie, où l'on devait trouver un grand nombre d'ennemis de la domination autrichienne. Bientôt les troupes légères polonaises s'étendirent dans toute la Gallicie, délivrant les recrues levées par les Autrichiens, enlevant tous leurs détachemens, organisant une insurrection générale. A la tête d'un petit corps de 400 Polonais, Rosnieski avait pris un millier d'hommes, des transports d'armes, de souliers, d'habits, etc. Il occupait à Jaroslau (24), la croisière des routes de ces provinces et du centre de la Hongrie.

Pendant la marche de Lublin sur Uhlanow, le général Sokolniki conçut et exécuta un brillant fait d'armes. Traversant la Vistule avec des bate-

lets, il se jeta sur Sandomirz qu'on venait de réparer, et qui était défendu par une garnison autrichienne, supérieure à son faible corps. Sokolniki avait détaché au-delà du San, sur la rive droite de la Vistule, le chef d'escadron Wladimir Potocki, pour s'emparer de la tête du pont. Le général attaqua vivement par la rive gauche, et emporta une partie des ouvrages. Pendant la nuit du 18 au 19 mai, la garnison autrichienne capitula et évacua la place. La perte de l'ennemi en tués et prisonniers, fut de 2,200 hommes, avec 20 pièces de canon. On trouva des magasins considérables à Sandomirz, qui servait de dépôt pour cette campagne.

La forteresse de Zamosz était bien plus importante par elle-même et par l'influence qu'elle exerçait sur toute la Gallicie. Le prince avait envoyé de Lublin, le général d'artillerie Pelletier, avec un bataillon du 2e régiment, 3 compagnies de voltigeurs et 6 pièces d'artillerie, pour enlever cette place; Kaminski était déjà devant elle avec le 6e régiment de cavalerie. Zamosz est entouré d'une enceinte bastionnée et revêtue, qui a 28 ou 30 pieds de hauteur. Sa principale défense vient des marais, qui environnent plus de la moitié de son développement; mais cette partie était sans contrescarpe et sans chemin couvert. Le général Pelletier lança des obus dans la ville. Il faisait les préparatifs

pour escalader le rempart, enfoncer à coups de canon la porte de Lublin, et pénétrer dans la ville avec sa petite troupe; en même temps, il attirait l'attention de l'ennemi, par une démonstration d'attaque sur la porte opposée de Lemberg. Quelques momens avant la pointe du jour (20), le capitaine de grenadiers Daine, homme de résolution, fit porter des échelles au pied du bastion qui est au nord du château de Zamoïski, et dont le parapet avait été rasé. Il eut bientôt atteint la crète de l'enceinte, et donna le signal en faisant sonner les cors des voltigeurs. Pelletier canonnait vainement la porte; elle fut ouverte par les grenadiers. La cavalerie se répandit dans les rues, sabrant tout ce qui s'y trouvait. Daine blessa et prit le commandant, qui tentait de se défendre avec la garnison composée de Valaques. Celle-ci se rendit prisonnière. L'ennemi perdit dans cette vigoureuse action 2,000 hommes, 60 pièces de canon et des approvisionnemens considérables. Si le commandant avait placé en avant du rempart, un seul rang de palissades ou d'abattis, avec quelques postes, on n'aurait pu le surprendre; un seul coup de fusil faisait tout manquer. Mais il effaça cette faute par son courage. Kaminski se dirigea avec le 6e régiment de cavalerie sur Lemberg, où il entra trois jours après. Ce général se porta ensuite vers Brody.

L'audacieuse escalade de Zamosz, la brillante prise de Sandomirz, ces progrès si merveilleux, exaltèrent au plus haut degré l'armée polonaise et ses concitoyens qu'elle délivrait de l'oppression étrangère. Les peuples galliciens volaient au-devant de Poniatowski. Ils accouraient de plusieurs lieues, à la rencontre de ses troupes, leur portaient des vivres, les traitaient comme des frères et des libérateurs. Cependant le patriotisme du prince lui inspira une réserve bien louable; il sut tenir un sage milieu entre ce qu'il devait à sa malheureuse patrie, et ce que demandait la position des Galliciens, qu'il craignait de voir retomber sous le joug de l'Autriche. Pendant qu'il combattait avec le plus vif dévoûment pour la cause de la Pologne et de la France, ses proclamations et ses mesures furent empreintes de cette noble modération, qui redoutait avant tout de faire des victimes. Mais le bruit des triomphes de Napoléon, annoncés par ceux qui s'enfuyaient de Vienne à notre approche, ou par d'autres qui saisirent ce prétexte pour rejoindre l'armée de Poniatowski, l'arrivée de quelques seigneurs polonais, connus par leur prudence et par leur patriotisme, déterminèrent les plus tardifs à se déclarer.

La haute réputation, l'influence et le zèle de Dombrowski, rendirent de grands services à la

Pologne. Il créa dans peu de jours, comme par enchantement, un corps d'armée parfaitement armé et équipé. Ses premiers soins avaient été de mettre à l'abri d'une surprise, Czenstochau et Thorn. Bientôt l'Archiduc vit ses détachemens repoussés sur ses derrières, avant d'avoir su qu'il avait des ennemis de ce côté. Dombrowski fit attaquer toute la ligne des Autrichiens, depuis Czenstochau et les bords de la Piliça, jusqu'à Bromberg, où il y eut une affaire assez vive. Marchant au secours de Thorn, il rouvrit bientôt la communication avec cette place par Inowraclaw. Mais il ne tarda pas à se rapprocher de Varsovie, et harcela les troupes qui se retiraient de tous côtés. Le 26, il était à Sleszyn, précédé par le corps du général Kosinski, qui se trouvait le même jour à Babiak, avec une avant-garde à Kutno. Le général Hauke marchait à la gauche sur Gostynin, pour nettoyer les rives de la Vistule; le général Michel Dombrowski, à la droite sur Lenczy, d'où il chassa l'ennemi. Les Polonais avaient l'espoir de rencontrer à Lowicz, les Autrichiens qui revenaient de Thorn; mais leur marche fut si rapide, qu'il ne restait plus de probabilité de les atteindre que sur la Piliça, où les uns et les autres s'acheminèrent en toute hâte par la route de Rawa. Dombrowski avait pu faire de grandes choses, dans un pays

vaste, peuplé, riche, où l'ennemi ne tenait que des détachemens épars. Le palatinat de Lublin n'avait pas présenté autant d'avantages à Zayoncheck. Cependant il y avait aussi levé et organisé des troupes, avec lesquelles il s'était rapproché de Praga.

Pendant que la bataille d'Essling se livrait aux portes de Vienne, les divers corps combattans en Pologne, se trouvaient dans les positions suivantes. Poniatowski s'était établi à Irzeni, à deux petites lieues vers le midi de Sandomirz, et avait un pont de bateaux sur la Vistule. Il couvrait le pays conquis, observait et menaçait les derrières de l'Archiduc; son avant-garde placée à Jaroslau, s'étendait par ses coureurs vers Brody et Cracovie. Le prince reçut alors une lettre du major-général (13 mai), « qui lui annonçait le passage du Danube, le lais» sait maître de se jeter en Silésie, ou de s'appro» cher d'Olmutz; qui lui recommandait surtout » de tenir en échec un corps ennemi égal au sien, » en se rapprochant de l'armée française. Nous fai» sons cause commune avec les Russes, portait » cette lettre; ainsi n'ayez aucune inquiétude de » ce côté. » Tant était grande encore la confiance que Napoléon avait dans les protestations de la Russie, et que l'évidence des faits put seule altérer! L'Archiduc abandonnant la basse Vistule et

le voisinage de la Prusse, de plus en plus agitée par les premiers succès de la petite armée de Schill, rassemblait à Varsovie les corps épars, et se préparait à marcher dans la direction de Sandomirz. Malgré la déclaration et les promesses de la cour de Saint-Pétersbourg, son armée n'avait encore fait aucun mouvement.

Dans les derniers jours de mai, Poniatowski voulant forcer les Russes à s'expliquer, avait envoyé Pelletier à Bialystok, quartier-général de Gallitzin, pour demander au prince ce qu'il comptait faire. Celui-ci feignit de vouloir se porter sur Varsovie, et de se décider par pure condescendance, à se diriger sur Lublin et Sandomirz. D'après les instances du général français, il lui offrit une lettre pour Suwarow, dont la division placée à Wladimir, était la plus rapprochée de Poniatowski. Cette lettre portait l'ordre de marcher de suite, et d'agir de concert avec les Polonais. Pelletier courut à la division russe. Le prince qui la commandait, pressé vivement d'exécuter les ordres, dit : « Je ne » veux pas passer pour un lâche à vos yeux; un » aide-de-camp de Gallitzin est ici depuis une demi- » heure, et il m'a prescrit de regarder comme » non avenue, la lettre dont vous êtes porteur.» Ainsi furent justifiées de nouveau les craintes de Poniatowski, qui ne cessait de se plaindre à Na-

poléon de la mauvaise foi des Russes. Les officiers français, qui revenaient de l'ambassade de Perse au travers de la Russie, furent arrêtés sous divers prétextes au quartier-général du prince Gallitzin, après avoir été retenus également à Teflis, au quartier-général de Gudowitcz, commandant l'armée russe de Géorgie. On les voyait s'acheminer vers la France par Vienne, sans leur annoncer la guerre qui venait d'éclater. Au-delà de Kiow, l'un d'eux fut prévenu de ce qui se passait, et se dirigea sur le quartier-général de Gallitzin. Celui-ci fit beaucoup de difficultés pour le laisser rejoindre l'armée française, par Varsovie et par la route militaire de Glogau. Les Russes ne cachaient nullement leur bonne intelligence avec les Autrichiens et avec les Prussiens, dont ils annonçaient la prochaine déclaration de guerre. Ils cachaient encore moins leurs véritables sentimens contre la France et contre le système politique, que suivait en apparence le cabinet de Saint-Pétersbourg (*a*). Gallitzin ne se mit en mouvement

(*a*) Un général russe disait à cette époque à un général français : « Nous sommes..... commandant les divisions territoriales en Russie ; plus des trois quarts sont opposés à la » politique de l'empereur Alexandre. » Il ajoutait de violentes menaces, et le projet de forcer le souverain d'une manière

que le lendemain du jour où les troupes de Ferdinand avaient quitté Varsovie (3 juin), et justement à l'arrivée des nouvelles d'Essling. Ayant peu de chemin à faire pour se rendre du Bug (de Drohiczyn, Brzysc et Wladimir) sur le San, les Russes atteignirent cette rivière vers la mi-juin.

Les intrigues politiques portent une grande complication au milieu de cette guerre. Nous nous trouvons dans l'impossibilité de connaître les ordres donnés à l'archiduc Ferdinand. Il faut donc calculer les époques approximatives de la réception des nouvelles de Vienne à Varsovie. Entre ces deux capitales, on compte de 140 à 150 lieues; ainsi en 3 ou 4 jours, le prince Ferdinand devait être informé de ce qui se passait sur

quelconque à changer de système. Le maréchal prince d'Eckmühl écrivait le 8 novembre de Vienne à l'empereur Napoléon : « Les deux aides-de-camp que Son Altesse le major-» général avait envoyés au prince Gallitzin et au prince Po-» niatowski, viennent d'arriver. Ces officiers ont entendu » beaucoup de propos ridicules de la part des Russes. Ils ci-» tent entre autres le prince Suwarow, qui a dit que cet état de » choses ne pouvait durer; que V. M. traitait la Russie comme » ses généraux, à qui elle donnait des dotations; qu'il fallait » qu'elle eût ensorcelé l'empereur Alexandre, mais que cela » finirait..... Ils n'ont été contens que du prince Gallitzin. Ils » ont trouvé les troupes polonaises très-belles..... »

le Danube; et quelques heures plus tard, il devait le savoir sûrement par le canal des Russes. Du 18 au 20 mai, il connut notre entrée à Vienne; du 26 au 28, il apprit aussi les résultats de la bataille d'Essling. Le 30, Ferdinand quitta Varsovie; mais la ville ne fut évacuée par ses troupes, que du 1er au 2 juin, et le grand duché, seulement vers le 10. Ces diverses dates doivent être remarquées. Si la Prusse s'était montrée indécise sur les propositions de l'Autriche après Eckmühl, après la prise de Vienne, il était plus que probable qu'elle changerait de conduite après Essling. Si l'on avait pu craindre de voir ébranlée par les succès de Napoléon, la politique toujours douteuse des Russes, on devait être rassuré dans ce moment. Ferdinand était trop éloigné de Vienne pour prendre une part directe à ce qui s'y passait; de grands intérêts devaient le retenir dans le nord. Au 1er juin, ce n'était plus le cas de partir, mais de rester comme nous verrons que l'Autriche l'entendait elle-même. Ainsi ce prince ne sut ni s'avancer ni se retirer à propos. Toutefois il paraît certain que nos ennemis changèrent dans ce moment leur système d'opérations. Ils le combinèrent de manière à faire occuper par les Russes les parties de la Gallicie que Ferdinand ne pouvait défendre, et à lui laisser la liberté d'agir contre l'armée polonaise. Gallitzin

devait se maintenir aussi entre Poniatowski et les frontières de la Hongrie. Jusqu'au moment où la politique des cabinets permettrait de porter des coups plus décisifs, le prince russe rendait, sans se déclarer, de grands services à l'Autriche; il paralysait par sa présence le soulèvement des deux Gallicies et la résurrection de la Pologne, objet qui intéressait éminemment les deux cours.

Quoi qu'il en soit, dans les derniers jours de mai, Ferdinand se faisant précéder par un détachement considérable sous les ordres du général Schauroth, mit son armée en mouvement vers Sandomirz. Le 2 juin, les milices de Zayoncheck entrèrent dans Varsovie, aux acclamations du peuple délivré de l'odieuse présence de ses anciens ennemis. Ce général réunit les forces qui étaient à portée de la capitale, et se mit à la poursuite des Autrichiens, en remontant la rive gauche de la Vistule, pendant que Dombrowski marchait sur la route de Rawa à Novemiasto. Quelques engagemens eurent lieu dans les journées du 12 au 15 juin. Pressé vivement par Zayoncheck qui avait traversé la Piliça à Warka, Ferdinand laissa sur la Radomska, les troupes de Mohr et de Mondet. Celles-ci attaquèrent le général polonais au passage de Hedlinsko, pendant qu'un corps traversant le ruisseau à Przylyk, manœuvrait

sur la gauche. Zayoncheck après quelque résistance fut ramené sur la Piliça.

Cependant la première colonne autrichienne (du général Schauroth), parut le 5 juin devant Sandomirz, et engagea une affaire d'avant-poste. Un autre corps défilant le 7, livra un nouveau combat. Schauroth se porta d'abord sur Polaniec, en remontant la Vistule; mais à mesure que l'armée autrichienne approchait de Sandomirz, il se tourna vers Lemberg. Les troupes polonaises répandues sur la rive droite de la Vistule, garnirent la Wisloka. Comme cette rivière est guéable sur tous les points, elles se reployèrent successivement sur le San, où était enfin arrivée la division Suwarow. Schauroth s'avança jusqu'à Lemberg, et en chassa les Polonais, afin de remettre cette ville dans les mains des Russes, qui eurent l'air de s'en emparer.

Ferdinand avait atteint Sandomirz, avec son artillerie de réserve; il était accompagné des ingénieurs, qui avaient dirigé les derniers travaux. Dans la nuit du 15 au 16, le prince fit exécuter, par 10,000 hommes, une attaque de vive force, qui dura 10 heures. Les Autrichiens furent repoussés, quoiqu'ils eussent emporté les dehors et même pénétré dans quelques parties de l'enceinte. Sokolniki s'illustra encore par cette défense. Il

fit éprouver à l'ennemi une perte de 2000 hommes, dont 500 avaient été pris, circonstance rare dans ces sortes d'affaires. Cependant les Polonais avaient épuisé la majeure partie de leurs munitions. Deux jours après, Sokolniki voyant les préparatifs d'un nouvel assaut, qui pouvait être moins heureux pour la garnison, se décida à traiter de l'évacuation avec le général autrichien Géringer, et rejoignit l'armée polonaise.

Dans ce même moment, Poniatowski s'était rendu de Pniow à Lublin, où une entrevue avec Gallitzin avait été fixée, afin de s'entendre sur les opérations ultérieures. Le prince russe mettait beaucoup de lenteur dans ses résolutions; il affectait de parler avec hauteur des Autrichiens, et montrait assez de bonne volonté pour coopérer aux projets de Poniatowski. Mais il exhiba un ordre de l'empereur Alexandre, qui lui défendait de passer la Vistule. Le prince polonais espérant exciter les Russes à défendre les pays qu'il leur cèderait, et dont ils tireraient des vivres ainsi que de l'argent, proposa à Gallitzin de lui laisser occuper le territoire entre le San et la rive droite de la Vistule, en conservant une garnison à Zamosz. Poniatowski devait se porter de l'autre côté du fleuve, et en chasser les Autrichiens. Ces conditions furent convenues verbalement.

A son retour de Lublin, Poniatowski apprenant l'attaque de Sandomirz, adressa les plus pressantes sollicitations aux divisions russes, qui arrivaient sur le San, à une très-petite distance de la place, afin d'en obtenir des secours; elles ne firent aucun mouvement. Dans ses précédens rapports à l'Empereur, le prince exposait combien l'inaction des Russes lui faisait craindre pour Sandomirz. Dans les lettres des 21 et 27 juin, il se plaint de ce que Gallitzin, malgré son engagement positif de faire passer deux divisions de son armée au-delà du San, a long-temps différé cette mesure, sous le prétexte des vivres, et l'a enfin exécutée en partie avec cette lenteur qui caractérise les mouvemens des troupes russes. Poniatowski avait envoyé plusieurs officiers à la brigade de Sievers, qui était la plus rapprochée. Ce général retardait toujours son mouvement, sous les prétextes les plus futiles. Dans cette situation, Joseph reconnut que malgré toutes les promesses des Russes, il fallait non-seulement abandonner Sandomirz, mais se hâter de réunir les divers corps polonais, afin de couvrir l'intérieur du grand duché. Le 22 juin, il se mit en marche de Pniow, descendit la Vistule, afin de se lier avec Zayoncheck ainsi qu'avec Dombrowski. Il écrivait au major-général que s'il avait à soutenir seul les ef-

forts de l'ennemi, il saurait au moins sur quoi il pouvait compter. L'armée polonaise s'arrêta à Pulawy.

L'Autriche avait pensé que la négociation de Steigentesch à Berlin, serait appuyée par la présence et les succès de son armée, au milieu du grand duché. Elle donna sans doute à l'Archiduc, l'ordre d'y marcher de nouveau; car à peine maître de Sandomirz (18), Ferdinand tourna sa ligne d'opérations sur les deux routes de Varsovie à Cracovie. Aussitôt qu'il eut démantelé la forteresse, et rappelé Schauroth, devenu libre par l'entrée des Russes à Lemberg, il se porta avec 25,000 hommes sur la Piliça, et dirigea Mondet sur Petrikau. Pendant que les Autrichiens descendaient la Vistule par la rive gauche, Poniatowski faisait le même mouvement sur la rive droite. Ce prince était depuis le 24 à Pulawy, au milieu de sa famille, à laquelle vint se joindre son cousin Czartorinski. C'était l'ancien ministre des affaires étrangères de Russie, qui avait eu en cette qualité la plus grande part à la troisième guerre de la coalition, et qui n'arrivait peut-être pas sans dessein auprès de Joseph. A cette époque, les Polonais avaient éprouvé quelque refroidissement. Leur ardeur si vive a besoin de succès pour se maintenir. Poniatowski, quoiqu'il protestât de son zèle et de son dévoû-

ment, éprouvait cette influence que les masses reçoivent quelquefois, mais qu'elles transmettent aussi aux caractères qui ne sont pas d'une trempe inaltérable.

Cependant le prince, ayant jeté un pont sur la Vistule, envoya, vers Zwolin et Radom, toute sa cavalerie appuyée de quelque infanterie. Il observait et contenait ainsi les opérations de Ferdinand; il maintenait la Gallicie, et se mettait en mesure de se lier avec le corps de 8,000 Polonais réunis en avant de Gora, sous le commandement de Dombrowski. Joseph ne tarda pas à diriger le reste de l'infanterie vers Radom; l'armée fut échelonnée sur Pulawy, d'où il partit lui-même le 3 ou 4 juillet. A mesure que Ferdinand eut retiré ses troupes de Sandomirz, d'Opatow, etc., les pays environnans furent occupés par les Polonais; et les levées de soldats recommencèrent. Le grand mouvement de la Pologne, les renforts que recevait Poniatowski, paralysèrent le dernier projet de l'Archiduc. L'armée polonaise allait se trouver de nouveau entre les Autrichiens et les Russes. Ceux-ci ayant atteint Sendiczow (3 juillet), étaient deux fois plus près de Cracovie que Poniatowski. Ferdinand leur avait promis, dit-on, de leur livrer aussi cette ville.

L'Archiduc se décida bientôt à la retraite, soit

qu'il y fût contraint par la réunion des troupes de Poniatowski à Radom, soit que les victoires de Raab, les apprêts de la bataille de Wagram, et les retards des armemens prussiens, l'eussent déterminé. Vers les premiers jours de juillet, il commença son mouvement par les deux rives de la Piliça, le général Mondet se trouvant encore sur la rive gauche. L'armée autrichienne prit sa direction générale sur la haute Nida, et se plaça le 8 juillet derrière cette rivière, la droite à Pinczow. On dit que l'archiduc Ferdinand avait préparé une position retranchée à Zarnowiec, aux sources de la Piliça. De ce point, partent deux routes pour se rendre vers l'Autriche; l'une passe à Cracovie, l'autre, par Olkusz; celle-ci traverse la Vistule près d'Oswiecim. Pendant que l'ennemi se retirait lentement, Poniatowski manœuvrait plus lentement encore, pour se porter de Pulawy par Radom sur Kielce. On aurait désiré qu'il eût passé la Vistule vers Rachow, et ensuite qu'il eût marché rapidement sur Kielce, pour couper la retraite de l'Archiduc, ou du moins pour précipiter sa marche. Poniatowski ayant appelé Dombrowski, ce général arriva à la tête de 7 à 8000 recrues, semblables à de vieilles troupes. Alors la force totale des Polonais s'élevait sur ce point, à 27 ou 28,000 hommes. Le prince marcha par Szydlo-

wiec et Suchedniow. Il mit six jours pour se rendre à Kielce, où il arriva le 8, et où le manque de vivres le força encore à séjourner; car les Autrichiens ruinaient le pays à mesure qu'ils l'abandonnaient. Le 9, Poniatowski fit reconnaître Pinczow et la ligne de la Nida, qu'il voulait tourner par Checzyny et Malogosz. Le général Kosinski, avec 2,000 hommes de nouvelles levées, détachés du corps de Dombrowski, suivait Mondet sur la rive gauche de la Piliça. Rosnieki avait envoyé le colonel Tyskiewicz avec le 2e régiment de cavalerie, par Malogosz et Koniecpol, pour tomber sur le flanc de la colonne de Mondet; celui-ci rejoignit l'Archiduc à Zarnowiec.

Poniatowski était menacé de voir Cracovie livré devant lui à l'armée russe, qui s'avançait de l'autre côté de la Vistule, sur la route de Lemberg. Ayant forcé les Autrichiens à évacuer leur position sur la Nida, il les suivit un peu plus rapidement; son avant-garde arriva avec eux devant Cracovie. Sokolniki fit des dispositions pour attaquer l'ennemi; celui-ci demanda la nuit pour évacuer avec plus d'ordre, et pour ménager la ville qu'il promit de rendre le lendemain. Il n'y eut ni écrit signé ni poste livré, mais seulement des otages donnés. Au milieu de la nuit, Joseph reçut la nouvelle qu'un corps russe, porté sur des chariots, avait occupé

Cracovie. Le prince partit sur-le-champ, pressant la marche de ses troupes. Parvenu devant la ville, il trouva le chemin barré par la brigade russe du général Sievers, de la division Suwarow; c'était le même qui avait tant retardé son départ, lorsqu'il fallait secourir Sandomirz. Poniatowski ordonna à son avant-garde de pénétrer dans la ville. A la tête, se trouvait Wladimir Potocki. Ce vaillant officier somme les Russes de livrer passage; et sur leur refus, il annonce qu'il va charger. Les Polonais brûlaient de saisir l'occasion de combattre ces anciens ennemis, non moins dangereux lorsqu'ils se couvraient du voile de l'alliance, que lorsqu'ils ravageaient la patrie à main armée. Les rangs moscovites s'ouvrent, les Polonais passent, et occupent Cracovie. Les deux troupes se menacent; pendant trois jours, elles sont sous les armes, prêtes à en venir aux mains. Les Polonais entouraient la brigade Sievers, bien inférieure en nombre. Poniatowski avait fait planter sur les édifices de Cracovie, les aigles françaises alors si respectées.

Il semble convenable de terminer dans ce chapitre, ce qui concerne la Pologne pendant cette campagne. La nouvelle de l'armistice de Znaïm, fit cesser les hostilités. Poniatowski s'établit à Cracovie Gallitzin, à Tarnow; Ferdinand alla

commander en Bohême, et son armée se retira dans la Hongrie. Le général russe céda aux Autrichiens le pays qu'il dut abandonner, au lieu de le remettre aux Polonais. Napoléon s'en plaignit, parce que l'ennemi y leva des recrues et des moyens pour recommencer la guerre. En entrant dans la Gallicie, les Russes avaient replacé partout les employés autrichiens, et comprimé de toute manière l'insurrection des habitans. Leurs proclamations, loin de l'encourager, annonçaient des intentions contraires. Les divers rapports de Poniatowski portaient : « Que le concert des Russes » avec l'Autriche était tellement démontré, qu'à » proprement parler il semblait que c'étaient les » troupes polonaises qu'on regardait comme enne- » mies. Celles-ci faisaient tout pour ne pas porter » atteinte à la bonne harmonie, qu'elles s'étaient fait » un devoir de maintenir avec les Russes. Il était » d'autant plus difficile de prévenir les circons- » tances de cette nature, que les chefs étaient en- » tièrement d'accord avec ceux de l'armée autri- » chienne, pour les faire naître. » Poniatowski avait reçu l'ordre de prendre provisoirement, et jusqu'à la paix, possession de la Gallicie, au nom de l'empereur des Français, de substituer partout nos aigles aux armes de l'Autriche. Il devait aussi former des régimens polonais au service de France.

Gallitzin refusait de se prêter à cette mesure. Alors Poniatowski lui demanda que les cercles de Lublin et de Zamosz, primitivement occupés par les Polonais, fussent conservés au nom de l'Empereur, ainsi que les pays conquis en deçà de la Vistule. Il réclamait aussi pour continuer dans les pays cédés aux Russes, les levées déjà commencées, puisqu'elles devaient agir contre l'ennemi commun. Il s'était plaint des intelligences manifestes des généraux moscovites avec l'ennemi. Gallitzin les niait, et ne voulait pas reconnaître le nom de *troupes polonaises*, parce que, disait-il, la Pologne avait existé, mais n'était plus.

Les derniers lauriers de cette guerre étaient réservés aux levées de la Gallicie. Elles avaient porté leurs armes jusque vers les frontières de la Bukowine, où l'on ne pouvait encore avoir connaissance de l'armistice. Le 18 juillet, une partie des lanciers de Rzysesenski, avec un détachement du 3e régiment de cavalerie, coupa à Brikala le corps du général autrichien Piking, de 1100 hommes. Il l'attaqua sur-le-champ, lui fit éprouver une grande perte, et lui enleva 3 canons, des caisses, etc. Ce corps cherchait à rejoindre le prince de Hohenlohe Ingelfingen, qui avait été chargé du commandement des troupes de réserve de la Gallicie, montant à 7 ou 8,000 hommes.

L'armée polonaise s'était doublée pendant la guerre; elle s'accrut considérablement pendant l'armistice. De toutes les parties du grand duché et de la Gallicie, des contrées les plus éloignées de l'ancienne Pologne, accouraient des défenseurs de la patrie et de la liberté. Les prisonniers autrichiens nés dans ces pays, entraient tous dans une légion qu'organisait en Bavière le général Bronikowski. 20,000 fusils furent envoyés à Poniatowski, de Magdebourg, de Dantzig, de Stettin. Au moment de la paix, le grand duché avait 12 régimens d'infanterie, 6 régimens de cavalerie à 4 escadrons, et 2,000 hommes d'artillerie ou du génie. Il avait été levé en outre plusieurs régimens franco-galliciens : 6 d'infanterie à 3 bataillons, 3 de hulans, 2 de hussards, 1 de cuirassiers à 4 escadrons. Le total de ces diverses forces, sans y comprendre les régimens qui combattaient en Espagne et la légion de Bronikowski, s'élevait à 48,828 hommes; 29,671 étaient réunis sous le commandement du prince Poniatowski; 14,343 détachés dans le grand duché, la Gallicie, sur l'Oder, etc.

CHAPITRE III.

DISPOSITIONS DE NAPOLÉON DEPUIS LE PREMIER JUSQU'AU QUINZE JUIN.

Napoléon connaît les projets de tous ses ennemis; malgré leurs manœuvres, il reste auprès de Vienne, où il s'occupe de trois objets principaux. — Il fortifie l'île de Lobau, et y prépare de nouveaux ponts, avec des batteries; il fait enlever les îles de Tabor, de Piber.... — Il retranche les divers postes de sa ligne d'opérations, et ordonne des dispositions de troupes sur le Lech, sur l'Elbe, sur le Mein : Jérôme entre à Dresde; Junot, à Bareuth; Amende et Radivojevich se retirent devant eux. — Enfin Napoléon empêche la jonction des corps autrichiens de la rive droite du Danube avec le généralissime. — Davout enlève Engeran, et bloque le pont de Presbourg (4 juin). — Eugène marche contre Jean, passe la Martzal (9), et arrive devant Raab (13.) — Il bat les archiducs Jean et Rénier (14). — Il les poursuit devant Comorn. — Dès le 15 juin, Napoléon tient en échec la grande armée autrichienne.

L'Empereur n'ignore aucun des dangers qui le menacent, à Paris et en Europe; il connaît maintenant ses divers ennemis, et ce dont ils sont capables. Mais il se confie à l'amour, à la sagesse de la nation, pour l'intérêt et pour l'avenir de laquelle

il s'est dévoué. L'Empereur se juge ainsi qu'elle, comme l'histoire les jugera. Tranquille sur l'intérieur de l'Empire, osera-t-il rester au milieu de l'Europe conjurée, dans une position qui semble si périlleuse? reviendra-t-il en toute hâte au secours de sa frontière, de ses bases, de ses dépôts? Non; il sait que Charles et son armée sont devant lui, que là est le lieu et la force de la coalition; il a calculé que tout sera terminé, avant que les armées des puissances aient pu marcher. Il se concentre, et s'occupe uniquement de recommencer la bataille interrompue par la rupture des ponts (*a*). C'est encore lui qui va nous apprendre le secret de ses plans. « Avant que l'ennemi ait pu faire » quelque chose d'essentiel en Saxe (fait-il écrire » au maréchal Kellermann), l'Empereur aura passé » le Danube et sera sur ses derrières. » Mais il répète deux fois : « Un corps qui approcherait de

(*a*) Les troisième et cinquième chapitres sont rédigés d'après mon journal, la correspondance de l'Empereur avec le major-général, les maréchaux Masséna et Davout, et avec le général Lariboissière, d'après celle de l'état-major, d'après les rapports des généraux et officiers d'artillerie ou du génie, d'après un mémoire de M. le général allemand de Wa..., les rapports du prince Charles et la Campagne de l'archiduc Jean qui renferme sa correspondance officielle avec le généralissime, enfin d'après les bulletins, le Moniteur....

» très-près notre ligne de communication, serait » dans une position dangereuse pour l'armée..... » Ce qui pourrait arriver sur cette ligne, serait » plus dangereux pour le nord de l'Allemagne, que » ce qui se ferait de ce côté. » Sa correspondance confidentielle avec le major-général, nous apprend aussi que, le 6 juin, la grande armée avait *présens sous les armes*, 110,000 hommes d'infanterie française, 20,000 alliés, 24,000 hommes de cavalerie et 400 pièces de canon; en tout 150 à 160,000 hommes, sans comprendre les corps de Lefebvre, de Vandamme, de Macdonald et de Marmont.

L'Empereur est occupé de trois objets importans. Il fait de l'île de Lobau une grande forteresse, d'où il veut déboucher comme d'un point central, pour attaquer l'archiduc Charles, et qui sera liée à la rive droite du Danube par des ponts stables. Il prend toutes les mesures pour assurer, pendant la durée de son opération, sa ligne de communication dans la vallée de ce fleuve, par des ouvrages et par des dispositions de troupes. Enfin il va menacer l'ennemi sur le bas Danube, rejeter sur la rive gauche, les corps qui gênent sa droite, et qui menacent sa seconde ligne de communication par l'Italie.

Jamais on ne vit s'élever en présence de l'ennemi, des travaux aussi immenses et aussi remarquables

que ceux de l'île de Lobau. Ils sont un monument du génie qui les conçut, du dévoûment de l'armée qui les exécuta, de la perfection qu'avait atteinte l'art militaire. Dès le 25 mai, à peine les grands ponts étaient-ils raccommodés, que Napoléon assura leur tête sur la rive gauche, par l'occupation de la petite île qui devait servir plus tard de réduit à la Lobau. Quatre ponts stables furent construits sur le bras qui l'entoure, et couverts par autant de lunettes, flanquées de la rive opposée, liées par des retranchemens. En peu de jours, ces ouvrages furent portés à la plus forte dimension, et rendus susceptibles d'une grande défense. On y bâtit des fours avec un magasin. En même temps, le général Bertrand plantait au travers du fleuve des groupes de pilotis, pour servir d'abord d'estacade au pont de bateaux, et pour faire dans la suite plusieurs ponts de charpente, à l'abri de tout accident. A Vienne, on en disposait un de radeaux, qui peu de jours après put être transporté.

L'Empereur venait journellement dans l'île de Lobau, surveiller et diriger les travaux commencés, méditer sur ceux qu'il projetait. Dès le 31, il ordonne aux généraux Foucher et Rogniat, de chercher des emplacemens pour les ponts et les batteries, qui devront s'établir sur le bras extérieur du Danube. Reconnaissant lui-même avec Masséna,

dans le plus grand détail, les bords de ce bras, il indique, comme les points principaux, l'ancien passage, l'île Alexandre, la Maison-Blanche et l'embouchure du bras de la Lobau près du fleuve. Il prescrit au maréchal de faire préparer six ponts, et les batteries nécessaires pour balayer la plaine opposée, dans laquelle l'ennemi se retranche. L'Empereur répétait souvent dans les endroits découverts ou exposés : « Il faut faire ici un tambour, un » épaulement; cela préserve les hommes. » Il manifesta l'espoir que ces travaux seraient terminés vers le 10 juin. Les troupes les pressèrent avec une telle ardeur, malgré des pluies assez fréquentes et les crues du Danube, qu'au terme fixé, des batteries pour 50 pièces et des magasins à l'épreuve pour les munitions, étaient bien avancés.

Napoléon avait vu le parti qu'on pouvait tirer des passages de Spitz et de Nussdorf, comme opération réelle, ou comme démonstration; car personne n'eut jamais plus d'étendue et de flexibilité dans ses plans. Pour mettre l'ennemi dans l'impossibilité de tenter aucune attaque de vive force ou de surprise, Napoléon fit occuper les îles du Tabor, qui s'avancent jusqu'au principal courant de Spitz. On rétablit, avec des radeaux, les ponts qui touchent à Léopolostadt, et qui avaient été brûlés par l'ennemi. Ces opérations furent faciles; car les îles entourées par

la rive droite, n'étaient pas gardées. Des têtes successivement renforcées et étendues, couvrirent ces premiers ponts; des batteries furent élevées sur les bords, pour enfiler le canal de Nussdorf. D'autres batteries placées près de ce village, dominaient le fleuve. Ainsi vis-à-vis de ces deux points de Spitz et de Nussdorf, nous étions séparés de l'ennemi par le Danube, large de 180 à 200 toises. Nous surveillions les préparatifs qu'il pouvait faire sur la rive opposée. Nous le menacions même de deux nouveaux passages, sous la protection de ces diverses batteries.

L'île de Tabor fut liée à celle de Lobau; l'ennemi fut entièrement rejeté sur la rive gauche, par l'occupation de l'île de Piberhausen, située entre Asparn et Stadlau. Celle-ci était encore plus importante pour l'ennemi que pour nous. Elle battait les alentours du premier village, prenait des revers sur l'ancien passage, et dominait les îles supérieures du Danube. Napoléon s'étant avancé (1er juin) jusqu'à l'extrémité de l'île Saint-Hilaire, pour mieux apercevoir les bras du fleuve enfilés par les batteries ennemies, dit à un aide-de-camp de Masséna, qu'il avait chargé la veille de reconnaître Piberhausen : « *Vous irez vous en emparer avec* 300 *grenadiers*, » *sapeurs, ou marins; vous ferez au point de dé-* » *barquement, un bon ouvrage qui m'en rende mat-*

» *tre, et où les soldats soient bien à couvert.* » On avait cru trouver aussi dans cette île, un emplacement pour un pont qui aurait tourné Asparn; il fallut se contenter d'y établir quelques batteries. Napoléon qui commençait alors sa diversion sur le bas Danube, ayant pourvu à ce qu'exigeaient la défense de la Lobau et l'exécution de ses grands projets, quitta Ebersdorf le 4 juin, et reporta le quartier impérial à Schœnbrun, jusqu'au moment où il devrait reprendre les opérations actives.

Dans les premiers jours de juin, Vandamme avait été placé entre Vienne et Saint-Polten. Bernadotte renforcé par la division française Dupas, était dans cette dernière ville. Lefebvre occupait Lintz et les deux rives du Danube. Napoléon ordonna de fortifier les points éloignés qui assuraient la ligne d'opérations, et de détruire ceux qui donneraient quelque appui à l'ennemi. Il fit démolir l'enceinte de Mautern; elle pouvait protéger une tentative sur la rive droite du Danube, et servir de tête de pont aux Autrichiens, qui continuaient à Krems leurs démonstrations de passage. L'abbaye de Gottweig, située à 2000 toises de Mautern, dans une position favorable, au-dessus du chemin de Saint-Polten, fut retranchée; un hôpital pour 1000 malades y fut établi. L'abbaye de Melk, qui domine le Danube et barre le défilé où passe la

grande route de Vienne, fut fortifiée, et disposée pour recevoir un hôpital de 2000 malades, ainsi que des magasins avec une manutention. Sur la rive droite de l'Enns, en face de la ville de ce nom, les officiers du génie élevaient une tête de pont, présentant une double couronne en terre, de 500 toises de développement et de très-forte dimension, flanquée par les batteries de la rive gauche. Napoléon ordonna d'y ajouter une redoute avec 2 pièces de canon, au-dessus du confluent de l'Enns, vis-à-vis de Mauthausen, pour maîtriser ce point important et le cours du Danube. Une autre tête de pont en ouvrages détachés, entourant le château et le village d'Ebersberg, couvrait ce long défilé sur la Traun. Enfin Napoléon avait donné des ordres pressans pour l'armement de Lintz et de Passau. Ainsi les principaux points de défense ou d'administration, se trouvaient protégés jusqu'à la Bavière. Augsbourg, Ratisbonne et les forteresses situées dans ce royaume, voyaient leurs travaux continués, leurs approvisionnemens augmentés. Elles assuraient les derrières et les bases de l'armée, contre les détachemens qui voudraient les inquiéter.

Les incursions des Tyroliens, l'entrée des Autrichiens dans la Saxe et dans la Franconie, furent bientôt connues au quartier impérial. Napoléon

réduisit chacun de ces événemens à sa véritable importance. Le général sénateur Beaumont gardait les bords du Lech et le dépôt général de l'armée à Augsbourg. Il avait sous ses ordres 5 régimens provisoires de dragons, et près de 3000 hommes d'infanterie française, bavaroise et wurtembergeoise. Picard était placé à Kempten, avec une partie de l'infanterie. Les dragons observaient les débouchés des vallées de l'Iller et du Lech. A la gauche de Beaumont, la division Deroi campée à Rosenheim et renforcée par des volontaires bavarois, couvrait les approches de Munich. A sa droite, le général wurtembergeois de Fulh, établi à Ravensbourg, rassemblait sur les bords du lac de Constance, un corps dont faisaient partie les troupes de Schecler, détachées vers Mergentheim. Bientôt la garde du duc de Bade, qui restait entouré de l'amour de ses sujets, s'achemina vers Constance, avec un régiment de dragons légers. Des bataillons de volontaires et de gardes nationales, s'organisaient dans la Bavière et dans le Wurtemberg. Lorsque Junot s'avançait en Franconie, l'Empereur ordonna à Beaumont de réunir ses troupes, et de faire marcher un corps de 7 à 8000 hommes contre Bregentz, foyer d'insurrection très-menaçant pour le territoire compris entre le Lech et le Rhin. Il devait se concerter avec la Bavière, le Wurtemberg et Bade.

Napoléon donna à Bourcier le commandement du pays situé entre les frontières de la Bohême et le Danube, depuis Passau jusqu'à Ratisbonne. Laroche était avec quelques escadrons de dragons provisoires, dans le haut Palatinat. Rouyer avec la division ducale (Saxe, Anhalt et Nassau), forte de 4000 hommes, gardait Passau et les environs. Une partie de ces troupes fut dirigée vers Ratisbonne. Dès le 11 juin, Napoléon avait renouvelé l'ordre d'armer la ville de Dresde, et de former pour sa défense des compagnies bourgeoises. Il envoya des instructions au maréchal Kellermann, qui commandait le corps d'observation de l'Elbe, avant l'arrivée de Junot. L'Empereur ne s'occupant que de sa ligne d'opérations et des forces qui pourraient s'y porter depuis Bareuth (par Amberg sur Ratisbonne, ou par Cham sur Straubing), ordonna de réunir toutes les forces contre le corps autrichien qui était sur cette direction. On devait rassembler d'abord à Wurtzbourg et ensuite à Nuremberg, la division Rivaud qui venait de Hanau, le régiment de Berg, 12 canons, 2 régimens de dragons provisoires qui s'avançaient par Ratisbonne, et tout ce qui se trouverait de troupes bavaroises dans le pays. Le maréchal devait s'entendre avec le roi de Westphalie qui avait 8000 hommes à Erfurth, et manœuvrer de concert avec lui contre le corps

de Bareuth. Après l'avoir détruit, il serait temps de marcher sur celui qui se dirigeait vers Dresde. Le point important et vivement recommandé, était de combiner tous les efforts pour combattre l'ennemi. Voilà ce qui fut prescrit, ce qui devait servir d'instructions à tous les corps. Nous ignorons si elles parvinrent au 10e; mais voici ce qui fut fait.

Jérôme avait réuni à Sonderhausen (20 juin) le 10e corps, composé de sa garde, de 3 régimens westphaliens (1er, 6e d'infanterie et cuirassiers), du régiment de Berg, de la division du général Gratien, qui venait de détruire les bandes de Schill, enfin des Saxons de Thielman. Celui-ci avait été rejoint à Weissenfels, par l'avant-garde que commandait d'Albignac. Avec la garnison de Magdebourg, Jérôme avait 14 à 15,000 hommes (*a*). Il marcha, par Artern et Querfurth, sur Leipsig que l'ennemi évacua, sans avoir pu lever une contribution qu'il venait de frapper. Les Saxons portèrent de vives plaintes sur les exactions et les

(*a*) Dès le commencement de la guerre, Jérôme avait dû remettre Altona aux Danois, et former entre Vach et Eisenach, un détachement volant de 4000 Westphaliens ou Hollandais, avec 12 canons, pour surveiller Bareuth et Dresde. Le reste des troupes westphaliennes était destiné à garder le royaume, et à y maintenir la tranquillité.

pillages que commirent ces libérateurs des nations. Leipsig fut occupé le 25 par d'Albignac et Thielman. Leur cavalerie chargea l'arrière-garde ennemie le 27 au soir, près de la Mulde, et lui prit 3 à 400 hommes. Le lendemain, le corps autrichien se divisa; quelques landwehrs suivirent la route de Dresde; l'infanterie et les troupes régulières se dirigèrent par Frankenberg sur Chemnitz. Jérôme détacha le général Bongars à la poursuite de la colonne de droite, et continua de marcher sur Dresde, où son avant-garde entra le 30. A l'approche du 10e corps, les landwehrs se retirèrent sur Peterswalde. Thielman les suivit, avec les Saxons et un régiment westphalien.

Junot arrivant le 20 juin à Francfort, prit le commandement du corps d'observation de l'Elbe, qui se rassemblait dans cette ville. Ce corps devait comprendre la division Rivaud, celle du général Lagrange qui se trouvait du côté d'Augsbourg, enfin celle du général Despeaux, entièrement formée de conscrits, et qui ne put être organisée à Hanau que dans le mois de juillet. D'après les ordres de l'Empereur, la division Rivaud s'était rendue à Wurtzbourg le 2 juillet; Laroche avec les dragons provisoires, s'avançait de Ratisbonne sur Nuremberg (28), que les Autrichiens évacuèrent précipitamment. Ce général les poursuivit, battit à

Besenstein un détachement auquel il enleva 2 canons, et marcha sur Bareuth. Junot se dirigeait avec la division Rivaud sur la même ville, où il arriva le 7, sans s'inquiéter du concert d'opérations ordonné avec Jérôme. Les troupes de Radivojevich se reployèrent devant Laroche et Junot, vers les montagnes de Bohême.

Sur la droite de la grande armée, Napoléon voulait éloigner les corps ennemis, qui auraient pu l'inquiéter pendant son opération capitale; il voulait aussi empêcher la réunion de l'armée d'Italie avec le généralissime. Il ordonna à Davout d'enlever la tête de pont de Presbourg, avant qu'elle eût atteint un certain degré de perfection; au vice-roi, de marcher contre le prince Jean, et de le jeter au milieu de la Hongrie. Les hauteurs de Presbourg dominent fortement le Danube, large sur ce point de 120 toises. En face de la ville, sur la rive droite, est une petite île, dont le bras extérieur n'avait que deux pieds d'eau, et près de laquelle se trouve le village d'Engerau, que traverse la route de Vienne. Le pont devait être placé derrière cette île, occupée par un retranchement continu, d'un millier de toises de développement. A l'ouest, s'étend l'île de Petzchen; à l'est, celle de Stadt-Aue. L'une et l'autre débordant la tête de pont ainsi que Engerau, formaient un rentrant as-

sez profond. L'ennemi avait construit des ouvrages dans les deux îles, pour s'en assurer la possession; il gardait le village afin de couvrir les travaux de la grande tête de pont.

Davout ayant laissé sa première division à Dobling près de Vienne, la deuxième à Ebersdorf, marcha avec la troisième à Haimbourg, où il s'établit. Le 3 juin au matin, il attaqua Engerau avec les 12e, 21e, 85e et une brigade de Hesse-Darmstadt. Le général Petit enleva rapidement le village avec le 12e et les tirailleurs hessois; 400 hommes du régiment de Beaulieu et plusieurs officiers furent faits prisonniers. Les tirailleurs méritèrent d'être honorablement cités dans nos bulletins. Lorsque Davout voulut pousser plus loin ses avantages, il fut arrêté par le bras du Danube, qui servait de fossé aux ouvrages, et par le feu des îles voisines. Dans ce moment, la tête de pont manquait de palissades; mais elle était armée de 12 pièces d'artillerie. Nos braves tentèrent de franchir le bras du fleuve; ils voulaient forcer les retranchemens de l'ennemi. L'intrépide Petit marchant à la tête des voltigeurs du 12e, trouva une mort glorieuse et digne de sa vie. Le maréchal se maintint dans le village d'Engerau; il y établit les trois régimens français. Barrant ainsi le rentrant au fond duquel étaient les retranchemens ennemis, il rendit

inutile le pont, d'où l'on ne put jamais déboucher. Davout éleva des batteries et prépara des bateaux, afin d'attaquer cet ouvrage dans les règles. Bientôt il fut rejoint par la 4e division, qui campa à Haimbourg, et il fit avancer la 3e jusqu'à Altenbourg. Gudin occupa un pont par lequel il avait une entrée dans l'île de la Schutte, qui s'étend jusqu'à Raab.

Napoléon réunissait à Neustadt les divisions de l'armée d'Italie. Mais avant de les mettre en mouvement, il voulait connaître les dispositions de l'archiduc Jean. Les partis envoyés au loin, ne donnaient aucun renseignement. De Kormend, où ce prince s'était arrêté, il pouvait marcher par Raab à l'appui du généralissime, ou se maintenir sur la route de Bude. Il paraissait important de couvrir cette capitale de la Hongrie, où s'était retirée l'Impératrice ainsi que la cour, et de conserver les communications avec le ban Giulay, qui se trouvait sur la Drave, et avec les autres corps de l'Autriche intérieure. Il était peut-être plus nécessaire de fermer à nos troupes l'entrée de la Hongrie, pays jaloux de ses libertés, qui pendant les révolutions de France et de Pologne, avait tenté de secouer le joug, qui enfin dans la guerre de 1805 avait osé se déclarer neutre. Le lac de Neusiedler et les divers bras de la Raab, couvrant les

routes vers la forteresse de ce nom, empêchaient les Français de s'approcher directement de celle-ci. Le prince étant toujours à Kormend, où les rives de la Raab semblaient lui assurer les moyens de se défendre, Napoléon ordonna au vice-roi de se diriger (5 juin) sur cette ville par Oedenbourg et Gunz. En même temps, Macdonald s'avançait avec les divisions Lamarque et Pully, par la route de Gratz; Lauriston marchait sur Sharvar; Montbrun se portait à Papotz; et Lassalle, formant la tête du 3e corps, descendait la rive droite du Danube. Ces diverses colonnes échelonnées, tendant vers la droite du vice-roi, devaient le renforcer et fermer toute issue à l'ennemi. Le prince Jean, parti précipitamment de Kormend à l'approche de son adversaire (7), gagna la rive droite de la Martzal, et annonça l'intention de la défendre. Cependant il écrivait le même jour à l'Empereur son frère, que ne recevant aucune réponse à ses représentations, et que tout étant préparé à Raab d'après les dépêches du Palatin, il se rendait sur ce point, où il serait le 13. Ainsi selon lui, ce n'est pas la marche du vice-roi, mais le refus de ses conseils et le retard des réponses, qui décidèrent un mouvement opéré en toute hâte, au milieu de la nuit.

Dans ce moment, les deux armées marchaient

sur des directions opposées. Pendant qu'Eugene remontait la rive gauche de la Raab, pour se porter d'Odenbourg vers Kormend, l'Archiduc descendait par la rive droite. Le 9, le vice-roi était à Sharvar; il franchit la Martzal, culbuta l'ennemi sur Tüshkevar, que Jean abandonna pendant la nuit. Ce prince se retirait précipitamment vers Raab. A l'approche d'Eugène, il avait évacué Papa, en y laissant une arrière-garde assez forte pour protéger sa retraite sur Tesh, où il s'arrêta le 12. La cavalerie française ayant reployé les détachemens placés en avant de Papa, le vice-roi fit marcher Grenier et Lauriston sur la droite de la ville, Pachtod sur la gauche, et porta Grouchy sur les derrières pour tourner l'ennemi. Il ordonna ensuite à Montbrun de charger. Le 1er de chasseurs battit la cavalerie, et traversa Papa pêle-mêle avec elle. Montbrun fit sa jonction avec Grouchy, qui arrivait par la droite. Ils poursuivirent l'arrière-garde au-delà de Tacktusch, enlevèrent 600 hommes montés, et en tuèrent un plus grand nombre. Macdonald ayant fait un détour par Schumeg, campait ce jour à Vasharhely.

Le 13 à 9 heures du matin, après avoir marché une partie de la nuit, l'Archiduc atteignit Raab, où était le Palatin avec l'insurrection hongroise. Il rangea son armée en bataille sur les hauteurs de

Szabadhegy, et laissa sur les collines de Csanak, une forte arrière-garde, afin de couvrir la formation de ses troupes (*a*). Montbrun le suivait de près. Reconnaissant trop de difficultés sur le front de l'ennemi, il menace ses flancs, et l'oblige à abandonner les hauteurs. L'Archiduc s'aperçoit qu'il n'a en tête qu'une avant-garde de cavalerie légère ; il envoie contre elle des forces supérieures, avec de l'infanterie et de l'artillerie, afin de reprendre la position importante de Csanak, plus avantageuse que celle de Szabadhegy, et qui lui servait de première ligne. Malgré une canonnade fort vive, Montbrun repousse glorieusement les charges de corps supérieurs en nombre. Une colonne d'infanterie hongroise, qui s'était hasardée au-delà du défilé de Gyrmot, sur le flanc gauche de la cavalerie, fut entamée et perdit beaucoup de monde. Notre infanterie n'arriva qu'à la tombée du jour, et ne put prendre part à l'action. L'armée bivaqua dans l'ordre suivant : Montbrun était à l'extrême droite, à l'est de Kisbarati; Grouchy, en deuxième ligne : au centre, Serras en avant de Kisbarati; Durutte, en avant de Csanak : Severoli, les Badois, Sahuc, formaient l'extrême gau-

(*a*) Voyez à la fin du volume, la première note, sur Raab et sur les positions qui l'entourent.

che; Pully était en deuxième ligne de cette aîle. Lamarque passa la nuit à Papa.

L'archiduc Jean reçut à Raab une nouvelle dépêche de son frère le généralissime. Elle prescrivait de placer les troupes dans le camp retranché; de mêler les corps des insurgés avec ceux de la ligne, afin d'aguerrir les premiers; d'augmenter les défenses de Raab; de munir cette place et Komorn des approvisionnemens nécessaires; de n'attaquer l'ennemi que dans le cas où il traverserait la Raab, et menacerait la gauche du camp retranché; de se tenir maître de la Schutte, afin de communiquer avec la grande armée; d'envoyer à Presbourg, 3000 hommes de cavalerie et 4000 de landwehrs, pour relever les troupes du général Bianchi; de retrancher Altenbourg, et d'en chasser les troupes de Davout, si elles s'en emparaient. Cet ordre fut l'objet de critiques aussi amères que peu décentes, de la part de ceux qui s'étant fait battre, avaient compromis encore une fois le salut de la monarchie. Cependant son exécution aurait conservé les troupes et le terrain, jusqu'au moment où il eût été convenable de tenter quelque opération, soit dans les environs de Vienne et au-dessus, soit par Presbourg, Altenbourg, Raab, Komorn, têtes de pont que le généralissime se ménageait sur le bas Danube. Le seul motif que donne le prince

Jean pour avoir désobéi, est qu'il n'y avait pas de ponts à Raab sur le petit bras du Danube, ni à Medve sur le fleuve. On était depuis le commencement de juin, à portée de Presbourg, de Raab, de Komorn, avec toute la navigation du bas Danube à sa disposition; n'avait-on pas eu le temps d'en construire? Occuper la rive gauche du Danube, se lier avec la grande armée, c'était se soumettre au généralissime. Il n'y avait moyen de s'y soustraire, que par une bataille, et en se reportant vers la Styrie. Même en obtenant un plein succès, cette résolution devenait une faute grave, puisqu'elle séparait les forces de l'Autriche en deux parties, au centre desquelles restait Napoléon. Le prince n'hésite pas, et prend une position uniquement pour combattre; il choisit la moins bonne, et celle dont la ligne de retraite conduit, non vers la principale armée, par Raab, mais vers le centre de la Hongrie par Komorn.

L'armée des archiducs était formée d'une partie des troupes qui revenaient d'Italie, et de l'insurrection hongroise. Les premières se montaient, suivant les Autrichiens, à 21,000 hommes dont 1600 cavaliers; la seconde à 10,000 fantassins, 8000 cavaliers, sans compter les 5 ou 6000 insurgés détachés avec Mesko, dans le camp retranché. Nous donnons les dispositions de l'ennemi avec détail,

afin de faire ressortir la conduite de ces bandes nationales, qui à peine organisées, osèrent affronter les périls d'une bataille rangée, contre les armées qui faisaient trembler l'Europe. A la droite, sous les ordres de Frimont, étaient les hussards insurgés de Schumeg et de Szala, les dragons de Hohenlohe et quelques autres escadrons, s'étendant depuis la Raab jusqu'à Szabadhegy, derrière la Pancha. Le ruisseau paralysait cette cavalerie, ne lui offrant d'autre débouché que le pont de la route de Papa. Le centre était composé des corps de Jellachich et de Collorédo. Le premier occupait la partie du village de Szabadhegy, qui longe la route de Stuhlweissenbourg, et les hauteurs de Megger, avec 2 bataillons du Bannat, les landwehrs de Salzbourg, de Iudenbourg, de Bruk, les insurgés d'Eisenbourg et de Veszprim, 1 bataillon d'Esterhazy, et en deuxième ligne 3 bataillons de Pest. Collorédo tenait les hauteurs de Kis-Megger, depuis Szabadhegy jusqu'à la Chapelle; Strasoldo, Saint-Julien et les chasseurs étaient en première ligne; Jellachich, les insurgés de Komorn, des landwehrs d'Autriche, en seconde. Le lieutenant-colonel Hummel gardait la ferme de Kis-Megger, avec les landwehrs de Gratz et 4 compagnies de Strasoldo ou Saint-Julien. En arrière du centre et en réserve, des bataillons d'Alvinzi et de Lusignan,

4 de grenadiers, 1 d'Ogulini et 3 de landwehrs de Cilly ou de Gratz, garnissaient le sommet des hauteurs. A la gauche, 20 divisions de cavalerie, sous les ordres du général hongrois Meczery, occupaient une plaine favorable. C'étaient les corps de l'insurrection, renforcés par les hussards de Ott et de Joseph. Au-delà de l'aile gauche, sur les hauteurs de Martinsberg, l'archiduc Jean avait détaché quelques troupes, dans l'intention d'y former une nouvelle ligne de bataille, qui ne lui laissait de retraite que vers Bude; car ce prince si vivement poursuivi jusqu'à ce moment, prétend avoir fait ses dispositions pour attaquer le 15 juin. Aussitôt qu'on fut prévenu de l'approche d'Eugène, il se rendit à la Chapelle de Kis-Megger, pour diriger les mouvemens du centre; l'archiduc Palatin alla prendre le commandement de l'aile gauche; l'artillerie fut répartie sur tout le front.

Le 14 juin était l'anniversaire de la victoire de Marengo, qui avait restauré la patrie italienne. C'était pour le jeune vice-roi une heureuse circonstance. Les Français avaient autant d'intérêt à livrer bataille, que les Archiducs à l'éviter. Eugène avait donné l'ordre d'attaquer à 10 heures. Grenier commandait sous lui le centre de l'armée; Baraguey-d'Hilliers, la gauche. Montbrun avec la cavalerie légère, Grouchy avec les dragons, marchaient

à la droite. Le vice-roi ayant reconnu la ligne, fit avancer les divisions d'infanterie par colonnes échelonnées, la droite en tête; Serras sur Kis-Megger, Durutte entre la ferme et Szabadhegy, Severoli sur ce village, les Badois à la gauche des Italiens. Pachtod et Pully étaient en réserve au centre; la garde royale, en troisième ligne. Cette disposition présentait un ordre de bataille régulier, par échelons; la droite formait le marteau contre l'aile gauche de l'ennemi, sur laquelle il eût été avantageux de diriger toute la cavalerie, afin d'étendre la ligne. Macdonald avait ordre de se rapprocher au plus vite avec la division Lamarque. Les Badois et Sahuc furent chargés d'observer la place de Raab et le camp retranché.

Montbrun reploya les détachemens de la cavalerie hongroise, au-delà des marais de la Pancha. Vers deux heures, l'action s'engagea sur toute la ligne. Le ruisseau fort difficile devant Kis-Megger, était défendu par beaucoup d'artillerie et par la fusillade d'une nuée de Croates, embusqués derrière les digues et les haies, dans les fossés, sur les revers de la hauteur. Serras culbuta les troupes qui couvraient les approches de Kis-Megger. Durutte porta de l'autre côté du ruisseau, 3 bataillons qui furent ramenés. La division Severoli était contenue par le feu très-meurtrier qui sortait du

village de Szabadhegy. Les Italiens et Durutte franchissent la Pancha, et poussent devant eux la ligne ennemie. Les premiers tournent le village, et attaquent la partie qui fait face à Raab. Ces deux divisions obtiennent d'abord du succès. Serras éprouvait bien plus de résistance devant la ferme de Kis-Megger, fortement retranchée. Cependant l'infanterie ennemie, pressée vigoureusement de front, se voyant menacée de flanc par Montbrun, faiblit et se retira. Mais la ferme tenait toujours; les abords en étaient marécageux; les murailles, élevées et crénelées. Cette espèce de fort donnait un appui solide à l'aile gauche ennemie; et tant que cet appui serait conservé, tout avantage sur ce point était peu important.

Montbrun avait devant lui 8000 hommes de cavalerie. La brigade Colbert marchait en bataille, prête à charger, et soutenue par la brigade Jacquinot en colonne serrée. Meczery fit avancer quelques corps de l'insurrection, qui, voulant déborder notre droite, furent facilement culbutés. Les hussards de Ott et de Joseph vinrent au secours des insurgés. Le 9e de hussards français et le 7e de chasseurs, repoussèrent leur attaque et les forcèrent à se retirer. Meczery mit en batterie toute son artillerie. Montbrun lui opposa la sienne et celle de Grouchy, qui s'approchait avec la division de dra-

gons. Après une canonnade et quelques charges heureuses, Montbrun se porta en avant; le 8e de chasseurs fondit sur une des masses d'infanterie, qui appuyait la cavalerie hongroise, et la dispersa. L'ennemi commença alors sa retraite, vivement pressé par les nôtres. Bientôt le désordre se mit parmi ces troupes irrégulières, malgré les efforts de leurs chefs et l'exemple de quelques anciens corps. Si Montbrun avait été soutenu et avait pu suivre ses premiers succès, l'armée de l'Archiduc était acculée au confluent de la Raab.

Les réserves de l'ennemi s'étaient avancées vers Szabadhegy et vers les hauteurs de Kis-Megger, qui formaient le centre et la force réelle de la position. Le prince Jean fait attaquer les troupes françaises et italiennes qui se sont emparées du village. Il les en chasse. Elles le reprennent, et le reperdent aussitôt. Ce malheureux village vivement disputé, change trois fois de maîtres; nos soldats écrasés par l'artillerie que l'Archiduc fait venir de tous côtés, se voient obligés de se retirer. Collorédo avec le régiment de F. Jellachich, et le colonel Albek avec celui d'Alvinzi, assaillent Serras par les deux côtés de la ferme; ils le ramènent sur les bords du ruisseau. Leur exemple entraîne les landwehrs et les insurgés, qui rentrent sur la ligne. Mais Eugène a volé aux Italiens et les a

ralliés. Il leur parle de la gloire qu'ils ont déjà acquise, et qui doit briller de nouveau dans ces climats éloignés. Il donne l'ordre de faire approcher la réserve. Pacthod marche à la tête de la première brigade. Ce renfort change la face des affaires. La ligne française se reporte en avant. Baraguey-d'Hilliers, avec les troupes de Pacthod et les Italiens, enlève le village; il culbute la droite de l'Archiduc et sépare ce prince de Raab. Les divisions Durutte et Serras, conduites par Grenier, gravissent les hauteurs, et forcent le centre qui est mis dans une déroute complète. Après quatre heures d'une lutte assez vive, l'ennemi laisse le champ de bataille couvert de morts, de blessés et d'armes. L'archiduc Jean réunit en masse les 4 bataillons de grenadiers, les landwehrs de Gratz et de Cilly; il marche à leur tête, et protége les débris de ses corps, qui se retiraient dans le plus grand désordre, sur la route de Komorn. Collorédo, Jellachich, Frimont se joignent à lui, avec quelques parties de leurs troupes.

Le brave Hummel continuait à se défendre dans Kis-Megger. Roussel l'assaille de front, Serras, par la droite. Cette nouvelle attaque est terrible et sans résultat; 700 hommes y sont blessés, et plus d'un quart y trouve la mort. Eugène s'y porte et ordonne d'enlever la ferme. Serras fait rompre les

portes à coups de hache; les grenadiers du 106e se précipitent dans l'intérieur, où le combat recommence, au milieu de l'incendie allumé par nos obus. Hummel et les landwehrs se retirent dans les greniers, où ils succombent après de nouveaux efforts. L'aveugle rage des soldats ne peut être désarmée par ce dévoûment qu'ils devraient admirer; ils passent une partie des défenseurs au fil de l'épée.

Montbrun avait cherché à séparer la cavalerie ennemie de l'infanterie. Laissant le général Colbert à la poursuite de la première, il s'était porté avec la brigade Jacquinot à la gauche, sur les troupes de Collorédo, dont il voulait couper la retraite. Mais elles se rapprochèrent du Danube, et se sauvèrent dans les bois à la faveur de la nuit. Grouchy appuyait les mouvemens de la cavalerie légère. Pully fut envoyé trop tard avec les dragons, pour rejoindre Montbrun. Sahuc s'avançait vers la gauche, et poursuivait sur la route de Komorn, les bataillons ennemis, se retirant au travers d'un terrain peu solide. Ceux-ci sont atteints et forment des carrés. Le 8e de chasseurs charge une de ces masses, qui met bas les armes; mais les soldats fuient en s'apercevant qu'ils n'ont devant eux qu'un seul régiment. 1500 hommes et 3000 fusils tombent au pouvoir du 8e. Lamarque n'avait pu arriver sur le champ de bataille avant quatre heures de l'après

midi, et ne prit aucune part à l'action. La division Lassalle était à Altenbourg, ayant à sa gauche Piré dans la petite Schutte, à sa droite Marulaz avec 12 escadrons. Ces troupes légères avaient été détachées de la réserve de cavalerie, pour remplacer le général Montbrun au 3e corps. Elles liaient les opérations du vice-roi avec la grande armée et Davout, dont le quartier-général était toujours à Haimbourg.

L'ennemi avoue une perte de 6200 hommes, dont 3700 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le général Marziani et deux colonels. Nous prîmes aussi 2 drapeaux et 2 pièces de canon. Dans ces pertes, ne sont pas comprises celles de l'insurrection. Les Archiducs arrivèrent à la pointe du jour sous les remparts de Komorn; mais ils se hâtèrent de traverser le Danube et le Vaag. Mesko sortit avec 3 bataillons et 6 escadrons du camp retranché de Raab, passa devant Lauriston chargé de l'observer, et se porta sur Sharvar. Il revint vers Papa, inquiétant les derrières du vice-roi, et délivrant une partie des officiers pris à la bataille. Malgré ces résultats, il faut avouer que l'affaire de Raab est honorable pour les levées hongroises et autrichiennes, quoique les généraux ennemis aient cherché à rejeter sur elles des fautes qui doivent leur être imputées. Si l'insurrection eût été mieux

organisée et plus convenablement employée, si la cavalerie eût été lancée en partisans sur les frontières de la Hongrie et de la Styrie, pendant que l'infanterie était formée et instruite dans Raab, l'Autriche aurait tiré un excellent parti de ces troupes. Elle aurait conservé l'armée et la forteresse, qui eussent communiqué par les deux Schutte avec Presbourg et avec l'archiduc Charles. Mais cette bataille fut surtout glorieuse pour nos soldats; leur brillante ardeur ne permit pas à l'ennemi de disputer assez long-temps la victoire. Cette action agrandit la réputation de leur jeune général, et prouva qu'il était déjà digne des hauts commandemens.

Les Français passèrent la nuit à une lieue en avant du champ de bataille. Le lendemain au point du jour, la cavalerie se mit à la poursuite de l'ennemi, qui était dans une telle confusion qu'on lui fit encore une grande quantité de prisonniers. Le vice-roi se porta dans la direction de Komorn. Après s'être assuré que les Archiducs étaient déjà sur l'autre rive du Danube, il revint (16) à Gonyi, où son quartier-général se fixa pendant quelques jours. Le 18, ce prince alla reconnaître avec la cavalerie, Komorn et la tête du pont qui est à la rive droite. La division Lamarque bivaqua à Atsch, et la cavalerie entra en cantonnement.

Le canon de l'île de Lobau apprit aux deux armées la victoire de Raab (*a*). Elle électrisa nos soldats qui brûlaient de renouveler les hauts faits d'Essling. Mais l'armée n'était pas complète; il nous manquait les troupes victorieuses d'Eugène, celles de Marmont, attendues depuis si long-temps de la Dalmatie, celles de Broussier occupées au siége de Gratz. Du reste Napoléon s'était rendu en peu de jours absolument maître des opérations. Il tenait l'ennemi en échec sur une étendue considérable. Des batteries bordaient le Danube à Nussdorf, à Spitz et sur tout le développement de l'île de Lobau. On construisait une grande quantité de bateaux dans les chantiers de Vienne, d'Ebersdorf, de Lobau. Ces matériaux pouvaient être employés en une nuit au centre de la ligne, ou facilement transportés à Nussdorf, à Spitz, à Fischament. Ainsi le généralissime était menacé sur quatre points principaux de passage, tandis que Davout et Eugène auraient pu entreprendre eux-mêmes une opération sur le bas Danube.

(*a*) Les pièces qui ont servi à la rédaction de la bataille de Raab, sont les mêmes que celles déjà citées pour la campagne d'Italie.

CHAPITRE IV.

OPÉRATIONS DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'AUTRICHE, EN AVRIL, MAI ET JUIN.

La Dalmatie et le corps qui l'occupe, sont entièrement isolés du théâtre de la guerre actuelle. — Les ennemis de la France agitent par leurs intrigues la Dalmatie, les îles Ioniennes et la Porte. — Stoichewich bloque Marmont, qui est nommé par l'archiduc Jean. — Le général français entre en Croatie, combat à Monkitta et à Gospicz; mais il n'arrive à Fiume que le 28 mai. — Rusca ne peut arrêter Chateler, qui descend la Drave (5 juin). — Marmont arrive trop tard à Laybach (3), et n'en repart que le 16. — Giulay marche lentement sur Marbourg, pour se réunir à Jean. — Il revient au-devant de Marmont, qui gagne la Kainach (24) — Broussier lève le siége du château de Gratz, et attaque à Kalsdorf l'avant-garde de Giulay. — Il se joint à Marmont pour combattre ce corps ennemi. — Mais celui-ci passe la Mur, et entoure dans Gratz le 84e qui résiste glorieusement. — Marmont et Broussier s'avancent sur Giulay, qui se retire. — Les Autrichiens réoccupent la Carniole, et reçoivent par Zegna les subsides anglais.

Pendant que les armées du vice-roi et du prince Jean se disputaient les anciens pays vénitiens, le corps de Marmont entièrement isolé dans la Dalmatie, attendait que le moment d'agir fût arrivé

pour lui. Cette province située entre la Turquie et les côtes de l'Adriatique, occupe un terrain long d'une centaine de lieues, large de 8 à 10; elle n'était liée avec la frontière du royaume d'Italie, que par une route militaire, au travers de la Croatie autrichienne, de l'Istrie et du comté de Gorizia qui la séparaient du théâtre de la guerre. Les Français devaient se défendre dans ce pays, comme dans une île. Aussi les opérations militaires y furent tardives et peu importantes; l'armée n'en sortit que le lendemain du jour où nous entrions à Vienne. Ce n'était pas une insatiable ambition qui avait excité Napoléon à exiger la Dalmatie. Avec le système de guerre perpétuelle des puissances coalisées, la tranquillité de l'Italie demandait que cette côte, qui lui est parallèle à une quarantaine de lieues, qui renferme d'excellens ports, et qui bordait une mer constamment remplie d'Anglais, fût possédée par une puissance amie ou réellement neutre. Ne pouvant être abandonnée à la Turquie, il fallait que jusqu'à la paix générale, elle restât sous la domination de la France. Pendant les trèves avec l'Autriche, cette province protégeait les côtes orientales de la péninsule, et donnait à l'Empire de l'influence auprès de la Porte; elle contrebalançait la prépondérance que la Russie y exerçait par ses conquêtes ou par

son patronage sur les Grecs et particulièrement sur les Serviens (*a*).

Marmont avait depuis long-temps le gouvernement de la Dalmatie, et commandait le corps destiné à servir d'auxiliaire, tantôt aux Russes, tantôt aux Musulmans, selon les variations que la politique et la victoire amenaient dans les affaires de l'Europe. La Dalmatie avait été fort négligée par la république de Venise et par l'Autriche. Toutes les améliorations que l'autorité française apportait dans les contrées où elle s'exerçait, avaient signalé l'administration de Marmont, qui dans cette sorte de vice-royauté se préparait à de plus hautes fonctions. Ce général, que Napoléon avait élevé dès son enfance, était destiné par lui à tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'Empire. Nous allons voir comment, pendant cette campagne, il obtint la première dignité militaire. Il avait, sous les ordres de Clausel et de Montrichard, 16 bataillons avec 1 escadron de troupes à cheval. Ces forces, éva-

(*a*) Les matériaux de ce chapitre sont la correspondance du major-général, du duc de Raguse et du général Broussier, un rapport très-détaillé de celui-ci, des notes du général Lamarque, le rapport du général Vignolles sur les opérations de l'armée d'Italie, et *des Erzherzogs Johanns Feldzug im Jahre* 1809.....

luées à 12,000 hommes, étaient disséminées sur toute la surface de la province. A mesure que la guerre devenait plus imminente, Marmont les rapprocha de l'extrémité septentrionale de la Dalmatie. Celle-ci confinait au nord avec la Croatie autrichienne, par une frontière d'une vingtaine de lieues; elle était séparée de l'Isonzo par une distance triple. L'agression inattendue de l'Autriche isola complètement les troupes de la Dalmatie. L'intention d'éviter tout ce qui pourrait provoquer les hostilités, avait empêché Napoléon de les rappeler. Des calculs opposés dirigeaient les cabinets ennemis. L'espérance de faire mettre bas les armes à ce corps d'armée, éloigné de tout secours, et bloqué par mer comme par terre, de s'emparer de l'escadre russe qui était à Trieste, ou de lui donner un prétexte pour agir contre nous, entra certainement dans leurs résolutions. A l'époque des hostilités, les troupes de Marmont étaient rassemblées vers Zara, Zémonico et Raducicz. Il avait disposé quelques défenses à Knin et à Clissa : il plaça ses magasins dans ce dernier bourg ainsi que dans Zara.

Dès la fin de 1808, l'Angleterre avait fait par la médiation de l'Autriche, sa paix avec la Porte. Ces premières puissances espéraient entraîner celle-ci dans la guerre contre la France, et se faire aider

par une armée ottomane. Elles mettaient aussi tous leurs soins à éviter la rupture des négociations entre les Russes et les Turcs. Alors rien n'aurait plus retenu Alexandre pour se déclarer contre Napoléon. Mais jusqu'à ce moment le crédit de la France s'était maintenu auprès de son ancien allié. Le général Mayer, qui avait beaucoup d'influence sur le ministère de Vienne, et qui venait de négocier à S.-Pétersbourg, était chargé des affaires de l'Orient; il avait été envoyé pour cela à Brod dans la Sclavonie, et correspondait fréquemment avec le grand-visir. L'importance de cette mission peut se mesurer sur le rôle que ce général a joué avant et après la campagne. Le consul autrichien de Bosnie excitait les habitans de ces pays, constamment sous les armes, à des hostilités contre les Français. On répandait le bruit que l'Empereur préparait à Barletta, dans le royaume de Naples, des forces pour attaquer la Bosnie et l'Herzegovine. On annonçait la défaite de nos armées et une coalition générale contre Napoléon, dans laquelle la Russie allait entrer. Les vaisseaux anglais accouraient dans l'Adriatique, apportant aux Autrichiens le secours de leurs forces, de leurs trésors et de leurs machinations. Nous avons vu que nos ennemis avaient des intelligences dans la Dalmatie, « que le colonel Maccarelli, le major

» Dabowich et le provincial des franciscains Doro-
» tich, rendirent de grands services parmi les Dal-
» mates et les Albanais. » Un émigré français, ancien officier du génie, qui se faisait appeler le général Montechiari, jouait un rôle dans ces intrigues; il fut pris, cinq jours après la paix, faisant un débarquement avec quelques insurgés à Omago, sur les côtes de l'Istrie. On pouvait aisément soulever et armer des peuplades sauvages et belliqueuses, toujours prêtes à combattre et à piller, qui naguère portaient les armes contre nous.

Stoichewich était détaché avec un corps de 8000 hommes, pour agir séparément contre la Dalmatie. Il avait donné son projet particulier d'opérations; elles devaient commencer à peu près en même temps que sur l'Isonzo. Ce général réunissait ses troupes sur la Lika, et fortifiait les passages. Des blockhaus étaient construits à Wuchiak, Wroza et Rag; des redoutes, élevées sur le Klanaz. Ces dispositions indiquaient l'intention de bloquer le corps français en Dalmatie. Le port de Segna fut occupé par un bataillon; la marine de Trieste et de l'Istrie dont Zach avait été nommé gouverneur, devait appuyer les opérations de Stoichewith. Celui-ci devait aussi être secondé par l'insurrection de la Croatie, colonie militaire où tous les hommes enrégimentés dès le berceau, sont soldats, et où dans

les temps de guerre, il ne reste que ce qui est absolument incapable de porter les armes. Knesevich, chargé de la levée en masse de ce pays, était à Agram pour la presser. Au moment où l'archiduc Jean franchissait la frontière (11 avril), le major Cazzan partit de Trieste avec 3 bataillons et 4 pièces d'artillerie, pour s'emparer de Capo d'Istria, que 2 frégates anglaises unies à la marine autrichienne, attaquaient par mer. La garnison se défendit. Il fallut faire venir de la grosse artillerie. Enfin la ville se rendit le 13; et la soumission du reste de l'Istrie s'ensuivit. Les hostilités ne commencèrent pas aussitôt en Dalmatie. Marmont n'avait nul intérêt à attaquer, et ses ennemis attendaient tout du dehors. Effectivement à peine l'archiduc Jean eut-il atteint Conégliano, qu'il écrivit au général français une lettre que le 12e bulletin a commentée avec beaucoup d'amertume. Ce prince lui annonçait des victoires qu'il exagérait, la position avantageuse de son armée, la révolte et l'armement des Tyroliens; il lui demandait de mettre bas les armes. Marmont ne répondit à une lettre aussi inconvenante, que par le silence qu'elle méritait.

Stoichewich tint ses troupes en cantonnement jusqu'au 23 avril. On en donne pour motif la neige qui certes n'était pas aussi haute en Dalmatie que

dans le Tyrol. Mais lorsque les événemens de l'Allemagne forcèrent l'archiduc Jean à se retirer dans les États héréditaires, il craignit que Marmont n'inquiétât sa marche sur l'Isonzo et sur la Save. Dans l'espoir de le contenir, ou même de l'éloigner, il ordonna à Stoichewich de prendre l'offensive sur-le-champ, et de concerter ses opérations avec la marine des deux puissances. A cette époque, Marmont calculant que les opérations de l'Empereur devaient avoir commencé sur le Danube, se préparait à attaquer lui-même. Du 26 au 30 avril, divers engagemens avaient eu lieu sur la ligne des avant-postes, le long de la Zermania. Le 27, le général Soyez, en observation à Ervenik, repoussa l'ennemi. Le colonel Cazeaux avec 1 bataillon du 18e léger, défit un détachement autrichien sur la basse Zermania. Clausel battit une forte avant-garde qui débouchait vers le haut de cette rivière. Le colonel Petranich descendit (4 mai), avec un détachement de Croates, dans l'île de Veglia, qui fut entièrement occupée. Le 9, les Croates soutenus par une frégate anglaise, s'emparèrent de Lusin Picolo, où ils prirent 150 hommes et 9 canons. Ces expéditions rendant Stoichewich maître du littoral, facilitaient ses communications avec les forces britanniques. Sur ces entrefaites, les Bosniaques excités par le bruit des combats

que livraient les Français, toujours chéris et respectés en Orient, passèrent l'Unna et enlevèrent les forts de Zettin et de Dresnik, avec le territoire qu'ils avaient perdu au dernier traité de paix. Les Autrichiens se plaignirent hautement de ces hostilités, afin de s'en autoriser comme d'un prétexte pour leur retraite.

Les troupes françaises étaient réunies à Benkovats, en avant de Zara. Malgré les nouveaux ordres de l'Archiduc, Stoichewich ne déploya pas plus d'activité. Beaucoup de jours se passèrent ainsi de part et d'autre sans combattre. Marmont avait reçu du vice-roi l'avis de la retraite des Autrichiens. Ce ne fut que le 14 mai, le jour du passage de l'Isonzo, qu'il commença son mouvement. S'il l'eût exécuté plus tôt et plus vite, il aurait causé de grands dommages à l'armée ennemie. C'était sans doute par cette crainte, que l'Archiduc avait dirigé toute son armée dans la vallée de la Fella. Macdonald manœuvrant sur Laybach, menaçait les derrières de Stoichewich, et précipitait sa retraite. Toutefois quoique Gradszacz soit très-rapproché de la frontière, Marmont n'y entra que le 18. Il dut à la vérité livrer un combat assez vif, pour emporter les positions de Mont-Kitta. Le général en chef de l'ennemi y fut pris, le nôtre, blessé légèrement. Le lendemain, le corps de Dalmatie se battit encore,

contre des forces bien supérieures, jusqu'à dix heures du soir.

Marmont arriva à Gospicz le 21. L'ennemi occupait cette position, couverte par le double confluent de quatre rivières; il fallait en passer deux de vive force, de l'un ou l'autre côté. Les bataillons autrichiens, et la population armée de la province militaire y étaient réunis, et attendaient les levées de la Croatie, conduites par le général Knesevich. Marmont trouvant trop difficile de forcer le passage de ces rivières encaissées et non guéables, voulut enlever un pont qui menaçait la retraite des Autrichiens. Pendant qu'il s'acheminait dans cette direction, avec les divisions Clausel et Montrichard, l'ennemi traversa lui-même la Lika, et vint attaquer en trois colonnes la gauche de Marmont. Celui-ci fit charger la colonne du centre par le 18e d'infanterie légère, soutenu par le 5e de ligne, tandis que le 79e contenait la colonne de droite. En deuxième ligne, étaient le 81e et un bataillon du 11e. Soyez aborda les Autrichiens à la tête du 18e, les culbuta et leur prit 3 pièces de canon : il fut grièvement blessé. Des renforts de troupes fraîches furent repoussés à leur tour par le 5e et le 79e. Le 81e vint alors prendre part à l'action. Tous ces régimens se distinguèrent. Dans une charge générale, ils défirent l'ennemi, qui eût

été détruit sans la protection d'une forte batterie placée de l'autre côté de la Lika. Launay fut blessé aussi à la tête du 79e. A notre droite, Clausel avait envoyé Delzons avec le 8e, pour assurer la tête du pont qu'avaient occupé les voltigeurs. Les Autrichiens assaillirent ce régiment; Clausel le fit appuyer par le 11e, que conduisait le colonel Bachelu. Ces deux corps soutinrent leur glorieuse réputation, et résistèrent à toutes les attaques de forces supérieures. Delzons mit l'ennemi en fuite; ses dispositions méritèrent d'être louées. La nuit et une partie de la journée du 22 furent employées à réparer le pont, qui avait été coupé. Marmont se disposait à suivre les Autrichiens qu'il croyait en retraite. Mais ils faisaient eux-mêmes un mouvement en remontant la Lika, et semblaient menacer la route de Zara. Lorsque la division Montrichard eut passé le pont, ils rétrogradèrent et se formèrent en ligne, comme s'ils voulaient recommencer le combat. Delzons et Plausonne, à la tête des 5e et 25e, se portèrent en avant. L'ennemi se retira. La nuit empêcha de le poursuivre; et le lendemain on ne vit plus personne.

Le 25 mai seulement, Marmont arriva à Ottoszacz, où était encore une arrière-garde forte de 6 bataillons avec de l'artillerie. Les ponts étaient coupés; il fallut tourner les marais. Delzons avec

les 8e et 23e enleva les positions qui couvraient la grande route, et y fut blessé. L'ennemi se retira en toute hâte sur Karlstadt, et abandonna quelques bagages. Si le reste de la colonne française était arrivé un peu plus tôt, cette arrière-garde eût été fort compromise. Le corps de Dalmatie (onzième de la grande armée), arriva le 28 à Fiume, et s'y arrêta encore deux jours, avant de se mettre en route pour Laybach. Il eût été à désirer que ces troupes eussent marché plus vite, afin de se rapprocher d'Eugène qui volait vers le Danube, et dont il fallait assurer les derrières. Le 31, ce prince était déjà à Vienne, et Macdonald à Gratz où l'on attendait Marmont.

Le vice-roi avait confié (1er juin) au général Rusca le gouvernement de la Carinthie, en le chargeant de maintenir la communication avec l'Italie, et de surveiller les mouvemens de Chateler. Celui-ci, abandonnant le Tyrol, descendait par la vallée de la Gail, et avait réuni ses troupes sur la Drave, près de Villach. Rusca, après quelques engagemens contre ce corps, se retira sur Klagenfurth. S'attendant à voir cette place assaillie, il s'occupa de la mettre en état de défense. Chateler se montra sur les routes de Villach et de S. Veit, faisant des démonstrations d'attaque. Pendant que Rusca se préparait à les repousser, et

renfermait les troupes dans Klagenfurth, l'ennemi en faisait le tour, et gagnait par la route de Wolkermarkt, les ponts de Niederndorf et de Stein, qu'il brûla après les avoir passés. Le général français apercevant enfin le dessein de son ennemi, sortit et tomba sur le corps de Schmidt, qui était resté en arrière sur le Calvaire. L'Autrichien résista d'abord assez long-temps, et se retira enfin par la route de Villach. Chateler perdit un bon nombre de morts et 500 prisonniers; trop heureux de percer à ce prix, et d'atteindre la rive droite de la Drave. Rusca eut 50 hommes tués et 200 blessés. Il envoya Bertoletti occuper Villach avec trois bataillons. Ce général s'y maintint jusqu'à la fin de juin, combattant tous les jours contre les Tyroliens, et favorisant la marche des convois qui venaient d'Italie.

Le 11e corps était enfin arrivé (3 juin) à Laybach, abandonné depuis le 23 à une simple garnison, et menacé déjà par l'ennemi. Le vice-roi avait donné aussi (1er juin) à Marmont, l'ordre de veiller sur Chateler, et de lui couper la retraite sur les trois chemins qui vont de la Drave vers Klagenfurth, Laybach et Gorizia ou Trieste. Aussitôt que cet objet serait rempli, le général devait se mettre en route pour Gratz. Celui-ci reçut des nouvelles contradictoires sur Chateler, qui entrait

dans Villach au même moment que lui dans Laybach. On disait que le corps autrichien allait marcher sur Gorizia par Caporetto; dès le 3 et surtout le 4, son mouvement indiquait assez le contraire. Enfin Marmont apprit simultanément que Chateler était à Klagenfurth le 5 au soir, qu'il passait la Drave à Stein, et qu'il faisait filer ses équipages sur Marbourg. Il n'était plus temps de courir après lui : peu d'heures décident des affaires à la guerre. Si Marmont arrivant deux jours plus tôt, s'était porté au-dessus de Krainbourg à Nakles, embranchement des routes de Klagenfurth et de Villach (d'où un chemin de montagnes conduit, par le col de Puresen, sur l'Isonzo), Chateler ne pouvait lui échapper. Le général ennemi était certainement coupé de la Drave; et s'il se jetait sur la Mur, il tombait dans les mains de Macdonald.

On pensait que Marmont ayant manqué Chateler, se hâterait d'atteindre Gratz. Mais il s'arrêta sans motif connu à Laybach, du 3 au 16 mai, laissant défiler lentement les bandes de Giulay, qui se traînaient vers Marbourg, et allaient lui barrer le passage. Marmont fut tiré de son inaction par une lettre fort vive du major-général. Sa réponse du 16 l'excusait d'avoir laissé passer Chateler à cause de son éloignement, et parce qu'il n'avait pas pu dégarnir le pays en arrière. Elle an-

nonçait qu'il partait pour chercher l'ennemi sur Marbourg, et qu'il laissait en bon état le fort de Laybach avec son camp retranché. Ce même jour, Marmont partit effectivement. Mais le 19 il n'était qu'à Cilly, ayant ses avant-postes sous le général Montrichard à Gonovitz, où il arriva lui-même le lendemain.

A la fin de mai, le Ban de Croatie, Ignace Giulay, commandant-général des troupes dans les parties méridionales de l'Autriche, était à Szamobor, près d'Agram, avec 6000 hommes des régimens de P. Charles, Simbchen, Strasoldo, les hussards de Frimont, etc. Il y réunissait les levées de la Carniole et l'insurrection croate. Il avait assuré Warasdin par une garnison d'un millier d'hommes. Knesevich marchait avec les restes du corps de Stoichewich, afin de rejoindre le Ban. Celui-ci avait reçu de l'archiduc Jean, la communication de son plan pour concentrer vers Pettau, les corps qui étaient sous les ordres du prince. Zach fut d'abord destiné à observer la Carniole menacée par Marmont. Giulay avait rassemblé ses troupes le 3 juin à Rann sur la Save, pour se rendre à Marbourg, et faire sa jonction avec l'Archiduc, qu'il croyait encore à Gratz. Le pays était libre de troupes françaises; les habitans se levaient et s'armaient de tous côtés à son approche. De Rann à Marbourg, il y a 18 lieues, et

24 jusqu'à Radkersbourg, où le Ban entrait en communication directe avec le prince. Il aurait dû être sur ce dernier point le 7, lorsque Jean quittant Kormend pouvait se décider à le rejoindre, ou lui désigner un rendez-vous commun avec Chateler. Mais Giulay marcha avec une telle lenteur, que le 15 seulement, le lendemain de la bataille de Raab, il arrivait à Marbourg. Spleny était avec l'avant-garde à Ehrenhausen, précédé par une brigade à Gnass, au-delà de la Drave. Zach se trouvait en arrière vers Gonowitz et Cilly. Le 12, s'opérait à Rohistch la jonction avec Chateler qui se rendit à Warasdin, où il resta le 16 et le 17. Il y reçut l'ordre de se diriger sur Komorn.

Giulay n'ayant pu atteindre par sa faute ni Kormend, ni la direction qu'avait prise l'archiduc Jean, était à 50 lieues du champ de bataille, pendant que les armées combattaient à Raab. Il reçut les ordres les plus pressans, pour s'opposer à la marche de Marmont, et délivrer ensuite Laybach ainsi que Trieste. On évalue ses forces à 25,000 hommes, dont la moitié de vieilles troupes autrichiennes. Il en laissa une partie devant Broussier et à Marbourg sur la Drave, voulant combattre Marmont avec les corps de Zach et de Knesewich. Giulay arriva de Marbourg à Windischfeistritz le 20, vers minuit. Le général français ayant eu connaissance

de son approche, abandonna Gonowitz. Il revint à Hocheneck prendre la route de Weitenstein et de Windischgratz, suivi seulement par Knesevich. Marmont profita de la nuit pour gagner du pays; il se faisait précéder sur Volkermarkt, par une forte avant-garde. Celle-ci trouva le pont occupé par un bataillon que Rusca avait envoyé. Marmont y passa la Drave le 22, et atteignit le 24 juin les bords de la Kainach, à 5 lieues de Gratz. S'il eût constamment marché de la même manière, son corps aurait pu prendre part à la bataille de Raab.

Après le départ de Macdonald, Broussier était resté à Gratz pour assiéger le château nommé Schlosberg, et pour assurer la communication avec le corps de Dalmatie. Quatre cents hommes avaient été employés journellement aux travaux du siége. Le feu commença le 13 juin. La garnison riposta vivement, et résista à deux attaques de vive force, tentées pendant la nuit suivante; mais elle dut évacuer les ouvrages situés à mi-côte. Broussier ayant vainement tenté d'attacher le mineur, fut bientôt obligé de ralentir son feu, les pièces de campagne produisant peu d'effet contre la grosse artillerie du fort. Celui-ci était parfaitement approvisionné en vivres; il correspondait par des signaux avec les montagnes voisines, et s'attendait à être promp-

tement secouru. Un rapport du général Broussier, affirme que le prince Jean, avant son départ de Gratz, avait exigé des autorités et des habitans, le serment de prendre les armes, à un signal donné par la grosse cloche du Schlossberg. Broussier signifia au commandant que si on usait de pareils moyens, il ferait brûler la ville : la cloche ne sonna pas.

Le Ban Giulay ayant laissé échapper Marmont, s'était dirigé sur Gratz, par la grande route, dans l'espérance d'y arriver avant lui, et d'empêcher sa jonction avec Broussier. Giulay était le 22 à Ehrenhausen; le 24 à Wildon, ayant son avant-garde à Kalsdorf, et sa cavalerie aux portes de Gratz, sur les deux rives de la Mur. Il était ainsi maître de marcher par l'un ou par l'autre côté contre Broussier. Celui-ci craignant de se voir entourer dans Gratz, avait levé dès le 21 le siége du château, et s'était retiré sur la route de Bruck au pont de Weinzettel. Mais ayant heureusement appris que Marmont approchait de Liboch, il se reporta en avant pour protéger sa jonction. Broussier reploya les troupes qui occupaient les faubourgs de Gratz, et attaqua l'avant-garde à Kalsdorf. La cavalerie hongroise voulut charger le 9e régiment de ligne, qui courut au-devant d'elle, et la repoussa plusieurs fois. Soutenu par le 84e, ce

régiment dispersa l'infanterie, qui fit beaucoup de pertes, et qui ne dut son salut qu'à la nuit. Spleny se reploya sur le corps de Giulay.

Broussier était revenu attendre Marmont dans sa position de Weinzettel et de Gosting. Celui-ci lui écrivit de Liboch, dans l'après-midi (25), et lui proposa de faire occuper Gratz par un détachement, et de se réunir pour combattre le corps de Giulay, qu'il croyait toujours en position sur les bords de la Kainach, derrière Wildon. Mais le Ban maître de ce pont, y ayant passé la Mur dans la journée, marchait par la rive gauche sur Gratz avec son corps d'armée, et masquait ce mouvement par l'avant-garde de Spleny, qui se reportait vers Kalsdorf. Broussier envoyant à Gratz 2 bataillons du 84e (environ 1300 hommes) sous les ordres du colonel Gambin, alla pendant la nuit à Kalsdorf, rendez-vous assigné par Marmont. Bientôt le bruit du feu, qui augmentait rapidement, prévint Broussier que ses 2 bataillons étaient fortement attaqués. Marmont ayant voulu attendre que la division Montrichard l'eût rejoint, était resté à Liboch. Broussier vint l'y trouver (25 à huit heures du soir). Il fut convenu que celui-ci se rendrait en toute hâte au secours du 84e, et que la division Clausel le suivrait, si on apprenait que Giulay avait marché sur Gratz avec toutes ses forces.

Gratz est sur la rive gauche de la Mur; le pont de Weinzettel, par lequel Broussier pouvait communiquer avec le 84e, se trouve à deux lieues vers le nord. C'était une grande imprudence de diriger sur cette ville, 2 bataillons séparés par la rivière du corps principal, surtout quand celui-ci se portait vers le midi, d'un côté opposé à la communication, et lorsque l'ennemi se montrait en force sur les deux bords. Le 25 à neuf heures du soir, Gambin suivant le chemin de Weinzettel, s'empara du faubourg de S. Léonard, où il fit 400 prisonniers, des troupes du général Munkatsy. En même temps, Giulay avec son armée arrivait par la route opposée. Croyant avoir affaire à la division Broussier tout entière, le Ban s'arrête sur les hauteurs de S. Pierre, en face du faubourg de Graben. Gambin repousse d'abord les premières attaques. Il attaque lui-même, et enlève après la plus vive résistance, un cimetière défendu par une foule d'ennemis. Bientôt il est entouré par les détachemens autrichiens, et cherche vainement à regagner le pont de Weinzettel. Minuit sonnait. Le colonel se fortifie dans le cimetière, et dans les maisons voisines. Giulay fait marcher plusieurs régimens, pour forcer ce poste. Le 84e repousse tous les assauts par un feu très-nourri, et à coups de baïonnettes. Les cartouches sont épuisées; nos braves font des

sorties pour prendre celles de leurs morts et ensuite celles des assaillans. Enfin le jour vient éclairer cette scène d'héroïsme, et montre dans tout son éclat la bravoure du 84e. Gambin a établi 2 pièces de 3, qu'il avait avec lui. Giulay place toute son artillerie pour accabler cette poignée de héros. Kalnasy avec 5 nouveaux bataillons, fait encore une tentative. Gambin se défend dans ce poste comme dans une citadelle; il y soutient un siége de dix-neuf heures contre une armée entière.

Cependant Broussier, attiré par ce feu terrible, marchait rapidement vers le pont de Weinzettel, que 3 compagnies du 9e avaient heureusement conservé, malgré les attaques très-vives de l'ennemi. A deux ou trois heures, ce général envoya au secours du 84e, le colonel Nagle avec 1 bataillon de ce régiment et 2 du 92e; il resta en réserve avec 2 bataillons devant S. Gothard. Nagle a bientôt franchi l'espace qui le séparait de Gratz. L'ennemi averti de l'arrivée des secours, réunit tous ses efforts contre les 2 bataillons qui bravent sa fureur. Giulay détache quelques troupes au-devant de Nagle. Le 92e les disperse; il charge déjà ceux qui pressaient de toutes parts ses frères d'armes du 84e. Les deux corps luttant d'héroïsme, portent à l'ennemi les plus terribles coups. Bientôt ils s'embrassent sur ses débris et au milieu de leurs tro-

phées; ils veulent encore se venger. Ces braves régimens, leurs dignes colonels Gambin et Nagle (*a*), se précipitent sur les Autrichiens et les chassent du faubourg de Graben. Ils prennent à l'ennemi 450 hommes et 2 drapeaux; 1 200 de ses morts furent comptés sur le champ de bataille. Le 84e perdit 260 hommes. Quel cœur français peut rester froid au récit de ces hauts faits! Napoléon donna au 84e la plus belle des récompenses; il fit inscrire sur les drapeaux et sur l'aigle : *un contre dix*. Qu'êtes-vous devenus, régiment, inscription, numéro? Le 84e comme le 32e, le 57e, le 48e... avaient ainsi reçu la tâche de vaincre toujours, et ils la remplirent dans toutes les campagnes. La France devait-elle être déshéritée de tant de gloires, pour leur voir succéder d'insignifians noms de légions! Les deux régimens rentrèrent le soir à Weinzettel, auprès de Broussier. Les divisions du 11e corps n'arrivèrent qu'à huit heures à Gosting, sur la rive droite de la Mur.

Les historiens de l'Autriche, pour diminuer la honte de cette action, prétendent que Broussier y prit part avec 5000 hommes de sa division. Ce-

(*a*) On cherche vainement dans nos biographies les noms de ces illustres Français, tandis qu'on y trouve ceux de Doernberg, d'Hofer, de Chateler, de Schill..... cités avec éloges!

pendant ils accablent de reproches justement mérités, Ignace Giulay qui était à la tête d'une armée de 18 à 20,000 hommes, et qui pouvait faire enlever les bataillons du 84e, dès la pointe du jour. Maître des deux rives de la Mur, de Gratz, des ponts et du château, le Ban devait punir les généraux français de la faute qu'ils faisaient en se divisant; il devait culbuter Broussier sur la route de Bruck, et marcher contre Marmont qui réunissait ses divisions sur la Kainach. Giulay resta spectateur de cette lutte si glorieuse, et perdit plus de monde que Gambin ne comptait de soldats.

Marmont avait pris le commandement des trois divisions. Il voulait poursuivre le lendemain Giulay; mais celui-ci se voyant si maltraité par deux bataillons, s'était retiré à Gnass, et avait rappelé Spleny qui se rendit à Labeck. Zach occupait S. Georges; Knesevich, Feldbach. On annonçait que le Ban marchait vers S. Gothard. Ce mouvement décida Marmont à se diriger (29) sur Gleissdorf, où il était à portée de Feldbach et de Furstenfeld (ligne d'opérations de Macdonald); il fermait aussi à l'ennemi la route de Vienne. Le 11e corps partit le 1er juillet pour l'île de Lobau, qu'il atteignit avec une grande rapidité. En battant Giulay, Marmont espérait apaiser Napoléon, qui dans la dépêche du 28 juin, lui faisait témoigner du mécon-

tentement sur ce qu'il avait manqué ce général ainsi que Chateler. Ceux-ci avaient reçu des ordres très-pressans pour suivre nos troupes qui se rapprochaient du Danube. Mais le Ban ne rentra à Gratz que le 3 juillet, et se porta seulement jusqu'à Peckau (7 et 8), avec une avant-garde à Leoben. Chateler ayant appris la défaite de Raab s'était arrêté à S. Groth le 23 juin; il avait même rétrogradé, et ne revint dans ce bourg que le 4 juillet; il ne dépassa point la Raab. Tous les corps de la rive droite du Danube continuèrent à rester étrangers aux grandes opérations du généralissime.

Il entrait toujours dans les projets de l'Autriche de reprendre la Croatie et la Carniole, à mesure qu'elles se trouveraient dénuées de troupes françaises, ou occupées seulement par les faibles garnisons laissées à Laybach et à Prewald. La première de ces provinces lui donnait des levees belliqueuses, des ports de mer et les secours des Anglais. Aussi cet objet était-il constamment recommandé par le gouvernement autrichien; et pendant tout le mois de juin, le ban Giulay reçut des ordres à cet égard. Dès le 3, un escadron enleva dans Fiume, à peine évacué par Marmont, les généraux blessés Soyez, Delzons et Launay. Le major Dumontet avec 12 compagnies, 2 escadrons et 2 pièces, arrivait à Einod pour tenter un coup de

main sur Laybach, au moment où le 11e corps paraissait devant cette ville. Les partis ennemis couraient autour des points gardés par nos troupes, et sur les frontières de l'Italie, où quelque fermentation agitait encore les montagnes du Vicentin, du Bressan et de la Valteline. Le 20 juin, Lippa, à l'embranchement des routes d'Adelsberg et de Trieste, fut occupé par les Croates. Ils prirent à Wipach 1 officier et 40 soldats. Dumontet revint sur Laybach (27), essaya vainement de s'emparer du château; mais il fit prisonniers 25 officiers et 125 soldats dans la ville, où il resta deux ou trois jours. Des bandes armées parcoururent les divers cantons de la Dalmatie.

L'Autriche ne cessait de conserver ainsi quelques communications avec les provinces vénitiennes et avec les côtes de l'Adriatique. Bientôt elle recueillit les fruits de sa prévoyance et de ses efforts. Un convoi anglais débarqua (27) à Zegna 147 caisses d'or et d'argent, qui furent conduites, par Agram et Esseg, dans la Hongrie méridionale. Ces subsides évalués à 8 millions de francs, étaient le prix du sang autrichien qui allait couler à grands flots dans les champs de Wagram. Mais le trésor n'était pas encore arrivé en Hongrie, que l'Autriche avait été forcée de demander un armistice. Cette puissance avait réclamé d'autres secours; M. de

Lespine, commandant de sa marine, devait presser les Anglais de diriger leurs débarquemens vers le nord de l'Adriatique, plutôt que dans les Calabres. Ils se montraient fréquemment sur le littoral vénitien, sous le prétexte d'y chercher des vivres ou de l'eau; mais c'était plutôt pour correspondre avec leurs partisans. Le 30, ils attaquèrent la flottille devant Zara. Le 10 août, ils firent une descente vers Cortelazzo et Caorle, près de l'embouchure de la Piave, à quelques lieues des pays habituellement occupés par les Tyroliens. En même temps, ils désolaient les côtes orientales et occidentales de l'Italie.

CHAPITRE V.

DISPOSITIONS DE L'EMPEREUR ET DU GÉNÉRALISSIME, DEPUIS LE 15 JUIN JUSQU'AU 4 JUILLET.

Napoléon ne se montre pas dans l'île de Lobau, pendant la première quinzaine de juin. — Le 18, il vient reconnaître la situation des ouvrages ennemis et de nos travaux. — Le 20, les grands ponts sont terminés; 86 bouches à feu et 4 ponts de bateaux sont prêts. — Napoléon veut augmenter le nombre des uns et des autres. — Il presse le siége de Raab, qui capitule le 23. — Il fait détruire les préparatifs de l'ennemi à Presbourg, qui est bombardé le 26, et dont la tête de pont est encore resserrée. — L'Empereur commence la grande bataille par le passage du 30; il la continue par l'enlèvement de l'île du Moulin. — Il rend infaillible le succès de ses dispositions. — Les divisions de la grande armée, venant de Komorn, de Gratz, de Lintz..., sont réunies le 3 et le 4 juillet dans l'île de Lobau. — Charles croit être attaqué le 1er au matin, et met en mouvement son armée, qui est très-renforcée. — Il la fait rentrer dans ses camps (3). — Il ordonne d'abord à Jean de faire une sortie de Presbourg, ensuite (4) de venir le joindre au plus tôt. — Notre attaque est avancée de quelques heures.

Napoléon ayant déterminé, sur le terrain et par ses ordres écrits, les travaux de l'île de Lobau, s'abstint d'y venir pendant quelque temps, afin de détourner l'attention du généralissime. Renfermé dans Schœnbrunn, il semblait occupé de ce qui se passait au loin et des opérations du bas Da-

nube. Une partie de la grande armée s'acheminant dans cette direction, l'ennemi put craindre que les travaux de l'île de Lobau ne fussent qu'une démonstration, et que l'Empereur, laissant dans la vieille enceinte de Vienne un homme ferme avec une forte garnison, n'allât passer le Danube à Fischament, vers Presbourg et Raab, ou ne voulût pénétrer en Hongrie. Dans l'île de Lobau et dans l'état-major-général, les opinions flottaient incertaines sur les opérations qu'allait entreprendre l'armée, et sur celles qu'il pouvait être avantageux d'exécuter (*a*). Le bruit se répandait, non peut-être sans dessein, que l'intention de l'Empereur était de continuer l'attaque interrompue à Essling. On prétendait qu'il voulait prouver à l'ennemi comme à l'Europe, que rien ne lui était impossible; on ajoutait enfin que sa gloire et sa position exigeaient de telles résolutions.

Pendant que l'Empereur s'était tenu éloigné de

(*a*) Honoré de la confiance de Masséna, devant lui rendre compte chaque jour de la situation de l'ennemi et de nos travaux, chargé du rapport qui était expédié tous les matins à l'Empereur, j'appelai l'attention du maréchal sur la position des deux armées, sur les dangers de continuer le premier passage, sur la nécessité de déboucher par la droite de l'île. Je lui dis que je croyais de son devoir d'en parler à l'Empereur, et de lui proposer un autre projet d'opération. Je vais copier ce-

la Lobau, les rapports qui en partaient ne parvenaient pas jusqu'à lui. A la cour militaire (car ce lui-ci, tel qu'il se trouve écrit sur mon journal, le 17 juin 1809.

« Il faut faire venir dans l'île de Lobau, les Wurtembergeois, les » Saxons, l'armée d'Italie et les troupes du maréchal Davout; simuler » plusieurs passages sur le Danube, depuis Tuln jusqu'à Presbourg; » écraser avec nos batteries Enzersdorf et les ouvrages des Autrichiens » sur la rive du fleuve. On débouchera ensuite le long de cette ville » vers le bas Danube; on se portera rapidement sur le flanc gauche de » l'Archiduc; on tournera ses troupes ainsi que ses ouvrages. En même » temps, on jettera de nouveaux ponts de radeaux, pour multiplier les » débouchés d'offensive et de retraite; on couvrira les principaux avec » de bonnes têtes, qu'on ferait occuper en cas de revers. En combattant » et en marchant, on gagnera du terrain sur la droite, perpendiculaire- » ment au Danube, dans la direction de Marcheck, afin de couper l'Ar- » chiduc de la Moraval; l'opération serait dangereuse pour lui, à cause » des communications avec la Hongrie, qui sont fort difficiles au nord » de Presbourg, à travers les monts Krapach. Maintenant, que fera ce » prince? combattra-t-il dans le Marchfeld, et risquera-t-il de nouveau » le sort de la monarchie? Il est de la plus grande importance pour » Charles, de tenir sa position actuelle, afin de garder en même temps » derrière lui la Bohême et la Hongrie; car une fois arrivés sur la rive » gauche, nous le forçons à choisir. Que préférera-t-il, de la Bohême, » plus facile à défendre, armée de places fortes, et conservant toutes » ses relations avec l'Allemagne, ou de la Hongrie, centre actuel de la » monarchie autrichienne? Un homme hardi défendrait le passage du » Danube et livrerait bataille; il se jetterait ensuite dans la Bohême, et » forcerait l'Europe à prendre parti pour lui. Il manœuvrerait sur l'Elbe, » sur la Moldau, reviendrait sur le Danube. Mais ce serait jouer gros jeu. » Voilà le nœud de la campagne; nous verrons comment il sera tranché. »

Telles furent mes propositions. On les combattit auprès du maréchal, et il n'y donna pas de suite. Telles furent aussi les opérations exécutées dix-huit jours après, par les deux armées.

fléau se rencontre toujours auprès de toutes les grandeurs), on soutenait que les travaux de l'ennemi étaient imaginaires ou fort exagérés; on allait jusqu'à dire que les officiers du 4e corps rêvaient les redoutes. Berthier avait été envoyé (16 juin) pour examiner la position et les travaux des Autrichiens; il ne sut y rien voir. Masséna fit dresser par l'aide-de-camp chargé des reconnaissances, un rapport de ces ouvrages, accompagné d'un dessin. Chacun d'eux était numéroté; les détails de la forme, de l'objet qu'il avait à remplir et de sa situation, s'y trouvaient indiqués. La ligne de retranchemens que l'Archiduc avait entreprise dès le commencement, pour fermer la corde du coude où nous avions déjà passé, était alors presque entièrement achevée. A l'ouest et au sud d'Asparn, on voyait plusieurs redoutes qui s'étendaient jusqu'auprès de Stadlau, et bordaient la rive du Danube vis-à-vis de Piberhausen. L'entrée du petit bois d'Asparn, était fermée par des ouvrages. De ce village à Essling, on reconnaissait quatre grandes et fortes lunettes, dont deux étaient terminées et armées. Au-dessous et au milieu d'Essling, entouré par un parapet, et dont les maisons paraissaient crénelées, on découvrait un autre ouvrage. Depuis ce village jusqu'à Enzersdorf, il y avait deux redoutes armées, dont la plus con-

sidérable était à la Croix de pierre. Entre celle-ci et le Danube, était une troisième redoute, et sur les bords du fleuve, un épaulement percé d'embrasures. L'Archiduc entourait Enzersdorf de redans, de palissades, et perçait des créneaux dans ses murailles; il taillait les digues; enfin il creusait au-dessous, sur les bords du Danube, jusque vers la Maison-Blanche, une longue tranchée pour la fusillade. A 250 toises du bourg, au midi, on apercevait une lunette. Entre celle-ci et le grand bois de Sachsensang, l'ennemi entamait une redoute. Enfin au midi de ce bois, il avait 200 travailleurs. Ainsi sa ligne appuyée, comme pendant la bataille, aux villages fortifiés d'Asparn et d'Enzersdorf, soutenue au centre par le village retranché d'Essling, se composait de six grandes lunettes, liées par une tranchée tracée sur la crête du petit rideau. Elle était précédée par quelques ouvrages sur les bords du Danube, et se prolongeait au-delà des deux appuis par des retranchemens. Il est difficile de voir, dans un pareil terrain, de plus fortes dispositions. D'après la configuration de ce pays et les digues qui entourent Enzersdorf, on pensait qu'il existait de ce bourg au Danube vers Fischament, un bras mort qui devait être marécageux, et derrière lequel l'Archiduc étendrait son système de défense.

Le rapport fut remis à l'Empereur le 17. En lui faisant la description des ouvrages autrichiens, on put voir qu'il avait pris sa résolution d'une manière fixe, et qu'il voulait manœuvrer sur la droite de la Lobau. Il écoutait avec une extrême attention tout ce qui concernait cette partie du terrain, et ne s'arrêtait nullement sur les autres. Soit qu'il désirât s'assurer par lui-même de la situation de ces ouvrages, soit qu'il voulût examiner à quel point étaient parvenus nos travaux, il vint le lendemain dans l'île. Il parcourut avec soin les bords du fleuve et les chantiers. Il était en redingote grise, et peu accompagné (*a*). Les deux jours suivans, il y revint et entra dans les plus grands détails sur l'état actuel de nos constructions, sur les améliorations et les augmentations dont elles étaient susceptibles. Dans ce moment, Napoléon fut officier du génie, d'artillerie, de pontonniers, d'ouvriers ; il fut l'homme de toutes les armes.

L'île de Lobau était un immense atelier. A cette époque, les grands ponts de charpente étaient terminés. Afin de multiplier les moyens de commu-

(*a*) On prétendit pourtant qu'il avait été reconnu par l'ennemi, et qu'un officier autrichien l'ayant vu arrêté devant l'île qui est en face d'Enzersdorf, lui cria généreusement : « *Retirez-vous, Sire, ce n'est pas là votre place.* »

nication, on convertissait en ponts pour l'infanterie, les estacades préparées au-dessus. Derrière l'île Alexandre (la première sur la droite en remontant le Danube), était le principal chantier, dont le bruit et le mouvement ressemblaient à celui d'un port. Dans le petit bras, on voyait 21 pontons, 22 radeaux et beaucoup d'embarcations de toutes les dimensions; sur la rive, un plus grand nombre était en construction ou presque fini. Une batterie, longue de trois cents toises, bordait l'île. L'épaulement de la petite île au-dessus (Lannes), allait être terminé. Vis-à-vis d'Enzersdorf, sur la rive du Danube, s'élevaient deux batteries pour 10 canons et 4 mortiers. Trois autres s'achevaient dans l'île Espagne. Les deux grands magasins à poudre étaient finis; l'un vers la droite, le second au centre de la ligne. Des ponts stables joignaient toutes les îles à la Lobau. Vers la gauche, on construisait plusieurs batteries, à l'île S. Hilaire et au pavillon bleu. Ici, se trouvait un autre chantier, où il y avait deux chaloupes canonnières armées, avec une vingtaine de pontons ou nacelles, et où l'on travaillait à un grand nombre d'embarcations. Des chaussées avaient été élevées, des ponts, bâtis sur toutes les flaques et sur les parties marécageuses, qui rendent l'intérieur de l'île inhabitable pendant les plus hautes crues. Tous ces

travaux exécutés avec une grande activité, en reçurent une nouvelle par les visites, les paroles et les encouragemens de Napoléon. Le 20, il donna un ordre fort détaillé, qui réglait le service, et indiquait l'objet des diverses batteries. Il prescrivit en même temps que chaque soldat, campé dans l'île ou sur les bords du Danube, eût journellement une bouteille de vin et une ration de vinaigre, et qu'on formât dans la Lobau des magasins de vivres de toute espèce. Peu de jours après, un rapport du général Foucher indiquait que le 24, 86 pièces pouvaient être en batterie prêtes à faire feu, et que quatre ponts étaient préparés pour le bras extérieur. L'Empereur visitait également et pressait les travaux de Nussdorf. Il ordonnait de mettre l'enceinte de Vienne en état de défense.

Vers le 20 juin, les travaux de l'île de Lobau paraissaient assez avancés pour qu'on pût tenter le passage du Danube. Mais en augmentant les batteries et les embarcations, on rendait le succès plus certain. D'ailleurs Napoléon voulait avoir un double approvisionnement pour l'artillerie. Il écrivait (23) à Lariboissière, qui attendait de la Bavière 100 milliers de poudre : « La bataille doit prélu-
» der par une grande canonnade de 86 bouches,
» approvisionnées au moins à 300 coups.... je de-
» mande des calculs positifs; six heures d'intervalle

» gâteraient tout... » L'ennemi était encore maître de deux têtes de pont sur le Danube, celle de Presbourg et la forteresse de Raab; par là il pouvait troubler notre opération, ou exécuter accidentellement un mouvement en même temps que nous. Il fallait lui en ôter les moyens. Enfin il était utile de réunir à la grande armée les troupes encore éloignées. Ces divers motifs retardèrent la grande opération dont Napoléon s'occupait depuis près d'un mois.

L'Empereur s'étant assuré de la possibilité d'augmenter l'artillerie des batteries, donna l'ordre (24) de porter le nombre des pièces à 109; ce qui faisait plus de 30 mille coups à tirer. Cet ordre (*a*) important renfermait aussi tous les détails relatifs aux bacs et aux divers ponts. On y reconnaît combien la conservation du soldat entrait dans tous ces préparatifs. A mesure qu'on approchait du moment de l'opération, Napoléon multipliait les démonstrations vers l'ancien passage. Pendant la nuit du 24 au 25, on dressa sur la droite, dans un terrain entièrement découvert, une batterie

(*a*) Tous les ordres relatifs à ces travaux et à la bataille de Wagram, se trouvent aux pièces justificatives du troisième et du quatrième volume. J'en ai eu communication au moment même de leur réception. Je ne saurais trop engager à les lire, surtout les trois ordres du 3 et celui du 4.

de 6 pièces, qui fut prête à faire feu dès la pointe du jour. La nuit suivante, on ajouta plusieurs épaulemens pour une seule pièce. L'ennemi travaillait de son côté à renforcer ses défenses, en avant d'Essling et d'Asparn; il prolongeait aussi ses ouvrages et ses batteries vers notre droite; il semblait avoir adopté pour système, de ne pas s'opposer à nos travaux, et d'en attendre le résultat sur son terrain.

La victoire de Raab avait dispersé les restes de l'armée d'Italie et la majeure partie de l'insurrection hongroise, noyau redoutable auquel se seraient réunies les autres levées de la Hongrie, celles de l'Autriche intérieure, les troupes de Giulay, de Châteler, de Knesevich, les bandes du Tyrol. Mais tant que la forteresse de Raab était entre les mains des Autrichiens, ils pouvaient revenir sur la rive droite du fleuve, inquiéter la route de Vienne en Italie, ainsi que le flanc droit de la grande armée, ou débloquer Presbourg et donner un passage aux corps du généralissime. Napoléon ordonna à Eugène et à Davout, de presser le siége de cette place. Il écrivait : « J'attache beaucoup » d'importance à la prise de Raab... sa possession » importe à l'ennemi à beaucoup de titres.... Raab » est bien précieux pour lui; il voudra le secourir, » soit en y introduisant des renforts, soit en en-

» voyant 6000 hommes dans la petite Schutte.... »
Ses calculs étaient parfaitement d'accord avec ceux du prince Charles; celui-ci donnait, pour cet objet, des ordres qui ne furent pas mieux exécutés que les précédens.

Raab avait été investi le 15 par Lauriston vers le faubourg de Weissembourg, et par la cavalerie de Lassalle qui s'était avancée entre la Raab et le Danube, jusqu'au faubourg de Vienne. Baraguey d'Hilliers était campé entre la place et le village de Szabadhegy. Lauriston après avoir sommé Raab, le battit avec des obusiers placés sur le front ouest, vers la route de Papa, et avec du canon établi sur le front opposé, le long du chemin de Komorn. Des ponts ayant été jetés sur le petit Danube et sur la Raab, la forteresse fut étroitement bloquée. La tranchée avait été ouverte pour conduire l'artillerie de siége aux batteries. Le feu commença régulièrement, le 21 au matin. Les cheminemens arrivaient jusqu'à la queue du glacis des fronts de l'orient. On faisait des préparatifs pour une batterie de brèche. Plusieurs incendies s'étaient manifestés dans la place. Le généralissime avait envoyé son chef d'état-major auprès de ses frères, avec l'ordre de secourir Raab, et d'entrer dans la petite Schutte. On discuta beaucoup; on marcha lentement sur Bœsh; les préparatifs furent encore plus lents pour

passer le Danube à Csieso. Le pont devait, dit-on, se faire le 22 dans la nuit. Mais dès quatre heures du matin, le feu avait cessé à Raab; et le commandant entrait en pourparlers. Ayant consommé toutes ses munitions, il capitula, et ne voulut remettre la forteresse que le 24, s'il n'était pas secouru. La garnison s'engageait à ne pas servir jusqu'à parfait échange. Le prince Jean se rendit à Presbourg (23); le Palatin resta à Bœsh; Davidovich était à Komorn. Il y avait dans Raab 2221 hommes de garnison, dont les trois quarts de troupes régulières, 18 pièces de canon et des magasins de vivres assez considérables. Lauriston rentrait à la grande armée, fut remplacé par la division Severoli. Napoléon qui avait compté pour ses immenses batteries, sur les ressources de Raab, fut au contraire obligé d'y envoyer des munitions.

Devant Presbourg, les deux partis étaient toujours dans la même position. La division Gudin occupait Altenbourg et Wiesembourg; elle avait un poste avec un pont à Halassen dans la petite Schutte. De Haimbourg, Davout menaçait les Autrichiens réunis à Presbourg; il appuyait les opérations d'Eugène; il nourrissait en partie la grande armée et Vienne, par l'envoi journalier de 2000 quintaux de grains. Deux régimens gardaient le village d'Engerau. Des batteries et de nouveaux

retranchemens avaient été élevés devant le rentrant, où se trouvait la tête de pont de l'ennemi. Celui-ci avait étendu et renforcé ses ouvrages, protégés de la rive droite par beaucoup d'artillerie, et défendus par 6000 hommes. Il réunissait, sur les quais de Presbourg, les matériaux d'un grand pont, dressait des batteries pour en appuyer la construction, et formait dans cette ville des magasins considérables. Il était un autre point non moins important, le confluent de la March, par lequel l'ennemi pouvait faire descendre un équipage de pont prêt à être jeté. Davout occupait une île qui est vis-à-vis, et y avait établi un poste retranché. Le 21 juin, l'ennemi voulut tenter de s'emparer de l'île, et y fit un débarquement de quelques centaines d'hommes. Notre poste se défendit avec vigueur. Le général Girard (dit Vieux) se porta à son secours avec quelques troupes, enleva une cinquantaine d'Autrichiens, et força le reste à se rembarquer.

Jean ayant exécuté une partie des ordres de son frère, la March servit de séparation entre les armées des deux archiducs. Ce mouvement de troupes et les travaux qui se faisaient devant Presbourg, donnèrent lieu de croire à un projet d'attaque de la part du généralissime. Il semblait aussi que les forces ennemies diminuaient vis-à-vis de la Lobau,

Pour détruire les préparatifs de Presbourg, Napoléon avait ordonné à Davout d'y jeter 2000 obus, aussitôt que Raab serait tombé. Mais le maréchal ayant annoncé, le 24, que l'ennemi construisait le pont, l'Empereur prescrivit de commencer le feu. Il envoya en même temps la copie d'une sommation qui devait être remise au commandant, pour qu'il eût à cesser les travaux devant cette ville, le rendant responsable des malheurs qui en résulteraient. La sommation fut donnée le 26, à l'entrée de la nuit : Bianchi fit une réponse pleine d'aigreur. L'artillerie française lança quelques obus. L'empereur François était venu pour encourager par sa présence, les restes de l'armée d'Italie, qui avaient tant souffert des fautes de sa politique et de celles de leur chef. Peut-être cette visite eut-elle une funeste influence sur les événemens postérieurs? Ce souverain ne s'attendait pas à un tel salut de la part de Davout. Il courut à Bœsh, pour voir le corps de l'archiduc Palatin, et revint à Wolkersdorf. Le 27, la sommation fut renouvelée, et suivie d'une réponse semblable. Le feu recommença le soir; il continua pendant une partie de la journée du 28. Une cinquantaine de maisons brûlèrent dans Presbourg. Le généralissime ordonna de faire passer les bateaux sur la rive droite, derrière la Stadt-Aue, liée avec la tête de pont par

un fort ouvrage. Cependant il adressa, par son chef d'état-major, quelques plaintes à Napoléon. L'Empereur, qui jetait dans ce moment son pont en face d'Asparn, arrêtait ainsi tous les projets de l'ennemi devant Presbourg. Il fit répondre (30) à l'archiduc Charles « que c'est à ceux qui choisissent leurs » points d'opérations près des grandes villes, qu'il » faut attribuer les dommages qu'elles éprouvent; » que toutefois l'attaque de Presbourg cessera, » puisque cela lui est agréable..... » Mais le major-général profita de cette occasion pour se plaindre « du langage que le prince Charles avait tenu » dans ses proclamations; ajoutant qu'on avait fait » peu d'attention à celles de jeunes princes sans » expérience..... »

Le maréchal Davout qui avait porté son quartier-général à Kitsee, reçut le 29 une lettre, qui le mit dans la confidence des projets de Napoléon pour la grande bataille qui devait commencer le 5 juillet. L'Empereur lui prescrivait de s'emparer, s'il était possible, de la tête de pont ou de l'une des îles qui la flanquaient. Davout chargea le brave colonel Decoux (que nous avons vu périr avec le général Baste, au combat de Brienne) d'enlever cette île. Decoux à la tête du 20e régiment, franchit le petit bras qui entoure Stadt-Aue, et dont les eaux avaient baissé depuis quelque temps.

Il culbuta 1500 hommes qui voulaient défendre l'île; 400 furent pris, avec le colonel du régiment de S. Julien et 3 pièces de canon. Après cette attaque, habilement dirigée par le général Gudin, le 3e corps resta en position jusqu'au 3 juillet. Ces expéditions excitèrent les inquiétudes de l'ennemi; elles rappelèrent vers la droite son attention qui se trouva répartie sur un grand espace de terrain.

Dans l'île de Lobau comme sur les points éloignés, tout était préparé pour la grande opération, que l'Empereur avait conçue au moment même où il ordonnait la retraite d'Essling. La nouvelle bataille devait durer plusieurs jours. Elle commença effectivement le 30 au soir. Masséna revenant du quartier-impérial, porta l'ordre de rétablir sur-le-champ le pont de l'ancien passage. A cinq heures les premiers pontons sont placés, sous la protection de notre artillerie; le pont est terminé en cinq quarts d'heure. La brigade Ledru passe sur l'autre rive, surprend les Autrichiens et enlève deux ou trois bataillons; elle occupe le terrain entre le petit bois et le Danube. L'ennemi met ses pièces en batterie; les redoutes se remplissent de soldats. La tranchée qui lie ces ouvrages, également garnie de troupes, barre tout l'espace d'Asparn à Essling et au Danube. L'Ar-

chiduc montre une ligne d'infanterie en bataille à l'orient d'Asparn, avec deux corps de cavalerie sur les ailes, un régiment à Essling, deux bataillons à Enzersdorf, des Croates entre le Danube et la redoute de la Croix de pierre. L'aide-de-camp envoyé par Masséna à l'Empereur, pour lui rendre compte de l'opération, trouva la cour militaire aussi surprise qu'empressée d'apprendre ces nouvelles auxquelles personne ne s'attendait. Bernadotte grossissait la foule des généraux.

L'Empereur retint l'officier dans son cabinet; il entra dans les détails du passage, de nos travaux, de ceux de l'ennemi. «Ces gens-là ne savent » pas faire la guerre, dit Napoléon, et ne sont ja- » mais en mesure. L'activité française les déroute » toujours. Ils s'imaginaient qu'on mettrait deux » jours pour se préparer, passer et attaquer. » Il ajouta : «Je ne veux de l'autre côté du pont qu'un » régiment, couvert d'une forte tête, flanquée par » une tranchée sur notre rive; il faut prendre tou- » tes les précautions pour préserver nos soldats.» Il insista fortement et revint sur ce dernier point. Les officiers du génie avaient tracé une couronne à angle aigu, et par conséquent enfilée de partout. Napoléon mécontent de cet ouvrage, le porta plus en avant, sur la corde de l'arc, formant une ligne presque droite de trois bastions détachés. On avait

préparé tout ce qu'il fallait pour construire sur-le-champ un pont de pilotis; il fut improvisé aussi rapidement que l'on jetait autrefois ceux de bateaux. Ce pont était une démonstration pour attirer les regards de l'ennemi; mais il pouvait également servir de débouché, ou de communication stable à l'abri de tout accident; aussitôt que la bataille serait arrivée à la hauteur d'Asparn.

Pendant le temps nécessaire à la réunion de l'armée, il fallait fixer l'attention du généralissime sur l'ancien passage; il fallait aussi multiplier les démonstrations pour le retenir, et les débouchés pour le suivre s'il levait son camp. Napoléon ordonna, dans l'après-midi du 1er juillet, d'enlever l'île gardée par l'ennemi, qui fut appelée l'île du Moulin, et d'y établir un pont ainsi qu'une batterie. Placée sur le sommet du saillant que forme la Lobau, entourée par l'artillerie de la ligne autrichienne depuis Asparn jusqu'à Enzersdorf, cette île n'était séparée de la rive opposée que par un bras guéable de 15 à 20 toises de large. Le canal de notre côté était enfilé par une batterie à embrasures. Les généraux d'artillerie et du génie, chargés de reconnaître les moyens d'occuper l'île, déclarèrent que l'attaque était impraticable pour le moment. Masséna les ayant envoyés auprès de Napoléon, Berthier prit sur lui de suspendre l'ordre

donné; mais il revint bientôt pour le renouveler de la manière la plus pressante.

Le chef de bataillon Pelet fit cette opération avec 600 voltigeurs. Dans la matinée du 2, il s'embarque à la vue de l'ennemi, et traverse le Danube. Aussitôt toutes les batteries autrichiennes tonnent sur la flottille. Le commandant saute à terre le premier. Les officiers et les soldats le suivent. L'île est enlevée; cent Autrichiens qui la défendent sont pris ou tués. L'ennemi veut y rentrer; il la couvre de boulets dans toutes les directions; plusieurs bataillons de Croates s'avancent sur le bord de l'eau. Leurs efforts sont arrêtés par une fusillade à bout portant. Les Croates se jettent dans les fossés, où ils sont parfaitement à l'abri; et répondent par un feu aussi vif. Bientôt une longue coupure, rapidement creusée, sur le rivage couvre nos voltigeurs. L'Archiduc accourt au bruit de cette nouvelle attaque. Il ranime le feu de son artillerie, il fait marcher des renforts pour reprendre cette île, qui menace de fort près le centre de sa ligne. Mais les troupes ne peuvent franchir le petit bras, sous le feu meurtrier de notre mousqueterie. Les voltigeurs repoussent plusieurs assauts. En même temps on construit le pont derrière eux, malgré la terrible canonnade qui augmente à chaque instant. Deux cents boulets frappent au milieu des bateaux;

rien n'arrête les intrépides pontonniers du capitaine Baillot. En deux heures, ce pont de soixante-dix toises est terminé. De nouvelles troupes le passent pour soutenir les voltigeurs, que l'ennemi pressait vigoureusement. Napoléon arrivant au feu, dit à Masséna : « Vous voyez bien qu'il n'y a rien » d'impossible avec de tels soldats (*a*). » Il se rendit ensuite à la division Saint-Hilaire, dont la moitié sortait des hôpitaux d'Essling, pour aller conquérir de nouvelles blessures. Il la combla de faveurs bien méritées. Dans le même moment le généralissime était à Enzersdorf, passant probablement une revue. On entendait les acclamations des soldats autrichiens. L'Empereur dit à Masséna : «Nous » les verrons bientôt de plus près. »

Napoléon qui attachait beaucoup d'importance à l'île du Moulin, y vint le lendemain (3) de bonne heure. Il la parcourut avec soin. Ne pouvant découvrir suffisamment le terrain de l'ennemi, il monta sur l'épaulement de la batterie, et y resta plusieurs minutes, à portée de pistolet des Croates.

(*a*) Napoléon fit prendre le nom du commandant de l'expédition, qu'il appelait habituellement l'*officier aux découvertes*. Berthier l'écrivit ensuite lui-même. Cependant le nom fut laissé en blanc dans le bulletin; car l'officier était plus connu des soldats que des courtisans. Il obtint pour cette action la croix d'officier de la légion-d'honneur.

On obtint de lui avec peine, qu'il quittât sa redingotte. La veille, les Autrichiens avaient tiré du canon sur le groupe où ils le voyaient. A quoi tenait en ce moment la destinée de l'Europe! L'Empereur ordonna d'élever à l'extrémité occidentale de l'île, une forte lunette destinée à couvrir un pont de radeaux. Elle fut flanquée par des batteries et des épaulemens. Ce nouveau débouché devait être entièrement indépendant du pont de pilotis, qui se construisait à la gauche. Il attira l'attention de l'ennemi, qui le regardait comme devant servir, dans l'attaque générale, à notre colonne de droite, et qui dirigea contre lui un feu très-animé (*a*).

Le succès des dispositions de l'Empereur devenait infaillible. L'île de Lobau forme un saillant arrondi, qui s'avançait au milieu du terrain que l'Archiduc devait défendre. Le sommet est vers le nord. A gauche ou vers l'occident, nous

(*a*) Comme l'Empereur continuait le tour de la ligne, le cheval de Masséna s'abattit et froissa terriblement le maréchal, dont l'armée craignit de perdre le secours pour la bataille qui se préparait. Mais l'intrépide guerrier se fit traîner à la tête de son corps d'armée dans une calèche découverte. Napoléon s'écria en le serrant dans ses bras : « Comment avoir peur du » feu de l'ennemi, quand on voit de quelle manière peuvent » mourir les plus braves? »

avions deux ponts assurés, celui de pilotis et celui du moulin; l'un et l'autre aboutissaient à l'ancien champ de bataille d'Asparn, et devaient servir, pendant l'action, de ligne de communication pour la gauche, et au besoin pour toute l'armée. Vers la droite, à une distance égale du sommet, nous avions derrière l'île Alexandre, 5 ponts prêts à être jetés en une heure. Napoléon se trouvait donc dans une position centrale, dont son adversaire occupait la circonférence. Celui-ci ne pouvait être partout avec des forces suffiantes. S'il devinait le projet d'Enzersdorf, et portait son armée vers la gauche, l'Empereur sortait par les ponts de pilotis et du moulin, pour se mettre en potence sur la droite de l'ennemi. Si l'Archiduc restait dans sa position retranchée, Napoléon s'établissait perpendiculairement sur sa gauche. Enfin notre grand capitaine s'était réservé des ressources pour toutes les chances de la bataille, en construisant à l'embouchure du bras extérieur dans le Danube, ainsi qu'au fond du coude d'Asparn, deux ponts par lesquels il avait une retraite assurée contre toutes les manœuvres flanc de l'ennemi.

Les corps qui devaient combattre dans les champs de Wagram, étaient encore vers Komorn, à Gratz, à Lintz... Leur marche fut une véritable manœuvre. Dans ce moment, la stratégie

acquit la précision et la régularité de la tactique. Pendant la nuit du 4 juillet, l'armée française se trouva réunie dans l'île de Lobau, par des dispositions si habiles et des mouvemens si rapides, que sa concentration fut long-temps dérobée à la connaissance de l'ennemi. Les corps d'Italie assemblés autour de Raab, où Eugène avait porté son quartier-général (25), se mirent en route le 2 juillet, pour se rendre à Schwachat, par Wieselbourg et Rohrau. La cavalerie légère qui était à Atsch et s'avançait jusqu'aux portes de Komorn, ne se retira que pendant la nuit. Baraguey d'Hilliers, avec les Italiens de Severoli, releva devant Presbourg les troupes de Davout. La division Broussier, celles de Marmont partant de Gratz et de Gleissdorf, le 1er juillet, arrivèrent à l'île de Lobau dans la journée du 5. Le 3e corps bordait le Danube; la 3e division, à Wieselbourg et Altenbourg; la 4e division, à Kitsee; la 2e, à Fischament et Ebersdorf; la 1re à Klosterneubourg. Elles se mirent en mouvement dans la nuit du 3 au 4 juillet, et filèrent sans s'arrêter jusqu'à Ebersdorf, où elles passèrent le Danube. Enfin Lefebvre eut ordre de détacher de Lintz, le 1er juillet, la division de Wrède avec 40 pièces d'artillerie pour être le 4 à Vienne. Le 1er juillet, l'Empereur avait transporté ses tentes dans l'île de Lobau, à gauche du dernier pont.

Oudinot s'y était rendu dans cette journée; Bernadotte, dans la nuit du 3 au 4; la garde, dans la soirée du 3; la grosse cavalerie, le 5 à la pointe du jour.

L'armée autrichienne avait été singulièrement renforcée pendant son séjour devant l'île de Lobau. M. de Grünne porte à 60,000, le nombre des combattans fournis par la landwehr; il prétend que Napoléon en témoigna son étonnement à M. de Wimpfen, chef d'état-major de l'armée ennemie, en lui disant qu'elle venait de renaître de ses cendres. Les recrues arrivèrent en grand nombre; mais on s'est plaint du peu d'efforts qui furent faits pour remonter la cavalerie disséminée dans de nombreux dépôts, où manquaient alternativement les chevaux et les effets d'équipement. On s'est plaint aussi que l'artillerie avait été négligée, malgré les ressources considérables que pouvaient offrir les places de la Bohème, de la Moravie, de la Hongrie. Tels devaient être les résultats de la prise de Vienne; tels ils seront dans tous les États, ainsi que nous l'avons vu dans les deux invasions de la France. Cependant les effets devaient en être moins graves en Autriche que partout ailleurs, à cause des capitales particulières de ses divers royaumes.

Cette armée, après avoir subi quelques change-

mens dans son organisation, était ainsi placée : le 5e corps (P. de Reuss) à Stamersdorf, garnissait les bords du Danube depuis Stokerau jusque devant Vienne; le 3e (Kollowrath) était à Hagenbrunn sur le revers du Bisamberg; la réserve des grenadiers, à Gerasdorf. Le 6e (Klenau) fort de 25,000 hommes, occupait divers camps, depuis le Spitz jusqu'à Essling, et les retranchemens vis-à-vis du pont d'Asparn; c'était la véritable avant-garde de l'armée ennemie. Le corps qui en portait le nom, sous les ordres du général Nordmann, était à Enzersdorf, étendant ses postes jusqu'à Ort, à moitié chemin de Presbourg. La cavalerie de réserve était à Raschdorf, Bréitenlée, Süssenbrunn, Aderklaa; un peu moins de la moitié de cette arme, était répartie dans les corps d'infanterie. Le 1er (Bellegarde), 2e (Hohenzollern), 4e (Rosemberg), bordaient la position du Russbach. Ainsi l'armée de l'Archiduc formait deux lignes, depuis Stamersdorf jusqu'à Neusiedel; une forte avant-garde était vers Asparn et Essling; la cavalerie de réserve, entre la 1re et la 2e ligne.

L'archiduc Jean avait réuni 18,000 hommes à Presbourg, à 9 ou 10 lieues de l'armée. 18 à 20,000 insurgés hongrois, dont moitié de cavalerie, étaient rassemblés vers Komorn. Chateler avec 7 à 8000 soldats, se trouvait depuis plusieurs

jours vers S. Groth; Giulay avec 20,000, entre la Mur et la Raab. La division Schusteck, de 7 à 8000 hommes, était à Krems; Sommariva avec autant de troupes, devant Lintz; l'un et l'autre devaient défendre le Danube et leur territoire, encore plus que menacer notre ligne de communication. Mais peu loin de ces corps, vers le midi, l'ennemi avait de puissans auxiliaires dans les masses du Tyrol, qui pouvaient faire de si terribles diversions. En Franconie, en Saxe, les corps de Kienmayer portaient des coups incertains et inutiles. Dans ce moment où les opérations étaient imminentes, l'Autriche aurait dû réunir tout ce qu'elle avait de troupes depuis Krems jusqu'à Presbourg, et augmenter son armée d'une trentaine de mille hommes. Elle l'aurait renforcée bien davantage, en rapprochant ce qui était plus éloigné. 70 ou 80,000 hommes restèrent loin du champ de bataille, étrangers à la lutte définitive.

Le généralissime était averti de nos mouvemens dès la fin de juin, comme il l'avoue dans ses bulletins. Ce prince connaissait le terrain; il avait eu le temps nécessaire pour en étudier les moindres détails, pour examiner nos travaux; le bruit qu'ils occasionaient, leur proximité des rives du fleuve, la multitude d'ouvriers qu'ils employaient, n'avaient pas permis de les dérober à sa

connaissance. Il avait pu calculer à loisir les mouvemens et les chances. Tout semblait devoir le confirmer dans la pensée que Napoléon débouche-rait par l'île de Lobau, par le centre de son armée et de ses préparatifs. Chaque jour diminuait les probabilités contraires. Les idées de l'Archiduc étant fixées autour de l'île, les données devenaient moins nombreuses et plus positives. Là, nous ne pouvions déboucher que sur deux points, à l'ancien passage, et au-dessous d'Enzersdorf où se trouvaient nos chantiers. Alors, il ne restait plus à décider qu'une seule question. Voulait-on livrer une bataille défensive, ou prendre l'offensive en accablant nos forces, nécessairement inférieures pendant le passage, et lorsqu'elles masqueraient les batteries élevées sur notre rive. Dans la première supposition, il était convenable de réunir en arrière du centre, la moitié de l'armée, afin de la porter sur le point où s'exécuterait notre opération. Le 5 encore, lorsque la gauche de l'Archiduc fut tournée, lorsqu'il vit Napoléon se prolonger perpendiculairement sur cette aile, il pouvait aller occuper une nouvelle position défensive sur les hauteurs du Russbach, la retrancher et y attendre l'arrivée des corps de la droite et de Presbourg. Si ce prince voulait saisir l'offensive et tomber sur les premières troupes pas-

sées, il devait rassembler la majeure partie de son armée entre Raschdorf et Enzersdorf, de manière à appuyer les corps de l'avant-garde. Il fallait toujours chercher une position centrale, et qui pût s'appliquer à tous les cas; il fallait surtout commencer par rapprocher de l'île de Lobau les corps les plus éloignés. Mais l'intrigue contrariait la sagesse et l'habileté du généralissime. On a prétendu qu'entre les deux batailles, ce prince avait souvent offert sa démission. Au moment de l'attaque, Hiller, qui, dans cette campagne, avait mérité des reproches assez graves, abandonna son corps d'armée. L'archiduc Jean persista dans ses désobéissances, pendant l'agonie même de la monarchie autrichienne. Quoi qu'il en soit, voici ce que les faits nous révèlent des projets du généralissime.

Dans les journées des 1er et 2 juillet, le prince Charles, inquiet des deux passages que l'armée française venait de s'assurer, parut craindre qu'elle ne les prolongeât au-dessous d'Enzersdorf. Le 1er, vers 5 heures du matin, nous vîmes paraître la tête de ses colonnes à Asparn, Essling, Enzersdorf; les ouvrages étaient remplis de troupes. Une ligne garnit le rideau qui s'étend de Bréitenlée vers Neuvirtshaus et Pysdorf. C'étaient les 1er, 2e, 3e corps. Nous apercevions les grenadiers ainsi que la cava-

lerie en masse près de Raschdorf, et le 4e corps se portant à Wittau. Celui-ci allait appuyer l'avant-garde de Nordmann, et prolonger la ligne de l'armée, depuis Bréitenlée jusqu'au petit bras du Danube, qui se dirige vers Schonau. Wittau est un excellent poste, sur le bord d'une large flaque précédée par le château fortifié de Sachsengang. Cet ancien bras du Danube, appuyé à Enzersdorf et aux bois de Schonau, offrait une bonne défense. Toute l'armée ennemie était en mouvement, excepté le 5e corps, qui jusqu'à la soirée du 6, ne quitta pas la position de Stamersdorf, tant on craignait toujours un passage à Nussdorf, où nous avions quelques troupes. Alors il était évident que l'ennemi voulait disputer le passage du Danube. Cependant on prétendait qu'il se retirait. C'est une idée qui se propage vite dans les armées les plus braves. Le canon des ouvrages devait en décider; s'il y restait, l'ennemi était là pour le soutenir. Ce furent les premières paroles de l'Empereur. Le 2 juillet, l'armée autrichienne conserva cette position.

Le généralissime, prévenu des mouvemens que commençaient nos troupes les plus éloignées, prescrivit d'abord à l'archiduc Jean de sortir de Presbourg, et d'attaquer les corps qui étaient devant lui, afin de les retenir pendant qu'il livrerait ba-

taille à Napoléon, débouchant sur la rive gauche du Danube. Jean reçut cet ordre le 3 au matin, et fit construire à Presbourg un pont, qui fut terminé le 4 de bonne heure. Ce prince savait qu'il n'avait devant lui que la division italienne de Severoli. Il avait préparé trois fortes colonnes. Mais il différa son mouvement jusqu'au milieu de la nuit. Ce même orage qui n'avait pas arrêté Napoléon dans l'opération la plus importante et la plus difficile, empêcha l'archiduc de faire son attaque; elle fut encore remise au lendemain à midi.

Trompé par les travaux exécutés à l'île du Moulin, et revenant à ses appréhensions sur le premier passage, le généralissime reploya ses troupes le 3. Le corps de Rosemberg quitta Wittau. Si dans la nuit du 4 au 5, il eût appuyé l'avant-garde de Nordmann qui bordait le Danube, nous aurions dû combattre près de nos ponts, dont la construction eût été fort dérangée. Nous perdions l'avantage de la surprise et celui de nos batteries. L'Archiduc, averti par le feu, avait le temps de faire venir le reste de son armée. Le 4, vers 7 heures du soir, le généralissime apprenant que les corps français arrivaient de tous côtés dans l'île de Lobau, s'attendant à les voir déboucher au premier moment, envoya au prince Jean l'ordre de ne laisser que les troupes strictement néces-

saires pour garder la tête du pont de Presbourg, et de se rendre au plus tôt avec tout son corps à Marcheck. La dépêche présentait l'état des affaires, et manifestait des craintes pour la droite de la ligne. Elle prouve que le généralissime ne s'occupait encore que des ponts d'Asparn. Cet ordre important ne parvint que le lendemain à 5 heures du matin. Les troupes de Jean, qui étaient disposées pour attaquer, devaient l'être également pour marcher. Cependant il ne les mit en mouvement que 19 heures après, à minuit; il prétendit même que ce n'était pas trop de ce temps pour les y préparer. Voilà donc, avec le retard du courrier, plus de 24 heures perdues pour l'exécution des ordres de Charles.

Après la nuit du 4, lorsqu'on prévint le généralissime de notre apparition au-dessous d'Enzersdorf, ce prince ouvrant enfin les yeux, aperçut le danger qui le menaçait. Deux lettres (dont la première du 5, à cinq heures et demie, n'arrive que le soir à Presbourg, où elle trouve encore Jean) annonçaient à celui-ci qu'il n'était plus temps de songer à livrer une bataille défensive, dans laquelle nos batteries et nos travaux nous donneraient tout l'avantage; que le généralissime espérait pouvoir attaquer Napoléon; que Jean devait se reposer trois heures à Marcheck, et se

rendre à Unter-Siebenbrunn, afin de se lier avec la gauche de l'armée.

Ainsi on doit reconnaître dans les desseins du prince Charles, trois changemens bien marqués. Le 3, il tente encore des diversions pour retenir les corps éloignés de l'armée française. Le 4, il croit au passage devant Asparn, et veut réunir tous les corps pour livrer, dans ses retranchemens, une bataille défensive. Le 5, quand il se voit tourné, il se livre à la résolution généreuse d'attaquer lui-même. Il avait des chances de succès, si les ordres étaient parvenus et avaient été exécutés à temps. Les Autrichiens prétendent néanmoins avoir eu l'intention d'écraser avec de l'artillerie, l'armée française entassée dans l'île de Lobau. Mais on peut douter de la réalité de ce projet, puisqu'il ne devait être exécuté qu'avec les pièces de campagne des corps d'avant-garde, et trois heures après que nos batteries avaient joué. Des généraux ennemis nous ont dit aussi qu'ils voulaient passer le Danube le 7, et nous attaquer sur notre rive. Les uns et les autres cherchaient à excuser ainsi l'inaction de leur armée. La correspondance du généralissime avec l'archiduc Jean, ne fait aucune mention de ces opérations. Celui-ci déclare que son frère avait regardé jusqu'à ce moment, notre passage à l'ancien pont, comme le véritable, et

qu'il n'avait changé d'avis que dans la matinée du 5. Le prince Charles aura supposé que dans la même journée, le passage de toute l'armée, et une opération offensive ne pouvaient s'effectuer; car c'est à deux heures après midi, que les 1er, 2e et 4e corps prirent les armes, tandis que ceux de la droite ne reçurent aucun ordre (*a*).

Le 4 juillet à une heure après midi, l'Empereur ordonna l'attaque pour huit heures du soir. On a dit peut-être sans motif, qu'elle avait été décidée pour le 5 à la pointe du jour, mais qu'il l'avança d'après des avis qui lui furent donnés. Chaque corps reçut des instructions extrêmement détaillées, pour passer les grands ponts et pour les mouvemens ainsi que pour les dispositions. Tout fut exécuté ponctuellement et dans l'ordre le plus parfait. Jamais une armée aussi nombreuse n'avait traversé tant de défilés, et formé sa ligne de bataille aussi rapidement. Pendant la nuit, elle fut rangée de l'autre côté du Danube, quand l'en-

(*a*) Nous trouvons ces divers détails dans le mémoire du général Allemand déjà cité. M. de La Borde en a copié une partie, ainsi que des manuscrits du cabinet. Il a transcrit aussi textuellement aux pages 20... 45... 53... 81... 93... 103... 292... le Mémoire d'un Maréchal. Ces matériaux et la *Campagne du prince Jean*, n'ont pas fourni la partie la moins intéressante de son *Précis*.

nemi surpris la croyait encore dans ses cantonnemens. Du temps de Turenne et de Condé, on n'eût pas regardé un telle opération comme possible. Villars et Vendôme y auraient employé plusieurs journées, peut-être sans parvenir à se mettre en bataille (*a*). A peine Frédéric aurait-il espéré y réussir avec ses excellentes troupes. Jamais aucun de ces guerriers n'avait fait manœuvrer une armée aussi considérable. Dans la plus belle plaine du monde, les corps ennemis, même après leur organisation à la française, passaient des demi-journées pour se mettre seulement en ligne.

(*a*) « On perd bien des batailles, pour ne pas savoir se mettre » en bataille. Si dans le temps que les armées étaient moins » nombreuses, c'était une vérité reconnue, combien aujourd'hui n'est-elle pas confirmée par les fâcheuses expériences » que nous en avons faites avec nos grandes armées? » *Art de la guerre du maréchal de Puységur*, tom. II, pag. 36, écrit de 1739 à 1742.

CHAPITRE VI.

BATAILLE DE WAGRAM ; PREMIÈRE JOURNÉE ; 5 JUILLET.

Les deux armées vont combattre dans les plaines de Marchfeld. — Une violente canonnade facilite l'établissement de nos ponts. — L'Empereur dirige l'opération. — L'Archiduc croit que Napoléon passe à l'ancien pont, et ne connaît ses projets qu'au moment où il le voit sur la rive gauche. — Masséna, Oudinot et Davout sont en ligne à neuf heures; les autres corps se forment derrière eux. — A midi, Napoléon se porte en avant; les ouvrages de l'ennemi sont tournés. — Celui-ci se retire sur Wagram et sur Stamersdorf; ses troupes restent immobiles une partie de la soirée. — A six heures, l'armée française borde le Russbach, et s'étend vers Breitenlée. — Napoléon attaque le centre de Charles, pendant que la droite et la gauche sont encore éloignées. — Macdonald enfonce la ligne autrichienne. — Oudinot et Davout attaquent Baumersdorf et Nensiedel. — Nos troupes se retirent en désordre. — Bernadotte attaque tard et mollement Wagram, défendu par peu de monde. — Napoléon ordonne la réunion de son armée vers le centre. — Charles envoie son ordre de mouvement au milieu de la nuit.

La bataille de Wagram est une des plus remarquables des temps anciens et modernes, par les travaux immenses qui l'ont préparée, par la force des armées qui l'ont livrée, enfin par les résultats politiques et militaires qui l'ont suivie. On y vit

300 mille hommes avec 800 canons, exécuter de véritables évolutions dans une plaine unie, et l'armée française se déployer, s'étendre, se resserrer, manœuvrer comme un régiment à la voix de son chef (*a*). Dans la plupart des batailles de Napoléon, on remarque une pensée unique, méditée par le génie qui prévoit tout, exécutée par une valeur à laquelle rien ne résiste. A Wagram, la scène change à chaque instant; les deux armées passent successivement de l'offensive à la défensive; et c'est au milieu des attaques, de la victoire même de l'Archiduc, que l'Empereur opére, par le centre de sa ligne, un changement de front général, qui lui assure les palmes du triomphe. Sous ce dernier rapport, cette bataille mérite d'être étudiée avec attention. Elle fera époque dans les annales de la science militaire. L'immensité de son échelle ne lui fait rien perdre de sa précision.

(*a*) Cette comparaison est exacte pour un régiment de 3 bataillons; elle le devient davantage pour une division de 3 régimens d'infanterie à 3 bataillons et de 2 régimens de cavalerie. Trois régimens d'infanterie forment la droite, le centre, la gauche; le 4e, la réserve. Alors les bataillons et les escadrons de cette division, représentent parfaitement les divisions d'un corps d'armée. Un généralissime doit faire mouvoir son armée, comme un colonel, ses bataillons et ses compagnies.

L'armée allait franchir le dernier bras du Danube, dont la largeur variait de 60 à 100 toises. Les grands ponts étaient à l'abri de tout accident. L'île de Lobau, devenue une véritable forteresse, servait à ceux-ci de tête de pont, et à l'armée de réduit, dans lequel sa retraite était assurée. Pendant que Napoléon établissait ses principaux moyens de passage sur le saillant de la Lobau, il s'était réservé la possibilité de manœuvrer sur les deux extrémités de la base, le plus près possible du Danube, par les ponts d'Asparn et de l'Embouchure. Le champ de bataille de Wagram est aisé à décrire. Nous avons vu que l'île de Lobau s'avance considérablement dans la rive gauche du fleuve, au-delà d'une ligne formée par le grand courant de Spitz à Fischament. La chaleur qu'on éprouvait depuis long-temps, et l'abaissement des eaux, laissaient presque à sec les petits bras, surtout vers Asparn et Mühlleuten. En avant et autour du saillant de la Lobau, s'étend à perte de vue la plaine immense de Marchfeld, sans le moindre accident, où l'on aperçoit seulement quelques villages. A deux petites lieues, vers le nord, coule le Russbach, ruisseau marécageux qui se dirige du nord au sud jusqu'à Deutsch-Wagram, et après ce village, de l'est à l'ouest, parallèlement au Danube. La rive gauche est bordée par un rideau

assez élevé, qui se recourbe vers le nord à Markgrafen-Neusiedel, et dont le prolongement vers l'ouest, au-delà de Wagram, peut se lier avec le pied des collines de Stamersdorf. C'est cette dernière ligne de hauteurs, que l'armée autrichienne occupait d'abord dans toute son étendue; la gauche vers Léopoldsdorf (*a*); la droite par Gerasdorf sur Stamersdorf. Celle-ci s'appuyait au Bisamberg qui est à 4 lieues d'Enzersdorf, et qui touche au Danube. On peut considérer Stamersdorf, Wagram, Léopolsdorf et le sommet de la Lobau, comme formant un losange assez régulier, au centre duquel se trouve Raschdorf, et dont le fleuve ferme le côté sud-ouest. Les trois premiers points présentent le développement entier de l'armée ennemie; le quatrième est l'emplacement des ponts, par lesquels nous débouchions. En se portant sur l'une des ailes de l'Archiduc, Napoléon ne faisait que l'obliger à rectifier la position trop étendue qu'il avait prise. En occupant Wagram, plus rapproché que les deux autres points, il perçait le centre de l'armée ennemie; celle-ci pouvait d'autant moins se reformer, qu'elle décrivait une tenaille dont les pointes étaient avancées. Si le généra-

(*a*) Ce village est nommé Loibersdorf, dans quelques cartes et dans plusieurs relations.

lissime s'emparait du terrain qui environne le saillant de la Lobau, la retraite de notre armée devenait difficile. Elle pouvait être réduite au seul pont de l'extrême droite ou de l'Embouchure. Ce saillant et Wagram étaient les deux points stratégiques du champ de bataille. Tel se présentait le terrain où l'armée autrichienne allait décider du sort de son pays, et même en ce moment de celui du continent.

Le 4 à 8 heures du soir, le corps d'Oudinot se dirigea sur l'extrémité orientale de l'île de Lobau, près de l'embouchure, et vis-à-vis l'île de Hausl-Grund, où l'ennemi avait des troupes et du canon. Vers 9 heures, un feu assez vif s'engagea. La marine avait préparé des barques pour transporter dans cette île, 1500 hommes de la brigade Conroux : ils s'en rendirent maîtres aussitôt. L'ennemi perdit 3 pièces et quelques prisonniers. Baste protégea le débarquement avec ses bateaux armés. Il s'empara du Rohr-Tsirth, et canonna la rive gauche jusqu'à Schongau. Il avait détaché deux chaloupes armées, vers Stadlau et Asparn, pour surveiller les tentatives de l'ennemi. Il attirait ainsi son attention aux deux extrémités de la ligne. Un pont fut jeté sur le bras de l'embouchure; en deux heures il était terminé. Le corps d'Oudinot occupa le bois de Mühlleuten, et pré-

para des passages sur le petit bras qui sépare l'île du village; deux à gauche dans la direction d'Enzersdorf, et un à droite dans celle de Zanet. Ce dernier et le pont du Danube furent couverts par des ouvrages.

Napoléon présidait aux dispositions du grand passage. Après les premiers coups de canon d'Oudinot, et lorsque la fusillade se fit entendre à la droite, l'Empereur ordonna de commencer au centre. Les batteries de Lobau vomissaient un feu terrible, les unes sur les ouvrages de l'ennemi, les autres sur le terrain qu'il occupait. En peu de minutes, le tonnerre de 109 pièces d'artillerie, des plus forts calibres, porte dans le cœur des paisibles habitans, un effroi qui s'étend jusqu'à Vienne, et une vive ardeur dans l'esprit des soldats que la mort va décimer. Les Autrichiens répondent au hasard, avec le canon des ouvrages et avec celui des corps d'armée; ils dirigent particulièrement leurs coups vers le pont d'Asparn. On voit constamment dans les airs, une douzaine de bombes ou d'obus enflammés. Une profonde obscurité augmente encore l'horreur de cette nuit. Le ciel est sillonné d'éclairs; ses foudres grondent; les vents sont déchaînés. Les tempêtes de l'air se joignent à celles de la terre. Bientôt nous voyons les flammes, sortant du sein d'Enzersdorf, porter de

lugubres clartés sur quelques parties de cette scène imposante, et jusque dans l'intérieur de nos batteries.

L'Empereur ordonne de jeter les ponts. Masséna envoie sur l'autre rive, au-dessus de la Maison-Blanche, son aide-de-camp Sainte-Croix avec 1 500 hommes de la division Boudet. Ils passent dans cinq bacs : le premier aborde avec peine; les hommes s'élancent dans l'eau, le tirent à terre, et le passage continue sans interruption. Les postes de l'ennemi sont enlevés. On travaille aussitôt à l'établissement des ponts. Celui d'une pièce est descendu et placé en huit ou dix minutes (*a*), malgré la baisse des eaux. Le 4e corps y défile immédiatement au pas de course. Le pont de pontons est jeté vers l'extrémité de l'île Alexandre; l'artillerie et la cavalerie de Masséna y passent. Plus bas, au-dessous de l'île, on établit le pont de radeaux, destiné à Davout. Le premier de ces ponts est fini à trois heures, le second, à deux heures. Un quatrième

(*a*) Ce pont fut imaginé par l'Empereur. Il voulait d'abord faire construire un seul bateau de cette longueur, qui pût se manœuvrer par un quart de conversion. Mais réfléchissant à la résistance que cette masse opposerait au courant sur tous les points, Napoléon ordonna d'établir un pont sur pontons, divisé en quatre sections retenues par des espèces de charnières.

est construit à la pointe supérieure de l'île Alexandre; le cinquième, à la Maison-Blanche; le sixième, pour le corps d'Oudinot. En même temps, le passage des troupes et de l'artillerie s'effectue sur toute la ligne, au moyen des bacs. La canonnade s'accroît d'une manière épouvantable. La pluie tombe par torrens, et produit soudainement un froid extraordinaire. Les travaux ne sont nullement dérangés par ces contre-temps. Napoléon est partout; il court à pied d'un pont, d'une batterie à l'autre, au milieu des boues, et le long de ces rives glissantes, où l'on tombe à chaque pas. Cependant tout avance rapidement, les transports des bacs, la construction des ponts, la marche des colonnes. L'infanterie, l'artillerie, la cavalerie défilent avec ordre et célérité. L'Empereur indique les passages pour les troupes de deuxième ligne. Il a pourvu d'avance à tous les détails; il est l'âme de ce grand mouvement.

A la plus horrible des nuits, succéda la plus belle des journées. Le soleil se leva paré de tout son éclat, comme pour assister au triomphe du génie. Ses rayons montrèrent les bords du Danube, couverts de troupes, de bateaux, de canons. On voyait de longues colonnes qui s'acheminaient de la rive droite, serpentaient dans l'île de Lobau, franchissaient le dernier bras, et allaient prendre

la position de combat. L'Empereur à cheval s'apercevait sur tous les points. Après le fracas de la nuit, régna momentanément un calme précurseur d'autres tempêtes. Les deux armées s'observaient, et attendaient le moment de se porter des coups plus assurés. Alors apparurent aux yeux de la multitude, les grands desseins de Napoléon, le fruit de ses belles combinaisons et de tant de travaux. Un petit nombre d'hommes avaient su lire les succès de l'avenir dans la prévoyance du chef, ou avaient eu communication des ordres donnés depuis plusieurs jours. Les troupes qui arrivaient de loin, les corps de Davout et d'Italie, regardaient avec admiration l'île de Lobau, ces ponts si merveilleux, ces larges chaussées, ces nombreux passages, ces batteries, ces retranchemens, et même les soldats de Masséna, qui avaient soutenu les honorables batailles des 21 et 22 mai, et qui marchaient maintenant les premiers pour leur ouvrir le chemin de la gloire. L'Empereur avait donné à l'avance des ordres aux officiers du génie, qui tracèrent, sous ses yeux, entre la Maison-Blanche et l'île Alexandre, quatre immenses redans pour couvrir les ponts. Ainsi, chaque pas que faisaient les troupes, préparé et rendu facile par le feu terrible qui écrase l'ennemi, était assuré par des ouvrages contre tout accident.

L'ennemi trompé par les travaux des jours précédens, croyant que le passage de l'armée s'exécutait sur les ponts jetés depuis le 30, vis-à-vis d'Asparn et d'Essling, regardait le reste de l'opération comme une grande démonstration. Dès l'ouverture du feu, il reprit ses postes, garnit les ouvrages, et dirigea toute son artillerie dans le contour du Danube, en avant du pont d'Asparn. La division Legrand, qui bivaquait sur ce terrain, eut à essuyer pendant la nuit une violente canonnade. Cet espace si resserré était croisé par les boulets dans toutes les directions. Les chefs eurent la précaution de faire asseoir leurs soldats; ce qui diminua beaucoup la perte qu'ils auraient éprouvée. L'ennemi se borna à quelques charges peu vives, qui furent facilement repoussées, et qui avaient plutôt pour but de s'assurer des progrès de nos troupes que de les arrêter. A la pointe du jour, Legrand évacua la position devant l'Archiduc étonné de ne pas voir s'avancer l'armée française. La garde de la tête du pont fut confiée aux troupes de Reynier, chargé du commandement de l'île de Lobau.

A quatre heures et demie du matin, le corps de Masséna est formé de l'autre côté du Danube, perpendiculairement au fleuve où sa gauche est appuyée, faisant face à Enzersdorf, et flanqué sur son front par le canon de l'île Lannes. On tiraille

devant lui; mais rien ne s'entend du côté d'Oudinot, qui doit déboucher par Mühlleuten. Les troupes de Davout commencent à filer dès la pointe du jour, et se placent un peu en avant de la rive du Danube, sur la direction de Wittau. Les corps qui étaient sur la rive ennemie, prêts à se déployer ou à combattre, se forment d'abord sur deux lignes, suivant le rang des divisions et des régimens; ceux-ci en colonne serrée en masse; l'artillerie en arrière des intervalles. C'était l'ordre prescrit pour la bataille. Bientôt la droite de Davout occupe le poste important de Wittau, et maîtrise la flaque qui s'étend d'Enzersdorf vers Schonau, seul obstacle où l'ennemi peut appuyer une ligne de défense contre notre passage. La cavalerie de Lassalle, qui est attachée au 4e corps, se porte néanmoins sur la droite de l'armée qu'elle éclaire, et chasse quelques escadrons ennemis.

L'intervalle entre Masséna et Davout est d'abord couvert par les dragons de Grouchy. Bessières se met à leur tête, et engage une vive canonnade avec la cavalerie qui voulait reconnaître nos mouvemens. Vers huit heures Oudinot prend sa place au centre de la ligne, entre le 3e et le 4e corps. Après s'être emparé du Hausl-Grund, il s'était établi en face de Mühlleuten. A la pointe du jour, ce village avait été enlevé. L'ennemi tenait le

château de Sachsengang et un petit bois à droite, couvert par une rédoute. La division Tharreau eut bientôt culbuté les postes; mais le château, entouré de fossés pleins d'eau, avait du canon. Il fallut le battre, y lancer des obus. Friant y détacha de son côté plusieurs compagnies. Après quelque résistance, le commandant se rendit.

Lorsque la première ligne commençait à se former, l'Empereur ordonna d'attaquer Enzersdorf. Ce bourg enveloppé d'une muraille crénelée, précédé d'une digue taillée en forme de parapet, avait bien moins souffert de la canonnade qu'on ne l'imaginait; il était rempli d'infanterie autrichienne. Des flèches en terre couvraient les portes. Trois ouvrages défendaient les approches vers le midi. Le chemin de Mühlleuten était coupé par un petit redan sur la flaque, où l'on craignait de trouver de l'eau, et qui était seulement marécageuse dans cette saison. Ces retranchemens de faible dimension, n'étaient pas entièrement terminés. Masséna envoie ses aides-de-camps Sainte-Croix et Pelet attaquer le bourg, avec le 46e régiment. Ils enlèvent les ouvrages, les maisons, et poursuivent l'ennemi l'épée dans les reins; ils entrent en même temps que lui dans le redan qui couvre la porte du midi. Les Autrichiens font par les créneaux une fusillade très-vive. Le brave 46e tente

d'escalader ces hautes murailles, au pied desquelles sa valeur se trouve arrêtée. Les sapeurs enfoncent les portes ; les grenadiers se précipitent dans l'intérieur. 3 à 400 hommes du régiment de Bellegarde se réfugient dans le château, qui est au milieu du bourg. Au moment où ils vont être forcés, ils mettent bas les armes. On commence aussitôt un pont de bateaux qui donne un débouché de plus par l'île Pouzet.

Vers dix heures, Napoléon fait avancer la première ligne, pour gagner du terrain. Le 4e corps formant la gauche de l'armée, continue à longer le Danube et dépasse Enzersdorf. Le 3e corps, qui est à la droite, exécute une légère conversion et prend sa direction sur Rutzendorf, où il va s'appuyer. Près de Davout, vient se placer Bernadotte avec les Saxons; près de Masséna, le corps d'Oudinot. Ces troupes se rangent par bataillons serrés en masse, et à distance de déploiement. La cavalerie légère est sur les ailes; Lassalle à gauche ; Montbrun à droite. Davout dirige celui-ci au-devant du prince Jean vers Schonfeld. Chacun des progrès de cette ligne avait été successivement déterminé dans l'ordre général, par l'appui qu'elle devait recevoir de l'île Alexandre, de l'île Lannes et d'Enzersdorf. Malgré la multiplicité des ponts, il fallait plusieurs heures pour faire déboucher, au

travers de tant de défilés, une armée aussi considérable, avec l'immense quantité de canons et de parcs qu'elle traînait après elle. Les corps de seconde et de troisième ligne arrivaient, et se formaient successivement. Ceux d'Italie avaient commencé à filer à huit heures; la division Dupas, une heure plus tard. Vers midi, le vice-roi, la Garde et Marmont se trouvaient en seconde ligne; les réserves de cavalerie, en troisième. L'armée presque entière serrée en masse, occupait un bien petit espace, où les hommes, les chevaux, les canons, se montraient comme entassés, mais dans le plus bel ordre; c'était une brillante forêt de baïonnettes, de sabres, qui s'élevaient au-dessus des casques et des bonnets. Bientôt ces troupes si resserrées, allaient s'étendre et couvrir de vastes plaines.

L'armée n'avait eu à combattre d'abord que le faible corps de Nordmann, composé de quelques bataillons de chasseurs, des régimens de Stipcitz et de Hesse-Hombourg hussards. Sa ligne avait été coupée en deux par notre passage; ce qui était dans le Hausl Gründ ne put se réunir que par un long détour. Nordmann se retira d'abord vers Pysdorf, où il appuya quelque temps sa droite. Au-delà d'Enzersdorf, nous voyions les troupes de Klénau formées vers Essling, et tous les ouvrages de la ligne ennemie gardés. Un grand vide se re-

marquait, autour d'Essling-Hof, entre les deux corps ennemis, dont l'un suivait le chemin de Neusiedel, l'autre celui de Stamersdorf.

A midi et demi, Napoléon porte l'armée en avant, et l'étend en éventail, depuis le Danube jusqu'à Neusiedel. Il a donné la direction générale sur Raschdorf et Wagram, au corps du centre, vers lequel les autres appuient. Masséna marche sur Essling et Neuvirtshaus; Bernadotte, auquel Dupas s'était réuni, sur Raschdorf. Oudinot est dirigé vers Baumersdorf; Davout, vers Glinzendorf et la tour de Neusiedel. L'extrême droite, composée des deux divisions de dragons, Grouchy et Pully, de la cavalerie légère de Montbrun, marche vers Leopolsdorf. Le vice-roi suit d'abord le mouvement de Davout et d'Oudinot. A mesure que le terrain s'ouvre devant Eugène, Napoléon le place entre Oudinot et Bernadotte. La garde, le 11e corps, les réserves de cavalerie, sont derrière le centre de la ligne, vers Pysdorf et Baumersdorf. Par ce grand mouvement, Napoléon fait tomber ces ouvrages dans lesquels l'Archiduc avait mis trop de confiance; il porte ses forces sur la gauche actuelle de l'armée autrichienne qui est tournée; il la sépare de la Hongrie et du prince Jean, dont le mouvement a été prévu.

D'abord les Autrichiens avaient canonné assez

vivement devant Essling et Pysdorf. Deux engagemens eurent lieu dans ces deux villages. L'ennemi ne put tenir contre des forces qui prenaient toutes ses défenses à revers. Klénau se hâta de reployer sa ligne, et d'évacuer le canon des lunettes, qui furent bientôt tournées par la gorge; il se retira sur Asparn, où il se reforma momentanément, ayant sa droite au Danube. Alors nous pûmes voir, pour la première fois, les ouvrages dont l'existence avait été contestée. Ils étaient de forte dimension, très-soignés, liés par un retranchement continu; il aurait été bien difficile de les forcer de front.

L'armée s'avance dans les plaines découvertes de Marchfeld, et continue à déployer les divisions, les régimens, les bataillons. Une immense artillerie la précède, elle écrase tout ce que l'ennemi tente de lui opposer; les pièces régimentaires rivalisent d'ardeur et de succès avec celles des divisions. Nordmann, renforcé par une partie de la réserve de cavalerie, s'est arrêté encore à Groshofen qu'il veut essayer de défendre. Davout dirige son corps sur ce village; Morand et Puthod le débordent au loin sur les deux aîles. Nordmann, effrayé de ces dispositions, foudroyé par l'artillerie, se retire avec beaucoup de perte sur Neusiedel. Un de ses détachemens était enfermé dans Raschdorf. Bernadotte le fait attaquer par le 5e léger, que com-

mande Dubreton; celui-ci enlève le village avec une centaine de prisonniers. La division Dupas est envoyée momentanément, par l'ordre de l'Empereur, sur le chemin de Baumersdorf, en attendant que l'armée d'Italie se soit formée en ligne, et pendant que Bernadotte suit le chemin de Wagram, au-delà de Raschdorf. Ce prince est menacé sur son flanc gauche, par un corps mêlé d'infanterie et de cavalerie. Gérard le charge à la tête de la cavalerie saxonne, le met en déroute, et lui prend 500 hommes avec un drapeau. C'est là que les dragons saxons du prince Albert, culbutèrent le régiment de cuirassiers du même nom, au service de l'Autriche. La division Dupas ne tarda pas à rejoindre la droite de Bernadotte. Masséna, avec les divisions Molitor et Saint-Cyr, poussait vivement, sur les chemins de Breitenlée, les troupes de Klénau, qui se retiraient en échiquier; Legrand les débordait par la droite, et marchait sur Süssenbrunn; Boudet les pressait vers la gauche, et enlevait successivement Asparn, Hirschstadten, Kagaran.

L'armée ennemie restait immobile devant ces grands mouvemens. Le prince Charles pensait que la bataille n'aurait lieu que le 6. Dans la matinée du 5, toutes les illusions avaient dû être dissipées. Cependant vers deux heures seulement,

lorsque nous étions déjà à moitié chemin des ponts au Russbach, les 1er, 2e et 4e corps prirent les armes sur la position qui borde ce ruisseau. Les 3e, 5e et les grenadiers, ne reçurent point d'ordre. Plus de la moitié de cette armée ne tira pas un coup de fusil de la journée; rien ne fut changé aux dispositions générales, prescrites à Klénau et à Nordmann. On crut qu'il suffisait de les appuyer par quelques corps de la réserve de cavalerie; mais ceux-ci souffrirent beaucoup de notre artillerie.

Vers six heures, l'armée française occupa les positions suivantes : Masséna était à Breitenlée avec Molitor, ayant les divisions Boudet, Saint-Cyr, Legrand, à Kagaran, Léopoldau et Süssenbrunn; Bernadotte, vers Aderklaa, ayant à sa droite la division Dupas. L'armée d'Italie vint se placer sur la rive droite du Russbach, entre Wagram et Baumersdorf; Broussier et Pacthod n'avaient pas encore rejoint. Entre Baumersdorf et Neusiedel, était le corps d'Oudinot; entre Groshofen et Glinzendorf, celui de Davout sur deux lignes, Friant et Gudin à la première, Morand et Puthod à la seconde. A l'extrême droite, Grouchy avec la division de cavalerie de Montbrun, et les deux divisions de dragons, avait chassé de Leopolsdorf, quelque cavalerie ennemie; il bordait la rive du bas Russbach.

La cavalerie légère battait le pays vers Ober Siebenbrunn et les coteaux de Neusiedel; elle devait donner des nouvelles de l'archiduc Jean, que les deux armées croyaient assez rapproché. L'Empereur était derrière le corps d'Oudinot avec la Garde; Marmont, Wrede et la réserve de grosse cavalerie, se trouvaient auprès d'elle.

La position qui borde le Russbach, est forte, dominante et protégée par ce ruisseau. Quoiqu'il y ait assez peu d'eau, son vallon large de 150 à 180 toises, forme un bon obstacle. Son lit de 6 à 8 pieds, peut être difficilement traversé par l'infanterie, et seulement sur les ponts par la cavalerie et l'artillerie; ces ponts se trouvaient dans les villages qui étaient gardés. Le ruisseau se reployant à l'occident, couvre assez bien la position de ce côté; à l'orient, celle-ci est prolongée par le rideau qui de Neusiedel, se dirige perpendiculairement sur Sichdichfür. Ainsi elle s'élève au milieu de ces plaines, comme une redoute carrée, précédée par un fossé plein d'eau, et dont le côté méridional de 3000 toises, est partagé en deux parties égales, par Baumersdorf. Les points d'attaque aux angles, sont défendus par les villages de Wagram et de Neusiedel. Rosemberg était à droite et à gauche de Neusiedel; Hohenzollern, entre lui et Baumersdorf qu'il occupait; Bellegarde, de-

puis ce village jusqu'à Wagram. Ces trois corps étaient isolés; car depuis Wagram jusqu'à Sauring où campaient les grenadiers, il y avait un vide de 3000 toises, dans lequel on voyait seulement quelques régimens de la réserve de cavalerie. L'ennemi avait pensé, quoique un peu tard, à construire des ouvrages sur le crochet au nord de Neusiedel, autour des trois villages et sur la crête qui les flanque. S'il s'y était pris plus tôt, si même il eût continué à travailler pendant la nuit, cette ligne, déjà assez imposante, aurait été considérablement renforcée.

Le soleil était sur son déclin. La journée semblait finie. L'armée française avait achevé l'opération projetée : elle avait eu des avantages, de beaux succès, mais aucun grand résultat. Elle était réunie vis-à-vis de l'aile gauche de l'ennemi. Cependant rien n'était décidé, tant que celui-ci n'avait pas été battu ou dispersé. Sa retraite se faisait depuis le Danube, par deux lignes très-divergentes, l'une sur Neusiedel, l'autre sur les hauteurs de Stamersdorf, où dans la journée on avait aperçu quelques corps, et reconnu les camps de son aile droite. On savait aussi, par les rapports de la cavalerie légère, que l'archiduc Jean n'était pas encore arrivé. Le généralissime n'avait donc auprès de lui qu'une partie de son armée; celle-ci pouvait

être entièrement rassemblée pendant la nuit. Il était de la plus grande importance de prévenir cette réunion, d'occuper le camp retranché du Russbach, où elle serait le plus facilement et le plus tôt effectuée. En emportant cette position, et surtout Wagram, centre de la ligne brisée que formait l'armée ennemie, on évitait une nouvelle bataille pour le lendemain; on obtenait les résultats qui ne pouvaient être attendus que d'une grande victoire; on maintenait, on augmentait même la dispersion des ailes qui s'avançaient en pointe. Les corps du Russbach étant battus, ou un peu vivement pressés, n'auraient pu rejoindre ceux de la droite et de la gauche. Cette attaque n'a pas été mentionnée dans les bulletins français, parce qu'elle n'a pas réussi; elle a été mal jugée par quelques personnes. Il faut donc la présenter avec plus de détails.

Lorsque nos troupes s'approchèrent du Russbach, l'Empereur se porta le plus avant possible, vis-à-vis de cette position. Les arbres qui bordaient le ruisseau, la crête même du plateau, enfin les baraques du camp, cachaient les dispositions de l'ennemi. Quelques-uns pensaient qu'il se retirait, et que sa canonnade avait pour objet de masquer ce mouvement. On voyait cependant des travailleurs à Neusiedel et à Baumersdorf. Napoléon

s'assura que les hauteurs étaient occupées, sans pouvoir déterminer la force des corps qui s'y trouvaient. Il résolut de les attaquer. Vers six ou sept heures, les ordres furent portés par Savary à Oudinot et à Bernadotte. Au même moment, l'Empereur envoyait Reille au Vice-roi, pour lui ordonner d'enlever le rideau, en recommandant à son aide-de-camp de rester auprès de ce jeune prince. Enfin il fit prescrire à Davout de canonner vivement Neusiedel, et de l'attaquer par les deux rives du Russbach. Ainsi, la majeure partie de l'armée allait réunir ses efforts contre trois corps ennemis, pendant que Masséna contenait seul, vers la gauche, tous ceux qui étaient devant lui.

La canonnade s'établit sur la ligne; elle fut dirigée particulièrement sur Baumersdorf, qui devint la proie des flammes. L'artillerie à cheval de la garde s'étant avancée vers la gauche, entre Dupas et Bernadotte, écrasa de son feu les masses autrichiennes. Malheureusement les corps qui devaient attaquer simultanément, étaient à des distances inégales, et n'agirent pas avec un égal dévoûment. La nuit arrivait; et l'on ne pouvait pas perdre de temps à attendre le mouvement des ailes. L'attaque n'eut pas lieu avec tout l'ensemble nécessaire; ce fut la seule cause qui l'empêcha de réussir. C'est par la gauche, c'est par Wagram, ou par la droite

à Neusiedel, qu'il fallait attaquer; mais tout était prêt au centre. Ici l'on devait d'abord occuper Baumersdorf, afin de profiter de ses deux ponts pour faire filer la cavalerie, l'artillerie, l'infanterie, et afin de se servir de ce poste comme d'appui au-delà du ruisseau. Nos tirailleurs l'assaillaient depuis quelque temps. Au lieu de les faire soutenir et d'enlever le village par les flancs, Eugène dirigea la division Lamarque bien au-dessus, à gauche, sur un petit pont de bois qui s'y trouvait. Reille marchant avec elle, rencontra Dupas, et lui fit prendre la tête de la colonne. Vers le coucher du soleil, les deux divisions passèrent le ruisseau, et gravirent les hauteurs par une sorte de ravin ou de chemin enfoncé. Dupas attaqua le centre du corps de Bellegarde. Retenu d'abord par les baraques du camp creusées dans la terre, où s'étaient cachés les tirailleurs autrichiens, il s'élança sur l'ennemi. Les régimens d'Argenteau, de Vogelsang, une partie de celui de Reynier, furent culbutés sur la seconde ligne. Dupas, appuyant à gauche, démasqua le terrain devant la division qui le suivait.

Macdonald et Lamarque marchaient à la tête de sept bataillons; quatre avaient été laissés de l'autre côté du Russbach, que n'avaient pu traverser ni l'artillerie ni la cavalerie légère de Sahuc. Eugène, à la tête des deux divisions du général

Grenier, appuyait l'attaque de Macdonald. Celui-ci fait déployer ses bataillons, et pénètre au milieu de la première ligne ennemie. Le corps de Bellegarde est dans la plus grande confusion. Ses pièces tirent à mitraille sur nos troupes, qui éprouvent beaucoup de pertes. Le défaut d'artillerie et de cavalerie se faisait sentir. Macdonald appelle les 4 bataillons restés en réserve. Sahuc est obligé d'aller, par un grand détour, passer le ruisseau au-dessous de Baumersdorf. L'artillerie cherche vainement des passages, et ne peut le traverser. Macdonald est bientôt attaqué de toutes parts; il se soutient, et conserve son terrain.

Cependant Oudinot avait fait assaillir Baumersdorf par la division Grandjean, qu'appuyait celle de Tharreau. C'est un petit hameau d'une trentaine de maisons, dont toute la défense consistait dans le Russbach. Il eût été plus convenable que ces divisions eussent fait deux attaques séparées. Le combat se prolongea pendant long-temps, et n'eut aucun résultat. Les maisons, les jardins et surtout les ponts restèrent au pouvoir du général Hardegg, dont la conduite mérita des éloges. Une autre tentative sur la hauteur à droite de Baumersdorf, ne réussit pas mieux. Nos troupes rencontrèrent les régimens de Zach et de F. Colloredo, qui leur opposèrent une brillante résistance. Ho-

henzollern chargea lui-même à la tête des chevau-légers de Vincent, et força nos soldats à repasser le ruisseau. A l'extrême droite, Davout prévenu le dernier, avait à parcourir beaucoup de terrain avant d'avoir franchi le Russbach et tourné Neusiedel. Le maréchal fit avancer 40 pièces et engagea une vive canonnade. Montbrun ayant gagné le flanc de la cavalerie ennemie, l'avait obligée à se replier au pied de la hauteur. Les divisions Morand et Friant traversèrent le ruisseau, et attaquèrent par la rive gauche, le village découvert de ce côté. Neusiedel pressé en même temps par la rive droite, fut vivement défendu. La nuit fit cesser l'action sur ce point. Les troupes repassèrent le Russbach, et vinrent reprendre leur position dans la soirée. A l'extrême gauche de l'armée, du côté de Bernadotte, rien ne se fit entendre pendant long-temps.

L'attaque avait réussi au centre. Les efforts de Dupas et de Lamarque étaient couronnés de succès. Si leur mouvement eût été vivement appuyé, la position conquise sur l'ennemi, aurait été conservée. La relation de l'Archiduc fait mention des dangers que courut cette partie de son armée. Tous les chefs autrichiens combattirent à la tête des troupes, comme dans un péril extrême. Le généralissime accourut à la brèche formée au milieu

de sa ligne, et réunit les régimens déjà dispersés. Tirant des renforts de Wagram et de Neusiedel, il les dirigea contre Dupas et Lamarque. Bientôt il arriva à la tête de quelques réserves, ramena à la charge les régimens de Zach, de Vogelsang de Reynier. Celui d'Erbach se distingua par sa glorieuse conduite. La division Lamarque avait déjà fait 2000 prisonniers, enlevé 5 drapeaux; elle résista long-temps aux attaques de l'ennemi. Le prince de Hohenzollern accourut sur son flanc droit, et la chargea avec les chevau-légers de Vincent, déjà vainqueurs de l'attaque d'Oudinot. Lamarque se vit obligé de repasser le Russbach. L'Archiduc qui ne s'épargnait pas dans cet instant critique, fut blessé au milieu de la mêlée. Dupas s'était prolongé à la gauche vers Wagram, dans l'espoir de se lier avec Bernadotte. Il fut attaqué par la droite de Bellegarde, dont les principales forces s'étaient portées contre Lamarque. Entouré néanmoins par des troupes de toutes armes, foudroyé par l'artillerie, Dupas se maintint pendant long-temps aveo autant de bonheur que d'intrépidité, et ne se reploya qu'assez avant dans la nuit. Le bataillon saxon de Rudlof *disparut* (*a*) dans la dernière charge; il ne

(*a*) Expression du rapport du général Dupas. Les défections du champ de bataille commencèrent-elles dès lors?

resta que 43 hommes du bataillon de Melsch, qui se conduisit fort bien.

Les divisions de Macdonald et d'Oudinot furent vivement poursuivies en deçà du ruisseau. Le désordre se communiqua à celles qui les appuyaient. Bientôt (à quoi tiennent les batailles et les empires!) on vit ces soldats si braves se retirer en confusion, au milieu de la plaine. Heureusement la nuit couvrit de ces voiles, ce mouvement qui sans doute n'aurait pas eu lieu en plein jour. Napoléon et la garde impériale se trouvaient peu loin; c'était dans tous les dangers une réserve inébranlable. Les divisions se reformèrent auprès d'elle, et allèrent ensuite reprendre leur position sur les bords du Russbach. Sahuc arrivait par le flanc, pendant la retraite de Lamarque; il ne fit que l'accélérer, parce qu'on le prit pour de la cavalerie ennemie. Il rencontra les chevau-légers de Vincent et une partie des hussards de Hesse-Hombourg, dont il arrêta les efforts. On a prétendu aussi que des troupes alliées tirèrent par méprise sur le flanc opposé de Lamarque. Si l'ennemi avait eu connaissance de cette terreur panique, s'il eût porté ses masses au milieu de la plaine, de grands malheurs pouvaient en résulter pour l'armée française. L'histoire doit tout dire, parce qu'elle a pour principal but l'expérience et la leçon des peuples.

Assez d'éclat couvre ces faibles taches. On ne saurait en attribuer la faute à aucun des chefs, ni même à ces soldats si vaillans partout ailleurs. Mais tel est le cœur de l'homme.

Bernadotte avait reçu vers sept heures, l'ordre de marcher rapidement pour soutenir l'attaque du centre. Il s'avança fort tard, lorsque Dupas, Lamarque et Oudinot étaient déjà repoussés. Les diverses relations s'accordent sur ce point. Son attaque présentait plus de facilités que les autres. A Wagram se trouvait l'extrémité du corps de Bellegarde; celui-ci, allongé sur un terrain de 1500 toises, mis en désordre par Lamarque et Dupas, n'avait placé que deux ou trois bataillons dans le village. Il y avait une distance considérable entre ces troupes et celles qui étaient sur leur droite. Wagram, assez étendu, situé au coude du Russbach, pouvait être entouré par nos feux, et assailli par trois ponts qui traversent le ruisseau. Les hauteurs s'abaissent autour du village. Pendant long-temps, Dupas le débordait et le prenait à revers. Il paraît certain que ses tirailleurs avaient atteint les premières maisons au-dessus de Wagram, à l'entrée du chemin de Baumersdorf; dans ce moment Bernadotte aurait facilement enlevé et conservé ce poste. Le prince dit dans son rapport, qu'ayant reçu l'ordre d'attaquer, le village fut

pris et repris plus d'une fois par les deux partis et que les Saxons tirèrent les uns contre les autres; il ajoute que les obus de l'ennemi l'ayant incendié il l'évacua vers minuit (*a*). La relation officielle de l'Autriche porte que le corps saxon marcha le dernier de tous, s'empara de Wagram défendu par le régiment de Reuss-Plaven, et qu'il en fut chassé par une attaque sur les deux flancs, que firent deux bataillons, l'un de ce régiment, l'autre de Mitrowski. Les Saxons se retirèrent sur Aderklaa qu'ils abandonnèrent après quelques heures.

L'engagement se prolongea assez avant dans la

(*a*) Dans le rapport du 9. corps, le 7 juillet, signé Bernadotte, adressé au major-général, on trouve : « S. M. a pu juger » par elle-même tous les événemens survenus dans les journées » des 5 et 6 juillet... Le général Savary vint me dire que » S. M. voulait finir la journée du 5, par un coup d'éclat,... et » qu'elle m'ordonnait de marcher rapidement, pour soutenir » de tous mes moyens l'attaque de l'armée d'Italie et du géné- » ral Oudinot. Je marchai donc sur Wagram... » Le général Dupas dit, dans son rapport, que cet ordre lui fut porté à sept heures et demie... M. de Gersdorff dans sa réponse au général Gourgaud, tom. II des *Mémoires de Sainte-Hélène*, avoue « que les Saxons plusieurs fois repoussés, étaient disséminés, et » dans un désordre augmenté par l'obscurité de la nuit. Il » fallut beaucoup de soins pour les rallier près d'Aderklaa, à » minuit. »

nuit d'une rive à l'autre du Russbach. Vers dix ou onze heures le feu cessa. Mais on devait recommencer le lendemain l'attaque restée indécise, et qui n'avait pas réussi parce qu'il aurait fallu quelques heures pour la préparer. L'armée française bivaqua dans les positions où le combat l'avait laissée. Montbrun et Grouchy, formant l'extrême droite, bordaient le ruisseau à l'orient de Léopolsdorf, et avaient poussé des partis dans la direction de la March. Le 3e corps était en-deçà de Glinzendorf; celui d'Oudinot, vis-à-vis de Neusiedel et de Baumersdorf; l'armée d'Italie, à l'ouest de Baumersdorf. La division Dupas était entre Eugène et Bernadotte. Celui-ci occupait Aderklaa. Masséna passa la nuit dans Breitenlée; son corps, s'étendant sur la gauche, embrassait un grand espace de terrain. Les tentes de l'Empereur se trouvaient vers la droite de cette ligne, sur le chemin de Groshofen à Raschdorf, à égale distance de ces deux villages, à 1400 toises de Baumersdorf, de Neusiedel et de Glinzendorf, à une lieue de Wagram et d'Aderklaa, à une lieue et demie de Breitenlée. Raschdorf est au centre des mouvemens des deux journées, à une lieue de Wagram et de Neusiedel, à 2000 toises du Russbach, et 2600 du saillant de la Lobau, à peu près sur la ligne droite du fleuve au ruisseau. En avant du quartier impérial.

vers le Russbach, étaient la Garde à pied et à cheval, Wrède et Marmont. Les corps occupaient une vaste ligne d'environ trois lieues, parallèlement à celle de l'ennemi, qui était encore plus étendue. Nos forces principales se trouvaient réunies vers le centre, en avant de Raschdorf. La ligne, droite depuis Léopolsdorf jusqu'à Aderklaa, présentait, près de ce village, un angle saillant qui donnait à ce point une grande importance; celle-ci fut encore augmentée par les projets de l'Archiduc. Bernadotte y était avec des forces suffisantes pour disputer long-temps ce poste, susceptible d'une bonne défense; il avait peu loin de lui Dupas et la droite de Masséna.

Pendant que l'armée française se livrant au sommeil, rêve la gloire de la journée et celle du lendemain, son auguste chef médite sur la bataille qu'il aurait voulu éviter, et qu'il faudra recommencer avec l'aurore. Le généralissime n'a engagé jusque là qu'une partie de ses troupes. L'attaque du soir a montré des corps considérables sur les hauteurs du Russbach; situées vers le centre de l'échiquier, elles forment la véritable position à occuper en face de la Lobau. Cependant les dernières observations de l'Empereur viennent de lui signaler de grands bivacs sur le pied du Bisamberg et vers Sauring. Les rapports lui ont annoncé que

rien ne paraissait du côté de l'archiduc Jean. L'armée ennemie est donc encore divisée en trois parties. Napoléon voit derrière cette longue ligne de feux autrichiens, plusieurs routes principales que peut suivre Charles pour se retirer vers la Hongrie ou la Bohême : celle de Marcheck qui se dirige sur le premier de ces royaumes; celle de Nicolsbourg qui conduit à l'un et à l'autre par divers chemins; enfin celles de Znaïm et de Meissau, qui donnent également entrée dans la Bohême. Depuis long-temps, l'Empereur a calculé la préférence que méritait chacune d'elles sous les rapports militaires et politiques. Dès 1805 cet échiquier lui était familier. Les combinaisons diplomatiques de cette époque sont peut-être au moment de se renouveler, et de montrer à découvert les inimitiés de la Russie ainsi que de la Prusse! D'après les considérations du terrain, d'après la disposition des corps ennemis, Napoléon pense que l'Archiduc voulant livrer bataille, rassemblera ses forces sur la position du centre, la plus avantageuse de toutes; s'il y a quelque mouvement de contre-attaque à craindre, ce sera sur notre droite, où arrive le prince Jean, où le champ est plus ouvert et plus favorable; rien ne semble devoir attirer l'attention sur notre gauche.

Les ordres donnés étaient tous verbaux. Il fut

prescrit à Davout de se rapprocher du centre, et de se porter en-deçà de Groshofen; à Masséna de marcher à deux heures du matin par sa droite, vers Aderklaa, et de détacher la division Boudet à Asparn pour couvrir et au besoin défendre les ponts de l'île de Lobau, déjà gardés par Reynier. L'armée entière devait se trouver réunie au centre dès la pointe du jour. Cet ordre de concentration était habituel à Napoléon quand le terrain et les circonstances s'y prêtaient. C'est la disposition la plus convenable pour manœuvrer en présence de l'ennemi, pour le forcer à subir l'initiative, enfin pour le saisir au milieu de ses mouvemens. C'est la véritable manœuvre de la bataille. Mais pour l'exécuter, il faut juger avec une extrême précision le terrain, les distances, le mécanisme des déploiemens, l'effet des armes et le moral des deux armées. Napoléon, ayant tous les corps sous sa main, les répartissait au moment même. Ses déploiemens étaient presque toujours divergens et comme en *Éventail.* Il compensait leurs effets, en calculant la longueur des rayons à parcourir, l'écartement et la force des colonnes. Ici, l'Empereur pouvait continuer avec de nouvelles troupes, son attaque de la veille sur le centre, ou diriger ses masses suivant les projets de l'Archiduc en déployant ses ailes à droite ou à gauche.

Le prince Charles occupa pendant cette nuit une ligne très-étendue. Rosemberg (4e corps) avec l'avant-garde de Nordmann et les régimens de la réserve de cavalerie sous les ordres de Nostitz, était à l'extrême gauche, sur les deux flancs de Neusiedel. Ensuite venaient Hohenzollern (3e corps) jusqu'à Baumersdorf, et Bellegarde (1er corps) jusqu'à Wagram. Ces trois corps garnissaient toujours sur deux lignes la position du Russbach. La cavalerie de réserve (Liechtenstein) tenait tout l'espace jusqu'à Gerasdorf. Le 6e corps (Klenau) était sur les hauteurs de Stamersdorf; le 5e (Reuss), sur le Bisamberg, bordant aussi le haut Danube. La réserve de grenadiers et Kollowrath (3e corps) campaient à Sauring et Hagenbrunn. Ces trois derniers corps n'avaient pas quitté leur place, comme nous l'avons déjà dit. Le général Frolich avec quelques escadrons de hussards, était détaché à O. Siebenbrun, au-devant de l'armée d'Italie. La ligne de bataille de l'ennemi, allongée depuis le pied du Bisamberg jusque vers Léopoldorf, embrassait réellement une longueur triple de la nôtre, si on y comprend les deux corps des ailes.

Des hauteurs de Wagram, l'Archiduc avait vu nos forces principales, nos réserves, nos parcs, se diriger vers la gauche de son centre. Il n'apercevait à sa droite que de faibles colonnes, étendues

sur un vaste terrain. Le succès qu'il avait obtenu dans la soirée, l'ardeur que manifestaient ses troupes, l'espérance d'être secondé par le prince Jean, le décidèrent à tenter une attaque générale; mais cette résolution ne fut entièrement arrêtée qu'au milieu de la nuit (*a*). Charles donna à Wagram un long ordre, qui disposait son armée par échelons, la droite en avant. Celle-ci, formée des 3e, 6e corps et des grenadiers, devait embrasser la gauche de l'armée française en s'appuyant au Danube. La cavalerie ainsi que le centre suivaient ce mouvement par le flanc, et se liaient à la droite. Bellegarde portait la moitié de son corps sur Aderklaa; le reste quittait Wagram à mesure que la droite faisait des progrès. Hohenzollern, obéissant à la manœuvre générale, ne passait le Russbach qu'au moment où la ligne arrivait à sa hauteur. Il était prescrit à Rosemberg d'attaquer à quatre heures notre aile droite, contre laquelle agirait le prince Jean. Ce dernier mouvement aurait dû être subordonné à celui des autres corps, qui se mettaient en marche à des momens déterminés. Une heure du matin avait été indiquée pour le départ des 3 et 6e

(*a*) L'ordre envoyé à l'archiduc Jean, l'un des premiers qui auraient dû être expédiés, porte la date du 6 à deux heures du matin.

corps ce qui devenait impossible, puisque l'ordre était donné à minuit, et que Kollowrath campait à plus de deux lieues de Wagram. Le prince Jean devait s'avancer rapidement sur Léopolsdorf, à la gauche de Rosemberg. Mais sa coopération était au moins fort douteuse, d'après sa conduite depuis le commencement de la guerre. En ce moment il partait à peine de Presbourg. La ligne ennemie présentait un angle rentrant, dont le sommet se trouvait à Wagram en face d'Aderklaa. Les branches, se rapprochant à mesure que son mouvement se prononça, resserrèrent l'angle intérieur formé par l'armée française; ce qui augmenta beaucoup les vices de cette disposition.

C'était une faute d'attaquer par les deux ailes simultanément; elle était bien plus grande, lorsqu'on manœuvrait de manière à éloigner les principales masses du corps de Jean, et à augmenter ainsi l'intervalle qui séparait les diverses parties de l'armée. Si le généralissime avait agi par sa gauche, il eût toujours été assuré de trouver son frère en réserve, à une distance plus ou moins rapprochée. De ce côté, Charles pouvait également conserver la direction sur Brünn, et de là regagner la Bohême, si cette disposition entrait absolument dans son plan général. Prenant des précautions surabondantes contre une opération bien improbable du côté de

Nussdorf, au travers du Danube, il ordonne à Reuss de défendre jusqu'à la dernière extrémité le Bisamberg, et il fait rester une brigade de Kollowrath sur la hauteur de Stamersdorf.

Ainsi, dans leurs dispositions primitives, les deux chefs avaient cherché à gagner mutuellement leur flanc gauche. Mais Charles s'étendait à l'infini, et donnait de loin des ordres écrits, tandis que Napoléon, dirigeant lui-même ses forces, attendait qu'elles fussent concentrées, et que son adversaire eût développé ses intentions (*a*).

(*a*) Les chapitres VI, VII et VIII sont écrits d'après mon journal et mes reconnaissances, les ordres et la correspondance de l'Empereur ainsi que du major-général; d'après les rapports du prince Bernadotte, de Masséna, de Davout, d'Oudinot, de Marmont, de Molitor, de Drouot, de Savary, de Friant, de Vignoles, de Lamarque, de Broussier, de Reille, de Dupas, de Grouchy, d'Arrighi, du Génie et de l'Artillerie; d'après le Moniteur, les relations de la cour de Vienne, le Mémoire du général Wa..., *die heere von Inner Ostereich*...; enfin d'après divers renseignemens particuliers.

CHAPITRE VII.

BATAILLE DE WAGRAM, DEUXIÈME JOURNÉE; 6 JUILLET.

Napoléon allait recommencer le combat, lorsque l'Archiduc attaque lui-même. — Davout repousse Rosemberg. — Napoléon ordonne de réoccuper Aderklaa; Masséna dirige sur ce village Saint-Cyr qui s'en empare, et en est chassé. — Charles se prolonge sur sa droite; vers neuf ou dix heures, il touche à l'île de Lobau. — Napoléon porte Masséna à gauche; il le remplace par la cavalerie, et par l'artillerie de la garde. — L'armée opère un grand changement de front sur la gauche. — Lorsque l'Empereur voit le canon de Davout gagner vers Neusiedel, il ordonne une attaque générale. — Macdonald soutenu par plusieurs divisions, culbute le centre de l'Archiduc. — Oudinot et Davout concourent à son mouvement, et battent l'ennemi sur la droite; Masséna attaque sur la gauche. — A une heure, l'armée en ligne, d'Asparn au-delà de Wagram, pousse devant elle les corps autrichiens. — Charles ordonne la retraite à temps, et l'exécute avec ordre. — Il cache à l'Empereur la direction que prennent ses forces principales. — L'armée française borde la chaussée de Brünn. — Le prince Jean n'atteint pas le champ de bataille, et se retire vers la March. — Napoléon témoigne sa satisfaction à l'armée; il dissout le corps de Bernadotte.

Dès l'aurore, Napoléon parcourait le centre de sa ligne. Il étudiait les projets de l'ennemi qu'on voyait étendre ses ailes; il attendait le mouvement de Davout et de Masséna, qui ne se montraient

pas encore : ce dernier s'était trouvé retardé, et partait dans ce moment de Breitenlée. L'Empereur avait déjà donné ses ordres pour recommencer l'attaque de la soirée. Davout devait assaillir Neusiedel par les deux flancs; Oudinot, franchir le Russbach et la hauteur entre Neusiedel et Baumersdorf; Marmont, enlever Baumersdorf; Macdonald, le suivre vers la gauche, et couper tout ce qui sortirait de ce village. Bernadotte réoccupait Wagram. Trois divisions de Masséna, ainsi qu'une partie des troupes d'Eugène, allaient former une excellente réserve pour l'armée. Bessières, avec les trois divisions de cuirassiers et la cavalerie de la garde, se préparait à faire un grand effort sur le centre de l'ennemi. Mais Napoléon attendait *de voir clair dans l'Échiquier* (comme il le disait souvent sur les champs de bataille), afin d'éviter le désordre de la veille. Avant l'aurore, il avait envoyé le général Dumas porter à tous les corps du centre, depuis Oudinot jusqu'à Bernadotte, l'ordre de se maintenir dans les positions de la nuit, de n'attaquer qu'avec ensemble et au moment prescrit. Dumas trouva Bernadotte sortant d'Aderklaa, et se plaignant d'avoir été aventuré, quoique les divisions Dupas et Legrand, campées à un millier de toises en arrière de lui, le liassent avec le vice-roi et avec Masséna.

A la pointe du jour, on entendit l'artillerie tonner à la droite; on vit la fusillade partant de la tour carrée de Neusiedel, gagner du terrain vers Groshofen et Glinzendorf. Une scène imprévue apparaissait aux regards étonnés : l'ennemi prenait l'offensive. La canonnade se prolongea sur la ligne, et força les troupes de l'armée d'Italie à se reployer de quelques pas, en attendant l'ordre d'y répondre. Cependant une vive attaque sur la hauteur dégarnie du Russbach pouvait en ce moment bouleverser le centre de l'Archiduc, rompre dès le matin toutes ses dispositions, et même, en partageant son armée, la disperser presque sans combat. Napoléon, saisissant les avantages de ce mouvement, allait l'exécuter; tout se trouvait préparé par les mesures de la nuit. Malheureusement Aderklaa venait d'être occupé en force par l'Archiduc; Aderklaa, ce point si important aux deux armées, à la nôtre, pour appuyer le flanc de l'attaque sur le Russbach, et favoriser celle sur Wagram; à l'ennemi, pour rapprocher et couvrir son mouvement de flanc, pour assurer les deux branches de sa ligne. Le prince prévenu de l'abandon de ce poste, y avait envoyé le capitaine Tettenborn avec un escadron de Klénau. Bientôt Stutterheim avait rempli Aderklaa avec l'avant-garde du 1er corps. La majeure partie des troupes de Belle-

garde était déjà réunie entre ce village et Wagram.

A 4 heures du matin, Rosemberg déboucha en trois colonnes de Neusiedel vers Groshofen, Glinzendorf et Léopolsdorf. Il était tombé sur le 3e corps, qui faisait le mouvement ordonné la veille, et qui était encore dans le second village. Puthod occupait le premier, et le défendit contre les attaques de l'ennemi. Celui-ci enleva une partie des maisons. Davout fit avancer la division Gudin sur le flanc de Rosemberg. Friant se battait à Glinzendorf. L'Empereur craignit que l'archiduc Jean n'eût déjà atteint la gauche de l'armée ennemie, et que le généralissime n'exécutât sur cette aile la manœuvre la plus probable de toutes celles qu'il pouvait tenter. Il se porta dans la direction de Neusiedel, en se faisant suivre par Nansouty, Arrighi, et la garde. Il fit mettre en batterie, contre la droite de Rosemberg, l'artillerie des cuirassiers qui se formèrent en ligne. Davout attaquait vigoureusement de front. Grouchy marchait contre la cavalerie qui était à gauche, et qui fut bientôt culbutée de l'autre côté du Russbach. L'ennemi, accablé par des forces supérieures, et surtout par l'artillerie, éprouvait des pertes considérables. Soit que l'Archiduc n'eût voulu faire qu'une diversion sur ce point, soit qu'il eût réellement envoyé l'ordre de suspendre l'attaque, parce que les corps de

la droite et du prince Jean se trouvaient en retard, Rosemberg repassa le ruisseau. Ainsi cette grande manœuvre, prescrite par Charles avec tant de détails, était déjà décousue. Davout avait suivi l'ennemi jusqu'auprès du Russbach. L'Empereur voulant emporter Neusiedel avant que l'archiduc Jean n'arrivât, donna l'ordre au maréchal de l'attaquer par les deux rives. Celui-ci demanda deux heures pour préparer son opération.

Napoléon fut bientôt de retour au centre. Il avait laissé à Davout les cuirassiers d'Arrighi. Nansouty et la garde revenaient dans leur position. Avant d'enlever les hauteurs du Russbach, il fallait désormais assurer le flanc gauche de l'attaque en reprenant Aderklaa, et en repoussant les troupes de Bellegarde. Sans cela il y avait lieu de craindre que pendant ce mouvement, la droite de l'Archiduc ne tombât sur notre flanc et sur nos derrières. On voyait, des points un peu élevés, l'ennemi se prolonger sur sa droite, et le centre se dégarnir. Mais les colonnes étaient en partie cachées par la crête des hauteurs. Sur les flancs des collines verdoyantes de Stamersdorf, étincelaient les baïonnettes des 5e et 6e corps, qui descendaient dans la plaine. Napoléon a reconnu qu'il lui reste encore le temps nécessaire pour exécuter l'opération qu'il avait d'abord projetée. Il parcourt au galop sa

ligne, longue maintenant de 4000 toises. Il regarde d'un œil animé le terrain ennemi bien plus que ses troupes; il leur montre, de sa main droite étendue, les hauteurs du Russbach, et successivement les points que chacun doit emporter, Neusiedel, Baumersdorf, Wagram surtout, Wagram but et gage de la victoire, de la possession duquel dépendent en cet instant les destinées de l'Europe. L'armée jeune, d'autant plus ardente et plus susceptible d'enthousiasme, répond par des acclamations et demande l'ordre d'attaquer : spectacle imposant, qui ne s'effacera jamais du souvenir de ceux qui y assistèrent! Masséna venait d'arriver. Ses trois divisions, Legrand, Saint-Cyr, Molitor, échelonnées dans cet ordre, formaient l'extrémité de la ligne française, un peu recourbée de ce côté, en face d'Aderklaa. Napoléon s'arrête quelques momens auprès du maréchal, sur le mamelon qui est à l'orient, à 6 ou 700 toises du village. Les boulets commençaient à y tomber. Il ordonne de reprendre Aderklaa qui se présente, au milieu de ces plaines vastes et nues, comme un fort auquel les deux armées vont appuyer leur disposition d'attaque.

L'Empereur revient auprès d'Eugène et d'Oudinot pour diriger leur mouvement. Il est six ou sept heures. Masséna porte en avant ses trois di-

visions déployées. Retenu dans sa calèche par les douleurs de sa chute, il fait appeler Carra Saint-Cyr, et lui prescrit d'attaquer le village avec ses troupes formées en colonne. Ce général manœuvre, canonne, perd un temps d'autant plus précieux qu'une partie du corps de Bellegarde se trouve isolée dans cet instant; la réserve est encore en arrière sur la droite, et Hohenzollern, très-éloigné sur la gauche. Masséna courroucé de tant de lenteurs, se porte au milieu des bataillons qu'il lance sur Aderklaa. Le village entouré par un mur de terre et par les haies des jardins, nous oppose un triple obstacle. Tout est enlevé, murs, jardins, maisons. Il fallait occuper ce poste, garnir le mur qui règne de l'autre côté, et attendre ainsi l'attaque contre le centre dégarni des Autrichiens. Le gain de la bataille tenait à cette simple disposition. Mais le maréchal ne put pénétrer jusque dans l'intérieur d'Aderklaa, et présider à ce qui s'y passait. Les 24e et 4e régimens, entraînés par une funeste ardeur, poursuivirent l'ennemi jusqu'à 3 ou 400 toises au-delà. Le corps de Bellegarde fuyait dans le plus grand désordre; une terreur panique s'en était emparée. Il n'y avait à portée de ce point que la faible brigade de dragons de Rothkirch. Les Autrichiens ont avoué que leur ligne allait être rompue de manière à ne pas pouvoir se reformer. Nos

régimens firent halte, en s'apercevant qu'ils étaient bien au-delà du village sans être soutenus. Alors Bellegarde s'arrêta aussi; les renforts lui arrivaient de tous côtés. Bientôt il fit attaquer le 24e et le 4e. Après un vif combat où les deux colonels tombèrent blessés et prisonniers, ces régimens pris de front et de flanc, furent repoussés dans Aderklaa (*a*). Ici la lutte s'engagea de nouveau. Le village fut disputé, pris et repris.

Cependant les colonnes de l'aile droite ennemie parviennent à la hauteur de Süssenbrunn et de Léopoldau, où elles établissent leur nouvelle ligne. Masséna doit faire face à ce pressant danger en formant à gauche une partie du 3e corps. Bernadotte s'était enfin avancé entre Aderklaa et le Russbach pour soutenir l'attaque de Saint-Cyr avec les Saxons et la division Dupas. Il sent combien il est intéressé personnellement à reprendre ce poste qu'il a abandonné. L'artillerie balaie le terrain devant l'infanterie saxonne; mais celle-ci ne tarde

(*a*) L'Empereur attachait une grande importance à l'occupation de ce village. Il a souvent dit à cette époque : « *Que » n'ai-je été pendant quelques minutes maître d'Aderklaa!* » On a long-temps ignoré que ce poste avait été en notre pouvoir; les rapports n'en faisaient pas mention. L'Empereur ordonna une enquête sur la conduite des troupes; et il les récompensa lorsqu'il sut comment elles avaient combattu.

Digitized by Google

pas à être repoussée. La cavalerie attaque mollement. La division française, affaiblie par le combat de la veille, se maintient courageusement vers la droite. Des fuyards saxons se jettent dans une telle confusion vers la calèche de Masséna, qu'il ordonne de charger sur eux pour les ramener à l'ennemi. Bientôt on voit accourir vers Aderklaa le généralissime lui-même (*a*) avec les grenadiers du F. M. L. d'Aspre. Il les conduit contre ce point si disputé qui couvre toute sa manœuvre. Les bataillons de Scovaux, Puteany, Brzezinsky attaquent vigoureusement, et chassent les troupes de Saint-Cyr. Celles-ci se retirent dans le plus grand désordre. Elles sont recueillies par la division Molitor qui s'avance vers le village. Dans ce combat sont blessés les généraux Stutterheim et Merville, de notre côté le général Cosson. L'archiduc Charles, après avoir reconquis lui-même Aderklaa, confie à son frère Louis et aux grenadiers d'Aspre la garde de ce poste, qui devient le pivot et l'appui de son mouvement général. Il va ensuite à sa droite pour en diriger les progrès. Il porte les grenadiers et la

(*a*) Les officiers autrichiens nous ont raconté que le prince Charles se trouvant presque seul en avant d'Aderklaa, entendit un officier français commander à ses voltigeurs d'aller s'emparer de lui. L'Archiduc se retira, et reçut une balle à l'épaule.

réserve de cavalerie dans l'alignement d'Aderklaa à Bréitenlée; allait avancer à cette hauteur les 3e et 6e corps.

Napoléon, apercevant de loin le désordre de la gauche, vole pour l'arrêter. Nos soldats couraient pêle-mêle au travers de la plaine, entraînant après eux les officiers et les généraux qui faisaient de vains efforts afin de les retenir. Masséna se fait porter de tous côtés, pour reformer les bataillons. Napoléon a vu de suite le parti qu'il peut tirer de cette circonstance. A son aspect, l'ordre se rétablit. En arrivant aux Saxons, il met pied à terre et les arrête. Il court auprès de Masséna, monte dans sa calèche, cause quelques instans avec lui, en montrant la tour de Neusiedel qui domine le champ de bataille, les clochers de Wagram et de Süssenbrunn, la direction d'Asparn. Nous cherchons à lire dans ses regards; bientôt nous apprenons que le corps d'armée va être remplacé par ceux du centre, et faire un mouvement vers Asparn. Masséna ordonne aux divisions de marcher par la gauche sur le chemin de Neuvirtshaus, qu'atteint déjà la droite du 3e corps autrichien. Il va reployer cette aile qui semble vouloir lui barrer le passage, et assurer l'île de Lobau dont les dangers ne sont pas si urgens; car Napoléon a tout prévu; la division Boudet est

à Asparn avant le jour. Le 4e corps d'armée, précédé d'assez loin par sa cavalerie légère, défile en colonne par bataillons serrés en masse, sous le feu d'une artillerie terrible qui se trouve devant la nouvelle ligne ennemie. L'Empereur avait envoyé à Masséna les cuirassiers de Saint-Sulpice; mais le canon les force à se tenir éloignés. Cependant la cavalerie autrichienne s'approche souvent du flanc et de la tête de la colonne, qui conserve la plus parfaite régularité. Alors l'infanterie s'arrête et reprend ses distances. Prête à soutenir la charge, elle se hérisse d'un triple acier. Masséna court au travers des bataillons. Avec sa figure martiale, ses yeux étincelans, il nous représente dans son char à chevaux blancs un guerrier des temps héroïques. Ce spectacle extraordinaire frappe aussi l'ennemi, et attire sur nous une grêle de boulets (*a*).

Cependant la droite de l'ennemi ayant terminé son mouvement, entrait en ligne vers dix heures. Le premier corps s'appuyait à Aderklaa gardé

(*a*) Cette marche est un des plus beaux mouvemens d'infanterie qui aient jamais été exécutés. Le brave Campi recevant du général Legrand, dans un instant critique, l'ordre de marcher au pas accéléré, commande *Pas ordinaire*, et resserre les rangs du 26e léger, labourés par le boulet. Sa fière contenance en impose à l'ennemi.

par cinq bataillons de grenadiers, et se liait avec la réserve de grenadiers que commandait le général Prochaska. Celui-ci après avoir détaché les brigades de d'Aspre, fut obligé de déployer sur une ligne celles de Muray et de Schneller; la réserve de cavalerie forma la deuxième ligne. Prochaska touchait à la gauche de Kollowrath, dont la droite ayant occupé Breitenlée par trois bataillons, s'était portée sur Neuwirtshaus. Klénau avait rencontré, en avant d'Asparn, la division Boudet. Le général français négligeant les avantages du terrain, s'était placé dans la plaine, sa gauche au Danube. Sa droite n'avait pas de soutien; l'artillerie se trouvait encore au-delà. Une charge des hussards de Liechtenstein, détachés du corps de Kollowrath, avait enlevé la majeure partie des pièces après avoir tué les canonniers. Boudet attaqué en même temps par le 6e corps, fut obligé de se retirer dans Asparn, et enfin sur la tête de pont. Klénau maître du village, avait des postes dans Essling, ses masses entre Asparn et Breitenlée. Alors, la droite des Autrichiens forme une ligne depuis le Danube jusque vers Wagram. Celle-ci s'avance entre le fleuve et le Russbach, prenant à revers notre gauche et même l'armée entière; elle menace l'île de Lobau ainsi que nos ponts. Soixante pièces de canon précèdent l'ennemi et vomissent la mort, inaper-

çues derrière les moissons qui couvrent la plaine. Rien ne semble pouvoir arrêter cette ligne marchant avec la plus fière contenance, et poussant déjà des cris de victoire. Toutefois, dans sa grande étendue, elle n'a pas de réserve rapprochée. Si nous pouvons la percer, tout est fini.

Ainsi de neuf à dix heures, la scène a changé totalement. Au point du jour, il s'agissait d'attaquer l'ennemi en franchissant le vallon assez difficile du Russbach; les dispositions avaient été faites en conséquence. Alors l'armée autrichienne s'étendait de Stamersdorf à Wagram et Neusiedel. Mainteune partie de celle-ci était venue se former perpendiculairement sur notre gauche, et menaçait fortement de ce côté notre ligne de manœuvre comme notre retraite. Mais Napoléon, en réunissant les troupes vers le centre, restait maître de les porter dans toutes les directions, de parer à tous les mouvemens, et de saisir encore la victoire. Nous avons vu qu'il s'était assuré aussi une dernière retraite par le pont de l'Embouchure. Si même l'Archiduc s'emparait d'Asparn, d'Essling et des bords du Danube entre ce dernier village et Enzersdorf, il restait à Napoléon un dernier passage qu'aucune attaque ne pouvait atteindre. A peine avait-il donné ses ordres à Masséna, qu'il revint modifier les premières dispositions de la

bataille au centre, où les troupes envoyées vers Davout étaient enfin de retour.

L'Empereur voit avec satisfaction le généralissime s'éloigner du prince Jean, descendre de ces hauteurs du Russbach où il était assez difficile de l'atteindre, se hasarder dans les plaines où l'armée française allait manœuvrer en liberté, affaiblir les points importans du centre à force d'étendre la droite, enfin agrandir autour de nos corps cet angle au milieu duquel nous allons agir. Jusque là, les Saxons et le corps de Masséna, étaient seuls engagés réellement. Napoléon va mettre en mouvement, sur une nouvelle direction, le reste de son armée réunie en avant de Raschdorf. Il va diriger les premiers efforts sur la droite de la ligne ennemie, dont les progrès commencent à devenir dangereux. Il ne perd cependant pas de vue les hauteurs de Wagram, qui sont toujours la clef du terrain et de la bataille. Macdonald avec trois divisions doit se porter par un changement de front à gauche, sur le terrain qu'abandonne Masséna, et continuer ainsi la ligne sans interruption. L'armée d'Italie et les corps de réserve appuieront son mouvement. L'Empereur fait dire à la garde, rangée par masses sur trois lignes, d'exécuter aussi un changement de front, qui la conduira en arrière de Macdonald. Il fait prévenir

en même temps Oudinot et Davout du mouvement qui se prépare; le premier doit se borner pour le moment à canonner l'ennemi, et au signal donné gravir le coteau du Russbach à l'ouest de Baumersdorf; le second doit presser son attaque, et emporter le plus tôt possible Neusiedel, où son feu servira de signal à la charge générale. C'est une grande manœuvre par le centre et en masses, que l'armée opère régulièrement sous le canon de l'ennemi. Napoléon ordonne à Bessières de couvrir le terrain que Macdonald doit occuper, et sur lequel les Autrichiens s'avancent. A mesure que la cavalerie défile devant lui, il crie à chaque colonel de charger à fond et de pointer.

Le maréchal Bessières avait réuni, dès le matin, les trois divisions de cuirassiers et la cavalerie de la garde. Mais Arrighi était resté au 3e corps; Saint-Sulpice avait été détaché au 4e. Bessières marcha à l'ennemi avec la garde et les 6 régimens de carabiniers ou de cuirassiers de Nansouty. Se dirigeant sur l'intervalle des grenadiers et de Kollowrath, il pénètre entre les bataillons formés en carré, et culbute celui de Georgy. La droite de Liechtenstein est poussée sur Süssenbrunn; la gauche de Kollowrath se reploie. Nos cuirassiers vont s'emparer de la batterie établie en avant d'Aderklaa; elle est sauvée par les régimens de Rosemberg et du Prince

héréditaire. Dans une de ces charges, le cheval de Bessières est tué d'un boulet, et le maréchal renversé violemment. La garde pousse un cri de douleur en voyant tomber un chef qui était adoré d'elle.

Derrière ces charges de cavalerie, Napoléon a préparé une barrière encore plus redoutable. Ce sont les dix batteries de la garde, dont six à pied, et quatre à cheval, en tout 60 pièces. Le colonel Drouot commande les premières; le colonel Daboville les secondes. Elles se trouvaient au-delà de Raschdorf. Vers dix heures, la tête formée des pièces de 12 arrive, conduite par Drouot. L'Empereur dit à celui-ci : *Allez dans la plaine écraser les masses de l'ennemi.* Drouot partage l'espace qui est entre les deux armées. Après avoir dépassé nôtre ligne, l'artillerie se forme en colonne par batterie. A mesure que chacune d'elles arrive sur l'alignement, elle se déploie et commence à tirer. Bientôt cette artillerie portée à une centaine de pièces occupe une demi-lieue. A dix heures et demie, elles sont toutes en action. Elles écrasent ces masses qui s'avançaient avec tant d'assurance, et font taire les batteries qui les protégeaient. Les Autrichiens tentent plusieurs fois de charger cette formidable artillerie; ils sont contenus par la mitraille qu'elle vomit. Drouot placé à la droite, donne

l'exemple et la direction. Blessé assez grièvement d'un biscaïen au pied droit, et soutenu par ses braves canonniers, il continue à les commander jusqu'à la fin de la journée. Daboville, Grenner et Laguette-Mornay ont chacun le bras emporté. Cette manœuvre audacieuse ne s'exécute pas sans beaucoup de pertes. Une partie des canonniers et des chevaux est tuée. L'artillerie ne peut plus se mouvoir. Placée entre la victoire ou la mort, elle usera jusqu'à la dernière cartouche. Bientôt la garde à pied et à cheval s'approche à grande portée, mais prête à la soutenir; bientôt aussi arrivent les premières troupes de Macdonald. Lauriston, aide-de-camp de l'Empereur, était chargé de l'ensemble du mouvement : le bulletin le nomma seul. Napoléon a depuis exprimé le regret de n'avoir pas fait mention de tous ceux qui prirent part à une action aussi mémorable. Cette véritable charge d'artillerie décida du sort de la journée. Il fallait être Napoléon pour la tenter, et les troupes de la garde pour l'exécuter.

Macdonald se trouvait à une assez grande distance du point sur lequel il devait se porter. Quelque temps était nécessaire pour retirer ses troupes engagées, pour faire les dispositions. Les bataillons de Lamarque dirigés vers Aderklaa, se formèrent successivement. Pendant assez long-temps, une par-

tie du terrain qu'ils devaient occuper, présentait un vide masqué par la grande batterie, qui seule arrêtait les progrès de la ligne autrichienne. La bataille se trouvait réduite à une lutte entre les deux artilleries. Napoléon, calme au milieu de cette épouvantable tempête, suit d'un œil attentif la marche de l'action. Il surveille chaque point; il pèse chaque événement; il juge les mouvemens de l'ennemi, le jeu de ses masses, l'intervention de ses réserves, le feu de notre artillerie, son effet réel et moral. Cependant le centre se forme. Longtemps l'Empereur se tient à la gauche de la division Lamarque; il est exposé à tant de dangers que ce général court à lui, et le supplie par cet attachement que lui porte l'armée, de ne pas rester sur ce point. Les divisions éprouvent des pertes assez considérables. Napoléon voit tomber auprès de lui de nombreuses files. L'état-major se demande tout bas : Mais qu'attend-on? quand attaquera-t-on? les esprits légers, superficiels s'inquiètent, s'indignent presque (*a*).

(*a*) M. de Laborde dit que l'Empereur fut *lent, paresseux, insouciant, irréfléchi*. Quelle lenteur que celle de l'homme qui, de l'œil et d'un mot, conduit tous les fils de cette vaste trame, étendue sur deux grandes lieues. Cet auteur n'a pas trouvé des jugemens si rigoureux dans les matériaux dont il s'est servi.

L'Empereur, impassible en apparence, attend que le moment de la victoire soit arrivé; que l'ennemi ait montré et usé ses réserves; que Davout ait assez avancé ses progrès. Les yeux de Napoléon se portent souvent à la droite, sur la tour de Neusiedel que doit attaquer le 3e corps. Souvent il demande si le feu se voit à l'ouest ou à l'est de la tour. Sur ces entrefaites arrive un aide-de-camp de Masséna, qui vient lui rendre compte des succès de Klénau. *Le canon qui est là, derrière nous*, dit l'officier, *est celui des Autrichiens*. L'Empereur ne répond pas. *La division Boudet est repoussée dans l'île de Lobau; elle a perdu ses canons.* Même silence. Dans cet instant, on aperçoit le feu de Davout dépasser la tour de Neusiedel. Napoléon se tournant vers l'aide-de-camp : *Courez dire à Masséna qu'il attaque, et que la bataille est gagnée sur tous les points.* Aussitôt, il donne l'ordre à Macdonald de se précipiter sur le centre de l'ennemi; à Oudinot d'enlever la position du Russbach; à Davout d'activer ses attaques.

Il était près de midi. L'ennemi s'approchait d'Essling, et touchait à la Lobau. Sa ligne se dirigeait par Neuvirtshaus, à l'est d'Aderklaa; et re-

M. de Ségur a fait sans plus de fondement les mêmes reproches à Napoléon, au sujet de la bataille de la Moskova.

montant le long du Russbach, s'étendait encore dans ce moment jusqu'à Neusiedel. Son artillerie grondant sur ce vaste front, le dessinait au milieu des plaines; elle se faisait surtout remarquer à la défense de Neusiedel, à l'attaque du centre, à l'île de Lobau où nos grosses pièces, tonnant contre Klénau, signalaient son approche et les dangers qui menaçaient nos ponts. L'Empereur avait présidé à la formation du corps de Macdonald. 8 bataillons déployés des divisions Lamarque et Broussier forment la tête. Les 13 bataillons restans sont ployés en colonne serrée sur les deux ailes (*a*). En réserve marchent Serras et les Bavarois de Wrède; sur les flancs, la cavalerie légère de la garde et les cuirassiers de Nansouty. Napoléon suit de loin avec les grenadiers à cheval et l'infanterie de sa garde. Il a donné la direction à Macdonald. Ce n'est pas sur Aderklaa, où les hommes et le temps se perdraient à disputer un poste dans lequel l'ennemi a l'avantage; c'est dans la plaine sur

(*a*) Tel est le rapport de l'armée d'Italie du général Broussier...; celui du général Lamarque dit que l'Empereur ayant ordonné de former les divisions en colonne (formation indiquée dans l'instruction générale), Lamarque rangea ses troupes en colonne de bataillons déployés l'un derrière l'autre à une très-petite distance. Ce général eut quatre chevaux tués sous lui; ses six ordonnances furent tués.

le centre actuel de l'Archiduc, sur le clocher de Süssenbrunn. Les succès ont été préparés par le feu de la grande batterie, et par les brèches qu'elle a ouvertes dans les rangs ennemis. Au signal de l'Empereur, la terrible masse s'élance vers le 3e corps autrichien avec le fracas et les effets de la foudre.

Vainement le prince Charles fait serrer les bataillons, doubler les lignes, avancer les réserves de la cavalerie et la droite du corps de Bellegarde; vainement cherche-t-il, ainsi que ses généraux, à ranimer le soldat en déployant la plus brillante valeur. Tout est faible contre la formidable colonne. En quelques instans elle rompt les diverses lignes. Le poste important d'Aderklaa, celui de Breitenlée, sont dépassés, pris à revers et évacués. L'armée ennemie perd une demi-lieue de terrain. Cependant à mesure que Lamarque et Broussier pénètrent au milieu, ils se trouvent presque entourés. Liechtenstein et Kollowrath ont reployé les extrémités de leur première ligne derrière la seconde; ils réunissent leurs efforts contre la colonne française. Les grenadiers se jettent sur ses flancs, le 3e corps attaque de son côté. C'est là que Wukassowich termina sa glorieuse carrière.

Macdonald éprouve des pertes considérables; mais il n'en continue pas moins à s'avancer, en

semant la terre des débris de l'ennemi et des siens. Sa mission semble remplie puisque la ligne de l'Archiduc est rompue et son centre culbuté. Néanmoins il marche fièrement au milieu des corps autrichiens qu'il pousse devant lui. Enfin, à force de combattre et de vaincre, la redoutable colonne se trouve réduite à moins de 1500 hommes. Isolée, exposée sur les flancs, elle est forcée de s'arrêter à portée de Süssenbrunn. Le sort de l'Europe est dans les mains d'une poignée de guerriers que la moindre charge peut culbuter. Que serait-il résulté, si dans un tel moment la valeureuse troupe de Macdonald eût été dispersée? Vainqueur à Wagram, ce peu de soldats réunis met l'Europe aux pieds de Napoléon. Six ans après, le même nombre écrasé le soir à l'attaque de Mont-Saint-Jean, a amené des destinées entièrement contraires? Mais Napoléon maîtrise encore la fortune. Il seconde les efforts de Macdonald et veille sur lui. Il envoie à Nansouty qui se trouve en arrière et à gauche de la colonne, l'ordre de charger l'ennemi. Les cuirassiers sont arrêtés par une grêle de boulets, qui leur fait perdre beaucoup d'hommes et de chevaux. Le même ordre est donné à la cavalerie de la garde qui est à la droite de Macdonald, sous les ordres de Walther. Elle éprouve de grandes pertes, et n'obtient pas de meilleurs résultats.

L'Empereur faisait appuyer Macdonald par les divisions Durutte, Pachtod, Serras et Wrède. Il porte la première à la gauche pour contenir de ce côté les attaques de l'ennemi, la seconde vers la droite, sur les bords du Russbach; il presse la marche de Serras et de Wrède avec leur artillerie. Il détache aussi pour les soutenir la jeune garde composée des vaillans fusiliers et des tirailleurs, qu'il met sous les ordres du général Reille en lui disant : « *Ne vous aventurez pas; car il ne reste au-* » *près de moi pour dernière réserve, que les deux* » *régimens de vieille garde.* » Aussitôt que l'infanterie arrive sur les flancs de la colonne, les Autrichiens se mettent en retraite. La forte division Durutte marche au-delà de Breitenlée, à la gauche de Macdonald qu'elle lie ainsi avec la droite de Masséna. Kollowrath fait pointer contre Durutte 12 pièces qui ne peuvent arrêter ses progrès. Celui-ci continue à poursuivre l'ennemi à droite du chemin de Léopoldau. Pachtod dirigé sur Wagram, doit franchir le ruisseau au-dessous du village, et se former sur la hauteur.

Napoléon avait préparé bien plus loin des appuis à l'attaque et aux progrès du centre. Oudinot et Davout devaient y concourir en poussant l'ennemi qui était devant eux, et en appuyant sans cesse du côté de Wagram. Leurs efforts étaient liés par

Eugène et Marmont, à ceux de Macdonald. Oudinot avait engagé la canonnade dès le matin; il la continuait afin de retarder le mouvement de l'ennemi qui se prolongeait alors sur sa gauche. Vers midi, au moment de l'attaque générale, Oudinot reçut l'ordre de franchir le Russbach. En peu d'instans la position fut emportée, l'ennemi, culbuté à la baïonnette. C'était le corps de Hohenzollern, déjà affaibli par les renforts envoyés à Rosemberg, et obligé depuis le départ de Bellegarde, de garnir vers sa droite plus de terrain qu'il n'en pouvait occuper. Bientôt, pris en flanc par Davout et forcé de se ranger en potence sur la gauche, attaqué de face par Oudinot, vivement pressé de toutes parts, Hohenzollern se retire entre Wagram et Helmhof. Il essaie d'opposer des masses, des carrés; tout est dispersé. Dans ce moment, apparaissent sur la rive droite du Russbach les troupes de Pachtod, qui formaient une des ailes de Macdonald.

Davout réunissait sous son commandement le tiers de l'armée. Une fusillade assez vive avait continué entre lui et Rosemberg. A dix heures, la moitié du 3e corps était au-delà du Russbach. Sa cavalerie avait chassé de Siebenbrunn les hussards du général Frolich. Les divisions Morand et Friant devaient marcher sur le rideau au nord de Neusiedel. En même temps, les divisions Gudin et Pu-

thod se dirigeaient vers ce village par la rive droite. Les cuirassiers d'Arrighi se portaient au centre, où l'artillerie réunie faisait un feu très-vif. Les dragons de Grouchy et de Pully, la cavalerie légère de Montbrun restaient sur la droite. L'infanterie était sur deux lignes. Il fallait beaucoup de temps pour terminer, hors de la portée du canon ennemi, cette manœuvre circulaire. Mais elle était nécessaire, d'un côté pour prendre à revers la partie faible de ce flanc, de l'autre pour ne pas dégarnir la rive droite du Russbach et se tenir assez rapproché de notre centre. Rosemberg avait rangé ses régimens en masse autour de Neusiedel, et formé en potence ceux de Kerpen et de Teuchmeister, sur les hauteurs de l'aile gauche prolongée au loin par la cavalerie. 60 pièces de canon étaient en batterie sur sa ligne.

Les troupes de Davout attaquent l'ennemi avec une grande résolution, soutenues par le feu violent des batteries des 8 divisions, qu'ont renforcées les pièces de douze et celles de Nansouty. L'artillerie autrichienne qui avait beaucoup souffert dans la matinée, possédait l'avantage de la position. Elle répond pendant long-temps avec succès, et fait éprouver des pertes à notre infanterie. Morand gravit le rideau; les ouvrages quoique imparfaits arrêtent ses efforts. Rosemberg tombe sur lui et

le repousse. Morand remonte encore, soutenu par Gilly que Friant vient de détacher avec le 15e et le 33e. Ils se maintiennent sur la crête malgré une vive résistance. Friant juge que le moment est arrivé de faire un grand effort. Il ébranle les 48e, 108e, 111e formés en colonne serrée par bataillons, et enlève au pas de charge les hauteurs qui sont devant lui. Rien ne peut arrêter ces braves régimens accoutumés à la victoire. Cependant Neusiedel tenait toujours, quoique foudroyé par la grosse artillerie placée sur un petit mamelon qui le domine à l'est. La cavalerie autrichienne conduite par Warstenleben et Cobourg, cherchant à arrêter nos progrès, gagnait le flanc de Montbrun. Elle chargea la brigade Jacquinot et la poussa vivement. Grouchy s'étant porté à droite par échelons, renversa le régiment de Blankenstein et les dragons d'Orelli, qui perdirent dans cette charge 400 hommes tués ou prisonniers. Les dragons de Riech et les cuirassiers d'Hohenzollern venaient les venger; ils furent culbutés à leur tour. Après quelques charges brillantes des deux partis, la cavalerie ennemie suivit son infanterie lorsque celle-ci se mit en retraite.

Davout s'était réservé la tâche la plus difficile. Dirigeant lui-même l'attaque de Gudin et de Puthod contre Neusiedel, il y déploya une vigueur

extrêmement remarquable. Le prince de Hesse-Hombourg défendit vaillamment ce village, avec les régimens d'Hiller et de Szluini. Sa résistance laissa le temps de faire avancer de Baumersdorf quelques brigades du corps de Hohenzollern. Ces secours prolongèrent le combat. Davout gravit enfin la hauteur après avoir emporté de vive force la gauche de Neusiedel, pendant que Puthod s'emparait de l'extrémité opposée. Il fallut recommencer l'attaque contre la tour carrée que l'ennemi avait retranchée, et qui dominant le terrain au loin était pour les deux armées le signal de la bataille. Ce poste fut vivement disputé. Mais le feu de Morand et de Friant gagna les derrières de la tour. Ce fut pour Napoléon l'avertissement de commencer l'attaque de Macdonald.

Les généraux ennemis mettaient d'autant plus d'opiniâtreté à conserver cette partie saillante des hauteurs du Russbach, qu'ils sentaient bien que le sort de l'aile gauche y était attaché; ils pouvaient même croire que le succès de la journée en dépendait, puisqu'ils voyaient encore le centre se maintenir sur le terrain conquis. Ils multiplièrent les efforts pour défendre la tour, reprendre le village, et empêcher Davout de déboucher. Les généraux Meyer, Hesse-Hombourg, Nostitz, Warstenleben, les colonels prince de Cobourg et Saldagna furent

blessés au milieu de cette vive mêlée. Les généraux Veczay et Nordmann (Français faisant la guerre à ses compatriotes) y furent tués. Tous les efforts vinrent se briser contre les sages dispositions du maréchal et la fermeté qu'il montra dans cette action où son cheval fut tué sous lui. Gudin qui combattait à ses côtés reçut quatre blessures. Enfin la tour fut emportée, et l'ennemi repoussé. Davout apercevant l'infanterie autrichienne mise dans un grand désordre par Morand, ordonna à Arrighi de charger avec ses cuirassiers. Il fallait traverser le village et monter sur la hauteur; on ne put le faire qu'en allongeant excessivement la colonne. Ces braves escadrons, qui s'étaient couverts de gloire à Essling, engagés au milieu de huit à dix rangs de baraques creusées sous terre, fusillés à bout portant par l'ennemi qui y était embusqué, firent quelques charges partielles et glorieuses. Mais ils se trouvèrent dans une telle confusion qu'il fallut les ramener dans la plaine pour les reformer. Cette division alla ensuite seconder les efforts de la cavalerie réunie à la droite. Davout ayant débouché au-delà de Neusiedel, déploya ses huit divisions et pressa vivement l'ennemi. Celui-ci essaya d'établir trois lignes en les appuyant par leur droite au Russbach. Elles présentaient avec le reste du corps d'Hohenzollern,

un angle sur lequel le maréchal dirigeait continuellement les efforts de la division Gudin. Séparée de Friant, elle fut chargée sur le flanc droit. Dupellin repoussa avec le 85e cette dernière tentative de l'ennemi. L'artillerie de Gudin fut jointe à celle de Friant à qui l'Empereur avait envoyé 7 pièces de douze. Cette belle division ainsi renforcée formait le centre du 3e corps. Davout mit beaucoup de mesure dans la poursuite de l'ennemi, parce qu'il avait à craindre sur ses derrières l'apparition du prince Jean, dont les coureurs étaient signalés par les nôtres. Rosemberg suivait la direction de Bockfluss; Hohenzollern, celle d'Helmhof.

A l'autre extrémité de la ligne, Masséna avait continué dans le plus bel ordre sa marche de flanc, devant l'artillerie qui frappait ses colonnes, et la cavalerie qui les harcelait. La tête du 4e corps arrivant près d'Essling, trouva le village plein d'ennemis, les redoutes occupées et déjà garnies d'artillerie. Le maréchal ordonna à Legrand de les faire enlever sur-le-champ. Campi et Pelleport, avec le 26e et le 18e, s'élancent et emportent la première redoute. Essling est attaqué en même temps. Les Autrichiens s'enfuient vers Asparn. Masséna appelle à lui la division Boudet. Dans ce moment même, il entend le canon du centre qui faisait

des progrès. Sans attendre d'autres ordres, il tourne la tête de ses colonnes, et charge l'aile droite des Autrichiens.

Vers une heure, la scène a encore changé pour la troisième fois. Tant est variable le théâtre des opérations militaires; tant est grande la puissance qu'y exerce le génie! Les Français ont maintenant repris l'offensive sur tous les points. Pendant long-temps, les deux lignes avaient paru stationnaires, et comme occupées à se détruire à coups de canon, de l'île de Lobau jusqu'au Russbach vers Aderklaa, et le long de ce ruisseau jusqu'à Neusiedel. Notre armée formait presque un angle droit, et semblait enfermée dans le long développement du front ennemi qui l'embrassait. Bientôt on voit cet angle se mouvoir, pénétrer comme un coin au milieu de l'ennemi. Oudinot et Davout gagnant rapidement du terrain, appuient les progrès de Macdonald, qui les favorisent eux-mêmes. Ils augmentent à chaque instant la large ouverture faite dans la ligne des Autrichiens; ils s'avancent à la hauteur du centre et de la gauche. Depuis le Danube jusqu'au milieu du plateau du Russbach, on aperçoit une immense file de baïonnettes et de sabres étincelans sous les rayons d'un soleil qui penche vers l'occident. Elle marche, précédée par les fumées de la fusillade souvent interrompues

par les noirs nuages des batteries. Elle prend à revers la gauche de l'ennemi, perce son centre; et pousse sa droite. Devant cette ligne, l'armée autrichienne dirigée par son vaillant et sage capitaine, se retire pas à pas, s'arrêtant pour faire ses feux ou pour croiser le fer.

Aussitôt que Macdonald avait été rejoint par Wrède, et qu'il avait vu s'approcher Reille avec les fusiliers, il s'était reporté en avant. Il fit tourner Süssenbrunn par la cavalerie de Sahuc dont Gérard avait pris le commandement, et marcha droit au village avec son infanterie soutenue par les chasseurs à cheval de la garde. L'ennemi se retira. Il essaya de tenir à Gerasdorf, protégé par les batteries qui garnissaient les hauteurs de Stamersdorf, et par la brigade de Kollowrath qui y était restée en réserve. Le village rempli de troupes et de canons, faisait un feu terrible. Macdonald manœuvra encore de manière à le déborder. Les chasseurs et les chevau-légers de la garde chargèrent l'ennemi qui évacuait Gerasdorf. Après avoir culbuté deux régimens de dragons et de hulans, ainsi que plusieurs bataillons, ils étaient arrêtés par des masses d'infanterie. Tombant encore sur elles, ils ramenèrent des prisonniers avec 3 pièces de canon. Macdonald bivaqua près de la route de Brünn, où la canonnade continua jusqu'à la nuit

close. Les divisions qui marchaient sur ses flancs, vinrent s'établir à sa hauteur.

L'aile droite de l'armée éprouva peu de résistance au milieu du plateau parfaitement uni du Russbach. Mais la séparation des forces de l'ennemi, dans leur mouvement sur Bockfluss et sur Helmhof, amena celle des divisions du 3e corps. Il en résulta un écartement considérable entre les troupes de Davout. Grouchy, Arrighi, Montbrun, Morand, Friant se portèrent à la suite de Rosemberg; Gudin et Puthod, sur les traces de Hohenzollern. Oudinot déploya ses troupes rangées sur trois lignes à mesure que Davout s'approchait. La 1re division (Tharreau) enleva Wagram, où elle prit deux bataillons, plusieurs canons et un drapeau; la 3e (Grandjean) occupant le centre, se dirigea au nord du village; la 2e (Frère) gagna la gauche de Davout. Les Autrichiens essayèrent de défendre le passage du Russbach et la rive opposée vers Helmhof, où cessent toutes les dominations. Le 10e léger et la brigade Cohorn franchirent le ruisseau. Secondés par les généraux Colbert et Grandjean, ils culbutèrent les masses de l'ennemi. Le 20e de chasseurs prit 800 hommes et un drapeau.

Montbrun, ayant dépassé Auersthal, fut retenu par les difficultés des hauteurs boisées d'Ho-

henleiten. Grouchy s'arrêta près du premier village. Morand s'établit vers sa gauche. Friant ayant trouvé Bockfluss gardé, le fit attaquer vers six heures; 200 Autrichiens y furent passés au fil de l'épée. Cette division bivaqua sur les hauteurs en avant du village, vers la route de Wolkersdorf; Gudin occupa Wagram, où était le quartier du maréchal. Puthod resta un peu en arrière. C'est un malheur plutôt qu'une faute que l'aile droite se soit divisée et n'ait pu atteindre Wolkersdorf si peu gardé; que la cavalerie au lieu de gravir les hauteurs d'Auersthal, n'ait pas poursuivi celle de Nostitz dans les plaines à la rive droite du Russbach. De Wolkersdorf, on aurait découvert la direction que prenaient les corps ennemis. C'est de là que François et le comité de la coalition avaient contemplé la bataille. Ils en étaient partis à midi en toute hâte, avec un immense convoi de voitures, par la route d'Ertnsbrun; ce qui prouve que la retraite sur Znaïm et sur la Bohème avait été arrêtée à l'avance.

Masséna s'était dirigé sur Léopoldau, entre Breitenlée et Hirschstadten, culbutant tout ce qui voulait tenir devant lui. La division Boudet marchant à la gauche, chassait l'ennemi des villages qui sont sur la rive du Danube. Lassalle emporté par sa bouillante ardeur, chargeait à la tête de sa divi-

sion. Il écrasa les carrés formés en avant de Léopoldau, où une balle l'atteignit au milieu du front. Ses cavaliers furieux vengèrent sa mort en sabrant tout ce qu'ils rencontrèrent. Ils poursuivirent l'ennemi jusqu'à Iedlersdorf. Le maréchal établit son quartier-général à Léopoldau; ses troupes bordèrent la chaussée de Brünn.

Les tentes de l'Empereur furent dressées entre Aderklaa et Raschdorf. La garde bivaquait autour du quartier impérial. L'armée française qui n'occupait dans la matinée du 6 juillet, qu'un espace resserré, entre Breitenlée et Groshofen, s'étendait le soir, après avoir battu l'armée autrichienne, depuis Florisdorf près de Spitz, par Bockfluss, jusqu'à Mark-Schonkirchen.

L'Archiduc se retira, avec autant d'habileté que de bonheur, de la mauvaise position dans laquelle il se trouvait. Ce prince n'avait pu diriger lui-même les attaques de ses différens corps sur une ligne angulaire de quatre lieues; aussi régna-t-il beaucoup d'incohérence dans leurs mouvemens. Chacun livra son combat isolément. Si le généralissime ne disputa pas assez long-temps le terrain et la victoire, il reploya du moins ses troupes avant qu'elles fussent engagées à ce point où la bataille peut encore être gagnée, mais où il devient fort difficile de les ramener avec ordre. Il reconnut

tout le danger de sa position, au moment où Napoléon allait partager sa ligne par l'attaque du centre sur Süssenbrunn. Il vit que l'armée était perdue avec la monarchie, si le désordre gagnait ses corps, si dans notre vive poursuite nous atteignions avant la soirée les hauteurs de Stamersdorf et de Wolkersdorf. Charles se trouvait au corps de Bellegarde pendant l'attaque de Macdonald. Vers une heure, lorsqu'il entendit le canon de Davout qui s'approchait, lorsqu'il vit les troupes du Russbach culbutées par les attaques d'Oudinot, et celles qui étaient près d'Aderklaa si vivement pressées des deux côtés, il ordonna le mouvement rétrograde du centre. Il le modéra de manière à laisser aux ailes plus avancées le temps de se reployer. Ce prince fit exécuter la retraite par échelons, et avec des directions excentriques qui tinrent l'Empereur long-temps incertain sur sa véritable ligne d'opérations. L'Archiduc expédia au plus vite des ordres à Rosemberg qu'il dirigea de Bockfluss sur Hohenleiten, et fit garder par Radetzki les défilés de Schwenwarth; le 4e corps devait suivre la route de Brünn. Hohenzollern marcha par Sauring sur Enzersfeld d'où il fila à neuf heures du soir, sur la route de Korneubourg. Bellegarde se retira d'Aderklaa, par Gerasdorf, devant Hagenbrunn; Kollowrath, de Breitenlée sur les collines

de Strebersdorf, d'où il se rendit à minuit à Kreuzenstein derrière Korneubourg. Enfin Klénau regagna les hauteurs de Stamersdorf. Pendant la nuit, ce général et Bellegarde bordèrent la chaussée de Brünn, depuis Iedlersdorf jusque vers Hebertzbrunn. Le 1er corps se porta avant l'aurore sur la route de Korneubourg. La cavalerie de Nostitz formée dans la plaine de Pillichdorf, couvrait la chaussée de Brünn et le point important de Wolkersdorf; il rejoignit ensuite la route de Korneubourg. Derrière ce rideau, l'Archiduc fit ses dispositions de retraite. Klénau chargé de l'arrière-garde avec les grenadiers et la réserve, fut placé dans la matinée du 7 à l'entrée du défilé de Rohrwald, en arrière de la plaine de Korneubourg, la droite au Danube, la gauche à Leobendorf. Ainsi l'Archiduc dirigeait son extrême gauche sur Brünn, destinait la droite moins engagée à faire l'arrière-garde, et reployait derrière celle-ci tous les corps du centre qui allaient se trouver échelonnés sur la route de la Bohème.

Les Autrichiens ont adressé à l'archiduc Jean, de vifs et justes reproches sur les retards de sa marche du 5. Charles le croyant en route, lui annonça le 6 à deux heures du matin, l'attaque générale qui devait se faire au jour, et lui prescrivit de la seconder en s'avançant sur Léopolsdorf.

Jean n'atteignit Marcheck qu'à dix heures du matin; il avait employé tout ce temps pour faire cinq lieues. Ce prince répondit qu'il ne pouvait être rendu à son poste qu'à cinq heures du soir, quoiqu'il n'eût que quatre lieues à parcourir. A deux heures, étant à Schonfeld, il reçut par Rosemberg la nouvelle que tout était terminé. Il s'avança sur Ober-Siebenbrunn, et poussa des partis sur Neusiedel, ou même, à ce qu'il prétend, sur Wagram. Jean affirme avoir eu le projet d'attaquer nos ponts; mais à la nuit il se retira sur Marcheck, où il arriva plus tôt qu'il n'en était venu.

Napoléon ne put mettre beaucoup d'activité dans la poursuite. Il aurait eu besoin de toute sa cavalerie au milieu de ces plaines. Mais il avait été obligé de détacher aux ailes deux divisions de cuirassiers. Il fallait se tenir en garde contre la cavalerie de l'ennemi. Les corps autrichiens, encore assez en ordre, gagnèrent bientôt les collines où ils avaient l'avantage du terrain, et où ils purent cacher leurs mouvemens. Au milieu de l'incertitude sur la véritable direction de la retraite, Napoléon ne pouvait ni se diviser, ni s'éloigner des ponts et de Vienne en les laissant exposés aux insultes du prince Jean. Ces circonstances favorables au généralissime rendirent sa défaite moins désastreuse. Ceux qui ont jugé cette campagne, n'ont pas voulu

en tenir compte. Cependant les pertes des Autrichiens furent immenses; ils avouent 24,000 hommes tués ou blessés, 3 généraux morts, 10 blessés, parmi lesquels était le généralissime. Selon nos bulletins, nous leur enlevâmes 20,000 prisonniers, 30 canons et plusieurs drapeaux. Nous ne perdîmes guère moins de monde qu'eux en tués ou blessés. Parmi les morts ou ceux qui succombèrent à leurs blessures, on compte les généraux Lassalle, Lacour, Gauthier; les colonels Gallet, Ransonnette, Oudet (*a*), Delga, Huin, Ducommet, Duprat; parmi les blessés, le maréchal Bessières, les généraux Gudin, Vandamme, Grenier, Vignolles, Frère, Serras, Defrance, Cosson, Sahuc, Colbert, Broussard, Leclerc, Desailly, Gilly, Beaupré, Almeras, Huart, de Wrède, Lecoq, Zettwitz; les

(*a*) L'Histoire des *Sociétés secrètes de l'armée*, et d'après elle plusieurs écrivains, ont fabriqué des romans sur la mort du colonel Oudet. On a prétendu qu'il était chef des Philadelphes, ennemis du gouvernement impérial. Ils désignent tous Oudet comme colonel du 9e. Ce régiment était commandé par le brave Gallet qui avait servi en Italie, en Egypte, toujours avec dévoûment et distinction; l'Empereur le reconnut parmi les morts, et donna des larmes à sa mémoire. Oudet non moins brave, non moins dévoué, était colonel du 17e de ligne, division Morand. Rien pendant sa vie et à sa mort, n'a pu donner lieu aux histoires qu'on a forgées sur son compte.

Digitized by Google

colonels Marin, Petit, Boyeldieu, Pourailly, Noos, Fauraire, Lemaire, Rothembourg, Sainte-Croix, Aldobrandini, Daumesnil, Corbineau..... .

L'Empereur témoigna sa satisfaction à l'armée et particulièrement au génie, à l'artillerie, aux pontonniers, qui par leurs immenses travaux avaient préparé tous ces miracles. Il éleva au rang de maréchaux Macdonald, Oudinot et Marmont. Le 7 au matin, Napoléon visita les corps d'Italie, et leur dit : « *Vous êtes de braves gens; vous vous » êtes tous couverts de gloire.* » Il embrassa Macdonald, faveur qui parut alors supérieure même au bâton de maréchal! Celui-ci attendri jusques aux larmes, s'écria : *Ah sire! désormais entre nous, c'est à la vie et à la mort!* Napoléon distribua de nombreuses récompenses à son armée, des honneurs à ceux qui étaient morts glorieusement, des décorations aux plus braves, des avancemens aux plus capables, des titres avec dotations à ceux qui s'étaient distingués depuis le soldat jusqu'au maréchal. Obligé de punir, il cacha le châtiment avec la faute. La disgrâce de Bernadotte ne fut connue que par son départ (*a*); la dissolution du

(*a*) Napoléon se plaignait du prince de Ponte-Corvo pour sa conduite après la bataille d'Essling, pour l'attaque de Wagram le 5 au soir, pour l'abandon d'Aderklaa, et pour la déroute des

9e corps, par la répartition des régimens dans les divisions (8 juillet). L'armée qui se plaignait hautement de la conduite du prince Bernadotte, qui l'accusait d'avoir augmenté ses dangers et diminué sa gloire à Wagram comme à Austerlitz et à Iéna, ne put voir sans un grand étonnement, l'ordre du jour aux Saxons inséré dans les journaux allemands. Alors l'Empereur publia dans le 30 bulletin, du 30 juillet, la dissolution du 9e corps, et fit un ordre du jour fort sévère (*a*), destiné seulement aux maréchaux et aux ministres.

Saxons dans la matinée du 6. On prétend que c'est sur le champ de bataille même que l'Empereur lui retira le commandement du 9e corps. Le surlendemain, le prince s'étant rendu au quartier impérial de Wolkersdorf, Napoléon refusa de le voir. Il partit alors pour Paris. Son ordre du jour aux Saxons fut connu à l'armée vers la fin de juillet, par son insertion dans la gazette de Francfort. On n'a pas oublié de quelle manière Bernadotte traitait les Saxons dans sa correspondance officielle (voy. le IIe vol. pag. 429). Ses officiers s'exprimaient fort durement, pendant la bataille, sur le compte de ces troupes (*Mémoires de Montholon*, tom. Ier, pag. 217). Comment a-t-il pu dire à ces mêmes soldats : « On ne vous rendra pas justice, » parce que vous êtes sous mon commandement.... » (*Lettre du général de Gersdorf*, dans les *Mémoires de Gourgaud*, tom. II, pag. 391.) On va voir quelle fut la conduite du prince à Paris et à Anvers où il tenait aux troupes le même langage qu'aux Saxons.

(*a*) Voyez les pièces justificatives de la fin de juillet.

CHAPITRE VIII.

NAPOLÉON POURSUIT CHARLES DANS SA RETRAITE SUR LA BOHÊME, ET ACCORDE L'ARMISTICE DE ZNAÏM.

Wagram est le modèle des batailles tactiques. — Charles a fait des fautes dans la disposition et la conduite de l'action; mais il a sauvé l'armée qu'il voulait ramener au milieu de l'Allemagne. — Le 7 juillet, Masséna enlève Korneubourg. — Napoléon est incertain sur la direction que suit son ennemi. — Le 8, Masséna combat à Stockerau; Davout va à Wülfersdorf; Marmont est vers Laa; les autres corps sont en réserve. — L'Empereur assure Vienne et les derrières de l'armée; il veille sur les mouvemens des princes. — Le 9, on combat à Hollabrunn, Laa et Nicolsbourg. — Charles se retire de Guntersdorf, pour ne pas être prévenu sur la position de Znaïm. — L'Empereur se dirige de Wülfersdorf sur Znaïm (10), et y achemine le reste de l'armée. — Masséna et Marmont combattent à Schongrabern et à Tesswitz. — Le 11, ces deux corps attaquent l'Archiduc à Znaïm; Napoléon arrive vers midi. — Davout et Oudinot ne peuvent rejoindre que le lendemain. — Liechtenstein vient demander un armistice, que Napoléon accorde après avoir écouté l'avis de ceux qui l'entouraient. — L'armée entre dans les cantonnemens réglés par la convention du 12.

Dans cette campagne la première bataille, celle des cinq jours, commencée à Thann le 19, terminée à Ratisbonne le 23, peut s'appeler, par une singulière exception, la *Bataille Stratégique*. Les

lignes de manœuvre furent de véritables lignes d'opérations; le champ de l'action fut un théâtre de guerre entier; chacun des mouvemens, une marche d'armée. Elle embrassa cet intervalle qu'on établit entre la tactique et la stratégie. Cependant tout fut calculé, tout fut exécuté à la minute, avec une extrême précision. Essling était une bataille d'*Ordre oblique*, dont le marteau se déployait à mesure qu'il frappait; elle dégénéra en combats de postes où la valeur triompha du nombre, et où le génie dut ajourner la victoire. Wagram est le chef-d'œuvre des batailles *Tactiques*. Elle montre dans la première journée le déploiement en avant, sur la droite et en *Éventail*, d'une armée serrée en masse et sur trois lignes. Le second jour commence par un ploiement contraire sur le centre, tandis que l'ennemi se prolonge par sa droite pour embrasser notre gauche, à peu près comme Frédéric à Lissa. Mais Napoléon, au lieu de rester immobile comme Daunn, oppose à son adversaire une contre-manœuvre *Excentrique* exécutée au milieu de l'action la plus vive, et aussi admirable par sa précision que par ses résultats.

La disposition fondamentale de Wagram est la réunion sur le centre des corps en masse; elle rend l'Empereur maître des mouvemens, du terrain et en quelque sorte des événemens. C'est la seule

où la volonté d'un homme exerce une influence directe, la seule qu'il puisse conduire entièrement lui-même. Toutes les grandes batailles de Napoléon y participent plus ou moins. Wagram présente ensuite pour principale manœuvre le changement de front vers la gauche d'une armée serrée en masse, qui se déploie en combattant sur cette extrémité de la ligne, et qui perce le centre de l'ennemi en reployant ses deux ailes. Effectivement, pendant que Macdonald marche sur la direction générale, pendant que Pachtod à la droite, Durutte à la gauche, s'avancent à sa hauteur; l'aile droite (Oudinot et Davout) se porte obliquement sur la ligne, et se forme en avant en bataille; l'aile gauche (Masséna) défile le long de cette ligne, et se met sur la droite en bataille. Telle est l'expression technique des évolutions de cette journée, les plus étendues et les plus régulières qui aient jamais été exécutées. La particularité la plus remarquable est de voir de l'artillerie, d'abord non soutenue, former pendant assez longtemps le centre de l'armée, comme la cavalerie le fit à Essling; ce qui déjoue toutes les règles et tous les systèmes.

L'Empereur attaqué et prévenu le 6, laissa l'ennemi démasquer son mouvement, l'attaqua lui-même au moment et au point favorable; en ar-

rêtant ses progrès, il assura ceux de notre armée. Rien n'avait échappé à Napoléon, ni les dangers de la droite qui avait été renforcée de trois divisions de cavalerie pour le cas où le prince Jean arriverait; ni ceux de la gauche et de l'île de Loban que d'avance il avait mise en état de se défendre seule, et où il avait envoyé la division Boudet. Cependant Napoléon éprouva de grands contre-temps pendant ces deux journées. Si l'attaque du Russbach, le 5 au soir, eût été appuyée par celle de Wagram et de Neusiedel, elle aurait probablement réussi. Dès lors l'armée de l'Archiduc était séparée en deux parties; on eût évité la grande bataille et toutes les chances du lendemain. Si Aderklaa n'eût pas été abandonné sans coup férir le 6 avant le jour, l'armée aurait été réunie en face de Wagram et de Neusiedel. Alors l'attaque avait lieu par le centre. Elle était secondée par 14 régimens de carabiniers ou de cuirassiers, par 6 régimens de dragons, par la cavalerie de la garde; avant le milieu de la journée ces corps auraient déterminé et complété la victoire, seraient retombés sur la droite du généralissime, et l'auraient refoulée sur le Danube. Si Masséna avait pu partir à deux heures, suivant l'ordre donné, il serait arrivé dès la pointe du jour à la hauteur d'Aderklaa; ce poste n'aurait point été évacué, et le centre

ennemi eût été percé au milieu de son mouvement. Ce maréchal avait vu Klénau descendant du Bisamberg; pressé par ses ordres, il n'avait pas voulu s'arrêter; car il suivait aussi de l'œil le mouvement de l'Archiduc par son flanc droit vers Wagram et Aderklaa. Si le 3e corps avait été avant le jour en deçà de Grosshofen, Rosemberg se serait de plus en plus engagé, aurait été pris à revers et pouvait être entièrement coupé. L'Empereur n'était pas obligé de courir sur ce point avec sa réserve et de la disséminer. D'un autre côté, si Masséna avait fait son mouvement quelques minutes plus tard, il pouvait former sa ligne vers Breitenlée, et se trouvait en mesure de contenir la droite de l'ennemi jusqu'à l'arrivée de l'armée d'Italie. Alors naissaient d'autres combinaisons : tant sont variables les chances de la guerre! Mais dans l'ordre adopté et avec les dispositions prises, le mal devait être moins grand, le remède plus facile et plus sûr.

L'attaque des Autrichiens était mal calculée surtout lorsqu'ils prétendent avoir eu à combattre des forces bien supérieures, devant lesquelles il devenait plus dangereux de s'étendre. S'ils voulaient absolument faire, le 6, leur mouvement entre le Danube et le Russbach, il fallait qu'avant le jour la gauche de Rosemberg fût rendue à Wagram, et qu'on

ordonnât à Jean d'agir séparément par Wittau sur nos derrières et sur nos ponts. Mais il était plus convenable de réunir le centre de l'armée entre Süssenbrunn et Wagram, pivot général des mouvemens dans cette plaine. Elle pouvait de là se porter dans un ordre renforcé sur un point quelconque du Danube. Il a régné dans ces manœuvres un mauvais système, celui des lignes étendues, celui des premières campagnes de l'Archiduc en Allemagne. On voit ici la différence de l'ordre mince et déployé avec celui des masses et des mouvemens *excentriques*. Dans la conduite de la bataille, on a commis aussi des fautes. Le 5e corps et celui de Jean, une partie de celui de Bellegarde et de Kollowrath, ne prirent aucune part à l'action. Si l'on s'était souvenu de Fontenoi; si les 1500 hommes de Macdonald eussent été entourés et chargés par les troupes réunies de droite et de gauche, par celles restées sur les hauteurs de Stamersdorf, la bataille pouvait encore être gagnée par les Autrichiens. L'Empereur n'avait pour réserve auprès de lui que les deux régimens à pied de la vieille garde; l'île de Lobau était menacée, et tout s'y trouvait dans le plus grand désordre. Charles avait beaucoup plus de forces non engagées qu'il n'en fallait afin d'exécuter cette attaque.

Obligé à un sévère ministère pour la vérité de

l'histoire et pour les progrès de l'art militaire, nous devons rechercher ce qn'il y eut de fautif dans les dispositions connues. Mais combien de particularités pouvons-nous ignorer? combien d'intrigues de cour, d'armée, combien de contretemps de toute espèce, peuvent avoir contrarié les projets du prince! Nous avons vu qu'il fut opposé à la guerre, toujours porté pour la conservation de la paix et pour les mesures modérées. Nous savons que dans les plus graves circonstances, son patriotisme a constamment surmonté les intérêts de sa gloire. Nous ne devons jamais perdre de vue que son armée était la dernière espérance de la cour de Vienne. Ces graves considérations auront réglé sa conduite dans la soirée du 6. La disposition générale de l'Archiduc aura peut-être été déterminée par quelque combinaison politique. L'Autriche faisait toujours de la diplomatie pendant la guerre; elle avait des relations très-suivies avec l'Angleterre qui opérait un débarquement à Cuxhaven, qui avait 50,000 hommes prêts dans les ports de la Manche. En ce moment, il y avait en Franconie et en Saxe des corps autrichiens qui obtenaient des avantages sur les nôtres, et dans le Tyrol des armées prêtes à sortir pour étendre les insurrections préparées. Si l'Autriche voulait conserver ces relations politiques, il fallait

maintenir le système d'opérations militaires en Allemagne, se rapprocher même du centre de ce pays. Une fois chassée en Hongrie, resserrée vers le nord par l'armée polonaise, au midi par le territoire turc, elle devait renoncer au grand plan et aux secours de la coalition. Elle était d'ailleurs exposée dans cet isolement à de graves dangers; et qui sait quelle différence il y aurait eu dans le traité de Znaïm, si l'Archiduc au lieu d'avoir l'Europe derrière lui, s'était retiré sur le bas Danube? De là, sera sorti ce plan d'opérations de Wagram, qui tenait à la Hongrie d'où l'on attendait le prince Jean, et qui était basé principalement sur la Bohème où l'on voulait rentrer. Il y avait dans cette résolution quelque chose de grand, de hardi, qui avait été prévu dans l'armée française. Mais ce n'était pas après avoir été battu que l'Archiduc devait marcher en Bohème, poursuivi par un ennemi qui ne lui laisserait aucun repos. Il aurait dû s'y porter après nous avoir chassés de la Lobau, ou même après Essling, en annonçant qu'il allait nous couper la retraite. Alors c'eût été dans toute l'Allemagne une explosion qui pouvait gagner nos frontières. Après Wagram, Charles ne s'y présentait plus que vaincu et presque fugitif.

L'archiduc Charles établit momentanément son quartier-général à Rohrbach, en arrière de Kor-

neubourg, au centre de la direction de ses colonnes. Pendant qu'il se retirait sur la Bohème, le prince Jean s'était réployé de l'autre côté de la March. Conservant le bourg de Marcheck comme tête de pont, il pouvait en sortir pour rentrer dans le Marchfeld, se prolonger par Goding afin de se porter sur Brünn et de se joindre au généralissime, enfin passer le Danube à Presbourg et tomber sur Vienne. Là il pouvait se réunir avec Chateler, Giulay et Schmidt qui s'étant avancés sur Leoben le jour de la bataille, avaient forcé Rusca à se retirer sur Rotenmann. Le prince Jean aurait rassemblé facilement en peu de jours, 45,000 hommes sous les murs de Vienne, et augmenté encore ce nombre par les corps de la Hongrie. Ceux-ci s'étaient répandus sur les derrières de l'armée d'Italie après son passage et après le départ de Marmont. Quelques-unes de ces troupes observaient Raab. Ces considérations assez graves retardèrent Napoléon pour marcher à la suite du prince Charles.

Les premiers rapports faits à l'Empereur, pendant la nuit et au jour, ne purent lui donner des renseignemens suffisans sur la direction qu'avaient suivie les colonnes de l'ennemi. Il alla sucessivement dans la matinée à Gerasdorf, à Stamersdorf, donnant des ordres suivant les nouvelles qui lui arrivaient, et tenant l'œil sur tous les points de

son horizon stratégique. Il prescrivit à Masséna de marcher d'abord à Jetelsee, de faire rétablir le pont de Spitz et la communication directe avec Vienne. Napoléon ignorait encore si l'ennemi pouvait y mettre obstacle, et annonçait que dans ce cas il s'y rendrait lui-même. Il ordonna à Vandamme qui occupait Vienne, de surveiller la rive droite du Danube jusqu'à la Leitha, et de couvrir de ce côté les ponts de la Lobau; à Oudinot, de rester en position près de Wagram; à Marmont, de suivre l'ennemi avec son corps, la division de Wrède, la cavalerie légère de Montbrun, dans la direction de Nicolsbourg, et d'arriver le plus tôt possible sur ce point; à Davout, de se porter ce jour-là sur Wolkersdorf. Le quartier impérial s'y rendit dans la soirée. On ne put y obtenir que des renseignemens incomplets sur la force des colonnes ennemies qui avaient pris les routes de Znaïm et de Nicolsbourg.

Au milieu de la nuit, l'Empereur écrivit à Davout de s'avancer à trois lieues au-delà de Wolkersdorf, à Masséna d'occuper Stokerau, nœud de plusieurs routes; il annonça à ce maréchal que les troupes dirigées vers Nicolsbourg se porteraient sur Znaïm, si l'armée ennemie marchait vers cette ville. Eugène s'était établi au *Rendez-vous*; Lamarque, à Spitz dont il préparait le pont. Ainsi Napoléon

faisant suivre l'ennemi sur Nicolsbourg par Marmont et Davout, sur Znaïm par Masséna, se tenait en réserve entre ces deux directions et à portée de Vienne, avec la Garde, le corps d'Oudinot et l'armée d'Italie. En parcourant le champ de bataille, il fit relever selon son usage les blessés qui étaient épars au milieu de ces hautes moissons. Il donna des ordres pour qu'ils fussent tous promptement secourus, sans distinction de parti. Maret et Duroc furent particulièrement chargés de ce soin. Les auditeurs restés à Vienne pendant la bataille, allèrent chercher sur ce terrain sanglant les malheureuses victimes des dangers qu'ils regrettaient de ne pouvoir partager. Conduits par M. Bignon, ils s'y rendirent avec des vivres, des médicamens, des voitures. On avait préparé à Vienne des hôpitaux considérables; et bientôt plus de 30,000 blessés y furent admis.

Dès l'aurore, les hauteurs de Stamersdorf sont abandonnées. La cavalerie légère du 4e corps prend le chemin de Korneubourg. Elle prévient bientôt Masséna que les Autrichiens occupent le défilé de Lang-Enzersdorf, et que de fortes colonnes se dirigent sur cette route. Le maréchal n'attend pas des ordres pour marcher; il court, ordonnant à la division Legrand et aux cuirassiers de Saint-Sulpice de le suivre. Nous trouvons Kor-

neubourg, petite ville entourée de murs, et un bois près du Danube, gardés par l'infanterie qui appuie sa droite au fleuve; nous voyons douze escadrons dans la plaine, neuf bataillons en arrière, de l'artillerie sur la grande route. Notre ligne se forme au-delà du Donau-Graben; l'artillerie est dirigée sur la gauche; nos tirailleurs se prolongent de ce côté. Mais l'infanterie et les cuirassiers arrivent tard. Vers sept heures, lorsque la droite s'est avancée à la hauteur de Korneubourg et du bois, Masséna fait attaquer. La ville est enlevée par le 26e qui prend 500 hommes. L'ennemi renforce son artillerie, et range en avant de Leobendorf deux gros corps de cavalerie arrivant de sa gauche. Nous crûmes d'abord que c'était la division Nansouty qui avait été annoncée. La journée se termina par une canonnade assez vive. Klénau avait évacué les magasins de Korneubourg, et manœuvra avec beaucoup d'ordre dans cette plaine.

Masséna, marchant le 8 sur Stockerau acquit la certitude que l'armée autrichienne avait suivi cette direction. Tout indiquait les traces d'un passage considérable sur la chaussée et sur ses flancs qui étaient extrêmement foulés. Les habitans et les prisonniers rapportaient que, de jour seulement, il était passé plus de cent pièces de

canon et des troupes en grande quantité; que l'Archiduc avait couché à Gollersdorf, et qu'il devait nous attendre sur les hauteurs de Mallebern. Cette position appuyée par la droite au Schmida-Bach, par la gauche au ruisseau de Gross-Mugel, s'élève en amphithéâtre, et présente plusieurs lignes avec des villages qui renforcent les divers points. Pour réserve, elle a le Ernstbrunner Wald, et pour lignes de retraite, les routes de Znaïm et d'Erdberg. Entre Stockerau et Sierendorf, Masséna trouva l'ennemi occupant le pied des positions de Mallebern, et montrant 35 ou 40 escadrons avec 12 à 15 bataillons. C'était le 5e corps du prince de Reuss qui avait relevé celui de Klénau à l'arrière-garde. L'infanterie française arriva dans la soirée, et tout se borna à un engagement de cavalerie. Le 4e corps était échelonné sur la route; Legrand et les cuirassiers à Stockerau, Saint-Cyr à Korneubourg, Molitor à Lang-Enzersdorf, Boudet à Jetelsee. Masséna avait envoyé le colonel Ameil avec quelque cavalerie le long du Danube vers Krems, pour se lier avec les postes wurtembergeois qui étaient en face de cette ville, et s'emparer des magasins ainsi que des hôpitaux. Masséna fit quelques centaines de prisonniers à Stockerau, et y enleva beaucoup de vivres.

Napoléon reçut divers rapports dans la nuit et

dans la matinée du 8. Ils annonçaient que l'ennemi se retirait sur la Bohème et la Moravie par les routes de Krems, de Horn, de Znaïm, de Laa et de Nicolsbourg; que le prince Jean semblait se porter par Goding vers l'archiduc Charles; enfin, que Giulay se rapprochait de Vienne. L'Empereur devait veiller en même temps sur ces divers points, et attendre que les mouvemens fussent bien prononcés. S'il dirigeait toutes ses forces sur la route de Znaïm, le généralissime pouvait marcher sur Brünn et se réunir à Jean; s'il s'éloignait de Vienne, celui-ci pouvait s'y porter et enlever dans cette ville nos blessés avec tous les fruits de la victoire; enfin si Charles gagnait tranquillement la Bohème, la guerre allait recommencer avec une nouvelle ardeur. A mesure que les renseignemens deviennent plus positifs, Napoléon prend ses dispositions. Il ordonne à Masséna (le 8 à quatre heures du soir) de s'acheminer avec tout son corps d'armée sur Znaïm, route centrale au milieu de celles de Brünn et de Horn; à Davout de marcher sur Wülfersdorf. Il presse à Vienne l'exécution des mesures préparées dès la fin de juin pour mettre cette capitale en défense contre le dehors et même contre l'intérieur. Il prescrit que l'armement soit élevé à 100 bouches à feu approvisionnées à cinq cents coups, la garnison à 6000 hom-

mes avec des vivres pour six mois; que le pont soit rétabli sur pilotis et la tête couverte par des fortifications indépendantes. Il renouvelle les ordres pour la défense de Passau, Lintz, Melk, Gottweig, pour la place de Raab. Napoléon porta l'armée du vice-roi à 45 ou 50,000 hommes avec les corps saxons et wurtembergeois, celui de Rusca et les régimens de dragons provisoires de Baraguey-d'Hilliers. Il chargea ce prince de veiller sur les derrières de l'armée, sur Vienne, sur les ponts, et d'observer les mouvemens de l'archiduc Jean. Eugène devait s'opposer à ses divers desseins, et surtout se réunir à l'Empereur si les princes autrichiens faisaient leur jonction. Le vice-roi envoya sur Marcheck (11) Reynier et Durutte qui trouvèrent ce bourg évacué par l'ennemi; le premier y entra; le second se rendit à l'embouchure de la March, en face de Theben. Les divisions de Macdonald gardant toujours les ponts de Spitz, restèrent sur le bas Russbach; les chasseurs à Kopfstadten. Pully cantonna à Wizzeldorf; Pachtod, à Unter-Siebenbrunn. Ces corps occupèrent jusqu'à l'armistice le pays entre la March et le Danube. Le prince Jean bordait la rive gauche.

Le 11e corps arriva à Vülfersdorf le 8 de très-bonne heure. Marmont y apprit que peu de troupes avaient suivi la route de Brünn, et que les principa-

les forces étaient sur celle de Znaïm. Autorisé à choisir sa direction selon ses renseignemens, il se porta vers la gauche pour gagner le pont de Laa sur la Taja. Davout, ayant sous ses ordres la cavalerie de Grouchy et d'Arrighi, devait soutenir Marmont; mais celui-ci lui faisant dire qu'il n'avait pas besoin d'appui, le maréchal continua le lendemain à marcher vers Nicolsbourg. Le 11e corps arriva sur la Taja dont Charles avait fait couper les ponts. Quelques troupes défendaient Laa; les nôtres s'emparèrent de ce passage (9). Davout avait envoyé à l'avance le général Grouchy, avec le 13e régiment d'infanterie légère, pour presser la retraite de l'ennemi. Nicolsbourg fut enlevé à dix heures du soir par une charge du 7e de dragons qui traversa la ville au galop et culbuta quelques escadrons. L'ennemi défendit le pont de Muschau. On prit dans Nicolsbourg 800 blessés et de grands magasins.

Masséna avait appelé le reste de son corps d'armée. Il n'attendit pas son arrivée, et porta la cavalerie en avant. Le général Walmoden, posté sur les collines de Sierendorf, voulait parlementer afin de gagner du temps, sous le prétexte de demander les passe-ports pour le prince de Liechtenstein. Quelques coups de canon déterminent sa retraite. Nous trouvons Hollabrunn occupé ainsi

que les hauteurs qui le précèdent. La cavalerie chasse celle de l'ennemi. Legrand marche au village, le 18e sur la chaussée, les Badois à gauche, le 26e dans les vignes à droite. Le prince de Reuss montre 6 à 7000 hommes de cavalerie, le double d'infanterie et beaucoup d'artillerie. Hollabrunn resserré par les collines, allongé sur la rive gauche du Gollersbach dans la direction de nord au sud, est rempli de troupes. La canonnade s'engage; les premières maisons sont enlevées; l'ennemi les reprend. Une nouvelle attaque nous livre ce poste. Mais Reuss fait avancer sa grosse artillerie qui prend en flanc la marche de nos colonnes. L'attaque se prolonge alors vers la droite. Si l'on avait bien connu le terrain, elle aurait eu lieu par la gauche, en forçant le passage du ruisseau. Nos soldats sont obligés de quitter le village, que les obus incendient; un dernier assaut nous en rend maîtres, et nous le conservons pendant la nuit. Toutefois l'ennemi occupe la route de Znaïm, où il a toujours les mêmes corps.

L'Archiduc se trouvait à Guntersdorf, à 2 lieues d'Hollabrunn. Il avait parfaitement disposé sa retraite, et la faisait avec un ordre admirable; il opposait toujours des forces supérieures en troupes et en artillerie, à la faible division Legrand qui jusqu'à ce moment s'était seule mesurée avec lui.

Le prince mettait la plus grande importance à contenir nos efforts, et à gagner le temps nécessaire pour faire écouler son armée un peu en désordre, ses parcs, ses bagages surtout, au travers des défilés de Znaïm, de Frainersdorf et de Budwitz. Il avait tenu ses divers corps rapprochés de lui afin de les opposer à Masséna. Mais le généralissime ne tarda pas à être prévenu de la marche oblique de Marmont sur Laa qui est presque aussi rapproché de Znaïm que Guntersdorf. Cette avant-garde pouvait être suivie par les autres corps français. Si elle atteignait Znaïm avant l'armée autrichienne, celle-ci poursuivie par Masséna, prise en flanc par Napoléon, resserrée sur la rive droite de la Taja, se trouvait fort compromise. L'Archiduc se hâta de diriger sur cette position importante les corps qu'il avait réunis autour de Guntersdorf. Il alla s'établir à Brenditz, sur le point dominant, où il observait les deux routes de Stockerau et de Nicolsbourg; ce prince s'y arrêta jusqu'au 12. Il renforça son arrière-garde, et lui ordonna de retarder le plus long-temps possible la poursuite de Masséna.

Marmont, ayant franchi la Taja, marchait sur Znaïm par la rive gauche. Le 10 juillet, vers onze heures du matin, il parut sur la hauteur en face de Tesswitz. Ce maréchal croyait, d'après des rap-

ports qui annonçaient le passage et le départ de l'Archiduc, ne trouver à Znaïm que l'arrière-garde. Un corps d'infanterie autrichienne vint au-devant de lui, et occupa les hauteurs de Zukerhandl; quelque cavalerie était à sa gauche. Marmont le fit attaquer par Clauzel que soutenaient les autres divisions. Delzons, avec le 8e léger et le 23e, culbuta l'infanterie, tandis que Montbrun renversait la cavalerie. Parvenu sur le grand mamelon qui s'élève entre Tesswitz et Zukerhandl, Marmont découvrit les 2e, 3e et 6e corps de l'armée autrichienne qui traversaient la Taja. Des troupes couvraient Znaïm, et garnissaient sur les deux rives la Lischen les coteaux de Tesswitz. En courant vers la droite, Marmont vit le reste de l'armée ennemie, le 1er corps, la réserve de cavalerie et les grenadiers, qui prolongeaient la ligne jusqu'au-delà de Brenditz, et qui étaient réunis en masse au-dessous de Znaïm; les parcs d'artillerie se trouvaient sur les hauteurs. Dans une telle position, il y aurait eu plus que de la témérité à attaquer. C'était déjà beaucoup de se montrer et de se maintenir sur ce terrain, à un tel éloignement des forces qui devaient soutenir le 11e corps. Le généralissime ignorait à la vérité ce qui se passait en arrière; et dans les rapports actuels des deux armées il n'avait pas intérêt à tenter une grande attaque.

Marmont fit retrancher deux fermes sur sa droite, et occuper Tesswitz. Les Autrichiens ne voulurent pas le laisser maître de ce village donnant l'entrée sur le champ de bataille de Znaïm. Ils assaillirent la brigade bavaroise du général Becker, qui se défendit avec la plus grande opiniâtreté, et qu'il fallut renforcer. Tesswitz fut pris, repris, disputé pendant long-temps, jusqu'à l'arrivée du 81e qui en assura la possession. Les chevau-légers bavarois chargèrent avec succès les colonnes ennemies, qui tentèrent vainement quelques attaques sur les autres points. Marmont resta maître de Tesswitz, et campa sur la hauteur en arrière, sa droite et la cavalerie couvertes par les fermes retranchées. Dans la soirée, M. de Bellegarde lui écrivit que l'archiduc Charles envoyait le prince de Liechtenstein à l'Empereur pour demander une suspension d'armes.

Masséna avait donné l'ordre aux divisions Carra-Saint-Cyr et Molitor de le rejoindre. Boudet, toujours cantonné à Stockerau, assurait ce point important, et observait le haut Danube, ainsi que les routes de la Bohème méridionale. Lorsque Saint-Cyr fut près d'arriver (10), le maréchal mit en mouvement la tête de sa colonne, devant laquelle l'ennemi évacuant les hauteurs d'Hollabrunn, se retira sur Schongrabern. A neuf heures, Masséna était de-

vant ce village traversé par un ruisseau ; en arrière de celui-ci, l'on découvrait sur une hauteur assez rapide une première ligne de 10 bataillons et de 15 à 18 escadrons avec 4 pièces ; à un millier de toises plus loin, une seconde ligne d'infanterie avec 8 pièces en batterie. Pendant que le village est attaqué et répond par une très-forte fusillade, Masséna porte sa cavalerie légère vers la gauche ; de ce côté la source du ruisseau était peu éloignée. Bruyères, franchissant le vallon sous le feu de l'ennemi, est grièvement blessé. A mesure que le prince de Reuss voit nos progrès sur sa droite, il fait mettre le feu à Schongrabern, et retire l'un après l'autre dans le plus bel ordre les bataillons, les escadrons. Il se reploie sur sa réserve, et laisse embusqués dans les vignes 2 bataillons avec 3 pièces ; ceux-ci, après avoir tenu quelque temps, se reploient aussi lorsqu'ils sont débordés. Il faut passer le ruisseau sur les flancs du village embrasé, arriver devant la réserve ennemie, faire une nouvelle disposition. Alors le prince se retire encore. Il gagne ainsi beaucoup de temps pour la retraite de l'armée.

L'habileté avec laquelle le général autrichien conduisit ce mouvement, mérite des éloges. Mais pressé par ce qui se passait du côté de Znaïm, il abandonna au ruisseau de Windpassing une po-

sition fort avantageuse; il disputa à peine Grund et Guntersdorf, favorables à la défense parce que le terrain s'élève progressivement. Mais il occupa en force, au nord de ce dernier village, la chaîne de hauteurs très-prononcées qui borde le bassin de la Taja. La canonnade s'engagea aussitôt; notre artillerie prit le dessus, et obligea la première ligne ennemie à se reployer. Legrand s'avança vers la gauche de Guntersdorf, Saint-Cyr, à la droite. La cavalerie chargea sur la route malgré le feu assez vif de l'ennemi. Celui-ci se retira sur la crête. Dans la soirée, nous entendions, derrière le prince de Reuss, le canon éloigné de Marmont qui augmentait nos regrets de ne pouvoir avancer plus rapidement. Les divisions bivaquèrent sur le terrain où elles se trouvaient; les cuirassiers au centre, la cavalerie légère en avant. Masséna passa la nuit à Guntersdorf. Après avoir été privé pendant deux jours des nouvelles du major-général, il apprit que l'Empereur se dirigeait de Wülfersdorf sur Znaïm. Dans ces journées, le 4e corps fit beaucoup de prisonniers, et reçut beaucoup de déserteurs. Il régnait un grand désordre dans l'armée ennemie. Nous en vîmes d'horribles traces à Guntersdorf, où les tombeaux même de l'église n'avaient pas été respectés. On nous a parlé d'un terrible ordre du jour du généralissime, menaçant

les soldats de les décimer, les officiers de les casser; se plaignant du corps de Rosemberg, de la multitude de traînards. On citait un général renvoyé... Pendant la journée, M. de Liechtenstein passa au 4e corps, se rendant auprès de l'Empereur qu'il croyait trouver sur la direction de Stockerau.

Napoléon, ayant pourvu à la sûreté de ses derrières, compensa à force d'activité les heures qu'avait fait perdre le défaut de rapports. Charles réussissait en partie dans ses desseins. L'armée française n'était pas encore sur ses traces. Le 9, pendant que Marmont arrivait seul à Laa et que Davout se dirigeait sur Nicolsbourg, le corps de Masséna, encore échelonné jusqu'aux ponts de Vienne, se mettait en marche de Stockerau. Les troupes réunies à Wolkersdorf, formant la réserve de l'Empereur, ne pouvaient atteindre Znaïm que par des chemins de traverse. Cependant, à quelques heures près, l'Archiduc manqua d'être écrasé devant cette ville. Napoléon partant de Wolkersdorf le 10 de bonne heure, apprend à Wülfersdorf que Marmont a franchi la Taja après avoir combattu à Laa; que Davout est entré presque sans résistance à Nicolsbourg, et que Grouchy vient de passer la Taja à Wisternitz. Il est évident que toute l'armée ennemie marche vers Znaïm. Napoléon se porte rapidement de ce côté.

Il arrive dans la nuit à Laa avec la cavalerie et l'artillerie de la Garde; l'infanterie et Oudinot le suivront; Nansouty prendra le chemin de Schrick à Mistelbach et Staatz. Marmont est prévenu qu'il va être appuyé, et qu'il doit presser vivement l'ennemi. Davout qui a déjà dépassé Nicolsbourg, reçoit l'ordre de se diriger sur Znaïm. Masséna est averti de la disposition générale. Il formera le pivot de la grande conversion que l'Empereur exécute par la droite. Cependant Davout était à une douzaine de lieues de Znaïm; Napoléon, à 14; Oudinot, encore plus loin. Il était difficile que ces corps pussent être rendus avant le 12. Marmont se trouvait isolé au milieu de l'armée ennemie. Masséna était à 4 lieues, avec deux divisions d'infanterie et deux de cavalerie fort affaiblies. Il y avait dans la position du 11e corps et dans la marche de Masséna, une audace qui en imposa à l'Archiduc.

Marmont fit bonne contenance dans la matinée du 11. Masséna partit de très-bonne heure pour Znaïm. Les superbes positions de Jetzeldorf, la Bulka marécageuse et bordée de bois, deux excellentes dominations couvertes de vignobles, étaient abandonnées. L'ennemi se retira sur les bords de la Taja. Masséna y arriva à dix heures du matin, avec la division Legrand. Znaïm entouré de murs, appuyé vers l'occident aux rochers escarpés de la

Taja, vers l'orient aux pentes de la Lischen, domine les environs. Le terrain descend de tous côtés jusqu'au pont de Schallersdorf, où la rivière se recourbe à angle droit vers Tesswitz qui est à l'embouchure de la Lischen. Ces eaux environnent le coteau de Znaïm, et en font comme une position retranchée, large au midi de 1800 toises et d'égale profondeur. Sur la rive gauche de la Lischen est le plateau de Tesswitz; au-delà d'un vallon, celui de Zuckerhandl; ces collines arrondies se rattachent vers Brenditz. La seconde a des pentes plus escarpées, et forme vers son extrémité méridionale une sommité dominante, à 700 toises de Tesswitz et de Zuckerhandl. Sur cette sommité fut la première position de Marmont, et l'emplacement des tentes de l'Empereur. Brenditz était le quartier-général de Charles, d'où tenant le nœud de contreforts, il était encore maître des chemins de Budwitz et de Brünn. L'ennemi avait garni d'infanterie les rives boisées de la Taja, et barricadé le pont. Il avait travaillé pendant la nuit; quatre épaulemens couvraient son artillerie sur le rideau de Klosterbruck fortement occupé ainsi qu'un magasin.

Le 4e corps fut reçu par une vive fusillade et par le feu des batteries. Ce terrain en amphithéâtre fut bientôt reconnu, malgré les arbres qui le cachaient. Masséna canonna le pont pour éloigner les tra-

vailleurs et l'artillerie. Les premières pièces et les bataillons qui les soutenaient reculèrent un peu. Mais les batteries couvertes continuaient à tirer ; et il partait du bois une fusillade qui arrêtait tout. Cette position bien appuyée par le vallon de la Taja, était complètement enfilée par le terrain qui se trouve au-delà. Quelques canons ayant été portés à gauche sur le coude de la rivière, prirent en flanc le rivage opposé, le pont et l'ennemi qui fut forcé de se retirer. Pendant qu'on débarrassait le pont, les voltigeurs et la cavalerie légère passèrent à divers gués; l'infanterie les suivit bientôt en colonne. On voyait les plateaux de Tesswitz et de Zuckerhandl couverts de troupes. Dans ce moment, on entendait le canon gronder sur les deux lignes opposées ; il resta long-temps stationnaire. Bientôt Legrand attaque, et débouche du pont avec la brigade française; il jette à droite le 26e régiment qui, gravissant le rideau de Alt-Schallersdorf, s'empare du magasin et des ouvrages. Le 18e enlève Klosterbruck rempli d'infanterie. Ces deux braves régimens se portent en avant avec plus de résolution que de prudence. Nos tirailleurs sont à mi-chemin de Znaïm, au pied du dernier rehaussement. La ligne les suit de près. La brigade badoise arrive bientôt derrière les 26e et 18e. Masséna fait soutenir Legrand par le

11e régiment de cuirassiers qui se place dans la plaine à droite du pont. La cavalerie légère lie Marmont avec le 4e corps. L'Archiduc a reployé ses pièces autour de Znaïm, d'où il fait un très-grand feu. Mais il renforce bientôt sa ligne et la reporte en avant. Nos tirailleurs sont obligés de céder du terrain. Les régimens arrêtent l'ennemi. Il s'avance également dans la direction de Tesswitz pour empêcher Marmont de déboucher, et pour retarder notre jonction. Charles renouvelle souvent les attaques contre la division Legrand, qui lutte avec gloire pendant la plus grande partie de la journée contre des forces très-supérieures.

A midi, l'Empereur est au 11e corps; il attend les troupes qui le suivent. De leur arrivée dépendent de grands événemens. Sur cette hauteur qui domine au loin, Napoléon voit parfaitement l'armée ennemie réunie autour de Znaïm. A l'extrême droite, devant Masséna, combat le 5e corps ayant en seconde ligne une partie de la réserve de grenadiers, dont quelques bataillons garnissent le pourtour de la ville. Les 2e et 3e corps sont devant Tesswitz et Zuckerhandl; le 6e, vers Brenditz; la cavalerie, sur les hauteurs entre ce village et Znaïm. Ainsi cette armée occupe autour de la ville, sur un excellent terrain, une position circulaire très-favorable à la défense, mais très-mauvaise pour

manœuvrer, surtout en retraite. Forte vers la droite, elle est très-accessible sur la gauche par les plateaux découverts de Winau, et protége mal par la route de Budwitz son unique ligne d'opération. L'ennemi débordé sur ce flanc se trouverait coupé et acculé contre le vallon difficile de la Taja. C'est sans doute d'après ces données que Napoléon fit les premières dispositions, afin d'entretenir le combat vers Znaïm, et de prolonger la droite de Marmont ainsi que la cavalerie, dans la direction de Brenditz. Il importait pour cela de ne rien presser vers Tesswitz.

Cependant l'Archiduc continuait à renforcer ses troupes en face de Masséna. Il augmentait son feu sur cette partie de la ligne, principalement sur le pont. Vers une heure ou deux, les Autrichiens gagnaient du terrain à la droite de Legrand. Raymond, chef de bataillon du 26e, court à eux, les arrête, et perd la vie en rendant ce dernier service. Masséna fait entrer en ligne les derniers bataillons de cette division, tenus jusque là en réserve. Saint-Cyr n'arrive pas encore. Il survient une pluie si forte et si épaisse, un orage si terrible, que l'air est obscurci, et qu'en un instant tout est inondé. Les armes ne peuvent plus faire feu. Le combat reste suspendu. Dans ce moment, l'ennemi mettait en marche l'élite de ses grenadiers; un mil-

lier d'hommes poussaient devant eux sur la chaussée quelques-unes de nos compagnies. La route est encaissée; de la hauteur on n'apercevait pas ce qui s'y passait. Nos troupes furent ainsi débordées sans s'en douter. Arrivant aux premières maisons de Schallersdorf, les grenadiers trouvèrent un demi-bataillon du 18e, chargé de les défendre, renfermé pour s'abriter contre la pluie. La colonne ennemie traversa le village, s'empara du pont, y saisit les généraux Fririon, Stabenrath et Lazouski.

Masséna prévenu de cette attaque, avait ordonné aux cuirassiers déjà arrivés au-delà du pont, de se porter sur la chaussée. Le terrain était si détrempé par la pluie, qu'ils ne purent se mouvoir. Alors le maréchal court au 10e, et lui donne l'ordre de charger. Ce régiment conduit par Lhéritier, franchit le pont et se précipite sur les grenadiers ennemis. Il pénètre au milieu de leur colonne, la traverse dans toute sa longueur, la foule aux pieds, atteint les derniers rangs qui ne peuvent même lui échapper. Les cuirassiers parviennent jusqu'au faubourg de Znaïm, et se trouvent ainsi quelques instans au milieu de l'armée ennemie, étonnée de tant d'audace. Huit cents grenadiers restèrent nos prisonniers. Dans le même moment, arrivait Saint-Cyr qui passa à l'autre rive de la Taja pour sou-

tenir Legrand. Les hauteurs furent réoccupées; notre ligne s'établit sous les murs de Znaïm. La batterie qui était à la gauche s'avança jusqu'au-delà d'Edlspiz. Elle prit de flanc le canon et les troupes de l'ennemi; elle fit tant de mal que le prince de Reuss allait lui opposer une batterie triple. C'est contre la position de Znaïm, le meilleur moyen d'attaque.

Les progrès des Autrichiens n'avaient pas échappé à Napoléon. Ils menaçaient le centre de la ligne de feux qui s'était établie depuis le coude de la Taja jusqu'au dessus de Gukrowitz. L'Empereur ordonna alors à Marmont de déboucher de Tesswitz. Celui-ci franchissant le pont de la Lischen, gravit la hauteur sous un feu très-meurtrier. Les Bavarois donnèrent des preuves de zèle et de courage. Ils firent des pertes assez considérables au milieu des vignes et dans le chemin creux qui conduit à Znaïm. Mais ils gagnèrent la droite du 4e corps, et s'avancèrent aussi sous les murs de cette ville, où l'Archiduc se trouvait resserré de tous côtés.

Napoléon pressait la marche des corps d'Oudinot et de Davout. Leur présence était d'autant plus nécessaire, qu'on annonçait l'arrivée du prince de Liechtenstein pour traiter d'un armistice. Dans un arrangement que la nécessité imposait à l'ennemi, les conditions devaient dépendre

de la situation des deux armées. Napoléon pouvait se regarder comme maître du plateau de Znaïm, qu'un dernier effort allait enlever; mais il n'avait pas assez de forces pour gagner par la droite, vers Brenditz, la route de Prague. Alors l'Archiduc pouvait se retirer pendant la nuit et atteindre Budwitz, en faisant occuper fortement les défilés de Frainersdorf. Quelque diligence qu'eussent faite Davout et Oudinot, la tête de leurs colonnes n'était le 11, à sept heures du soir, qu'à Erdberg où arrivait la division Gudin. Le 3e corps qui se portait sur le pont de Wisternitz, revenait à marche forcée. Celui d'Oudinot, passant la Taja au-dessous de Joslovitz, devait être réuni à neuf heures du soir, et se mettre en mouvement une heure avant le jour; son quartier-général était aussi à Erdberg. Il y avait encore 4 lieues à faire pour atteindre le champ de bataille; on ne pouvait donc compter sur ces troupes avant huit heures du matin.

Masséna, poussant vivement l'attaque de Znaïm, avait occupé les premières maisons au dehors de la ville. La fusillade s'était établie dans les faubourgs. Marmont avait gagné du terrain sur le chemin de Tesswitz et dans le vallon de la Lischen. Une partie de sa cavalerie s'était avancée sur le plateau de Tesswitz; le reste avait marché par

les hauteurs dans la direction de Winau. Le généralissime retirait successivement ses batteries sur Brenditz. Les lignes ennemies se trouvèrent bientôt entre ce village et Znaïm. Leur cavalerie s'étendait d'abord sur Winau; elle en avait été chassée par la nôtre qui se rapprochait beaucoup du quartier-général de l'Archiduc et de la route de Prague. Vers sept heures du soir, au moment où Masséna va faire attaquer Znaïm défendu par cinq bataillons de volontaires de Vienne, les cris de *Paix! Paix! Cessez le feu!* se font entendre. L'Empereur a fait annoncer par Marmont qu'il accède à la suspension d'armes demandée par l'ennemi. Marbot et Daspre sont envoyés des deux côtés pour arrêter le combat. Mais tel est l'acharnement des soldats, que ces officiers sont blessés l'un et l'autre au milieu des mouvemens qu'ils se donnent pour suspendre le carnage.

La mission de conclure l'armistice avait été confiée par l'Archiduc au prince Jean de Liechtenstein; choix d'un heureux augure, qui convenait fort à Napoléon parce que ce général avait déjà négocié la paix de Presbourg. Il arriva de nuit au quartier-impérial. L'Empereur tint dans sa tente une sorte de conseil, où se trouvaient Berthier, Davout, Maret (*a*), Lariboissière, Duroc

(*a*) Comme les ministres de Charles XII, ceux de Napoléon

et quelques autres. Chacun put dire son avis; c'est de l'un des interlocuteurs que nous tenons ces détails précieux. Il s'agissait des destinées de l'Europe entière, puisque le sort de l'Autriche allait dépendre de la détermination prise. Berthier dit que c'était une question toute militaire, et insista sur ce point. Il prétendait, ainsi que la plupart, qu'il fallait profiter de l'avantage des positions qu'on avait gagnées sur la droite, et des renforts qui arriveraient, pour attaquer vivement le lendemain, pour en finir avec cette Autriche, irréconciliable ennemie de la nouvelle France, et qui ne cesserait de violer les traités les plus solennels. D'autres, sans mettre en doute les

le suivaient sur le champ de bataille, et traitaient les affaires au milieu des coups de canon. Les comtes Maret et Champagny étaient le 5 juillet au matin sur le bord du Danube avec les aides-de-camp de l'empereur Alexandre. Ceux-ci plaisantaient sur la prétendue retraite des Autrichiens; ils annonçaient qu'on les trouverait bientôt en position, et que les boulets viendraient en plus grande quantité que ne le voudraient. Leurs Excellences. Champagny releva ces propos légers avec une hauteur qui en imposa aux jeunes étrangers. Ceux-ci apprirent alors qu'ils avaient affaire à l'un des officiers les plus distingués de l'ancienne marine. Le lendemain ces deux ministres allant rejoindre leur souverain vers l'attaque du centre, rencontrèrent les aides-de-camp russes qui s'éloignaient en disant que le feu était trop animé pour de simples amateurs.

résultats d'une attaque, croyaient à la possibilité de voir l'armée ennemie s'échapper pendant la nuit. Ils craignaient, si le prince Charles rentrait en Bohême, le soulèvement général de l'Allemagne, la déclaration de la Prusse et de la Russie. Portant les yeux dans l'avenir, ils regardaient les dangers qui menaçaient la France du côté du nord, comme plus éloignés mais non moins redoutables. Ils montraient le nouveau système de politique qui venait de se dévoiler au milieu de cette guerre, les vrais sentimens d'Alexandre et la lutte imminente entre le Nord et le Midi. Ils en déduisaient la nécessité de conserver et même de ménager l'Autriche qui avait beaucoup d'intérêts analogues à ceux de la France; de la ramener en lui accordant l'armistice qu'elle demandait, et en faisant une paix stable où l'on prendrait tous ses avantages. Ils présentaient l'utilité de terminer la lutte, afin de pouvoir se livrer entièrement à la guerre d'Espagne, où deux cent mille hommes des meilleures troupes françaises étaient abandonnées à la mésintelligence des maréchaux et à des projets contraires aux intérêts de l'Empire. Les partisans de l'attaque répondaient que, si l'Archiduc réussissait à rentrer en Bohême et à se réunir aux forces qui s'y trouvaient, l'Empereur pourrait appeler les corps de Lefebvre, de Junot, de Jérome, et que

l'avantage serait encore de son côté. Ils revenaient sur les griefs anciens et nombreux de la France contre l'Autriche. Ils objectaient cette guerre d'extermination et de soulèvement, si contraire aux droits des gens, dont la source était dans les intérêts particuliers de l'oligarchie et des souverains qui voulaient renverser tout ce qui tenait à la Révolution. Enfin ils représentaient la nécessité de prévenir ces coalitions sans cesse renaissantes, en divisant l'Autriche qui était perpétuellement leur point de réunion. Ils ajoutaient, relativement à l'Espagne, que l'Empereur n'y serait pas plus tôt rentré, qu'une nouvelle guerre éclaterait en Allemagne et embraserait peut-être tout le Nord. Les amis de la paix insistaient sur l'obligation de maintenir à peu près dans son état actuel l'équilibre de l'Europe, et même de laisser les puissances assez fortes pour arrêter le bouleversement général qu'elles venaient d'organiser avec tant d'imprudence. Ils développaient les suites de ce danger, qui étaient à craindre pour tous; la difficulté de frapper maintenant les divers membres de cette ligue qui se couvraient des voiles d'une frauduleuse politique. Enfin ils espéraient que de tels bienfaits et de si hauts intérêts dissiperaient les plus aveugles préventions, et dompteraient les inimitiés les plus envenimées. Jusque sous la tente,

au milieu de cet appareil guerrier, l'intérêt des peuples ne fut pas oublié. De bons Français dirent qu'il importait de faire cesser l'état de guerre qui tenait tout en suspens, ou du moins d'en laisser peser à la face de l'Europe, la responsabilité sur les cabinets; d'accorder une paix qui donnerait à la nation des garanties qu'elle n'avait pu trouver dans le gouvernement toujours menacé de Napoléon. Celui-ci, qui, par magnanimité, par bonté autant que par politique, inclinait vers la paix, pardonna comme il l'avait fait en 1805, alors qu'il était encore plus à même de frapper et de détruire son ennemi. Il termina tout débat en disant : « *Il » y a eu assez de sang de versé,* » et en ordonnant au major-général de signer l'armistice.

Cette convention fut conclue par les chefs d'État-major des deux armées, le prince Berthier et le général Wimpfen. D'après les conditions, l'armée française occupait le terrain compris intérieurement dans les lignes suivantes : la frontière de la haute Autriche vers la Bohème, celle des cercles de Znaïm et de Brünn, la March jusqu'au confluent de la Taja, à partir de ce point et depuis S. Jean la route de Presbourg, le cours du grand Danube jusqu'à Raab, la rivière du même nom, les frontières de la Styrie, de la Carniole, de l'Istrie et Fiume. Les troupes autrichiennes devaient éva-

cuer Gratz, Brünn, Sachsenbourg, le Tyrol, et le Voralberg. Les armées de Pologne conservaient les positions occupées au moment de la signature. L'armistice devait durer un mois, et de plus quinze jours d'avertissement. Sur les réclamations de l'Archiduc présentées par son chef d'état-major, il fut conclu des articles additionnels qui déclaraient que l'armistice était commun aux troupes alliées des Français, et que l'avis en serait envoyé au commandant de l'armée russe; enfin que des commissaires (les généraux Dumas et Rothkirch) seraient chargés de l'exécution de ce traité. Il avait été convenu que les limites des deux armées vers l'Allemagne seraient celles de la Confédération du Rhin, et que chacun retirerait de son côté les troupes qui les auraient dépassées. La possession de Fiume fut fort discutée et soumise à la ratification expresse de l'Archiduc, sans doute comme le dernier point par lequel l'Autriche pouvait communiquer avec l'Angleterre et avec la Méditerranée. D'après cet armistice, plus d'un tiers du territoire autrichien, comprenant 8 millions et demi d'habitans, fut occupé par l'armée française.

Napoléon distribua ses corps dans les pays cédés par l'armistice. Les 3e et 4e cantonnèrent dans les cercles de Brünn et de Znaïm; le 11e, autour de Korneubourg; le 2e, à Spitz et en avant de Vienne;

Saint-Sulpice, Arrighy et Nansouty, en avant de Spitz, à Stockerau et vers Laxembourg; les Wurtembergeois, sur le Siemering; les trois divisions bavaroises à Lintz. Eugène alla avec une partie de l'armée d'Italie à Presbourg et sur la March; Macdonald avec l'autre, à Gratz et Klagenfurth. Les corps furent barraqués dans des camps réguliers; et les chefs eurent ordre de s'occuper activement de la discipline, de l'instruction, de l'habillement, de l'armement et de l'équipement.

L'Empereur reporta de suite son quartier-général à Schonbrunn, où il était rendu le 14. Avant de quitter le camp, il donna une audience d'une heure au prince de Liechtenstein. Il le chargea de porter à son souverain l'assurance de ses dispositions pour le rétablissement de la paix, et l'invitation d'ouvrir des négociations.

CHAPITRE IX.

ÉVÉNEMENS QUI SUIVENT L'ARMISTICE DE ZNAIM; OUVERTURE DES NÉGOCIATIONS POUR LA PAIX.

François ne reconnaît l'armistice que le 18 juillet, et se prépare à la guerre. — Kienmayer, ayant réuni les corps d'Am-Ende et de Radivojewich, bat Jnnot à Gefrees (9) pendant que Jérôme s'arrête à Dresde. — Il marche ensuite contre ce prince qui se retire d'Hof sur Schleitz (14). — Napoléon voyant que l'armistice est violé de toutes parts, donne des ordres à Davout (20), et envoie Lefebvre pour pacifier le Tyrol. — François prend le commandement de ses armées et les renforce. — Il compte sur les Russes et sur les Prussiens; il renouvelle ses engagemens avec l'Angleterre. — Celle-ci fait un débarquement à Cuxhaven (7); les pays voisins se soulèvent. — Brunswick marchant vers le nord, enlève Halberstadt (29), combat les troupes de Rewbell (1er août), et s'embarque pour Héligoland. — Les Autrichiens changent totalement leur système de guerre, et se jettent dans la Hongrie. — Alors Napoléon prend de nouvelles dispositions. — Les négociations traînent en longueur; les conférences ne commencent que le 17 août. — Le parti de la guerre s'agite dans toute l'Europe pour empêcher la paix.

Le vainqueur voulait la paix et l'offrait à des conditions assez favorables, si on les compare à celles qui ont été imposées en d'autres circonstances; le

vaincu voulait la continuation de la guerre. Le déplorable état où se trouvait réduite son armée, put seul décider l'Autriche à reconnaître l'armistice que son généralissime avait obtenu. Celui-ci usant des pouvoirs illimités qui lui étaient confiés, l'avait demandé et l'exécutait de bonne foi. Retiré à Budwitz et ensuite à Iglau sur les frontières de la Bohème, il s'occupait de remettre de l'ordre parmi ses troupes; il cherchait à ranimer leur esprit et leur confiance. Tout prouve que l'Archiduc désirait la paix parce qu'il sentait plus que jamais combien elle était nécessaire à son pays et à sa famille. Mais le parti qui était opposé à ce prince dans la cour d'Autriche, qui voulait la guerre à tout prix, qui loin des champs de bataille décidait les questions militaires, prit de nouvelles forces au milieu des revers du généralissime et des malheurs de la patrie. François s'était retiré en toute hâte de Wolkersdorf sur Znaïm, accompagné probablement de cette diplomatie ambulante qui fit tant de mal à son pays et à lui-même. On est en droit de se demander par quel motif ou par quelle intrigue, ce souverain quitta la ligne de la Bohème; pourquoi il se rendit vers la Hongrie par un grand détour, au lieu d'y aller de Wolkersdorf. Le 14 juillet, il était à Komorn.

En reconnaissant que la trève avait sauvé l'ar-

mée autrichienne, cette cour fugitive se montra irritée des conditions. On inspira à l'Empereur, la résolution de ne pas la reconnaître, et même de profiter de l'éloignement des troupes françaises pour agir sur la rive droite du Danube. On voulait enlever Raab, réunir à Kormend les troupes des archiducs Jean et Palatin, de Giulay et de Chateler, menacer les lignes de communication de Napoléon. François prescrivit à Jean (14 et 15) de vive voix et par écrit « de ne tenir au-» cun compte de l'armistice, et de n'exécuter que » les ordres qui seraient signés de sa main. » Les dépêches du prince Charles et l'avis officiel de la convention conclue ne changèrent rien à ces résolutions. Des ordres furent donnés en conséquence à tous les corps. Giulay se retirait devant Macdonald; mais il avait déclaré qu'il ne reconnaissait pas la trève. Le gouverneur du château de Gratz avait fait la même réponse (21) au maréchal qui arrivait devant cette ville. Le général Schmidt avait écrit le 23 à Rusca « que non-seule-» ment le général Buol et lui n'avaient pas reçu la » communication d'un armistice, mais au contraire » l'ordre de n'évacuer ni le Tyrol ni le fort de » Sachsenbourg, sans un écrit de la main de l'ar-» chiduc Jean.» Le généralissime avait pourtant envoyé directement ses ordres à Giulay, à Chateler,

à l'archiduc Jean et dans le Tyrol. Ainsi l'anarchie régnait dans l'armée ennemie, et bientôt dans le gouvernement.

Cependant l'empereur d'Autriche reconnut l'armistice le 18, soit qu'il y fût déterminé par le prince de Liechstenstein qui avait pu lui faire connaître le véritable état des choses, soit que l'arrivée de Napoléon à Schonbrunn, et la marche de Macdonald sur Gratz eussent changé ses résolutions. Mais en cédant momentanément à la nécessité, cette cour conserva toujours les mêmes projets. Jean fut rappelé de Papa à Komorn. Là se trouvait Metternich, l'ancien ambassadeur d'Autriche à Paris, ainsi que les envoyés des puissances; parmi ceux-ci, l'on remarquait lord Bathurst, aujourd'hui ministre de la Grande-Bretagne, et lord Walpole, l'agent le plus actif des Anglais, qui fut chargé d'une mission secrète à Vienne pendant toute la campagne de Russie. L'Archiduc proposa et il fut arrêté que la grande armée autrichienne marcherait par la Moravie, Hradisch et la vallée du Waag, autour de Komorn; que le corps d'Italie s'établirait entre Kormend et la Croatie de manière à pouvoir se porter rapidement sur la Raab; que l'insurrection hongroise se rassemblerait à Papa entre les deux armées; que celle de Croatie rentrerait dans son pays afin de se renforcer et de

recevoir les levées des contrées voisines. On convint d'observer les conditions du traité, à cause du mouvement des troupes. Mais on devait se hâter le plus possible pour recommencer la guerre en s'avançant au milieu de l'Autriche avec toutes les forces réunies. Alors il fut décidé sans doute que le prince Charles perdrait son commandement, et que François le prendrait lui-même, quoique cette résolution ne soit indiquée que par un billet du lendemain. M. de Grünne attribue le remplacement du généralissime à Stadion qui, à toutes les époques, eut la principale part aux guerres contre la France, et qui dans ce moment dirigeait encore les affaires de l'État.

Ceux qui avaient exercé une telle influence sur les déterminations de l'empereur François, purent aussi modifier ou retarder les ordres donnés. Effectivement le Tyrol persista dans la révolte et ne fut évacué par les Autrichiens qu'un mois après l'armistice. Le général P. Knesewick s'étant emparé de Knin, d'Oztrovitza, de Sebenico, attaquait vivement (24 juillet) Zara libre par hasard du côté de la mer. Deux jours après (26), le major Dumontel occupait Laybach, assiégeait le château, dominait dans la Carniole et menaçait Trieste. Il ne se retira que le 29. Le général Lespine qui était à Lippa, soulevait les landwehrs de ces con-

trées; il alla s'établir sur les hauteurs de Fiume, port dont les commissaires de l'Autriche, disputèrent long-temps la possession.

L'exécution de l'armistice éprouva un peu moins de difficultés dans le Nord où les troupes se trouvaient sous le commandement particulier du généralissime. Il avait envoyé Kienmayer, général de quelque réputation, avec des renforts de cavalerie, pour prendre le commandement des corps autrichiens dispersés dans la Franconie et dans la Saxe. Celui-ci avait réuni vers Nossen, à la fin de juin, les troupes d'Am-Ende et de Brunswick. Renvoyant les nouvelles levées et les landwehrs dans les montagnes afin d'en garder les défilés, il s'était acheminé avec les meilleures troupes par Frankenberg sur Chemnitz, répandant le bruit qu'il retournait vers Halle. Mais il se dirigeait en effet par Zwickau sur Plauen, où il joignit le 3 juillet Radivojevich qui se retirait devant Junot. Kienmayer se trouvant avec 12 ou 15 mille hommes entre les corps de Jérôme et de Junot, se porta au-devant du dernier dans la direction de Hof. Le général autrichien avait un grand avantage sur ses deux adversaires, celui de l'unité de commandement et de l'expérience.

Jérôme avait de l'infanterie encore peu formée, 2000 hommes de bonne cavalerie, avec une excel-

lente artillerie, créée et dirigée par le général Allix. Tandis qu'il aurait dû ne pas quitter la poursuite de Kienmayer, le jeune souverain se rendit à Dresde dans une direction diamétralement opposée à celle de Junot et des Autrichiens. Il n'en partit que le 4; le 7, il était à Lichtenstein, près de Zwickau, où il s'arrêta jusqu'au 9, tenant l'avant-garde de Dalbignac à Plauen, et attendant l'arrivée du corps de Junot à Hof le 10 ou le 11. Dans une telle situation, il fallait ou presser vivement Kienmayer pour l'écraser entre les deux corps, ou le tourner pour opérer leur jonction. Sans cela le général ennemi, quoique moins fort, pouvait les battre l'un après l'autre. On annonçait dans ce moment qu'un nouveau corps autrichien, commandé par l'électeur de Hesse, se montrait vers Sebastianberg et Komotau. L'inquiétude causée par cette apparition put arrêter la marche de Jérôme, et occasioner le retard qu'on lui reproche. Le roi ordonna à Thielmann qui flanquait sa gauche de chasser les Autrichiens de Komotau où celui-ci entra le 9.

Que cette manœuvre de l'Électeur fût ou non le résultat des dispositions de Kienmayer, celui-ci en profita habilement. Il était le 9 juillet à Gefrees, embranchement de la route de la Bohême par Egra, et y rencontra Junot qui s'avançait tranquil-

lement vers le roi de Westphalie. Kienmayer attaqua ce corps fort inférieur en forces et formé de nouvelles levées. Junot avait pris une bonne position derrière le défilé de l'Oelsnitz. Dès lors le nouveau duc ne se montrait plus ce soldat si déterminé des premières campagnes de Napoléon. Cependant le combat fut opiniâtre et honorable pour nos conscrits; il se prolongea plus de sept heures. Junot se retira à Berneck et de là sur Bareuth; il continua son mouvement de retraite par Amberg, direction fautive qui attirait l'ennemi sur Ratisbonne et sur notre ligne de communication.

Jérôme qui arrivait le 10 à Hof, au rendez-vous donné à Junot, fut fort étonné d'y voir de la cavalerie autrichienne que suivit bientôt après le corps entier de Kienmayer. A l'approche de l'ennemi dont les forces étaient exagérées par les rapports, Jérôme se reploya sur Schleitz. Le 14 juillet, ayant appris en même temps la descente des Anglais à Cuxhaven et la victoire de Wagram, s'étant assuré de la retraite de Kienmayer, il se rendit à Weymar et concentra à Erfurth sous les ordres de Rewbell son corps d'armée fort de 10,000 hommes. Il partit ensuite pour son royaume où l'apparition des Anglais avait ranimé les insurrections. Kienmayer retourna effectivement en Bohême, soit qu'il s'empressât d'exécuter les condi-

tions de l'armistice, soit qu'il y fût rappelé par les désastres de Wagram. Le 15, il avait passé les frontières. Mais Brunswick ne voulut pas le suivre, et alla rejoindre à Dresde Am-Ende qui y était rentré avec 4000 hommes. Celui-ci prétendait que la Saxe et les troupes qui l'occupaient n'étaient pas comprises dans le traité. Thielmann menaça de tomber sur lui s'il ne se retirait; il y eut même quelques légers engagemens et des bagages autrichiens enlevés. L'arrivée de Septeuil, aide-de-camp du major-général, envoyé de Vienne, et surtout les démonstrations de Thielmann, décidèrent les Autrichiens à évacuer Dresde (21 juillet) ainsi que la Saxe et le Palatinat. Les troupes des deux partis gardèrent chacune de leur côté la frontière de la Bohème.

L'empereur Napoléon exécuta les conditions de l'armistice, avec les mêmes sentimens qui l'avaient déterminé à le conclure. Il désirait pardessus tout la paix; et sa conduite au milieu même de ses victoires en offre la preuve irrécusable. Il annonça à l'Archiduc que son intention n'était pas d'inquiéter sa marche, et ordonna à Masséna de se tenir constamment à une journée des Autrichiens. Mais ses dispositions bienveillantes ne tardèrent pas à être changées par les rapports qu'il reçut de tous côtés. Dans la Styrie, dans la Hon-

grie, on refusait d'exécuter les conditions de l'armistice. En Moravie, les Autrichiens faisaient des difficultés sur la démarcation des limites afin de conserver le pont de Goding sur la March. L'Empereur ordonna (21) à Davout de placer des postes autour de ce bourg, et de repousser la force par la force, si les Autrichiens voulaient passer au-delà. A cette même époque, le major-général prévint les commandans des corps d'armée de se tenir en garde contre l'ennemi qui montrait peu de bonne foi. La nouvelle du débarquement des Anglais à Cuxhaven (7 au 8) et des mouvemens dans le Hanovre, était parvenue au quartier-impérial. Il était aisé de voir la connexion qui existait entre les projets des cabinets de Londres et de Bude.

Les Tyroliens n'avaient cessé de faire des incursions dans les plaines du Danube et du Pô; ils s'étaient avancés aussi dans la Styrie, où ils avaient harcelé Rusca qui dut se jeter de Rottenmann sur Salzbourg. Réunis aux Voralbergeois, ils avaient attaqué (15) les Français et les Wurtembergeois. Un paysan remit le 17 aux postes en avant d'Innsbruck les gazettes bavaroises qui contenaient la convention de Znaim. Les chefs des insurgés et les généraux autrichiens l'apprirent aussi par les dépêches de 20 officiers ou courriers qu'ils tenaient prisonniers, quoiqu'ils fussent porteurs

de passe-ports des deux puissances. Ils persistèrent dans le refus de la reconnaître. Il fallait les y forcer et profiter du temps que donnait l'armistice. Napoléon ordonna (20) à Lefebvre de marcher par plusieurs chemins sur Innsbruck, où il devait être arrivé le 1er août, avec deux divisions bavaroises et la division ducale de Rouyer; celle de Wrède gardait Lintz. Beaumont appuyait le maréchal par la route d'Augsbourg; Severoli et Rusca s'avançaient par la vallée de la Drave; un corps de 2 ou 3000 hommes se dirigeait de l'Italie sur Trente. Les rois de Bavière et de Wurtemberg étaient invités à seconder cette opération. Lefebvre devait sommer les Autrichiens d'évacuer le Tyrol, user de rigueur envers les contrées qui ne se soumettraient pas, et pacifier ensuite le Voralberg. L'un et l'autre pays devaient être désarmés avant l'expiration de la trève. Cependant Napoléon recommandait qu'on travaillât avec une nouvelle activité aux fortifications, à l'armement et à l'approvisionnement de Passau, de Lintz, de Melk, de Gottweig, de Raab, de Klagenfurh, de cette dernière place surtout, entourée d'ennemis de tous côtés, clef des passages vers l'Italie, et dépôt intermédiaire avec ce pays.

Les décisions de la cour autrichienne furent promptement transmises au prince généralissime,

quoique séparé de Komorn par une assez grande distance. Le mouvement de ses troupes, prélude de sa disgrâce, dut commencer le 20 juillet; car à la fin de ce mois, elles se trouvaient autour d'Olmutz. Vers cette dernière époque, l'archiduc Charles, le premier général de l'armée autrichienne, et ce qui est bien plus rare dans un rang aussi élevé, le meilleur citoyen de la monarchie, quitte à Littau cette armée qu'il avait conservée pour la défense de la patrie, et à la tête de laquelle il avait fait constamment éclater son dévoûment et sa bravoure. Les renseignemens nous manquent pour cette partie de la campagne. Nous pensons que François devait être venu à Olmutz au-devant de ses troupes puisqu'une dépêche est adressée, le 2 août, de cette ville au cabinet de Londres. Le gouvernement autrichien lui annonce « qu'il rassemble » ses forces et se met en mesure, avant l'expiration » de l'armistice, non-seulement de n'être plus ac- » cablé par les Français, mais de faire face à toutes » les chances. » Quand le départ du prince fut connu dans notre armée, nous lui rendîmes peut-être plus de justice que la sienne. Le soldat français se respectait trop pour se réjouir de cette disgrâce. Mais le plus bel éloge de l'Archiduc est dans le jugement qu'on portait sur les hommes qui pouvaient être appelés à le remplacer.

L'armée autrichienne avait reçu un grand nombre de détachemens des dépôts situés dans les provinces non occupées. Les levées qui se faisaient secrètement dans les autres parties de la monarchie, venaient aussi la renforcer. L'archiduc Ferdinand organisait l'insurrection de la Bohème; on y formait de nouveaux corps francs avec des hommes recrutés dans le nord de l'Allemagne par l'or de l'Angleterre. Parmi ces corps, il faut remarquer la légion de Franconie principalement composée de Prussiens, dont les officiers arrivant de Berlin montraient la plus vive exaltation contre la France (*a*). A Bude, où se tenait l'impératrice connue par sa haine contre Napoléon et par son ardeur pour la guerre, on annonçait hautement que la Russie allait se déclarer, qu'elle faisait marcher une armée attendue même dans cette capitale. On y comptait encore sur la Prusse; on se flattait de l'espoir que les troupes, rassemblées dans les camps du Brandebourg et de la Silésie, mar-

(*a*) Ces sentimens se manifestent dans les lettres de MM. de D. K. C. G. F. L... (officiers prussiens résidans à Prague ou à Berlin), interceptées par le gouverneur de Dresde. Elles ne respirent que la guerre contre la France, les regrets de la levée des camps et de ne pas voir se déclarer la Prusse, l'espoir qu'elle sera entraînée malgré elle... On comptait beaucoup sur l'*incomparable général T*... etc...

cheraient à la reprise des hostilités. On y apprit bientôt avec enthousiasme le débarquement de Cuxhaven, et l'envoi d'une armée britannique sur les côtes de la Belgique.

Les troupes anglaises se montrèrent enfin au commencement de juillet dans le nord de l'Allemagne. Mais elles y arrivèrent au moment où les victoires des Français, la retraite des Autrichiens, la nouvelle de l'armistice, allaient comprimer l'exaltation des peuples. L'effet que produisit leur présence prouva néanmoins ce qu'on aurait pu en attendre quelques jours plus tôt. Outre le grand débarquement sur les côtes de la Hollande, qui devait se lier avec l'opération principale des Autrichiens, les Anglais avaient promis de faire des descentes partielles vers Bremen et Hambourg pour soutenir les insurrections de ces pays. Cependant ils avaient laissé sans secours Katt, Doernberg, Schill surtout dont la lutte, après avoir duré un mois, avait pris un caractère de la plus haute gravité. Entre le Danemark et la Hollande, la mer était bordée par la Frise occidentale ancienne province prussienne, par le duché d'Oldenbourg soumis à la politique de la Russie, par le duché de Brême que faisaient remarquer son dévoûment à l'Angleterre, son éloignement pour la France et son ardeur pour favoriser nos ennemis

Derrière ces pays était le Hanovre, possession particulière de la maison royale de Brunswick; il renfermait plus de 30,000 anciens militaires qui avaient été au service de la Grande-Bretagne, qui regrettaient sa domination, et qui pouvaient au premier signal former une armée complète. Ces contrées étaient entièrement dépourvues de troupes françaises; il n'y avait dans les places que des commandans, et dans la forteresse de Hameln que deux garde-magasins. Le long de la côte, s'étendait une simple ligne de douaniers avec des postes de canonniers de marine servant les batteries. De faibles dépôts de convalescens hollandais se trouvaient dans quelques villes. Ces diverses provinces étaient assez tranquilles. Mais les fréquentes apparitions des vaisseaux anglais, leurs relations avec Hambourg et surtout avec Brême y entretenaient de l'agitation. Ils enlevaient souvent des blés, et introduisaient leurs marchandises. Le commerce si puissant dans ces pays les favorisait.

Les Anglais avaient fondé sur le rocher d'Heligoland, vis-à-vis des bouches de l'Elbe et du Weser, un établissement où ils déposaient l'argent et les armes qu'ils jetaient sur le continent. Ils venaient d'y réunir une grande quantité de fusils, de munitions et d'objets nécessaires à la cavalerie. Dans ce moment, il y avait une frégate et six cut-

ters sous le commandement de lord Stewart. Pendant la nuit du 7 au 8 juillet, plusieurs débarquemens furent opérés sur la côte occidentale du Weser, depuis Cuxhaven jusqu'à Bremerlée que 7 ou 800 soldats occupèrent. On annonçait qu'ils seraient suivis par 6000 hommes; et on répandait le bruit que la grande expédition, depuis si long-temps préparée dans les Dunes, était destinée pour ces parages. A la nouvelle du débarquement, le pays d'Osnabruck se souleva entièrement. Dans la soirée du 10 juillet, un mouvement populaire éclata à Hanovre; il fut promptement comprimé par la prévoyante sagesse des magistrats qui savaient que leur sort se décidait sur le Danube.

Le duc de Brunswick-Oels apprit presque en même temps à Dresde le débarquement des Anglais et les conditions de l'armistice de Znaïm. Il dut craindre de n'être reconnu par le traité ni comme général autrichien, ni comme prince souverain. Soit qu'il ne voulût pas souscrire aux préliminaires de la paix, soit qu'il eût reçu de la cour de Bude des instructions pour ouvrir une communication avec les Anglais et pour tenter d'insurger encore les provinces du nord, Brunswick prit une résolution qui a été exaltée avec trop d'enthousiasme. Accompagné de Katt et de Doern-

berg, ce prince entra dans un pays plein de leurs partisans, et encore agité par les dernières insurrections; il connaissait les mouvemens de Hanovre et d'Osnabruck; il comptait peut-être voir les Anglais marcher au-devant de lui. Enfin il avait pour retraite assurée le territoire prussien qu'il ne cessait de côtoyer, et dans lequel il pouvait se jeter en traversant l'Elbe.

Le duc quitta Dresde (21 juillet) en même temps que les Autrichiens, et prit la route de Freyberg qui conduit également en Bohème. Ayant manifesté à ses soldats sa résolution hardie, le plus grand nombre promit de ne pas l'abandonner. Il lui resta 4 à 5000 hommes selon les uns, 2360, dont 700 cavaliers avec 6 pièces, selon un rapport de Jérôme. Par cette marche sur Freyberg, Brunswick tournait les corps qui se trouvaient dans la Saxe, et gagnait la route de Prague à Leipsig. Le 26, il traversa cette dernière ville sans résistance, y leva une forte contribution et annonça que l'électeur de Hesse le suivait avec un corps d'armée de 12 à 15,000 hommes. Michaud apprenant son approche écrivait : « Le duc de » Brunswick nous semble tombé des nues; quels » que soient ses projets, il a la plus grande lati- » tude pour les exécuter... » Toutes les dispositions avaient été dirigées contre les Anglais de Cuxha-

veu. La division westphalienne commandée par Rewbell, arrivée le 24 à Hanovre, en partait pour aller à Brême. Le corps le plus rapproché qu'on pût opposer à Brunswick, était la division hollandaise du général Gratien, cantonnée à Erfurth à plus de cinquante lieues. Il n'y avait dans le pays que la garnison de Magdebourg de 2000 hommes, dont la moitié de conscrits français, le reste de Wèsphaliens. Jérôme n'avait à Cassel que sa garde assez occupée en cette circonstance à maintenir la tranquillité. Ce jeune roi tint encore tête à l'orage, et appela de tous côtés le peu de troupes qu'il pouvait réunir.

Le 5e régiment westphalien partait de Magdebourg pour le Hanovre. Le colonel Meyronet de Wellingerode, ancien marin français, désirant vivement se signaler, se porta par Egeln sur Halberstadt au-devant du duc de Brunswick qui y arriva dans la soirée du 29. Ce régiment était nouveau et plein d'ardeur; mais il avait à défendre sans artillerie une enceinte assez considérable, contre un ennemi supérieur en nombre, qui était dans l'absolue nécessité de passer. Le prince attaque Halberstadt à six heures du soir; ses efforts sont repoussés. Il fait jouer son artillerie contre la ville, y lance des obus qui y mettent le feu. Vers huit ou neuf heures, les portes sont enfoncées,

et l'infanterie se précipite dans l'intérieur. Mais le combat se prolonge; on se bat dans chaque rue, dans chaque maison jusqu'à trois heures du matin. Meyronet étant blessé, une partie de sa troupe ayant succombé, le reste est pris avec les équipages. La perte du duc fut remplacée par les déserteurs de ce régiment. La place de grand-maréchal, qu'occupait à la cour de Westphalie le colonel Meyronet, releva encore l'éclat du succès. Brunswick le conduisit avec lui comme un trophée du triomphe remporté sur son compétiteur.

Cependant Jérôme avait rappelé Rewbell pour l'opposer au danger le plus pressant. Ce général se porta de Brême sur la ville de Brunswick, et atteignit Oelper qui en est éloigné d'une demi-lieue. Rewbell avait le 1er et le 6e régimens westphaliens, forts de 3000 hommes (mauvaise infanterie ramassée à la hâte), un bon régiment de Berg et les cuirassiers westphaliens, en tout 4 à 5000 hommes. La division Gratien et le corps de Thielmann, s'étant mis à la poursuite du duc, arrivaient dans la journée du 1er août à Halberstadt, à 13 ou 14 lieues de Brunswick. Ce même jour, le duc rentra vainqueur dans la capitale de ses anciens états. On dit que par une modération louable, il réprima les sentimens d'affection qui lui étaient prodigués,

et engagea les habitans à attendre la décision des affaires. Menacé de tous côtés, il se porta sur l'ennemi le plus rapproché, et le plus facile à vaincre. Connaissant déjà l'esprit des soldats westphaliens, le prince marcha au combat comme à une victoire assurée. Après quelque fusillade, l'infanterie de Rewbell se débanda. Désespérés de cette lâcheté, le régiment de Berg et les cuirassiers chargèrent l'ennemi et continrent ses efforts. Sans cet acte de dévoûment, Brunswick encore vainqueur était rejoint peut-être par ceux qui avaient refusé de se battre. Il ne lui fallait qu'une victoire sur les Hollandais et les Saxons pour rester maître de la Westphalie, s'étendre vers la mer et se lier avec les Anglais qui occupaient en ce moment l'embouchure de l'Elbe et de l'Escaut. Le duc se montra digne par sa valeur d'obtenir de tels succès; il eut deux chevaux tués sous lui. Si tous les soldats avaient montré la même ardeur, il aurait été victorieux. Le combat dura jusqu'à neuf heures du soir. Alors Brunswick se vit forcé de rentrer dans cette ville qui l'avait vu naître. Des plaintes s'élevèrent contre la conduite de Rewbell que Jérôme destitua.

Le lendemain Brunswick fit monter son infanterie sur des chariots, et se jeta sur la droite. Ayant appris que les Anglais avaient évacué Cux-

haven devant lequel ils continuaient à croiser, que le général Ewald l'occupait avec 1500 Danois et se dirigeait contre lui, le duc d'Oels se porta sur Werden, y traversa le Weser, et entra dans le duché d'Oldembourg. Vivement poursuivi par la cavalerie westphalienne, il marcha par Delmenhorst sur Elsfleth et Braaken où il arriva le 6. Ce prince fit précipitamment les préparatifs nécessaires pour embarquer sa légion; il jeta à l'eau ses caissons et abandonna ses chevaux. Les Danois gardaient Bremerlée et Gestendorf sur la rive droite du Weser. Ce fleuve ayant un millier de toises de large dans cette partie, les vaisseaux purent passer. Mais les douaniers français s'emparèrent de quelques bâtimens. Les cuirassiers westphaliens attaquèrent la queue de la colonne à Brême, enlevèrent 50 hommes et un obusier. Plusieurs détachemens furent dispersés.

Le 7 août, à huit heures du matin, Brunswick s'étant rendu à bord d'un vaisseau sur lequel fut arboré le pavillon britannique, alla rejoindre l'escadre qui croisait à l'embouchure du Weser. Il s'établit à Heligoland jusqu'à la paix, menaçant toujours le pays qu'il avait été forcé d'abandonner. Le duc d'Oels y exerça long-temps une influence qui s'étendit jusque dans la Hollande et la Belgique attaquées alors par l'expédition anglaise. Il

fut admiré et plaint par ceux que le sort avait rendus ses ennemis. En contemplant la résolution de ce prince et de quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient, on est indigné de le voir abandonné par les souverains et par les peuples qui partageaient ses sentimens. Non-seulement il ne fut pas aidé par ses amis et par ses parens; mais un des plus proches, la Maison de Prusse épouvantée par les premières nouvelles de Wagram, se plaignit que le nom du roi eût été compromis dans les proclamations de Brunswick, et déclara que le séquestre avait été mis sur la petite principauté d'Oels.

Le changement total survenu au commencement du mois d'août dans le système militaire de l'Autriche, mérite d'être examiné. Il était entièrement contraire à celui qui avait été adopté par le généralissime et approuvé sans doute par l'Empereur son frère. Le premier plan était hardi. Il portait l'armée dans la Bohême, à une des extrémités de l'Empire; mais il la retenait au milieu de l'Allemagne, au centre de l'Europe, dans un pays propre à la guerre, rapproché des débarquemens anglais ainsi que des frontières prussiennes. Il recommençait en quelque sorte la campagne qui se trouvait reportée sur son premier théâtre. Tout était remis en question, tant qu'il restait une armée

à l'Autriche. Maintenant cette puissance abandonnant tous ces avantages, s'isolait de l'occident de l'Europe, et semblait se livrer entièrement au système russe. Le nouveau plan soumettait les principales forces à l'influence de l'archiduc Jean, en les rapprochant de son commandement. Faut-il attribuer ce système à des intrigues de palais, ou à des considérations militaires et politiques? La cour d'Autriche craignait-elle l'entrée de nos divisions, surtout de l'armée polonaise, dans la Hongrie, au milieu de cette nation jalouse de ses libertés et toujours disposée à les revendiquer? Quoi qu'il en soit, cette disposition avait aussi quelques avantages. Elle couvrait la plus grande partie des États autrichiens; elle s'appuyait à la forteresse de Komorn; elle fournissait enfin à l'armée ennemie plusieurs lignes de défense; le Waag soutenu par la place de Leopoldstadt qu'on renforçait dans ce moment, la Neitra, le Gran, l'Eypel, le Danube lui-même qui se retourne pour couler du nord au midi, la Theiss qui lui est parallèle... Sous les rapports stratégiques, nous devons remarquer les secours que l'Autriche retira de Komorn, place située au centre de ses États, bien au-delà de Vienne. Elle sauva les débris de l'armée battue à Raab; elle protégea la formation et les renforts de l'armée principale qui vint s'ap-

puyer à ses remparts (*a*). Depuis long-temps, Vienne était entre les mains de Napoléon, la moitié de l'Autriche envahie; le gouvernement et les peuples méritent d'être loués pour n'avoir pas désespéré du sort de la patrie, et pour avoir longuement balancé la conclusion d'une paix onéreuse.

Ce grand mouvement de l'ennemi, le triomphe du parti de la guerre manifesté par l'éloignement du généralissime, éveillèrent encore l'attention de

(*a*) Cet exemple ne doit pas être perdu pour la France. La position générale de Komorn peut se comparer à celle de Limoges. Si la première de ces villes, appuyée au plus grand accident stratégique du théâtre de la guerre, au Danube, en tire beaucoup de force; l'autre est au milieu d'un pays de chicane, et se trouve le centre des routes principales qui aboutissent sur les divers points de nos frontières. Elle réunirait les corps défensifs et les secours de toutes les parties de la France. On y combattrait avec le plus grand succès l'invasion d'une nouvelle coalition, s'avançant sur des lignes isolées. Le cœur du territoire entre la Loire et la Dordogne doit être longuement défendu. La France peut être secourue dans ces contrées par les miracles du patriotisme, par les calculs de la science militaire, ou par les variations de la politique européenne. Cette opinion sur la défense centrale de la patrie a été soutenue vivement par l'auteur dans la Commission de Défense de 1818. Son avis n'ayant pas été adopté, et seulement consigné dans les procès-verbaux et dans les matériaux de la commission, il n'y a ni inconvénient ni inconvenance à le mentionner.

Napoléon. Il donna des ordres pressans pour faire arriver d'Augsbourg les divers détachemens destinés aux corps d'armée, et pour les embarquer sur le Danube. Deux régimens de jeune garde, le 65e déjà fort de 4000 hommes, et un bataillon du 46e restèrent sur le Lech. Junot reçut le commandement du pays entre le Rhin, la Bohème et la Saxe. La formation de son corps d'armée fut subordonnée à la destination de la grande expédition anglaise, et à la soumission du Tyrol où la division Lagrange était encore nécessaire. L'Empereur demanda au roi de Bavière de l'artillerie pour mettre Passau sur le pied de défense le plus respectable. Il ordonna de raser les ouvrages que l'ennemi avait élevés sur la rive droite de la March à Goding et à Marcheck, ainsi que l'enceinte de cette ville qui, en cas de surprise, lui aurait servi de tête de pont. Il prescrivit de construire des ponts à Angern et Schloshof, de les couvrir par de fortes têtes, de retrancher les hauteurs et le château de Theben à l'embouchure de la March; enfin de ne laisser que la moitié seulement du corps saxon sur la rive gauche et une garnison à Presbourg. En même temps Napoléon fit joindre la tête de Spitz avec Nussdorf, par deux ponts placés l'un sur le bras du Schwarze-Laken, l'autre sur le grand Danube. Ainsi ces ouvrages importans et les communica-

tions qu'ils couvraient, devenaient indépendans de Vienne. On éleva en avant et au centre de l'enceinte de Spitz une forte lunette qui dut être armée de suite. Dans l'intérieur de celle-ci, on construisit des fours, et on réunit un approvisionnement de 10,000 quintaux de farine. Toutes ces dispositions devaient être terminées vers les premiers jours d'août.

Cependant au milieu de ces apprêts de la guerre, on paraissait s'occuper de la paix. Le prince Jean de Liechstenstein, après avoir déterminé François à reconnaître l'armistice, avait porté une lettre de ce souverain à Napoléon, dans laquelle était annoncée la nomination de MM. de Metternich et de Nugent comme plénipotentiaires pour la négociation de la paix. On disait au quartier-impérial, que le prince avait travaillé plusieurs heures avec l'Empereur des Français, et que sous peu cette grande question serait décidée. Liechstenstein devait obtenir de Napoléon ce que beaucoup d'autres n'auraient pu espérer. Tout faisait présager d'abord une prompte et heureuse conclusion (*a*). Mais on apprit bientôt que le prince était destiné à rem-

(*a*) La correspondance de l'Empereur avec le ministre de la guerre prouve que, dans les premiers momens, il crut à une paix très-prochaine.

placer le généralissime dans le commandement de la principale armée. Ce fut peut-être un moyen honorable de l'enlever à l'œuvre de la paix que certains hommes craignaient tant, et qui traitée directement aurait été trop tôt accomplie. M. de Bubna, aide-de-camp de l'empereur d'Autriche, proposait d'ouvrir les négociations à Vienne. Les menées qu'on avait pratiquées dans cette ville et les tentatives faites récemment pour agiter sa population, ne permettaient pas d'acquiescer à cette demande. Napoléon se plaignait à la police française de Vienne que François dominât comme auparavant dans sa capitale. Chaque jour on y découvrait des armes, des munitions, de l'argent cachés. On avait enlevé 10,000 fusils entrant à Presbourg. On ne pouvait admettre au milieu de notre armée de nouveaux agens de troubles, avec cette foule d'employés qui accompagnent les chancelleries autrichiennes. L'ennemi qui ne cherchait qu'à gagner du temps, insista sur cette proposition préliminaire. Dans ces momens, arrivait la nouvelle de l'expédition de Walcheren. Elle accrut les espérances et les prétentions de nos ennemis. Mais l'Autriche avait encore besoin de temps pour augmenter ses forces. On s'entendit enfin sur le choix de la petite ville d'Altenbourg, située à égale distance de la résidence actuelle des deux

souverains. Mais les conférences ne commencèrent que le 17 août.

La négociation fut confiée par Napoléon à son ministre des relations extérieures M. de Champagny. M. de Metternich, prince médiatisé, champion de l'aristocratie européenne, accusé deux mois auparavant dans nos bulletins d'avoir *produit par son hypocrisie et ses faux rapports cette guerre insensée,* ne paraissait pas propre à la terminer. Ses véritables sentimens avaient assez éclaté dans sa correspondance interceptée. Ils ont eu depuis plus d'une occasion de se manifester. M. de Nugent dont la réputation militaire commençait à peine, et qui n'était pas connu dans la diplomatie, dut représenter au congrès le prince Jean, dont il était le chef d'état-major, et le parti anti-français. L'armistice fut prolongé. Il paraît que le 12 août, le 10 et le 25 septembre furent les époques de son renouvellement sur lequel on n'a pas des renseignemens certains.

Le parti de la guerre s'agitait dans toutes les cours de l'Europe pour rompre les négociations. La correspondance de Bude devint fort active avec les cabinets, surtout avec l'Angleterre. Celle-ci fit sortir enfin son armée qui depuis trois mois menaçait la France et la Hollande. Ses escadres inquiétaient les côtes de l'Elbe et de la Baltique. Son

commerce et ses relations, qui prenaient chaque jour plus d'étendue dans le nord, indiquaient assez les changemens de la politique. Elle dirigeait sur Madrid une armée qui y serait arrivée sans les temporisations de Wellesley et les dissensions des Espagnols, mais qui aurait été détruite si les maréchaux avaient exécuté les ordres qu'ils avaient reçus. L'Angleterre renvoyait l'escadre et l'armée anglo-sicilienne sur les côtes méridionales de Naples. Dans les derniers jours du mois d'août, ses vaisseaux bombardèrent Gallipoli et menacèrent la Calabre, Policastro et même la capitale. Joachim se préparait à se porter partout où ils se présenteraient. Collingwood, qui avec une puissante escadre dominait la Méditerranée et bloquait Toulon, reçut l'ordre de faire occuper les îles Ioniennes où s'était manifestée quelque fermentation. Le pavillon septinsulaire avait été arboré sur plusieurs maisons grecques à Constantinople et sur quelques vaisseaux. Ces intrigues se liaient avec celles des côtes et de la Dalmatie. Mais nos ennemis n'eurent pas le temps d'obtenir les résultats qu'ils en attendaient. Le général anglais Osswald ne put jeter des troupes dans les îles de Céphalonie, Zanthe, Ithaque et Cérigo, que du 1er au 8 octobre.

Ces armemens et ces diversions de l'Angleterre, exercèrent une grande influence sur les négocia-

tions d'Altenbourg. L'Autriche lui en fit témoigner sa reconnaissance. Lord Bathurst écrivit de Bude à Canning (5 septembre) : « Cette cour tient » à la continuation des opérations en Hollande; » elles la serviront mieux que les débarquemens » sur d'autres points, d'après le mécontentement » des Hollandais et les dispositions des Braban- » çons à faire cause commune avec l'Autriche. » Il ajoute plus tard dans une autre dépêche : « Cinq » ou six semaines auparavant, on aurait préféré une » descente vers l'Elbe ou le Weser. Maintenant il » faut pénétrer dans l'Escaut. Le territoire français » est enfin entamé; la capitale, menacée. La marine » et le commerce doivent souffrir beaucoup. Il ne » faut pas déranger ces forces pour les porter ail- » leurs..... » La cour de Bude croyait voir se réaliser les espérances qu'elle avait fondées sur la coopération des Anglais; elle croyait voir la guerre transportée en France et sur les bords du Rhin. Elle espérait du moins arrêter la marche des renforts qui devaient arriver à l'armée. Ainsi lorsque les hostilités recommenceraient, aucune de nos pertes ne serait réparée; et l'Autriche se trouverait plus forte qu'au début de la campagne.

Mais les puissances continentales exposées au ressentiment de Napoléon, effrayées par les derniers coups qu'il venait de frapper, ajournaient

toujours leur décision. La cour de Berlin, plus rapprochée et plus maltraitée que les autres, forcée à donner des explications, leva ses camps de Brandebourg et de Silésie; elle fit rentrer ses troupes dans les cantonnemens, au milieu des cris des officiers, de la noblesse et même de la Prusse entière. Il fallut se réduire à fournir des secours secrets et à favoriser l'enrôlement des individus qui allaient grossir les corps francs de l'Autriche. La Russie était bien éloignée d'un théâtre où les résolutions devaient être subites. Elle avait affaire à un homme qui ne laisserait pas le temps de correspondre longuement. Au reste un voile assez transparent couvre la conduite de cette puissance. Ses relations avec nos ennemis, son refroidissement envers la France sont constatés. Il est seulement impossible de préciser quels furent alors ses engagemens avec l'Autriche et l'Angleterre, quelle part elle devait prendre aux hostilités dont on était menacé. Si l'Autriche n'avait pas compté sur la Russie, elle n'aurait certainement pas transporté les opérations dans la Hongrie.

CHAPITRE X.

EXPÉDITION DES ANGLAIS CONTRE LES BOUCHES DE L'ESCAUT; NOUVELLES INTRIGUES A PARIS.

Les Anglais ont toujours regardé l'Escaut comme le rival de la Tamise; ils préparent une expédition contre Anvers. — Chatham débarque (30) à Walcheren, occupe le Sud-Beveland (2 août), et s'arrête devant Flessingue. — Ce retard sauve Anvers, les secours rejoignent de toutes parts, rendent l'attaque impossible. — Le conseil des ministres dispose à Paris les premiers moyens de défense. — Bernadotte lui offre (3 août) ses services; Fouché prend sur lui de lever les gardes nationales. — Flessingue capitule (15). = Napoléon apprend ces nouvelles (6) et se met en mesure contre ses ennemis du dehors et du dedans. — Bernadotte arrive à Anvers lorsque tout danger est passé; il organise les renforts et les préparatifs de défense. — Chatham tient un conseil de guerre à Batz, et fait retirer son armée (31). — Les Anglais conservent Flessingue pour empêcher la conclusion de la paix. — Napoléon mécontent de la conduite de Bernadotte, le remplace par Bessières et l'oblige à quitter Paris. — Il donne vainement l'ordre d'entrer dans Walcheren afin de prévenir les destructions projetées par les Anglais. — Ceux-ci après les avoir accomplies, abandonnent Flessingue le 25 décembre.

Dès le milieu du mois de mai, l'ambassadeur autrichien Stahremberg pressait à Londres le départ de la grande expédition anglaise. Alors 30,000

hommes d'infanterie et 8000 chevaux étaient disponibles. Le 10 juin, toutes les troupes étaient prêtes; mais les intrigues de la cour et les discussions sur le choix du commandant en chef retardèrent ce formidable armement. On peut croire aussi que les affaires de Portugal entrèrent pour quelque chose dans ces délais. Si la conspiration militaire avait réussi, l'armée aurait été débarquée sur la Gironde pour favoriser la marche vers Paris. On avait dépensé plus de 500 millions, réuni 39 vaisseaux de ligne, 36 frégates, une foule de petits bâtimens. 100,000 hommes, en comptant 45,000 soldats étaient employés à cette expédition (*a*). Il y avait outre l'artillerie de campagne, 70 pièces de siége et 74 mortiers. L'un des ministres, le grand-maître d'artillerie, lord Chatham commandait l'armée; sir Richard Strachan, l'escadre. Enfin le 28 et le 29 juillet, lorsque l'armistice de Znaïm était connu à Londres depuis plusieurs jours, les forces rassemblées dans la rade des Dunes et dans la Tamise appareillèrent pour empêcher la paix du continent. Elles se dirigèrent sur les bouches de l'Escaut (*b*).

(*a*) D'autres renseignemens donnent 55,000 hommes de troupes, 42 vaisseaux, 28 frégates et 85 briks.

(*b*) Ce chapitre est écrit d'après la correspondance du prince Bernadotte et du ministre de la guerre avec l'Empereur, d'après

Les Anglais qui ont toujours regardé ce fleuve comme le rival de la Tamise, voulaient détruire Anvers, ses chantiers, son escadre. Depuis 1792, la conquête de la Belgique n'avait cessé de les inquiéter. On assure que la reconnaissance de la République ne tint qu'à la réunion de ce pays. La France doit être bien convaincue que la Belgique aurait été un motif perpétuel de guerre avec les Anglais, parce que cette province est une condition de sa prospérité, et même de sa sécurité militaire. Leurs craintes et leurs jalousies s'augmentèrent en voyant les immenses travaux entrepris dans les ports, et notre marine portée aussi rapidement à plus de 100 vaisseaux de ligne, au milieu des guerres qu'ils nous suscitaient. A Anvers, ancien port de commerce, se creusait un bassin qui devait contenir 40 vaisseaux, s'élevaient des chantier où 20 étaient construits à la fois. Flessingue allait recevoir une escadre de 20 vaisseaux toujours prêts à appareiller. On commençait à Ter-

celle du roi Louis, du maréchal Bessières et des officiers envoyés dans ce pays; d'après quelques reconnaissances, des notes qui m'ont été communiquées, et divers documens; enfin d'après l'*Expédition de l'Escaut*, ouvrage publié à Paris, en 1810, et contenant la discussion et l'enquête qui eurent lieu à cette époque au parlement d'Angleterre. Voyez la Note seconde sur les défenses de l'Escaut et sur l'expédition.

neuse un bassin qui renfermerait 40 vaisseaux, pouvant sortir en une marée. L'Escaut lié avec l'intérieur par le canal de Saint-Quentin, avec le reste de l'Europe par le canal du Rhin, apportait les bois et les matériaux de tous les pays. Les plus habiles marins anglais avaient reconnu qu'en partant de l'Escaut pour faire une descente sur leurs côtes, la France avait toutes les probabilités en sa faveur, et que la possession de cette partie de la mer du Nord lui donnait une supériorité incontestable, surtout lorsque la Hollande était subordonnée à sa politique. Notre ennemie, embrassée par une longue ligne de ports depuis le Texel jusqu'à Brest, devait finir par succomber. Il était donc du plus grand intérêt pour elle de ruiner nos établissemens de l'Escaut, et de rendre impossible aux gros vaisseaux la navigation de ce fleuve. En 1798, en 1805, elle avait voulu tenter cette expédition. Ce n'était pas trop pour elle d'entreprendre la guerre, même pour n'obtenir que ces résultats.

Les ennemis de la France avaient beaucoup compté sur leurs intelligences dans une partie de la Belgique et en Hollande, ainsi que sur le mauvais esprit qu'on supposait à ces pays (*a*). Le pre-

(*a*) « Les défections, les manœuvres secrètes, les ventes de

mier, encore peu français dans la partie qui avoisine le nord et la mer, n'a bien senti les avantages de sa réunion à l'Empire que depuis qu'il s'en est vu séparé. Tous les rapports s'accordent à dire qu'on n'y craignait les Anglais que parce qu'ils n'en resteraient pas les maîtres. Anvers était plein de malveillans; la populace s'y montra assez agitée; il fallut renoncer à y former la garde nationale. En Hollande, on était encore plus mal disposé. Le roi Louis et ses ministres s'étaient persuadés qu'il pouvait et devait régner par lui-même, comme dans un état de paix profonde. Il croyait, ainsi que les oligarques de France, pouvoir séparer ses intérêts de ceux de l'Empire. Napoléon lui reprochait trois griefs dans ce moment de guerre : le licenciement d'une partie de l'armée, le désarmement de la flottille, le renvoi des matelots. Il chargea Clarke de lui écrire (4 septembre) que le royaume de Hollande était beaucoup moins utile à la cause commune, que ne l'avait été l'ancienne république. Les principales villes de ce pays commerçant faisaient des vœux pour les Anglais. A Ro-

» forteresses sur lesquelles on comptait, auraient été effectuées, » si l'expédition annoncée en mars, prête au mois de mai, » eût eu lieu à cette époque. » *Montvéran*, *Histoire critique et raisonnée de la situation de l'Angleterre*, 5e vol. pag. 80. Voyez aussi la Note troisième du troisième vol. pag. 395.

terdam, on proposait hautement d'aller au-devant d'eux; quelques troubles agitèrent sa population. Enfin l'apparition de Brunswick sur les frontières orientales du royaume, les bruits du renouvellement des hostilités, et de l'accession de la Russie ainsi que de la Prusse à la guerre contre la France, entretinrent du mouvement dans la Hollande et dans la Belgique jusqu'à la paix de Schonbrunn.

Il ne faut que quelques heures pour arriver d'un rivage de la Manche à l'autre. L'expédition anglaise, signalée le 29 au matin, vint mouiller au nord de Cadzand et de Walcheren. Le 30, la descente s'opéra sur cette dernière île, à la plage de Brée-Zandt. 3 frégates et 130 bâtimens restés devant Cadzand n'exécutèrent pas leur débarquement. Il aurait été aussi avantageux que facile; car 300 gardes nationales soldées, seule force qui s'y trouvât en ce moment, se débandèrent à la vue de l'ennemi. Le général Osten s'était porté vers le Brée-Zandt avec 1500 hommes. Mais il rencontra 18,000 Anglais qui le repoussèrent jusqu'à une lieue de Flessingue (31). Ceux-ci s'emparèrent de Middelbourg et de l'île entière. Le général hollandais Bruce, ayant évacué Weere, leur ouvrait le détroit de ce nom ainsi que le passage du Slou par lequel ils pouvaient arriver dans l'Escaut occidental, en évitant les batteries de Flessingue et de

Cadzand. Ils entrèrent aussitôt dans le Sud Beveland, occupèrent Goess et le fort de Batz que Bruce avait également abandonné au milieu de la journée du 2 août, plusieurs heures avant leur approche. C'est un grand carré de 100 toises, ayant sur ses trois côtés extérieurs de petits bastions qui en font une sorte de fort étoilé. Ce point important maîtrisait la réunion des deux branches de l'Escaut occidental et oriental, les stations de notre flottille et la pointe de terrain qui s'avance en face du canal d'Anvers. Le troisième jour après son débarquement, l'ennemi se trouvait à quatre lieues de cette place en ligne directe. Il pouvait y arriver en quelques heures; car à marée basse l'extrémité de l'Escaut oriental ou canal de Berg-op-Zoom présente un gué fort étendu. Là s'arrêtèrent les progrès de Chatham. Il employa son armée au siége de Flessingue, place qui tombait nécessairement après la prise d'Anvers, et qui était inutile à ses projets, puisqu'il possédait le Slou, puisque le passage de l'Escaut s'effectua ensuite de vive force. Les hommes fermes et éclairés voyant la faute de l'ennemi travaillèrent à en profiter. Dès lors tout danger disparut. Anvers ne pouvait être compromis que par une surprise qui le séparât de l'intérieur et de l'escadre sur laquelle étaient 10 à 12,000 marins.

Si les Anglais s'étaient avancés rapidement soit par le Sud-Beveland sur Lillo et Anvers, soit avec leur escadre pour suivre vigoureusement la nôtre, ils auraient trouvé au dépourvu les forts et les défenses de l'Escaut. Tout fait croire que dans ce moment ils auraient réussi à détruire notre escadre et à brûler nos chantiers. Anvers et les places de la frontière ne renfermaient que de faibles dépôts des régimens qui combattaient au dehors. Aucune d'elles n'était armée. Monnet avait à Flessingue 6 bataillons. Rousseau commandant sur la rive gauche de l'Escaut et dans l'île de Cadzand, avait 3 ou 4000 recrues qu'il tenait à Gand à cause de l'insalubrité du pays. Des bataillons de grenadiers et de chasseurs de la garde nationale, organisés en 1805, veillaient sur les divers points de la côte. Le sénateur Sainte-Suzanne, auquel étaient confiés les pays depuis Cadzand jusqu'à la Somme, se tenait à Boulogne. Le sénateur Rampon avait sous ses ordres à Saint-Omer une réserve de 6000 gardes nationales. Un petit camp était à Pontivy au centre de la Bretagne.

Le général Fauconnet commandant la garnison d'Anvers, déploya beaucoup d'activité et d'énergie. Il fut parfaitement secondé par le colonel Lair, des ouvriers militaires de la marine, et par le chef de bataillon du génie Bernard. Les rares talens de ce

dernier le firent distinguer dans ce poste par Napoléon qui le plaça près de lui, et le destinait à une haute fortune. Ils réunirent leurs efforts pour sauver la place qui leur était confiée. L'amiral Missiessy avait rallié l'escadre, dont une partie croisait en avant de Flessingue, l'autre stationnait au-dessous de Batz. Elle avait remonté l'Escaut en deçà de l'estacade. La flottille resta en avant; les bâtimens de deuxième et troisième espèce étaient en arrière. Les vaisseaux désarmés furent conduits dans le Rupel. La moitié des équipages descendus à terre travaillaient à l'armement d'Anvers, des forts et des batteries. L'escadre vint sous les murs de la forteresse. Elle devait à la dernière extrémité être placée dans les bassins et mise sous l'eau. Les équipages auraient renforcé la garnison. Aux premières nouvelles de l'apparition des Anglais, les généraux commandant les divisions territoriales marchèrent sur Anvers et sur Cadzand où Rousseau rendit d'utiles services. Rampon rassembla des troupes sur l'Escaut; il était le 1er août à Gand avec des forces déjà considérables. Ainsi on se trouvait en mesure dès les premiers jours d'opposer de la résistance aux Anglais, s'ils voulaient forcer le passage de l'Escaut ou se porter sur Anvers.

L'ennemi avait d'abord menacé Walcheren,

Cadzand et Boulogne. Le 30, on connut l'apparition des Anglais sur les côtes de Walcheren, et le 1er août, leur débarquement. En peu d'heures, la nouvelle de ces divers mouvemens parvint à Paris par les télégraphes. Les premiers ordres furent rapidement transmis par la même voie. Quelques jours plus tôt, avant que les triomphes de Wagram n'eussent entièrement comprimé les desseins des malveillans, ces événemens auraient produit une grande sensation. Maintenant tous les yeux se portaient sur Napoléon victorieux et pacificateur (*a*). Cependant les intrigues d'Essling se renouvelèrent. On ne s'en tint pas à de simples espérances, à de vains projets. On en vint à des mesures qui pouvaient avoir de graves résultats. Bernadotte se trouvait alors près de Paris où il avait renoué ses anciennes relations avec les oligarques et avec les républicains du sénat (*b*). Quoique ses parti-

(*a*) Clarke écrivit alors à l'Empereur : « La paix est bien » désirable, afin que Votre Majesté revienne à Paris où l'at- » tente de son arrivée n'a pas été sans utilité, et afin que les » affaires d'Espagne puissent se terminer... »

(*b*) Fournier-Verneuil raconte (*Curiosité et Indiscrétion*, pag. 137) qu'il eut une conversation avec Bernadotte revenant de Wagram : « La bile l'étouffait, il lui donna un libre cours. Il » ne ménageait pas les termes. En le quittant je me disais : » Voilà un Gascon qui jouera quelque mauvais tour au grand

sans connussent les motifs pour lesquels ce prince avait quitté l'armée, ils tentèrent de lui donner le commandement des gardes nationales, confié à Sainte-Suzanne malade en ce moment. La proposition en fut faite le 1er août au conseil des ministres. Elle allait être acceptée; lorsque Sainte-Suzanne annonça que sa maladie ne l'empêcherait pas de remplir ses devoirs.

Le 3, Bernadotte vint offrir ses services à l'archichancelier et au ministre de la guerre; il déclara qu'il marcherait même à la tête d'une compagnie de vétérans. Ce jour-là, Fouché sans avoir fait aucune communication à Cambacérès ni à ses collègues, écrivit à dix préfets qu'il fallait mettre en activité les compagnies d'élite de la garde nationale, *que tout devait s'armer, se lever de proche en proche...* Fouché disait dans une circulaire : *Prouvons à l'Europe que si le génie de Napoléon peut donner de l'éclat à la France, sa présence n'est pas nécessaire pour repousser l'ennemi.* Il prenait toutes les mesures qui pouvaient répandre l'alarme, et produire une commotion que les autres ministres cherchaient à

» homme, si l'occasion s'en présente.» Voyez aussi les *Mémoires de Fouché*, tom. 1er, pag. 354, 88 et 92. On ne cite pas ces autorités comme d'un grands poids; le lecteur jugera en même temps les assertions et les ouvrages.

éviter. Il inquiéta beaucoup ses collègues, qui auraient voulu agir *sans le sénat, avec calme, sans excitations, et garder les mesures énergiques pour de plus grands dangers* (lettres de Clarke des 6 et 12). Bientôt une nouvelle intrigue fut mise en jeu. Louis, roi de Hollande, écrivit à l'archi-chancelier pour l'engager à envoyer un maréchal à Anvers, soit que cette idée vînt directement de lui, soit qu'elle lui eût été suggérée. Le commandement de Bernadotte était de nouveau demandé (6), lorsque Clarke reçut une lettre de Napoléon du 29 juillet, dans laquelle se trouvaient développés ses motifs de plaintes contre ce prince. La proposition fut rejetée; Louis, comme connétable de l'Empire, fut engagé à prendre momentanément, et jusqu'à la décision de l'Empereur, la direction des forces françaises réunies autour d'Anvers.

Cependant les démonstrations de l'ennemi sur Boulogne en même temps que sur les bouches de l'Escaut, forcèrent à partager les moyens de défense. Clarke fit partir pour cette ville et pour Anvers les 3e et 4e demi-brigades de réserve formées avec les conscrits qui arrivaient, la gendarmerie, les compagnies de réserve des départemens voisins, les bataillons de marche des dépôts, enfin ce qu'il y avait de disponible dans les divisions du nord. Les officiers de toute arme et de tout grade,

retraités, réformés,... qui se trouvaient à Paris ou dans les environs, furent envoyés sur l'Escaut. On y vit des uniformes de toutes les époques; l'ancien régime, la république, l'Empire, y avaient leurs représentans. Les troupes, les gardes-nationales, étaient conduites en poste. Dans son rapport du 2 août, le ministre de la guerre annonçait à l'Empereur que Rampon avait 20,000 hommes sans compter la gendarmerie. Ce général dirigea de Cadzand sur Flessingue plusieurs bataillons, et se rendit à Anvers le 6 août. Il compléta avec la marine la défense de cette place et des forts qui l'entouraient. Il organisa, à mesure qu'ils arrivaient, les détachemens de troupes et de gardes-nationales.

Bientôt un corps d'armée fut formé et placé en avant de cette importante forteresse. Rostollant commandait la gauche vers l'Escaut; Chambarlhac était au centre à la Capelle; Valletaux, à la droite, communiquait avec Tarayre, gouverneur hollandais de Berg-op-Zoom. La plus grande harmonie régnait entre les diverses autorités, les commandans et les troupes de terre ou de mer. Les digues de l'Escaut se couvrirent de travailleurs, de soldats, de canons. Decaux, chef de bataillon du génie, envoyé par Clarke, y servit fort utilement. Rampon écrivait le 8 que la place et l'escadre étaient en sûreté. Le 12, il devait avoir autour d'Anvers 36,000 hom-

mes; le 14, 40,000, et 52,000 en comptant les forces réparties dans les divisions limitrophes.

Louis ayant appris aux eaux d'Aix-la-Chapelle, le débarquement des Anglais se rendit à Amsterdam, et ensuite à Eschen près de Berg-op-Zoom, où il réunit 6 à 8000 hommes de troupes hollandaises. Il trouva Anvers en état de défense, la tête de Flandre armée, les inondations de la rive gauche commencées, les forts de la Perle et de la Croix relevés. Non-seulement on ne craignait plus de voir arriver les Anglais, mais on pouvait se porter sur tous les points qu'ils voudraient menacer. Chaque heure de retard augmentait le nombre des troupes ainsi que des gardes-nationales, et améliorait leur organisation. Louis voulait d'abord prendre l'offensive, et attaquer les Anglais à Sud-Beveland. Rampon et Clarke furent entraînés par ces idées. Mais le roi, en se rendant à l'armée, avait consulté son zèle encore plus que ses forces. Bientôt il manifesta de vives inquiétudes et cette hésitation qui en est la suite ordinaire. Il demandait qu'on fît venir de Paris toutes les troupes qui s'y rassemblaient et les ministres eux-mêmes. Il ne cessait de se plaindre des dangers auxquels son royaume restait exposé.

Chatham avait réuni la majeure partie de ses troupes pour assiéger Flessingue; l'autre était en-

core sur les vaisseaux. Monnet, gouverneur de cette place depuis 1803, avait reçu de l'Empereur l'ordre de tout employer pour la défendre. Averti des dangers qui la menaçaient, il n'avait pris aucune disposition. Sa garnison était forte; et elle fut considérablement augmentée. Flessingue renfermait des approvisionnemens pour cinq mois; Monnet avait adopté le plus fautif de tous les systèmes, celui de disputer les approches contre une armée qui avait pour elle tous les avantages. Depuis le 31 juillet, le brave Osten ne cessait de livrer des combats dans lesquels la garnison se distinguait, mais faisait beaucoup de pertes. Ce temps si chèrement acheté ne fut pas employé à améliorer la défense de l'enceinte ou à préparer l'inondation. On ne conçoit pas que Chatham pouvant disposer de forces considérables, n'ait point dès le premier moment, rejeté cette garnison derrière ses remparts. On dirait qu'il ne s'occupait qu'à la détruire. L'escadre anglaise ne mérite pas moins de reproches. Le 5, son avant-garde commençait seulement à déboucher par le Slou, au-dessous de Flessingue, pour achever l'investissement de la place. Elle ne parvint que le 8 à interrompre les communications avec la terre.

Le général Coote chargé du siége avait ouvert la tranchée sur le front de la porte de Middel-

bourg, et avait établi au Nolle, à 600 toises, la principale batterie. Monnet la fit attaquer. L'action fut glorieuse pour les conscrits français qui y déployèrent beaucoup d'intrépidité. La batterie ne put être enlevée; et les travaux de l'ennemi n'en continuèrent pas moins. Le 11, dix frégates franchirent l'entrée de l'Escaut occidental, large de 1700 toises, mais traversé par le banc du Calot. Le 13, vers onze heures et demie, les batteries de terre élevées en face du front de Middelbourg, commencèrent le feu avec 30 mortiers ou obusiers, et 10 pièces de canon. Des fusées à la Congrève étaient lancées du côté opposé. Deux bombardes placées à 1300 toises, est et ouest, jetèrent des bombes dans la ville. Rampon ordonna (11) à Rousseau de la secourir avec 4000 hommes; ils ne purent passer. Le 14, à midi, 8 vaisseaux et 4 frégates, débouchant encore devant Flessingue, la saluèrent d'un feu incertain. Quelques incendies s'étaient manifestés dans l'intérieur. A quatre heures, la canonnade cessa, et reprit pendant trois heures au milieu de la nuit. Les négociations s'ouvrirent le 15 à deux heures du matin, et la place capitula. Quatre mille hommes mirent bas les armes, et furent transportés en Angleterre (*a*).

(*a*) Monnet écrivit à Clarke pour justifier sa conduite. Depuis la révolution de 1814, on a essayé d'y parvenir; on a pré-

Napoléon s'était mépris sur la destination de ces armemens. Au moment où la guerre était suspendue en Allemagne, il les crut destinés pour l'Espagne. Si effectivement Wellington avait eu ces forces à Talaveira, les affaires de la péninsule étaient terminées, et pouvaient amener de grands changemens en Europe. L'Empereur savait que les Anglais devaient mettre à la voile vers le 27 juillet. La nouvelle du débarquement lui parvint du 5 au 6 août; elle l'éclaira entièrement sur la politique de ses ennemis et de ses prétendus alliés. Il vit sur-le-champ les nouveaux travaux que cet événement lui présageait en Allemagne, et s'occupa de conjurer l'orage. Ses premiers soins se portèrent vers la défense des départemens français. Napoléon était fort mécontent de la présence de Bernadotte à Paris; mais ce qui se passait dans

tendu que la place avait essuyé le feu de 1100 pièces, que la saison et l'état de la mer s'étaient opposés aux inondations de Walcheren. Mais une commission d'enquête, composée du premier inspecteur d'artillerie Songis, des généraux-sénateurs Daboville et Rampon, du vice-amiral Thévenard, déclara que le gouverneur de Flessingue n'avait pas exécuté l'ordre de couper les digues; qu'il lui restait plus de 4000 hommes de garnison; que le rempart était sans brèche et l'ennemi à 800 mètres de la place dont on occupait les dehors; et que par conséquent il n'y avait pas eu de siége; enfin que le général Monnet était coupable. *Moniteur du* 8 *décembre* 1809.

cette ville et en Belgique suspendit ses ressentimens prêts à éclater. Il laissa à ce prince le commandement de l'armée du Nord; mais il prit en même temps ses mesures sur tous les points. Il fit partir aussitôt pour Paris le maréchal Bessières qui y arriva le 18, et qui devait former avec les conscrits de la garde, rappelés de Strasbourg, une réserve de 6000 hommes nécessaire dans la capitale. Bientôt, le maréchal-sénateur Serrurier, gouverneur des Invalides, fut nommé commandant de la garde nationale parisienne. Le ministre Dejean, premier inspecteur du génie, fut chargé momentanément du commandement de son arme à Anvers. Sa présence y fut fort utile sous tous les rapports.

La lettre de service pour Bernadotte lui annonçait que la 24e division militaire et la partie de la 25e à la rive gauche de la Meuse, étaient sous ses ordres avec les troupes de Rampon. Elle portait aussi que, par un ordre direct de l'Empereur, le maréchal Kellermann, commandant le pays entre la Meuse et le Rhin, se rendait de Strasbourg à Wesel pour y réunir un corps de réserve important; qu'un second corps était formé à Lille sous Moncey; que Sainte-Suzanne conservait le commandement particulier des côtes depuis le canal de Cadzand jusqu'à la Somme. Lorsque

Moncey marcha sur la rive gauche de l'Escaut, où son commandement embrassait la tête de Flandre en face d'Anvers, Bessières partit pour Lille afin d'y organiser un autre corps de réserve. Le sénateur Daboville avait 6000 hommes d'élite de la garde nationale à Bruxelles. Pendant que Bernadotte cernait avec son armée les Anglais groupés autour de Batz, il était lui-même cerné par ces divers corps, vers le Rhin et la Haute-Meuse, vers Paris et la Manche. Le général d'Hastrel lui fut donné plus tard pour chef d'état-major; et par une bienveillance particulière, Gérard qu'il demandait en remplacement de Rostolland, fut soustrait à une influence qui pouvait lui devenir funeste.

En même temps, Napoléon fit partir en poste le général-sénateur Collaud pour aller prendre comme gouverneur le commandement d'Anvers, ainsi que des troupes de terre ou de mer et des gardes nationales qui s'y trouvaient; il opposa son caractère inébranlable à tous les dangers et à toutes les intrigues. Vaubois fut nommé gouverneur d'Ostende. Les généraux du sénat intervinrent dignement dans la défense du territoire et le maintien de l'ordre public. Gouvion, Soulès, Demont, Lamartellière étaient aussi sur les frontières. Une lettre fort remarquable de Napoléon, dictée le 6 août à la réception des nouvelles du 31,

contient toutes les mesures qu'on devait avoir prises, celles qui restaient à exécuter, et des instructions qui prévoyant tout ne laissaient rien d'incertain. Plein de confiance dans la nation malgré les cruautés des ministres, malgré les intrigues des oligarques et des étrangers, il voulut qu'on *l'appelât à la défense du territoire, qu'on enflammât surtout les départemens voisins du danger.* Il ordonna d'armer 40,000 gardes-nationaux, le double de ceux convoqués par le conseil. « *J'espère*, ajoutait-il, *que les Français ne se laisseront* » *pas insulter par* 25 *à* 30,000 *Anglais.* »

Clarke annonça à l'Empereur que Bernadotte était parti (12) aussitôt après avoir reçu ses ordres. Le ministre lui ayant manifesté le mécontentement de Napoléon au sujet de l'ordre du jour aux Saxons, le maréchal répondit qu'après l'avoir donné afin de ranimer leur courage, il l'avait vu avec douleur imprimé dans la gazette de Francfort. En protestant de sa reconnaissance et de sa fidélité, il ajouta : « que par admiration autant que par dévoûment, » il était prêt à verser tout son sang pour l'Em- » pereur; qu'il ne désirait ni couronne, ni trésors; » mais que ses services seraient suffisamment payés » par un regard de Sa Majesté...» Bernadotte écrivit d'Anvers à Napoléon (18) qu'il allait compléter le système de défense pour lequel Louis avait

déjà beaucoup fait; qu'il se proposait d'attaquer l'île de Walcheren si on lui envoyait les canonnières demandées; qu'enfin, si l'ennemi débarquait, Napoléon serait content de l'armée.... Une vingtaine de lettres, toutes adressées au souverain, sont remplies de protestations. Le 4 septembre, quand l'ennemi avait disparu, ce prince écrivit « qu'à la dernière extrémité, son intention avait été » de se faire sauter avec Anvers, les arsenaux, l'escadre et l'armée, afin de donner un grand exemple » au monde.... » Cependant Bernadotte était bien éloigné de montrer dans ses discours le même zèle et les mêmes sentimens. Il était frondeur, inquiet, hostile. Les officiers qui l'ont approché à cette époque, n'auront pas oublié la légèreté et l'indiscrétion de ses propos. Il avait continué ses correspondances avec Paris. Il s'entourait de tous les généraux disgraciés ou négligés depuis longtemps.

Napoléon instruit successivement des mesures prises par le conseil des ministres contre l'expédition anglaise, fut très-mécontent de plusieurs d'entre elles. Il blâma la violence et l'inconsidération de quelques-uns, l'inactivité de quelques autres, et les projets d'attaque si imprudemment conçus. Il prescrivit d'éviter tout grand engagement à moins qu'on n'eût pour objet de sauver Anvers. Ayant

ordonné de recourir à l'inondation dans le cas extrême, il regardait comme impossible la chute de Flessingue approvisionné jusqu'au milieu de l'hiver. Si pourtant la place succombait, son intention était de séparer plus spécialement les commandemens des armées de l'Escaut, en chargeant Bernadotte de couvrir Anvers sur la rive droite; Moncey de défendre Cadzand ainsi que la rive gauche par laquelle l'ennemi pouvait menacer Gand, Bruges et la frontière de l'ancienne France. Le premier avait déjà tellement empiété sur le commandement du second, qu'il avait attiré à lui la plus grande partie des troupes, et dégarni tout le terrain depuis Hulst jusqu'à la mer. Le chemin de Paris était découvert. L'Empereur ayant bientôt aperçu les inconvéniens de cette division du commandement, avait mis (26) Moncey sous les ordres de Bernadotte. Quelques généraux, Lamarque, Conroux, Gency, Cacault, Bourke, etc., furent envoyés de l'armée, pour être placés à la tête des troupes. Reille, aide-de-camp de l'Empereur, alla commander le 1er corps.

Bernadotte et Dejean étaient arrivés le 15 à Anvers. Cette place se trouvait déjà à l'abri de tout danger. Aussi les premières idées du prince se tournèrent vers l'offensive. De grands travaux avaient été exécutés. Le fort de Lillo et de Lief-

kenshoeck ainsi que l'estacade offraient le plus parfait état de défense; des batteries rasantes avaient été établies dans les chemins couverts. En arrière de cette ligne, les forts de la Croix et de la Perle en donnaient une seconde renforcée par la flotille. Des canonnières échouées et des pilotis formaient une nouvelle estacade. Trois vaisseaux arrêtés en travers de l'Escaut présentaient une réserve. On relevait encore les forts Sainte-Marie et Saint-Philippe. Ceux de Ferdinand et d'Isabelle, plus rapprochés d'Anvers, assuraient une troisième défense. La rive gauche était couverte par sa nature marécageuse. D'ailleurs l'ennemi ne pouvait plus débarquer à Cadzand. Il ne lui restait d'opération possible que sur la rive droite du fleuve, en franchissant le canal de Berg-op-Zoom. Ici des batteries avaient été élevées en face du gué; les forts Bleu et de Santuliet réparés, les digues retranchées. Les postes étaient multipliés; car on rencontre à chaque pas des moyens de défense dans ce pays désolé par tant de guerres. Dejean mit une grande activité dans les travaux des fortifications. Il projeta un camp retranché destiné à recevoir les nouvelles levées. Comme ministre, il assura la subsistance des troupes, et fit remplir les magasins. Bernadotte avait trouvé Anvers et les environs encombrés de troupes de toute espèce. Il im-

prima l'ordre et le mouvement à ces masses; il pressa l'organisation des corps. Les soins de l'artillerie lui procurèrent vingt pièces de campagne, attelées avec des chevaux de paysans, mais pouvant entrer en ligne; leur nombre s'éleva bientôt à 132. Louis, partant pour la Hollande avec sa garde, laissa un beau corps de troupes vers Berg-op-Zoom, sous les ordres de Dumonceau.

Chatham avait attendu la fin du siége de Flessingue pour mettre ses forces en mouvement. Du 15 au 19 août, l'armée anglaise traversa le Sud-Beveland. Les vaisseaux remontèrent l'Escaut occidental et oriental; tout se réunit autour de Batz. On crut un moment que l'ennemi se disposait à franchir le canal de Berg-op-Zoom; que l'escadre allait remonter l'Escaut et forcer les estacades. L'armée pouvait enlever les forts de la rive droite pendant que l'escadre pénétrerait dans le canal, et qu'un détachement attaquerait les batteries de la rive gauche. Les Anglais étaient assez nombreux pour exécuter à la fois ces diverses opérations. Ils avaient encore dans ce moment quelques espérances de succès. Strachan eut bientôt préparé les bateaux plats nécessaires pour débarquer en face de Santuliet. Mais Chatham, toujours lent et indécis, semble arrêté par l'aspect de cette belle France, et par les mouvemens de la population armée qu'il

voit du haut de ses mâts. Tout se borne à d'inutiles canonnades contre les batteries de Doel et de Frédéric, où l'on continue des travaux qui vont rendre toute attaque impossible.

Le général anglais n'arriva à Batz que le 25. Le lendemain, il fit pour la forme une reconnaissance de la ligne d'embossage, et réunit un conseil de guerre (27) afin de sanctionner une résolution prise d'avance. D'après les renforts qui rejoignaient de tous côtés et les préparatifs de défense, d'après les maladies qui désolaient l'armée anglaise et l'approche de la mauvaise saison, il fut décidé que l'attaque d'Anvers était impossible, que celle des forts Lillo et Liefkenshoeck était inutile, qu'il fallait enfin renoncer à toute opération. Chatham, rendant compte de ces résolutions, déclara qu'il regardait comme arrivé le moment où, selon ses instructions, il devait rentrer dans les ports d'Angleterre. Le 2 septembre, il reçut l'ordre d'y ramener l'armée.

L'ennemi n'avait fait que de légères démonstrations. Bernadotte annonça dans un ordre du jour du 22 qu'il fallait se préparer à une attaque. On peut supposer que lui-même n'y croyait pas beaucoup. Le respectable général Dejean affirmait au contraire que les Anglais allaient se retirer. Cependant l'inquiétude se propagea dans la Hollande,

dans la Flandre, jusqu'à Paris, où le ministère se rassemblait journellement. La correspondance de Clarke donne des preuves de ces craintes, tout en disant qu'il ne fallait pas se laisser abattre (24, 26). Il appelait à Paris le petit corps de troupes campé à Pontivy pour garder les côtes de la Bretagne. Bientôt la diminution des voiles ennemies trahit leur projet de retraite. Le 28 et le 29, on aperçut moins de vaisseaux. Une proclamation emphatique de Bernadotte déclara le 30 que tout danger était passé. Il parlait alors du grand Napoléon; mais on remarqua que ce nom n'avait pas été prononcé dans l'ordre du jour donné en présence de l'ennemi. Le 4 septembre, à deux heures du soir, Batz était évacué. Nos canonnières l'occupèrent aussitôt. Les Hollandais entrèrent à gué dans le Sud-Beveland, et bordèrent (6) de postes et de batteries le canal de Slou. L'armée fut mise en cantonnement, prête à se porter sur les divers points de la Hollande, de Cadzand et de la Flandre. Le ministre Dejean venait d'inspecter les places. Partout on était préparé à recevoir les Anglais. La division Gratien arrivait du Hanovre à Bois-le-Duc. Le maréchal de Winter commandait dans le Texel et le Zuiderzée, menacés par l'apparition de quelques vaisseaux anglais. Le maréchal Werhuel quitta momentanément l'ambassade de Paris pour

venir prendre le commandement de la flottille de la Meuse, stationnée près de Willemstadt, et qui avait chaque jour des engagemens avec l'ennemi.

La France se montra grande dans ce beau mouvement de sa population pour repousser l'ancien ennemi. On vit reluire ces jours où le peuple entier courut aux armes pour combattre la coalition. Le département du Nord envoya 14,000 hommes; le Pas-de-Calais 8000; plusieurs en donnèrent 3000 bien armés et équipés. Quelques nouveaux départemens, et surtout la Lys, se distinguèrent. La majeure partie de ces forces était arrivée à Anvers au moment où l'ennemi, réuni au fort de Batz, semblait vouloir tenter son invasion. Partout les fonctionnaires et les principaux citoyens briguèrent l'honneur de marcher à la tête des gardes nationales. Au bout de huit jours, les cohortes étaient en mouvement. Peu de temps après, 100,000 hommes se trouvaient sous les armes, prêts à repousser les Anglais sur tous les points du territoire sacré. Cependant, les hommes qui savaient lire dans l'avenir virent dès lors « combien » peu de dévoûment et d'abnégation seraient dé- » ployés par certains personnages marquans, si » jamais, après de grands revers, la France venait » à être envahie. »

Nous allons terminer en peu de mots ce qui

concerne cette expédition. Chatham laissa à Flessingue 16,000 hommes sous les ordres du général Coote. Son armée avait eu plus de 30,000 soldats et marins malades ou morts. Le corps de Flessingue souffrit beaucoup de ces fièvres terribles qui faisaient de jour en jour des progrès effrayans; plus de la moitié des soldats étaient à l'hôpital. Cependant le ministère anglais s'obstinait à continuer cette opération, entièrement manquée, malgré les désastres et la honte qui l'accompagnaient. C'était au reste le moyen le plus sûr d'influer sur les négociations d'Altenbourg dont on lui promettait à chaque instant la rupture. Il avait réuni dans le comté de Sussex une forte réserve; et il annonçait son arrivée au gouverneur de Flessingue. L'occupation de cette place, longtemps débattue dans le conseil britannique, ne fut abandonnée qu'après la signature de la paix de Schonbrunn. L'ordre de l'évacuer en détruisant tous les ouvrages maritimes fut envoyé le 19 novembre. Le lendemain, les démolitions commencèrent; mais l'évacuation n'eut lieu que dans la nuit du 23 au 24 décembre. Lorsque l'Empereur apprit que les Anglais s'arrêtaient autour de Flessingue; il écrivit à Clarke : «Nous sommes heureux » de voir les Anglais s'entasser dans les marais de » la Zélande ; qu'on les tienne seulement en échec;

» et bientôt le mauvais air, les fièvres particulières » à cette contrée, auront détruit leur armée.»

Napoléon retira le commandement à Bernadotte, pour le confier à Bessières, qui était à Lille depuis le 27 août. Celui-ci arrivant à Anvers le 24 septembre, remit au prince l'ordre de se rendre à Paris. Les griefs de l'Empereur sont exprimés dans une lettre du ministre de la guerre (27 septembre). Clarke reprocha à Bernadotte sa correspondance avec la capitale, en lui disant qu'il était contre son devoir de recevoir de pareils bulletins, et d'encourager leurs auteurs. Ce ministre lui témoigna aussi le mécontentement de Napoléon pour une proclamation où il réduisait à 15,000 hommes la force de son armée, tandis qu'il en avait à sa disposition près de 60,000; alors l'ennemi menaçait la rive gauche de l'Escaut et le royaume de Hollande. Bernadotte répondit qu'il ne pouvait empêcher qu'on lui écrivît de Paris, et que tout le monde connaissait la situation de son armée. Il renouvela pourtant ces protestations dont il était si prodigue sur son dévoûment et son admiration pour l'Empereur; il affirmait encore qu'il était prêt à verser son sang pour lui. Clarke signifia au prince l'ordre de partir de Paris sans délai, soit pour aller aux eaux, soit pour retourner à l'armée. Bernadotte se plaignit de sa

santé, et choisit le dernier parti. Le ministre finit cette dépêche en disant : « S'il n'y avait eu que » l'ordre de se rendre aux eaux, on aurait rencon- » tré une vive résistance ; il aurait peut-être fallu » recourir à des moyens violens pour le faire exé- » cuter... » Le 29, Bernadotte quitta Paris. Ce même jour, Clarke envoya l'ordre à neuf généraux de l'armée d'Anvers de rentrer dans leurs foyers. Le 1er octobre arriva une dépêche de l'Empereur qui adoucissait la mesure prise contre Bernadotte, en lui donnant le commandement du corps de Catalogne ; mais le prince était déjà parti pour l'Allemagne (*a*).

L'armée du Nord, composée de troupes peu disciplinées, de gardes nationales qui avaient beaucoup de rapports dans les pays voisins, et d'un état-major nombreux où se trouvait tout ce qui n'avait pas été employé depuis l'Empire; cette armée, tellement accessible à l'intrigue, ne pouvait être confiée qu'à un homme étranger à tout esprit de faction, profondément dévoué à sa patrie et au souverain. Bessières se montra digne de cette preuve

(*a*) Les biographes ont vivement exalté les services rendus par Bernadotte à Anvers; nous avons vu à quoi ils se réduisent. On a beaucoup blâmé son rappel. Nous laissons au lecteur le soin d'en apprécier les motifs.

de confiance par ses mesures sages, par l'esprit de conciliation qu'il porta au milieu de cette armée, et même par la résistance qu'il opposa aux ordres que lui expédia Clarke. Napoléon prévoyait que l'ennemi, avant de quitter Flessingue, voudrait détruire les importans travaux qui avaient été faits dans cette place. Prévenu que les forces anglaises y étaient considérablement diminuées, il ordonna le 3 novembre d'attaquer Walcheren dans le plus bref délai. L'artillerie de siége était réunie depuis le 22 octobre. Il s'agissait de franchir le Slou, de débarquer entre le cap d'Armuyden et Veer. Des batteries et des canonnières protégeraient l'opération qui devait être exécutée par 400 chaloupes portant 4000 hommes. Depuis longtemps un pont de bateaux liait le Sud-Beveland à la terre ferme.

Bessières assembla un conseil qui, selon l'ordinaire, multiplia les difficultés, exagéra les moyens nécessaires au point d'en rendre la réunion impossible, qui proposa enfin de renvoyer l'expédition au mois de mars suivant. Le maréchal, trop préoccupé par ces idées, déclara qu'il ne pourrait entreprendre l'opération avant le 28 ou 30 novembre. Vivement pressé par le ministre, il répondit « que rien ne serait prêt pour le 20; que ce » jour-là il ferait attaquer si on l'exigeait, mais

» qu'il ne répondait de rien ; qu'il était prêt à » sacrifier ses titres, sa fortune, sa vie, plutôt que » de dire ce qu'il ne pensait pas... » Il demanda même son rappel à l'Empereur. Napoléon lui prouva qu'on ne sacrifiait rien lorsque, même en se trompant, on suivait la voix de sa conscience. Cependant le jour qu'il avait désigné pour l'expédition était celui où l'ennemi commença les démolitions. Si ses ordres avaient été exécutés, Flessingue eût été sauvé tout entier. Bientôt le mauvais temps, les pluies, les boues augmentèrent réellement les difficultés. De fréquentes explosions annoncèrent que l'ennemi allait quitter Flessingue dont il ruinait les établissemens. Louis seconda faiblement cette opération qu'il prétendait impossible. Le 25 les troupes occupèrent Terveere et Middelbourg; le 26, la marine française entra dans Flessingue dont les habitans avaient refusé d'ouvrir les portes aux Hollandais.

CHAPITRE XI.

LE TRAITÉ DE VIENNE SUSPEND LA GUERRE; MAIS LES PROJETS DE LA COALITION RESTENT LES MÊMES.

Les négociations pour la paix sont influencées par les nouvelles d'Anvers et d'Espagne; celles-ci inquiètent Napoléon. — Il pourvoit à la sûreté de l'Allemagne. — De Schonbrunn, il gouverne la France; il dirige tous les travaux de l'armée et protége le pays. — Lefebvre allant occuper le Tyrol, est obligé de se retirer. — L'Empereur charge Rusca de traiter avec les Tyroliens. — Les négociations d'Altenbourg traînent en longueur. — Les deux souverains correspondent. — Bassano et Bubna négocient. — Le 15 septembre, Napoléon se prépare à la guerre. — Il pouvait démembrer l'Autriche. — François presse la décision (19). — Bubna va à Dotis et ramène Liechtenstein. — Staba veut attenter à la vie de Napoléon. — Champagny revient pour conclure le traité. — Il est enfin signé (14 octobre). — L'Empereur va attendre les ratifications à Munich (22), et se rend à Fontainebleau le 26. — Les ministres autrichiens conservent des sentimens hostiles après la paix et même après le mariage. — Napoléon apprend à connaître la haine et les projets de la coalition qu'il ne peut désarmer. — La guerre de 1809 a préparé celles de 1812, 1813 et 1814.

Les négociations d'Altenbourg étaient dominées par les événemens extérieurs. Les nouvelles de l'Occident parvenaient rapidement à Schonbrunn;

elles arrivaient à la cour de Bude quelques heures après par la Prusse ou par la Turquie. C'est surtout dans les variations successives que présentèrent l'expédition de Walcheren et même les affaires d'Espagne (*a*), qu'il faut chercher les motifs des retards qu'éprouvèrent ces négociations. Napoléon reçut de ce dernier pays des rapports qui l'inquiétèrent au moins autant que l'entreprise contre Anvers. Le ministre Clarke et quelques commandans de corps d'armée lui peignaient la situation de la Péninsule et les menées qui y avaient été ourdies. Elle était devenue un foyer d'intrigues, où les chefs s'accusaient, se nuisaient au lieu de s'aider, et refusaient l'obéissance aux ordres d'un souverain trop éloigné. L'Empereur apprit aussi par une lettre du général Lefebvre (Tramesani), ancien soldat des armées d'Italie et d'Egypte, tous les détails de l'affaire de d'Argentou, ex aide-de-camp de ce général. Napoléon fut vivement frappé de ces désordres qui l'atteignaient dans les sources réelles de sa puissance, qui le menaçaient dans ses affections pour le soldat français. A la première parade, il demanda des renseignemens sur d'Argentou aux officiers des dragons de la garde; un seul

(*a*) Voyez la Note troisième *Sur la guerre d'Espagne*, et la pag. 101 du premier volume.

l'avait connu. Napoléon dut penser que cet aide-de-camp n'avait été que l'instrument d'hommes plus capables et plus puissans. Les nouvelles de Talavéra frappèrent moins vivement l'Empereur. Cependant il reçut fort mal le premier envoyé, l'accusant de venir au quartier-impérial pour voir ce qu'on y pensait, sous le prétexte d'annoncer une bataille dont on connaissait déjà les détails. Il lui dit : « *Je sais tout ce qui s'est passé...* » et il accompagna ces paroles de beaucoup de reproches. Le second envoyé, l'un des chefs d'état-major de l'armée, fut encore plus maltraité. Mis aux arrêts en arrivant à Schonbrunn, il n'en sortit que pour se rendre en Toscane. Napoléon se montra fort occupé des désordres qui agitaient l'armée d'Espagne et des intrigues qui avaient eu lieu à Paris. On l'entendait dire : « *Il faudra se hâter de faire la paix à tout prix, avant que l'ennemi ne puisse profiter de ces machinations.* » Il manifestait également ses craintes et ses ressentimens sur la conduite de la Prusse, et particulièrement de la Russie dont la politique se démasquait chaque jour davantage.

Napoléon ayant pourvu à la défense de l'Empire, organisa celle de l'Allemagne menacée par les descentes ou les complots des Anglais. Il régla (11 et 13 août) la composition des 8e et 10e corps.

Celui-ci, formé des troupes westphaliennes et de toutes les garnisons françaises ou alliées, s'étendait depuis les frontières de la Bavière et de la Saxe jusqu'à la Baltique (le grand-duché de Berg excepté); il était sous les ordres du roi Jérôme. Le 8e, sous Junot, embrassait tout le pays entre le Rhin, le Danube et la Westphalie. Il comprenait la division Rivaud occupant Bareuth, la division Saint-Cyr gardant Dresde, la division Lagrange employée dans ce moment à soumettre le Voralberg. Junot avait 35,000 Français ou confédérés, dont 5000 cavaliers, avec 70 pièces de canon. Il devait mettre Dresde en état de défense, reconnaître les frontières de la Bohême et se préparer à pénétrer dans ce royaume.

Le moment approchait où l'on allait apprendre si l'Autriche dénoncerait la fin de l'armistice. Elle ne se crut pas probablement en mesure de le faire, soit qu'elle attendît des renforts ou de nouvelles levées, soit plutôt qu'elle voulût s'entendre avec les autres cours. Napoléon demanda la situation exacte des différens corps au 15 août, et l'état de toutes les troupes en marche pour rejoindre l'armée, qu'elles eussent ou non traversé le Rhin. Les historiens présentent comme une époque de repos (*a*) cette trève accompagnée de tant de vicis-

(*a*) Napoléon ne cessa pas d'habiter Schonbrunn pendant

situdes; ils passent rapidement du combat de Znaïm à la conclusion de la paix. Mais chaque jour voyait naître de nouveaux événemens et exigeait de nouveaux soins. Tout le travail se faisait au quartier-impérial comme aux Tuileries dans le

l'armistice. Il mit une grande réserve dans sa conduite envers la capitale de son ennemi. Il ne vint à Vienne que de nuit. Seul avec Berthier, à pied et en habit de ville, il alla voir les illuminations pour sa fête. Une autre fois il se rendit dans le plus strict incognito, au théâtre de la cour; il parcourut ensuite la ville avec Duroc et Denon par un beau clair de lune, visitant les monumens, et regardant avec une attention particulière la statue de Joseph II. M. de Bondy monta somptueusement au théâtre de Schonbrunn un spectacle italien et allemand. La noblesse qui était restée à Vienne, recherchait avec ardeur les moyens d'y être admise, et d'aller contempler une gloire et une magnificence à laquelle ses souverains ne l'avaient pas accoutumée. Quand l'Empereur paraissait, il se manifestait une admiration silencieuse, bien plus flatteuse que dans sa propre cour. C'était un touchant hommage qui ne s'effacera jamais de nos souvenirs. Tous les Viennois ne l'auront pas oublié; car cet enthousiasme, auquel rien ne les obligeait, devait sortir du fond de leur cœur. La population de cette capitale montrait le plus grand empressement à voir Napoléon; dans ses courses, dans ses promenades, aux parades, la foule accourait. La fureur belliqueuse des Autrichiens était passée. Ils accusaient hautement ceux qu'on désignait comme les auteurs de la guerre. Mais ils nous disaient : « Avant deux » ou trois ans, il vous faudra revenir encore!... »

temps de paix. Le gouvernement de la France et de l'Italie y était réglé par le ministère du secrétaire d'Etat, duc de Bassano. Ces détails, fort augmentés par les invasions et les menaces de l'Angleterre, se compliquaient par ceux que demandaient les pays conquis. Les finances de l'Empire étaient tenues avec la plus stricte régularité, même au milieu de la guerre. Si celle-ci empêchait les améliorations que Napoléon avait préparées depuis long-temps et qui les aurait portées au plus haut degré de prospérité, elle n'accroissait presque pas les dépenses de l'État (*a*). Un décret du 11 août décida que le budget de l'armée du Rhin ne serait aux frais de la France que jusqu'au 1er avril. A partir de cette époque, tout fut payé par les fonds provenans de la *Caisse des contributions de la coalition*, composée des revenus du domaine sur la rive gauche du Rhin, et de tout ce qui était levé en pays conquis pendant cette campagne. Les contributions imposées en Autriche couvrirent bien au-delà des premières avances. Si l'ancien principe que la guerre nourrit la

(*a*) La dépense réelle de 1809 fut de 791 millions. Malgré la double guerre d'Espagne et d'Allemagne, cet exercice ne dépassa que de 36 millions celui de 1808, dont la dépense effective se monta à 755. Les budgets des deux ministères de la guerre ne furent augmentés que de 20 millions.

guerre doit être adopté par la saine politique, il est consacré par la justice lorsqu'un gouvernement se défend contre une aggression non provoquée.

Le travail journalier de l'armée embrassait toutes les branches et toutes les armes. L'Empereur était le chef de chaque service; il dirigeait les organisations, l'administration, la comptabilité, l'artillerie et l'armement, les fortifications de toutes les places, les constructions de diverses espèces. Des courses aux corps d'armée, les revues des troupes qui arrivaient et des divisions voisines, les inspections des différens travaux, remplissaient une partie de ses journées. A ces détails dont quelques-uns auraient absorbé l'homme le plus capable, venaient se joindre ceux qui concernaient les armées éloignées. A Flessingue, il fallait défendre le cœur de l'Empire menacé, contenir les efforts de l'ennemi et la malveillance des siens. En Espagne, il fallait exercer aussi une double surveillance, diriger l'ensemble des opérations, imprimer l'ordre et le mouvement qu'on avait tant de peine à maintenir (*a*).

(*a*) Pour que Napoléon fût connu, il faudrait que l'histoire de chacune de ses opérations civiles, politiques et militaires, fût écrite avec les mêmes recherches et les mêmes soins que nous avons employés pour celle-ci; que les diverses pièces fussent

L'Empereur mettait une attention particulière à soulager les malheurs de la guerre, à empêcher ou réparer les désordres inséparables de la conquête. Il protégeait, par de fréquens ordres du jour ou par des mesures directes, les habitans, leurs propriétés, leurs travaux. On pourrait citer une foule de traits que les Autrichiens ainsi que les autres peuples n'auront pas oubliés. Il visitait lui-même, ou faisait visiter fréquemment les hôpitaux. Il envoyait par Duroc, Savary et d'autres aides-de-camp, de l'argent aux généraux et aux officiers blessés; il s'informait de leurs besoins et de ceux de leurs familles. Il accordait des pensions; il faisait élever les enfans. Les simples soldats n'étaient pas oubliés dans la distribution des secours et dans les places qu'on pouvait donner à ceux qui étaient devenus incapables de servir. Son histoire individuelle présenterait le tableau d'une bonté rare (*a*).

recueillies et publiées; que ses actions, ses pensées, ses projets pussent être mis au grand jour. Jusque là nous n'aurons qu'une connaissance fort imparfaite de ce grand homme. L'histoire de l'Expédition de Walcheren fournirait seule un volume fort intéressant.

(*a*) Carnot, se trouvant engagé dans de mauvaises affaires, avait non-seulement perdu sa petite fortune, mais compromis un des plus beaux noms de la révolution. Il eut la noble confiance

La fête de l'Empereur fut solennisée avec enthousiasme dans l'armée, et à Vienne même par les habitans. Napoléon la signala par des décrets mémorables. Il accorda encore des grades et des décorations; il donna des dotations à tous les amputés de cette campagne, soldats ou officiers, et des pensions aux veuves; il adopta les enfans de ceux qui étaient morts. Il décerna le titre de prince, avec des domaines considérables pris dans les pays conquis, à Berthier, Masséna et Davout, « afin de » récompenser les services qu'ils avaient rendus, et » de conserver le souvenir honorable pour le Peu- » ple français, de la bravoure et du dévoûment de » l'armée. » Associant la nation à la gloire qu'il conquérait sur les champs de bataille, il décréta l'érection d'un « obélisque en granit de Cherbourg, » de cent quatre-vingts pieds d'élévation, avec cette » inscription : *Napoléon au Peuple Français,* pour » constater, par un monument durable, la satisfac- » tion qu'il avait éprouvée de la conduite du Peu-

de recourir à l'Empereur par l'intermédiaire du ministre de la guerre. Napoléon était à Schonbrunn; il dit au ministre Secrétaire d'Etat : « *Il ne convient pas de donner de l'argent à* » *Carnot; mais arrangez son affaire de manière que le gou-* » *vernement lui doive pour un traitement arriéré les cent* » *mille francs dont il a besoin.* » Un décret fut rendu en conséquence et transmis par l'estafette.

» ple et de la grande armée. » Ce monument grandiose, remplissant tout le terre-plein du Pont-Neuf, et accompagné de deux façades égyptiennes sur les parties latérales de la place Dauphine, eût présenté un coup d'œil imposant des points les plus éloignés. L'Empereur créa l'ordre des Trois-Toisons, dont le travail fut demandé aux corps d'armées (26 septembre), et qui dans la suite fut abandonné (*a*).

Napoléon s'occupait particulièrement de la nouvelle forteresse qu'il élevait à Spitz, vis-à-vis de Vienne. En avant de la tête de pont, il disposa six grandes redoutes qui embrassaient un vaste espace où campa le 2e corps. Des lunettes furent construites au saillant des bastions de l'enceinte. Celle du centre reçut une grande augmentation de défense par des blockhauss mul-

(*a*) L'idée primitive était de fonder un ordre élevé au-dessus de tous ceux de l'Europe, puisque les deux principaux, les Toisons d'Espagne et d'Autriche conquises par nous, se trouvaient réunis à l'ordre fondamental du royaume de Bourgogne devenue depuis si long-temps province de la France. Les principes de l'égalité qui avaient présidé à l'institution si grande et si nationale de la Légion-d'Honneur, vainquirent celle-ci qui eût été toute guerrière, et qui avait résisté aux considérations politiques nées du mariage avec une Archiduchesse. Les argumens des hommes civils l'emportèrent sur la gloire militaire en disant qu'elle ne devait pas être séparée du reste de la grande nation.

tipliés. Tout fut palissadé. On bâtit à Spitz ainsi qu'à Tabor des magasins à poudre, un parc et des ateliers pour l'artillerie, des manutentions avec dix fours, des magasins pour un approvisionnement considérable. Les deux têtes furent rendues indépendantes l'une de l'autre. L'armement de Spitz fut porté à 48 pièces. 6,000 travailleurs étaient employés à ces travaux. Une nouvelle tête fut construite sur la rive droite de Tabor; des tambours couvrirent le pont de Léopoldstadt du côté de Vienne. Ainsi Spitz fut complètement isolé de cette place. Plus tard, l'Empereur fit occuper quelques îles pour lier Spitz avec Klosterneubourg. Cette ville fut entourée de redoutes couronnant les hauteurs qui la dominent; la garnison de 4 à 500 hommes devait avoir sa retraite par le Danube sur la tête de pont. Au retour d'une de ses courses, Napoléon ordonna, comme le premier ingénieur de son armée, que le général chargé des travaux de Spitz se rendît à la parade avec son plan, afin de rectifier la direction d'une flèche dont les défenses devaient être tirées du corps de place, et non des ouvrages extérieurs. L'Empereur étudiait avec beaucoup de soin par lui même ou par les reconnaissances des officiers, les environs de Vienne et tout l'échiquier stratégique qui s'étend à 20 lieues autour de cette capitale, de-

puis les Krapacks jusqu'aux montagnes de la Bohème et de la Styrie (*a*).

Vienne avait une grande importance comme capitale et comme forteresse. Napoléon se prépara les moyens d'utiliser ses fortifications ou de les détruire. Des mines furent pratiquées sur trois points de l'enceinte méridionale, de manière à la renverser complètement dans 48 heures. Des réduits, qui fermaient la gorge des cinq principaux bastions, furent armés de mortiers pour maîtriser la population. Tout ce qui tenait à l'état-major de la place dut loger au château, et surtout ne rien coûter aux habitans. Napoléon ordonna de retrancher les ponts de Raab, d'élever en avant de cette forteresse des redoutes pour éloigner les approches de l'ennemi, et de compléter son armement. Tous ces travaux devaient être terminés le 10 septembre. Enfin, des mineurs envoyés à Gratz préparèrent des four-

(*a*) L'Empereur donna un ordre fort sévère, mais fort remarquable sur le service des ingénieurs-géographes dont il se plaignait. C'était moins la faute de ces officiers que celle de leurs chefs. Les travaux étaient ordinairement très-soignés et très-beaux ; mais ils n'arrivaient pas à temps. Ce corps n'a pas rendu les services dont il était si capable, parce que la direction lui a manqué. J'ai cru devoir insérer cette pièce (9 août) comme une excellente instruction sur les reconnaissances militaires et sur ce travail dans les États-Majors.

neaux pour faire sauter la citadelle en 24 heures. Le pont de la basse March, placé entre Theben et Neudorf, fut construit en pilotis. Le premier de ces lieux fut fortifié, et la hauteur qui s'étend de l'un à l'autre couverte d'ouvrages palissadés.

Le bas Danube devait jouer un grand rôle dans les opérations qui semblaient au moment de s'ouvrir. Napoléon régla la navigation du fleuve, qui se fit par les marins du 44e bataillon de la flotille et par ceux de la garde impériale. Il organisa des compagnies de pilotes ainsi que le service des bateaux au-dessus et au-dessous de Vienne. Il ordonna à Passau la construction de 30 barques qui pussent descendre rapidement 6 à 9000 hommes. Baste, qui s'était fait remarquer par son activité dans les travaux de l'île de Lobau, fut chargé de cette navigation. Les nombreuses rivières qui sillonnent la Hongrie, exigeaient que l'armée eût de grands moyens de passage. Chaque corps reçut quelques pontons pour des ponts de 20 toises; leur réunion en formait un de 100 toises. Il devait y avoir à la suite du parc 70 bateaux pour une ligne de pont de 170 toises, et un équipage de rechange de 70 pontons sur haquets. La marine rassemblait 200 bateaux, propres à porter 15 à 20,000 hommes, ou à jeter en 24 heures trois ponts sur le Danube. Deux nouveaux ponts devaient être éta-

blis; l'un à Presbourg, dont le château donnait une tête à la rive gauche; l'autre à Thében, au-dessus de l'embouchure de la March, couvert par l'île qui est à la rive opposée. Ainsi ce confluent et le dérivé du Waag étaient occupés. Cinq ponts de bateaux se trouvaient disponibles sur le bas Danube. On pouvait rapidement transporter une division de Passau à Vienne, et un corps d'armée de Vienne à Raab. Le 10 septembre était encore indiqué pour le terme de tous ces préparatifs.

Les chefs du Tyrol, furieux à la nouvelle de l'armistice, résolurent de retenir de force les troupes autrichiennes, de s'emparer de leur artillerie, d'enlever le fort de Sachsenbourg au moment où Schmidt le remettrait à Rusca, enfin de massacrer 14 ou 1500 prisonniers de guerre pour rompre toute espèce de traité. Nous avons vu dans le troisième volume comment on découvrit ce complot. Lefebvre avait fait signifier les conditions de l'armistice aux Autrichiens et aux Tyroliens. Cependant il dut combattre les uns et les autres. Il pénétra jusqu'à Innsbruck (30 juillet) par la route de Salzbourg, pendant que Beaumont arrivait par celle de Scharnitz. Le déploiement de ces forces décida les généraux Buol et Schmidt à évacuer le pays. Ils prirent des mesures pour sauver les prisonniers ainsi que la forteresse me-

nacée par les paysans, et pour se dérober à la responsabilité que ces nouveaux massacres auraient fait peser sur leur tête. Ils remirent le fort de Sachsenbourg le 1er août, et ne quittèrent entièrement le Tyrol que le 9. Mais pendant que Rusca relevait leurs postes, il était assailli par les Tyroliens. Tout prouve que ceux-ci étaient encouragés secrètement par la cour de Bude. On trouva long-temps après, dans leurs rangs, des soldats et des officiers autrichiens. Beaumont marcha par l'Engadine dans le Voralberg que les Wurtembergeois attaquaient par le nord. Ceux-ci entrèrent le 7 dans Bregentz. Le docteur Schneider, le principal instigateur de l'insurrection, se rendit au prince royal qui le sauva des poursuites de la Bavière. Le Voralberg se soumit, et ne reprit plus les armes. Mais les Tyroliens résistèrent avec une nouvelle ardeur aux troupes qui les pressaient sur tous les points. Rouyer précédait Lefebvre sur la route de Brixen; il fut arrêté au-delà de Steinach. Le maréchal livra aux insurgés (11) un combat très-meurtrier, après lequel il dut se reployer sur Innsbruck et sur Salzbourg, où il s'établit de manière à couvrir la Bavière. Rusca, qui s'avançait par Prunecken, revint dans la Carinthie, et occupa Sachsenbourg, Spital, Villach, Klagenfurth. Le faible corps de 2000 Italiens qui remontait l'Adige s'était retiré sur Vérone.

Alors le Tyrol, exalté par ses victoires, se leva tout entier. Son exemple exerçait une dangereuse influence sur les peuples de l'Europe, et même sur les souverains coalisés. Napoléon avait été fort mal secondé par ceux qui étaient à la tête des troupes opposées aux insurgés, et qui avaient mécontenté les amis comme les ennemis. Il voulut mettre fin à cet état de choses, et ramener les Tyroliens. « Désirant arranger leurs affaires à l'amia-
» ble, et préférant les soumettre par la conviction
» plutôt que par la force, il chargea Rusca de
» négocier avec eux. Il leur offrait de rester ba-
» varois ou d'être réunis au royaume d'Italie. S'ils
» avaient quelque but particulier, il leur promet-
» tait des priviléges et une organisation qui satis-
» ferait leurs vues. Il souhaitait les tranquilliser et
» contribuer à leur bonheur. Ils n'avaient qu'à
» s'assembler et à envoyer une députation nom-
» breuse pour faire connaître leurs désirs. Mais
» s'ils voulaient rester attachés à l'Autriche, il leur
» déclarait une guerre éternelle (*a*)... » C'est l'unique fois peut-être que les vœux des peuples furent consultés au milieu des fureurs de la guerre ; et cet exemple est donné par celui qu'on accuse du despotisme le plus absolu.

(*a*) Voyez la lettre au major-général du 29 août, et la quatrième Note sur la fin de la guerre du Tyrol.

Rusca était l'homme qui convenait le mieux pour négocier avec ces montagnards. Mais les chefs ne voulurent écouter aucune proposition. L'Autriche leur promettait de renouveler promptement les hostilités; ils s'y préparèrent pendant août et septembre. A la fin du dernier mois, un vaste projet fut conçu; il s'agissait de faire marcher les masses tyroliennes en Carinthie, de soulever cette province et de s'y réunir aux troupes de l'archiduc Jean. Vers le commencement d'octobre, les Tyroliens descendirent dans la vallée de la Drave, chassèrent Rusca de Villach, et firent de vains efforts pour s'emparer de Sachsenbourg. Ils attaquèrent bientôt le général Peyri sur le Lavis (5), et s'avancèrent sur Roveredo. Les Tyroliens ne voulurent pas reconnaître le traité de Vienne, ainsi que la convention de Znaïm.

Cependant on continuait à négocier la paix. Pour l'ennemi, ce n'était qu'un moyen de se préparer à recommencer les hostilités et de renforcer son armée. Les plénipotentiaires étaient toujours à Altenbourg. Aucune négociation n'est aussi peu connue. L'Autriche employa toutes les ressources pour retarder sa marche. Le temps se passait en vaines conférences. Le ministre autrichien voulait que le duc de Cadore fît connaître ses conditions. Chaque fois que celui-ci articulait une

prétention, l'autre lui demandait s'il avait quelque chose de plus à exiger, le sollicitant ainsi de porter ses demandes à leur *maximum*, et ne discutant rien. Metternich faisait quelquefois des propositions inadmissibles, telles que de céder les deux Gallicies, parce qu'il savait bien que la France ne pouvait les accepter sans que la Russie intervînt pour s'y opposer. Dans le commencement, on recherchait à Schonbrunn les causes de toutes ces lenteurs; mais les nouvelles qu'on recevait successivement ne tardèrent pas à les dévoiler. L'Empereur fit faire par le major-général (11 septembre) de vives réclamations auprès du prince de Liechtenstein, au sujet de Zara qui continuait à être bloqué de manière à courir le risque d'être forcé de se rendre. Il demandait catégoriquement que le corps de 4 à 5000 Autrichiens qui occupait la Dalmatie l'évacuât sans délai; il leur cédait en même temps la possession provisoire de Fiume.

Cependant l'empereur François montrait un feint empressement de voir la négociation conduite à une prompte issue. Mais en même temps qu'il s'en exprimait ainsi dans une lettre du 8 septembre, il faisait entendre qu'il n'accèderait jamais aux conditions proposées; il les jugeait d'une nature tellement destructive pour l'Autriche, qu'il ne pourrait les ac-

cepter sans consentir à l'anéantissement de sa monarchie, et sans renoncer ainsi à ses devoirs comme souverain... Cette lettre apportée par le comte de Bubna donna lieu à des conférences entre ce général et le duc de Bassano. Napoléon répondit le 13 septembre. A cette époque, il était à peu près rassuré sur les suites de l'expédition anglaise. Il venait de recevoir la nouvelle de l'évacuation de Batz, qui était la garantie de la cessation de l'offensive sur l'Escaut et même de l'abandon du Sud-Beveland. L'Empereur énonça sans réserve les conditions auxquelles la paix pourrait être faite. Le duc de Cadore avait demandé la cession du pays de Salzbourg et de Berchtolsgaden, de la haute Autriche jusqu'à l'Enns, de la Carinthie, de la Carniole, du littoral autrichien et d'une partie de la Croatie. Napoléon exigeait une population de 1,600,000 âmes sur la frontière de l'Inn et de l'Italie; ce qui ne changeait rien aux propositions de son plénipotentiaire. Mais aux territoires qui devaient rester à la disposition de la France, s'en joignaient d'autres qu'elle réclamait pour l'avantage de ses alliés.

L'Empereur voulut accompagner cette espèce d'*ultimatum* par quelques démonstrations militaires. D'ailleurs le langage de la cour de Bude était menaçant; on annonçait dans l'armée autrichienne que les hostilités recommenceraient vers le 20 du

mois. Napoléon prescrivit (14) à Masséna de faire reconnaître avec le plus grand soin les chemins qui, conduisant en Bohème par Zlabings et Iglau, se dirigent vers Tabor, sur la grande route de Vienne et de Lintz à Prague. Il fallait prendre aussi des renseignemens sur cette dernière forteresse et sur l'intérieur de la Bohème. Ce maréchal devait avoir en réserve 4 jours de pain et 8 jours de biscuit. L'intention de l'Empereur était de l'envoyer conquérir la Bohème, et de lui former avec son corps, ceux de Lefebvre et de Junot, une armée de 80,000 hommes. Ces dispositions préparatoires furent exécutées.

Napoléon se rendit le 15 au 3e corps; il vit la division Morand à Nicolsbourg, les divisions Friant et Gudin sur le champ de bataille d'Austerlitz. Après avoir donné ses ordres à Davout, il alla visiter les bords de la March, où les premiers coups pouvaient être portés. Il passa la revue de Montbrun et de Colbert, à Goding et à Angern dont il examina la tête de pont. L'Empereur était attendu également au corps de Masséna ainsi que sur les frontières de la Bohème. A son retour (19), il réunit toute la garde dans une grande parade; ce spectacle fit beaucoup d'impression sur l'esprit des habitans de Vienne. Napoléon inspecta successivement les corps voisins de cette capitale. Partout il veilla

avec un soin paternel au bien-être du soldat et à l'administration particulière des régimens (*a*). Les détachemens arrivant de France, 6000 prisonniers échangés, et 36,000 blessés sortant des hôpitaux de Vienne, entrèrent dans les rangs. Les troupes toujours avides de combats, enflammées par la vue de l'Empereur, croyaient toucher à de prochaines victoires.

Les projets de Napoléon, en cas d'hostilités, ne

(*a*) Avant la revue d'une division de grosse cavalerie, Napoléon fit écrire qu'il désirait trouver tout en règle, solde, gratifications, etc.... Il fit dire aux colonels « combien il était » peiné de l'administration peu paternelle et du peu de soin » qu'on avait de donner au soldat tout ce qui lui appartient. » (Lettre du 20 septembre.) Le 23, il manda « de ne pas lais- » ser de postes de la division Saint-Germain sur la Taja, où » ils gagneraient des fièvres. » Une autre lettre du même jour au major-général porte : « Témoignez mon mécontentement » aux colonels qui, dans cette saison, laissent le soldat vêtu » d'un simple pantalon de toile. Ordonnez que, sous aucun » prétexte, ils ne soient privés de pantalons de drap. L'Em- » pereur a vu avec peine qu'ils n'en avaient pas dans leur sac ; » ce qui les expose à des maladies.... » Enfin le 26, il chargea Daru de faire distribuer 8000 pantalons au 2e corps, et de veiller à ce que le soldat fût bien couvert. Vers la mi-septembre, il recommanda de ne pas mettre de garnison française dans la place bavaroise de Lindau, à cause de son insalubrité. A l'approche du mauvais temps, il ordonna de faire cantonner toutes les troupes.

sont pas connus. Mais d'après quelques dispositions et la répartition des corps, il paraît que son intention était de manœuvrer sur le bas Danube avec le centre de l'armée, composé des troupes du vice-roi et de celles du maréchal Davout, qui se seraient rapprochées en descendant la March. Les Saxons et les Wurtembergeois étaient sous les ordres d'Eugène. L'Empereur devait marcher contre les forces principales de l'ennemi, établies sur les deux rives du Danube, autour de Komorn et de Dotis. Il avait fait deux forteresses françaises de Vienne et de Spitz; ces places, Brunn, Angern, Presbourg et Theben, enfin Raab, assuraient sa nouvelle base d'opérations; celles-ci partaient des frontières de la Hongrie. Il dirigeait sur Olmutz les Polonais qui auraient formé sa gauche et attaqué cette forteresse. Macdonald placé vers Gratz, à la droite, était opposé à l'aile gauche autrichienne, dont le quartier-général n'avait pas quitté Czakathurn. Cependant Masséna, réunissant ses 80,000 hommes au milieu de la Bohème, s'emparait de Prague et assiégeait ou bloquait les forteresses qui maîtrisent une partie de ce royaume. Occupant le centre de l'Allemagne, le maréchal contenait les pays douteux, menaçait la Prusse et servait de réserve à l'armée. En même temps, Drouet remplaçant Lefebvre devait soumettre le Tyrol. Napo-

léon pouvait porter ses armes jusqu'au fond de la Hongrie. L'empereur François avait en quelque sorte abandonné l'Europe et s'était confiné dans ce royaume. Encore une bataille, et il risquait d'être réduit à cette seule couronne. L'Autriche, la Bohème et l'Illyrie se trouvaient à la disposition du vainqueur (*a*). L'avidité de la Russie et de la Prusse pouvait être tentée par l'appât de quelques débris de cette monarchie dont tant de provinces sont à leur convenance. Il n'aurait pas été plus étonnant qu'elles se tournassent contre leur

(*a*) Napoléon s'est reproché à Sainte-Hélène de n'avoir pas démembré l'Autriche. Un prince de cette maison l'en sollicitait; il offrait de donner, en espèce d'otage, la personne qui lui appartenait de plus près... (*Mémorial de Sainte-Hélène*, tome III, page 131.) Il est certain qu'à cette époque l'affection des peuples se refroidissait pour ce gouvernement qui n'était plus paternel que de nom. On assure que cette situation des esprits n'est pas changée. Le tiers-état autrichien est fort éclairé. Il supporte avec peine, ainsi que la saine partie de la noblesse, les vices de l'administration, la continuation des abus dont les règnes de Joseph et de Léopold avaient fait espérer la réforme, l'annulation des anciens droits, les désordres des finances signalés par plus d'une banqueroute, le fléau d'un papier-monnaie discrédité, le poids des impôts les plus lourds peut-être de l'Europe. L'assurance que toutes les guerres étaient provoquées par le gouvernement et par l'Angleterre augmentait beaucoup le mécontentement.

ancien allié, que de les voir faire une guerre sourde à Napoléon, dont l'empereur Alexandre briguait alors l'amitié, et à qui la Prusse devait son existence. Ce fut une fatalité que la guerre n'achevât pas de punir alors les fautes de la politique autrichienne.

La cour de Bude ne tarda pas à apprendre que l'escadre anglaise avait abandonné les bouches de l'Escaut. Stadion s'en plaignit à Bathurst avec beaucoup d'amertume. Il réclama comme dédommagement l'exécution des premières promesses d'une diversion dans le nord de l'Allemagne. Cette cour pensa qu'il fallait profiter au plus vite du temps qui resterait jusqu'à l'arrivée des renforts rassemblés dans la Belgique, et décider promptement les affaires avec les troupes qu'elle n'avait cessé d'organiser depuis deux mois. Dans une lettre du 19 septembre l'empereur d'Autriche, sous le prétexte des souffrances de la partie de son empire occupée par l'armée française, se présentait comme impérieusement engagé à *circonscrire le terme des négociations*, et comme obligé de faire demander par ses plénipotentiaires l'accélération des déterminations finales de la France. Il ne pouvait, disait-il, se persuader qu'elles fussent de nature à occasioner une nouvelle effusion de sang; il rejetait d'une manière encore

plus explicite les demandes qui lui étaient faites; il les déclarait incompatibles avec les premiers intérêts de son empire, et repoussait un *ultimatum* qui n'était pas moins destructif de l'existence de l'Autriche que du bien-être de ses sujets. Il représenta qu'une telle paix laisserait sa monarchie sans frontières et ses États sans débouchés, qu'elle priverait ses provinces de leurs communications les plus essentielles, et qu'elle détruirait ainsi les fondemens de l'industrie nationale et du bonheur individuel de ses sujets. Il exprimait toutefois le désir de voir s'établir entre les deux pays les liens d'une étroite amitié. Ce qui se passait à Altenbourg répondait à cette déclaration.

Cependant les conférences continuaient entre le duc de Bassano et le comte de Bubna; c'étaient deux hommes habiles, et, ce qui vaut mieux encore, deux hommes de bien. Le premier, voyant que l'opiniâtreté de l'Autriche tenait principalement à l'illusion dangereuse qu'on s'était faite à Dotis (lieu actuel de la résidence de l'empereur François), sur la position de l'armée française, pensa que là se trouvait le nœud de la négociation. Il fit tomber sous les yeux du comte de Bubna, un état des troupes en marche ou qui avaient rejoint l'armée depuis la conclusion de l'armistice. Lorsqu'il se fut assuré de l'effet produit sur le général autrichien

par les notions que celui-ci croyait devoir au hasard, il lui montra la situation véritable de la grande expédition anglaise, et ne lui cacha point que l'Empereur, dont les forces étaient considérablement accrues, se préparait à rouvrir la campagne. Le point de départ étant Vienne, les résultats pouvaient être si prompts et si décisifs que bientôt l'Autriche ne se trouverait plus en mesure d'obtenir aucune condition de paix.

Le comte de Bubna fut frappé des dangers que sa cour paraissait disposée à braver. Il ne s'occupa plus que de découvrir quelles étaient les conditions dont le cabinet français ne consentirait point à se départir. La véritable négociation s'établit alors à Schonbrunn. Du 20 au 25, elle marcha plus rapidement que dans les deux mois précédens. En peu de jours, les bases furent discutées et précisées entre le duc de Bassano et M. de Bubna. Celui-ci partit pour en rendre compte à l'empereur d'Autriche; son retour fut prompt. François n'était plus ce prince guerrier dans les conseils où il opina constamment pour la guerre. Animé tout-à-coup d'un vif désir d'accélérer la paix, il envoyait avec Bubna le prince Jean de Liechtenstein muni de ses instructions finales et de pouvoirs pour conclure. Celui-ci entra immédiatement en négociation avec le duc de Bassano. Dans vingt-quatre

heures, les conditions générales de la paix furent arrêtées entre eux. L'empereur d'Autriche semblait avoir oublié qu'il avait des plénipotentiaires à Altenbourg. MM. de Metternich et de Nugent se trouvèrent dans une position que l'empereur des Français ne voulut pas faire partager au duc de Cadore. Celui-ci fut appelé à Schonbrunn. Le duc de Bassano, satisfait d'avoir amené des résultats que son souverain appréciait, ne se montra pas jaloux de signer une paix à laquelle son collègue devait mettre son nom. La négociation définitive commença, dans les premiers jours d'octobre, entre le ministre des relations extérieures et le prince de Liechtenstein.

Vers cette époque (*a*), on vit ce que peut pro-

(*a*) Je n'ai pu découvrir le moment précis de cet événement. En général, on le fixe vers la fin des négociations; car on rapporte que Stabs entendit, au moment de mourir, le canon qui annonçait la conclusion du traité. Quelques jours avant, le prince de Liechtenstein arrivant à Vienne, dit : « On a offert » plusieurs fois à mon gouvernement d'attenter à la vie de » l'empereur des Français; mais nous avons toujours refusé » de participer à de tels crimes. Nous l'engageons même à » prendre contre ces dangers plus de précautions qu'il ne l'a » fait jusqu'à ce moment. » On trouvera aux pièces justificatives (25 septembre) une lettre de Stabs à ses parens; elle peint le fanatique dévouement de ce malheureux qui était, dit-on, fils d'un ministre protestant.

duire l'exaltation des idées religieuses et politiques. Frédéric Stabs, jeune étudiant d'Erfurth ou de Naumbourg, égaré par la mysticité du *Tugendbund*, se rendit à Vienne. Il se présenta à la parade de Schonbrunn, s'approcha de l'Empereur, et lui adressa la parole en allemand. Celui-ci répondit avec une bonté qui désarma le jeune fanatique, et le renvoya à Rapp qui parlait sa langue. Stabs, passant derrière la foule, se rapprocha encore de Napoléon qui le reçut avec la même bienveillance. Rapp en l'éloignant sentit une arme cachée; il le fit saisir par un gendarme qui l'entraîna et découvrit le poignard. Conduit dans le château, Stabs déclara que son dessein avait été d'immoler l'Empereur comme l'oppresseur de l'Allemagne et l'auteur de la guerre perpétuelle. On fit tout pour sauver ce malheureux jeune homme; Napoléon voulait lui laisser la vie. Il persista dans ses déclarations, et continua à dire qu'après avoir été pardonné il ne pourrait abandonner un projet commandé par Dieu même. On assure que Corvisart, ayant examiné cet illuminé, le trouva dans un état de calme qui ne laissait aucun espoir d'amendement. Il fut abandonné à son triste sort.

Soit que les ministres autrichiens ignorassent la mission du nouveau plénipotentiaire, soit qu'ils eussent encore l'espérance d'empêcher la paix, ils

déclarèrent (8 octobre) à l'ambassadeur anglais, « qu'il ne devait pas laisser son gouvernement dans » l'incertitude sur les vrais sentimens de l'empe- » reur François, et sur son ferme attachement » aux principes de l'alliance. » Quelques difficultés s'élevèrent encore au moment de la signature du traité (11). On craignit une rupture; et des ordres furent donnés en conséquence à nos corps d'armée. Napoléon avait demandé d'abord l'Enns pour limite. Des raisons militaires déterminèrent le ministre français à exiger au moins une partie du Hausruck, ancienne possession de la maison de Hapsbourg, qui ne comprenait que 45,000 carrés de surface et 74,000 âmes. Il fallait non-seulement terminer la guerre, mais prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne pût recommencer à la première occasion. Par la nouvelle limite, tirée depuis le Danube jusqu'au lac d'Aller et à la province de Salzbourg, la gauche de la ligne de la Traun était fort compromise; les défenses de la crête du Hausruck restaient à la Bavière qui dominait le versant opposé. La frontière de l'Autriche était démantelée de ce côté. On avait réservé la propriété de certains bois pour l'empereur François, mais sans aucun droit de souveraineté. Ces conditions offensèrent l'orgueil autrichien. Le plénipotentiaire se défendit long-

temps de les ajouter à des concessions déjà si rigoureuses. La cour de Bude était trop engagée, et d'ailleurs trop éclairée sur ses dangers pour reculer. Le prince de Liechtenstein ne se dissimulait point qu'il pouvait compromettre non-seulement ses intérêts personnels mais encore son honneur. Il s'éleva à la hauteur des sentimens d'un vrai citoyen, et se sacrifia à la patrie. Le cœur navré, les larmes aux yeux, il se soumit à la dure loi de la nécessité, et signa le 14 le traité de Vienne (*a*).

Les alliés de la France obtinrent la majeure partie des pays cédés. Les souverains de la Confédération reçurent chacun un agrandissement

(*a*) Le traité se trouve dans les pièces justificatives. Je n'ai pu avoir les articles secrets. Il paraît que d'après l'un d'eux, l'armée autrichienne devait éprouver quelque réduction; que d'après le 5e, l'Autriche devait payer, avant l'évacuation de Vienne, 55 millions en lettres de change souscrites par les meilleurs banquiers de cette ville, et 30 millions en valeurs métalliques. Napoléon avait demandé 100 millions; c'était le montant des 24 millions sterling qu'il savait avoir été fournis par l'Angleterre. En 1813, l'Autriche devait encore 12 millions. On proposa à Napoléon de gagner avec cette somme un ministre étranger qui s'était fait son ennemi. L'Empereur refusa, alors comme toujours, d'employer ces moyens de corruption. En 1814, les lettres de change furent reprises par la cour de Vienne.

proportionné aux dangers qui les avaient menacés et aux efforts qu'ils avaient faits. La Russie fut moins difficile ou plus avide qu'en 1807. Alors elle refusa le cercle de Bialistock; maintenant elle intervint dans le partage des dépouilles de son ancienne alliée. Ses intelligences secrètes avec la cour de Vienne furent momentanément refroidies; les généraux russes se montrèrent offensés de la modicité du don de la France; et les Autrichiens, fort irrités de la conduite du cabinet de S. Pétersbourg. Le reste des pays cédés par François, désigné aussitôt sous le nom de *Provinces Illyriennes*, n'eut jamais de destination; il fut conservé pour la paix générale et comme dédommagement dans l'organisation future de l'Europe.

Napoléon, après avoir ratifié le traité, écrivit le 15 octobre à l'empereur d'Autriche une lettre dans les termes les plus obligeans. Il partit le lendemain pour aller attendre à Passau ou à Munich, la nouvelle de la ratification de ce souverain. Des signaux avaient été placés sur la route afin de l'informer promptement de ce qui arriverait, et pour qu'il pût revenir sur ses pas, si la ratification était refusée. On la regardait comme douteuse. Jamais aucune paix ne ressembla autant à la guerre, et ne fut accompagnée de tant de méfiance et de rigueurs. Napoléon avait laissé le commandement

au major-général; il lui écrivait (14) : « Mon inten-
» tion est que l'armée se retire méthodiquement,
» de manière qu'elle ne soit pas un seul instant
» exposée aux caprices de la mauvaise foi : on ne
» fera pas de détachement sans mon ordre précis...»
Il échelonne ensuite les corps, les dispose comme
s'ils pouvaient être attaqués, et divise l'évacuation
en trois époques. Il ordonne de faire sauter, dès
le 15, les bastions de Vienne, et plus tard les for-
tifications de Brünn, de Raab, de Gratz; de dé-
molir entièrement les travaux de Spitz, mais seule-
ment lorsque les ratifications auront été échangées.
A la moindre inquiétude, le prince Berthier doit
y transporter l'artillerie de Vienne. Le 13, Napo-
léon fait écrire à Jérôme de tenir assez de troupes
à Magdebourg pour défendre cette place; ce ne
pouvait être que contre les Prussiens. Le 18, Napo-
léon mande au major-général de Passau : « Si vous
» conjecturiez que la guerre eût lieu, faites reve-
» nir les Wurtembergeois et ma garde à Vienne.
» Je les y trouverais réunis avec les 2e et 11e corps....
» Vous feriez travailler à Spitz... La garde ne partira
» qu'après l'échange des ratifications.... » Enfin,
le 22, après cet acte, il écrit encore : « Vous êtes
» toujours le maître d'arrêter ces troupes, si les
» circonstances changeaient. »

Le 19 octobre au soir, le duc de Cadore reçut

la ratification de l'empereur d'Autriche. La nouvelle en arriva le 22 de très-bonne heure à Munich. Cet acte était accompagné d'une réponse de François à la lettre du 15. Ce prince, en évitant toutes les expressions qui auraient pu avoir le caractère du regret, ne voulait voir dans le traité que le gage heureux du rétablissement des relations d'amitié que ses vœux, disait-il, avaient toujours appelé. Il exprimait la conviction que l'alliance entre la France et l'Autriche devait assurer leur bonheur réciproque. Après avoir fait remarquer que l'époque la plus heureuse pour les deux peuples avait été celle de leur union la plus intime, il donnait l'assurance de la disposition où il était de faire tout ce qui dépendrait de lui pour que cette union fût rétablie aussi étroitement que jamais. Il avait envoyé à Vienne le comte de Wrbna, son grand-chambellan, pour l'échange des ratifications et pour l'exécution du traité. Napoléon partit aussitôt de Munich et arriva à Fontainebleau le 26 à neuf heures du matin; il y resta jusqu'au 14 du mois suivant. Les rois de l'Allemagne accoururent auprès de lui pour le remercier de la part qu'il leur avait donnée dans ses conquêtes, et pour chercher à l'augmenter encore.

La paix de Vienne ne termina pas entièrement les démêlés avec l'Autriche. Cette puissance était

humiliée; mais elle n'avait pas été assez punie. Son ministère éprouva des changemens personnels qui ne changèrent rien à sa politique. Stadion fut remplacé par Metternich et qui avait été étranger à la conclusion du traité qui s'était montré l'ennemi de la paix avant la rupture et pendant les négociations. Bientôt, la plus sacrée des alliances fit disparaître les apparences extérieures des ressentimens qui avaient existé entre les deux cabinets; mais les événemens ont prouvé qu'ils s'étaient réfugiés au fond du cœur des ministres autrichiens. Le mariage semblait devoir être une solennelle proclamation de la réconciliation des anciennes dynasties avec le nouveau souverain, avec celui qu'on avait regardé comme l'ennemi des rois de l'Europe. Il semblait être le sceau de la réconciliation particulière avec l'Autriche qui, depuis les guerres de la République, s'était crue l'objet des vengeances de la France. Napoléon avait tout fait depuis long-temps pour calmer les inquiétudes des monarques ainsi que de l'aristocratie étrangère, pour fonder une paix qui seule pouvait assurer le repos et les droits des peuples. Il avait mêlé son sang à celui de toutes les maisons royales. Il avait rapproché nos institutions de celles de l'Europe, autant que le permettait la révolution opérée dans les esprits et dans les mœurs. En protégeant

les arts, l'industrie, le commerce, l'agriculture, il avait montré qu'il cherchait dans la prospérité intérieure la véritable source de la gloire et de la puissance. Tous ces soins furent vains. Rien ne put ramener l'oligarchie européenne; et le tort de Napoléon fut de ne pas lui renvoyer la guerre à mort qu'elle lui avait vouée. Aussi a-t-il été bien autorisé à dire dans sa longue agonie de Sainte-Hélène : « La démocratie peut être furieuse, mais elle a des entrailles; l'aristocratie demeure toujours froide et » ne pardonne jamais. »

L'Empereur rapporta en France de nouvelles preuves de la mauvaise foi de la Prusse et de la Russie. Il vit dans l'avenir que la querelle momentanément terminée avec François et Frédéric, restait encore tout entière avec Alexandre. Il rapporta surtout au fond de son âme une conviction plus forte de l'inimitié personnelle des souverains et des cabinets de l'Europe, de l'acharnement avec lequel ils le poursuivaient. Il avait vu l'un et l'autre éclater dans cette guerre d'insurrection qne l'Angleterre avait proclamée et que le continent avait voulu exécuter, dans les proclamations publiées de tous côtés sans pudeur ni ménagement, dans les négociations même que l'appareil de la force avait pu seul décider, jusque dans l'action de ce jeune fanatique qui venait d'attenter

à sa vie. Mais de plus grands soins l'inquiétaient, lorsqu'il voyait combien l'intérieur de la France était accessible à l'intrigue, combien sa présence y était nécessaire, combien de désordres pouvaient se glisser dans l'armée elle-même.

La guerre de 1809 fut le véritable coup d'essai de la Coalition contre l'Empire. Celles de 1805 et de 1806 n'avaient pu permettre l'entier développement du système qu'elles avaient préparé. L'Angleterre fut à même d'évaluer partout avec exactitude le degré des prétentions, le tarif des consciences et l'étendue des inimitiés. La Coalition reconnut que si Napoléon était invincible là où il se trouvait, il devenait vulnérable sur tous les autres points; qu'à mesure qu'il s'éloignait des frontières, celles-ci pouvaient être avantageusement attaquées; que, dans ses absences, la capitale de l'Empire était un perpétuel foyer de machinations; qu'on pouvait tourner contre lui cette bienveillante politique qui l'avait fait appeler les hommes de l'ancien régime dans le nouvel ordre de choses qui s'établissait. La Sainte-Alliance vit que les oligarques de la révolution se montraient accesibles; que les lieutenans de l'Empereur, dominés par des passions personnelles, seraient toujours désunis, toujours faibles lorsqu'ils se trouveraient abandonnés à eux-mêmes; qu'il ne serait pas im-

possible enfin d'isoler les princes français du centre commun. Elle s'assura des forces que le soulèvement des nations égarées pouvait ajouter à ses armées. Dès lors il lui fut aisé de combiner de nouveaux plans d'attaque contre la révolution et l'homme auxquels elle avait voué une guerre éternelle.

On se tromperait fort si l'on regardait comme un état de paix profonde le temps qui a suivi le traité de Vienne. 1810 et 1811 furent employés à deux objets très-importans, à terminer les affaires d'Espagne qui tinrent à bien peu de chose, et à préparer ou à éviter la guerre de Russie. L'Angleterre voyant qu'elle avait pour elle le temps, l'espace et l'intrigue, redoubla ses efforts sur tous les points et resta à la tête de la ligue. Les ministères de Saint-Pétersbourg et de Vienne allaient changer de rôle. Le premier devenait partie principale dans la coalition continentale; le second restait accessoire ainsi que la Prusse. Lorsque les événemens qu'on espérait en attirant Napoléon dans ces climats éloignés, seraient assez développés, tous les cabinets devaient se déclarer, déchaîner les peuples, et accabler le colosse impérial. La guerre de 1809 a préparé, et même a pu faire prévoir celle de 1812 ainsi qu'une partie des catastrophes des deux années suivantes.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

NOTE PREMIÈRE.

Chapitre III, pag. 93.

SUR RAAB, SON CAMP RETRANCHÉ, ET SUR LE CHAMP DE BATAILLE DU 14 JUIN 1809.

Le Raab prend sa source dans le petit contre-fort du Rechberg qui se détache de la chaîne du Semmering. Il coule d'abord du nord au sud, et se reploie bientôt vers le nord-est. Son cours est d'une soixantaine de lieues. Il présente des gués fréquens, surtout au dessous de l'embouchure du Martzal. Un dérivé qui s'en détache à Papotz, reçoit les eaux du lac de Neusiedler, et se prolongeant sous le nom de Rabnitz, rejoint la rivière près de son confluent dans le Danube. Ce grand fleuve se divise à Presbourg et au-dessous en trois bras. Le principal est au milieu; celui de gauche se nomme le Waag; celui de droite reçoit son nom de la Leitha qui s'y jette, ou de Wiselbourg près duquel il passe. Entre le premier et le second bras est la grande Schutte; entre le second et le troisième, la petite Schutte. Ce sont deux îles bien cultivées, couvertes de villages, fort peuplées, et qui occupent une vaste étendue. A l'embouchure du Waag, s'élève Komorn. Cette place ainsi que Raab communique avec Presbourg par l'intérieur des îles. Au confluent de la Leitha se trouve Altenbourg,

poste très-fort qui, par la rive droite du Danube, se lie avec Presbourg et Raab, par l'intérieur des Schutte, avec Komorn et Neuhausel. Montecuculli le choisit en 1663 pour protéger ces places et les frontières de l'Autriche que menaçaient les Turcs. En 1809, Davout le fit occuper par Gudin, et le prince Charles en recommandait vivement la possession.

Raab ou Javarin est situé au-dessous de l'embouchure du Rabnitz et du Raab. Excepté vers l'Orient, il est entouré par de grands faubourgs qui bordent les rivières, et remplissent l'espace compris entre leurs confluens. Au-dessus de ceux-ci, entre le bras du Danube et le Raab, les Autrichiens avaient fait un camp retranché auquel la place servait de réduit. Il était appuyé sur les flancs par ces rivières, et couvert par une ligne de retranchemens. Les troupes étaient en sûreté dans ce poste entièrement défensif; mais il paraît qu'on n'y avait pas ménagé de communication avec la rive gauche du Danube, et qu'il n'avait pas été disposé de manière à pouvoir augmenter la force réelle de Javarin. Le front extérieur des ouvrages avait environ 3,000 toises; il était en grande partie couvert de marais, et n'excédait pas le développement nécessaire aux troupes réunies des deux Archiducs.

La place de Javarin forme une sorte de carré long, revêtu et flanqué par sept bastions à flancs retirés. Le front de l'orient présente une couronne d'assez bonne défense. Les fronts nord et ouest sont couverts par le Raab et le Danube; les autres, entourés par un petit canal qui coule dans le fossé, sont chargés de demi-lunes et de doubles contre-gardes sur les bastions, la plupart en terre.

La place est enveloppée par des fossés humides et par un chemin couvert. Quatre cavaliers sont distribués sur le pourtour de son enceinte. Javarin manquant en 1809 de ponts sur le Danube et sur le Rabnitz, n'avait pas d'action suffisante sur la rive gauche; mais le faubourg de Rewfalu, qui se trouve dans un coude du fleuve, est entouré d'une digue qui offrait une bonne tête de pont et une facile défense. Il en est de même des faubourgs de Sziget et de Vienne entre le Danube et le Rabnitz. D'autres digues, élevées également contre les débordemens des rivières, donnent des abris rapprochés des glacis. On disait que cette place, bâtie anciennement contre les invasions des Turcs, avait ses escarpes découvertes, et que le revêtement adossé à la rivière manquait de solidité.

Une armée placée sous la protection de Javarin doit occuper le camp retranché, si elle veut éviter un engagement sérieux. Pour combattre, elle peut choisir trois positions. *Les hauteurs de Csanak*, situées au sud-ouest à une lieue et demie de la forteresse, sur la route de Papa, présentent une ligne de bataille favorable, appuyée d'un côté au Raab et au camp retranché, de l'autre aux collines de S. Martin, appendice du mont Bakony. Ces hauteurs sont plantées de vignes, parsemées de maisons et précédées immédiatement par le Panzbach, petit ruisseau. Quoique les deux appuis soient éloignés d'environ trois lieues, l'armée défensive peut n'occuper que le centre de la position, et garnir seulement ses ailes de manière que l'attaquant ne puisse se glisser entre le flanc et l'obstacle; opération qui ne serait pas sans danger. La retraite se ferait avec beaucoup de sûreté et de faci-

lité sur Raab, sur Komorn ou sur Bude. L'archiduc Charles voulait que ses frères occupassent ces hauteurs; il avait envoyé pour cela M. de Wimpfen qui arriva trop tard.

A une lieue en arrière de Csanak, est la *Position de la Pancha*, qui appuie sa droite à la place de Raab. Très-forte sur ce flanc, elle est entièrement en l'air sur la gauche. L'archiduc Jean l'avait choisie; c'est là que se livra la bataille. Nous devons l'examiner avec quelque détail. A 1,500 toises au-dessus de Raab, se jette dans la rivière du même nom le ruisseau de Pancha, sur la rive droite duquel sont les hauteurs de Szabadhegy. Ce ruisseau très-sinueux est fort difficile à traverser au-dessous de Tottes-Taya. Dans cette partie inférieure qui était occupée par les Archiducs, il forme un grand angle ouvert au sud, sur le sommet duquel sont le pont et le village de Szabadhegy. Au-dessous est un autre pont; au-dessus on trouve le pont de la ferme de Kis-Megger située sur le bord de la Pancha, et un quatrième pont où aboutit le chemin de Kis-Barati. Ces quatre ponts, à peu près également éloignés l'un de l'autre, avaient été fortement barricadés; mais les principales défenses étaient à celui de la ferme qui avait été crenelée et mise en état de résistance, et au pont de Szabadhegy dont les premières maisons étaient aussi retranchées. Ces deux points forment le centre de la position qui, dans son ensemble, compte environ 3,000 toises de longueur. Les hauteurs irrégulières qui bordent la Pancha, se relèvent au centre de la ligne où elles sont plantées de vignes; elles dominent en général la rive gauche du ruisseau. Derrière Kis-Megger, se trouvent une chapelle, un ci-

metière et la partie de Szabadhegy bordant la route de Stuhlweissembourg; ces postes augmentaient beaucoup la défense du centre. En arrière, les hauteurs se relèvent encore. Telle est la position qu'occupaient les Archiducs. Formant un amphithéâtre elle présentait une espèce de tenaille très-forte à la droite, mais très-faible vers la gauche. Ici le terrain s'étend au loin sans obstacle; car les marais de la Pancha sont fort praticables dans cette saison. On se demande pourquoi les princes, recevant la bataille et ne la donnant pas, s'étaient placés sur ce terrain auquel la forteresse ne prêtait aucun secours, pas même celui d'un abri pour la retraite? celle-ci se dirigeait nécessairement sur Komorn, et les éloignait de la grande armée.

La *Position de Szabadhegy*, qu'ils auraient dû choisir, entoure Raab depuis l'embouchure de la Pancha jusqu'à Tauben. Le centre très-fort est formé par la colline de vignobles qui domine le premier village. La droite est parfaitement assurée par la basse Pancha et le Raab. La gauche moins forte, mais élevée sur les coteaux de Tauben, est solidement appuyée au Danube. Le développement général est légèrement convexe et moins long que celui de la ligne choisie. De tous les points, on pouvait se retirer sur les glacis de Raab, et rentrer même dans le camp retranché; on conservait ainsi les communications avec le prince Charles.

NOTE DEUXIÈME.

Chapitre X, pag. 314.

COUP D'OEIL SUR LES DÉFENSES DE L'ESCAUT ET SUR L'EXPÉDITION ANGLAISE.

Anvers s'étend sur la rive droite de l'Escaut. La moitié de son enceinte est couverte par ce fleuve large de 190 à 200 toises; le reste présente un développement de 2,400 toises. A l'extrémité méridionale, s'élève une superbe citadelle pentagonale; au nord, s'étend une inondation de 1,500 toises. L'enceinte est formée de très-longues courtines défendues par de petits bastions avec des demi-lunes détachées. Depuis l'inondation jusqu'à la porte de Malines, le rempart est élevé et bien revêtu; de là à la citadelle, il n'y a pas de revêtement. Partout règne un bon fossé plein d'eau. Sur la rive gauche de l'Escaut, au centre de la partie occidentale, se trouve la Tête de Flandre, petite couronne bastionnée, défendue par le feu de l'autre rive, et surtout par une inondation qui a 2,000 toises de largeur. Napoléon n'avait pas négligé les améliorations d'une place si importante. Quatre fortes lunettes avaient été construites sur les deux bords de l'Escaut, en amont et en aval, pour éloigner les che-

minemens de l'ennemi et les prendre à revers. Au milieu de la partie orientale, entre la porte Rouge et celle de Malines, on travaillait à des ouvrages qui devaient empêcher un bombardement subit, et donner une première défense. Une bonne demi-lune couvrait la partie non revêtue, assurée d'ailleurs par le voisinage de la citadelle. Le grand bassin était à moitié terminé, et une partie des quais construite. Dix cales s'élevaient dans l'intérieur, près de la citadelle; le nombre devait en être doublé.

Entre Anvers et Batz, où l'Escaut se divise en deux branches, son cours est sinueux, et il a 11 ou 1,200 toises de largeur moyenne. A égale distance de ces deux points, sont les forts Lillo et Liefkenshoeck, sur les digues qui retiennent les eaux de l'Escaut au-dessus du terrain. L'un et l'autre, bâtis en terre, étaient faibles; le premier avait cinq bastions, le second quatre. Au-delà était le fort Frédéric de quatre bastions. En deçà se trouvait les forts la Croix, la Perle, S. Philippe, presque entièrement effacés, et le fort S. Marie qui enfile le dernier contour du fleuve, en arrivant sur Anvers. Ces ouvrages, destinés surtout à servir de batteries contre le fleuve, n'avaient besoin pour ceci que d'être armés; du côté de la terre, sont assez couverts par les inondations. Entre Lillo et Liefkenshoeck, l'Escaut était barré par une estacade de mâts flottans, longue de 1000 toises, renforcée par quelques chaloupes échouées et flanquée par le canon des forts. Au reste, la principale défense de ce pays est dans les eaux qui abondent de toutes parts, et qui peuvent former d'immenses inondations, dans ses digues qui offrent d'excellens défilés, enfin dans la difficulté des communications.

Flessingue était la clef de l'Escaut occidental, la citadelle de Walcheren, une vedette toujours vigilante des côtes anglaises. Cette place, à moitié circulaire du côté de la terre et présentant huit fronts bastionnés non revêtus, est fermée du côté de la mer par une enceinte de maçonnerie garnie de batteries. Les remparts sont rasans et précédés d'un fossé plein d'eau. Il n'y a pas de chemin couvert; on a élevé seulement deux demi-lunes sur les portes de Middelbourg et de Ramekens. La plus forte défense de la place est l'inondation des eaux de la mer, qui peut l'entourer en coupant les digues.

Les ordres du cabinet anglais, en date du 16 juillet, portaient de prendre ou de détruire l'escadre française de l'Escaut, de ruiner les arsenaux et les chantiers d'Anvers, Flessingue, Terneuse, de rendre impossible aux vaisseaux de guerre la navigation de l'Escaut, et de garder Walcheren jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouvelles instructions. Mais ces ordres donnés par le ministère à un de ses membres ont pu être modifiés selon les circonstances; car les pièces produites lors de l'enquête parlementaire ont été soupçonnées d'altération. Ainsi la corruption atteint les plus belles institutions; le gouvernement représentatif peut devenir une solennelle comédie jouée devant toute une nation. Cependant les ministres anglais trouvèrent dans le parlement 227 membres qui les blâmèrent pour avoir entrepris cette expédition, et une majorité de 51 membres qui les déclara coupables d'avoir prodigué le sang et les trésors de l'Angleterre en conservant Walcheren. Chatham donnant sa démission de sa place au ministère, sembla se déclarer l'auteur de ces désastres et de la honte qui rejaillissait

sur les armes de l'Angleterre. Peut-être est-ce un malheur que l'expédition n'ait pas eu un entier succès; peut-être les ressentimens britanniques auraient-ils été désarmés, si l'Escaut avait cessé de menacer leur marine.

L'expédition ne pouvait réussir que par une audace et une activité auxquelles les armées anglaises de terre étaient trop peu accoutumées. Le succès était tout entier dans Anvers, comme renfermant ce qui intéressait directement l'Angleterre, ou comme base des opérations ultérieures. Mais on ne pouvait emporter cette place que par un coup de main, en l'isolant de l'escadre qui était à la hauteur de Flessingue et de l'intérieur qui lui donneraient des secours. Il fallait forcer le passage de l'Escaut pendant qu'on attaquerait les deux rives. On pouvait aussi débarquer sur la plage, entre Knoke et Blankenberg, ou dans la Meuse à Willemstadt, marcher rapidement sur Anvers, pendant que les vaisseaux se présentant aux diverses bouches de l'Escaut, retiendaient l'escadre française ou suivraient ses mouvemens. On n'avait ni la ressource d'un bombardement, ni celle d'un siége régulier; car les Français promptement réunis autour d'Anvers n'auraient pas tardé à déboucher contre le corps de siége par l'une ou par l'autre rive de l'Escaut. Ainsi le gouvernement anglais et son général ont entrepris une opération qui ne laissait aucune espérance de succès, ou ils comptaient sur leurs intelligences et sur celles de l'Autriche.

NOTE TROISIÈME.

Chapitre XI, pag. 345.

SUR LA GUERRE D'ESPAGNE EN 1809.

En quittant l'Espagne, Napoléon donna des instructions générales qui furent renouvelées lorsqu'il partit pour l'Allemagne (*a*). La correspondance fut remise alors par le prince de Neuchâtel au ministre de la guerre. La direction générale des affaires, plutôt que le commandement militaire, resta entre les mains du roi Joseph qui avait auprès de lui, comme major-général, l'un des plus sages et des plus instruits de nos maréchaux. L'Empereur me disait au sujet de la péninsule : « Je connais trop bien » la guerre pour vouloir la diriger à 300 lieues; je » remets des instructions à mes ambassadeurs; mais je » choisis mes généraux, et je leur laisse la latitude né- » cessaire. »

L'opération principale fut confiée au maréchal Soult

(*a*) Voy. le tom. 1er, pag. 122, et le IIe, pag. 364. Cette note est rédigée d'après la correspondance de l'Empereur avec le prince de Neuchâtel, avec le ministre de la guerre et avec le maréchal Soult, d'après celle de Joseph, du maréchal Jourdan...

qui devait occuper le Portugal avec quatre divisions d'infanterie et trois de cavalerie. Le major-général lui écrivait, le 21 janvier, de Valladolid : « L'Empereur ordonne » que, du moment que l'armée anglaise sera rembarquée » vous marchiez sur Oporto..... Il n'est pas à présu- » mer que vous puissiez y être avant le 5 février, et à » Lisbonne avant le 16... » Ces calculs n'étaient pas dénués de fondement ; car de la Corogne, où Soult entra le 19, on compte jusqu'à Oporto une soixantaine de lieues, et le double jusqu'à Lisbonne. Du reste, cette instruction laissait assez de latitude (*a*). Aux mêmes époques, Victor devait se trouver à Mérida avec le 1er corps, et pousser une forte tête de colonne sur Lisbonne ; le général Lapisse marchait par Ciudad-Rodrigo sur Abrantès. Ces mouvemens se protégeaient pour accomplir l'envahissement d'un pays alors sans défense ; car Wellesley n'y débarqua avec ses renforts que le 23 avril, et c'est seulement dans ce mois que se termina l'armement de la population.

Aucun des corps français, qui devaient envahir le Portugal, ne parvint à la destination qui lui était indiquée. Le deuxième mit beaucoup de temps pour arriver à Oporto, et s'arrêta dans cette ville. Aussitôt que Wellesley parut, Soult fut obligé de se retirer, heureux de sauver ses troupes en sacrifiant son artillerie. Napoléon se plaignit vivement de l'abandon où l'on avait laissé ce maréchal (*Lettre du 3 juin*). Il fut instruit le 7 juin par les

(*a*) M. l'intendant-militaire Lenoble, qui a écrit l'histoire de cette expedition, manque souvent d'exactitude, et surtout lorsqu'il dit *qu'on fixait le jour de l'arrivée à Oporto et à Lisbonne.*

journaux de Londres de la défaite d'Oporto. Le lendemain, il écrivait à Clarke : « Si les affaires ne sont pas » mieux menées, il est à craindre que les Anglais ne dé- » bouchent du Portugal par Abrantès, et ne surpren- » nent le roi à Madrid..... » Le 12, il sut que Mortier, destiné d'abord à observer La Romana et à former une réserve générale entre la France et l'Espagne, avait reçu de Joseph l'ordre de se porter sur Ciudad-Rodrigo. Napoléon, qui ignorait encore ce qui s'était passé en Portugal, mit ce jour-là même sous les ordres de Soult, les deuxième, cinquième et sixième corps, qu'il évaluait à une cinquantaine de mille hommes. Ce maréchal devait marcher aux Anglais, les battre ou les jeter à la mer. L'Empereur recommandait d'agir avec ensemble, de ne pas se morceler; Joseph devait indiquer le lieu de la réunion; si elle s'éffectuait promptement, les ennemis étaient détruits et les affaires terminées.... Mais Soult, qui ne renonçait jamais à la conquête du Portugal, jugea plus convenable de faire les siéges de Ciudad-Rodrigo, d'Alméida, de la Conception; et il s'occupa des préparatifs nécessaires pour ces opérations. Les Anglais et Cuesta étaient le 22 juillet à Talavéra. Leur avant-garde fut attaquée et culbutée le 26 et le 27. Le 28, nos troupes livrèrent la bataille et couchèrent sur le terrain. On a dit que les corps s'étaient retirés dans la nuit du 28 sans avoir reçu d'ordre. Joseph écrivit que Foy lui avait promis que Soult marcherait sur Plasencia. Le roi ne cessa de défendre son opération, et de maintenir la vérité des rapports de Jourdan. Soult était le 2 à Zamora, où parvinrent les ordres de l'Empereur. Là il se trouvait à 45 lieues de Plasencia et à moins de 50 de Talavéra. Ney et Mor-

tier étaient assez peu éloignés; l'un à Astorga, l'autre à Valladolid.

Napoléon apprit vers la fin de juin les premières nouvelles de Portugal par l'arrivée à Schonbrunn de Girardin et de Brun de Villeret. On était si inquiet à Paris sur le compte de cette armée, que Clarke prit sur lui de publier dans le Moniteur une note faite d'après le rapport de ces officiers. Le ministre n'eut une connaissance positive de ces affaires que par le retour (12 juillet) des aides-de-camp qui avaient transmis les ordres aux deuxième et sixième corps, et par les plaintes graves portées contre plusieurs personnes de l'armée. L'Empereur reçut les dépêches du ministre après son retour de Znaïm à Schonbrunn. Clarke lui témoignait un vif désir de le voir aller en Espagne pour terminer cette guerre. Le 10 ou le 11 août, la nouvelle de l'attaque du 26 à Talavéra, parvint au quartier-impérial, et quatre jours plus tard on y connut la suite de la bataille.

Après la retraite précipitée des Anglo-Espagnols et le brillant combat d'Arzobispo, le maréchal Soult, toujours plein de son expédition de Portugal, veut y poursuivre les Anglais, et rentrer dans ce royaume à la tête des 2e, 5e, 6e corps. Il revient souvent sur cette opération, et annonce (*Mémoire du 23 août*) qu'il se tournera ensuite sur Séville, qu'il dispersera la junte et les diverses armées ennemies; il craint que sans cela les Anglais ne reprennent l'offensive... Joseph, Jourdan, Ney étaient d'un avis opposé. Le premier écrivit à Soult que son projet était contraire aux intentions de l'Empereur et aux siennes. D'après les instructions reçues de Vienne, il envoya Ney repousser La Romana et protéger les frontiè-

res de France. Il se préparait en même temps à réunir les 1er, 2e, 4e et 5e corps pour arrêter l'ennemi, si celui-ci voulait franchir le Tage. Dans cet état des choses, Napoléon prescrivit de faire reposer les troupes et d'attendre que le temps des grandes chaleurs fût passé. Peut-être voulait-il aussi savoir à quoi s'en tenir sur la paix avec l'Autriche? Dès que celle-ci parut assurée, Napoléon fit connaître ses intentions par ses lettres et ses ordres du 27 septembre. Jourdan, dont la santé avait souffert, demandait son retour en France depuis le commencement de juillet (*a*). Napoléon le remplaça, comme major-général du roi d'Espagne, par le maréchal Soult qui quitta ses trois corps d'armée. Le 2e fut donné d'abord au général Delaborde; les 5e et 6e corps rentrèrent sous le commandement séparé des maréchaux Ney et Mortier.

L'Empereur avait été frappé vivement des dangers d'une guerre en Espagne tandis qu'il était éloigné de la France et engagé dans les embarras d'une lutte étrangère. Il avait vu combien d'autres dangers pouvaient résulter de l'isolement de ses lieutenans, des mésintelligences qui régnaient entre eux, et de leurs projets particuliers. Dès son retour à Schonbrunn (18 juillet), et pendant les négociations, il s'était occupé d'une expédi-

(*a*) Clarke écrivit au maréchal Jourdan : « Je forme des vœux très-» sincères pour le rétablissement de votre santé. J'ai toutefois sou-» mis à l'Empereur votre demande pour rentrer en France. S'il l'ac-» corde, je regretterai vivement la franchise, l'exactitude et le talent » de votre correspondance. Je crains bien que Votre Excellence ne puisse » être suppléée par personne dans les circonstances graves où nous nous » trouvons. » Ce ministre écrivait aussi à l'Empereur (18 octobre) que le maréchal avait « toujours agi avec sincérité et dévoûment... »

tion dans la Péninsule. Il avait souvent annoncé à Masséna qu'il voulait se rendre à Bayonne, et l'envoyer avec un corps considérable pour prendre le commandement supérieur des armées en Espagne. Il résolut plus tard d'y entrer lui-même. Avant son départ pour Munich, il fit donner à Belliard par Savary (qui faisait les fonctions de grand-écuyer) l'ordre d'acheter des chevaux pour sa maison. Dans les dispositions prescrites à Vienne, l rapprochait le plus possible de France le 8e corps qu'il destinait à cette opération, les approvisionnemens, une partie du personnel et des chevaux d'artillerie qui étaient en Allemagne.

La garde impériale fut mise en marche de Paris sur l'Espagne. La division Roguet était vers la fin de décembre à Bordeaux; la cavalerie, à Poitiers; l'infanterie, sur la Loire où l'artillerie passa l'hiver. Des renforts furent dirigés de tous côtés sur les Pyrénées. On en portait le nombre à 100,000 hommes. Berthier eut l'ordre (29 novembre) de prendre les fonctions de major-général des armées françaises en Espagne. La correspondance de Napoléon annonçait « qu'il allait reprendre la direction » des affaires dans ce pays; qu'il voulait y entrer avec » des forces considérables; que les corps devaient se » tenir prêts à recevoir leurs renforts à son arrivée, et » à terminer enfin la conquête de la Péninsule.... » Les Anglais et les Espagnols s'étaient séparés. Les premiers cantonnaient vers Badajoz, les seconds s'étaient jetés dans la Manche. Il s'agissait de les battre réunis ou séparément, de les forcer à se rembarquer, d'occuper les deux principaux ports, Cadix et Lisbonne, et d'assurer ainsi la tranquillité de la Péninsule.

Mais ce pays semblait destiné à subir encore pendant long-temps les ravages de la guerre. Les événemens les plus heureux en apparence devaient lui être contraires. Le maréchal Soult, sentant les difficultés de sa position, pressa Joseph d'exécuter un projet préparé dès le mois d'octobre par Jourdan. Ce souverain réunit les 1er, 4e, 5e corps, et marcha à l'ennemi qui fut complètement défait à Occaña (19 novembre). La nouvelle de cette victoire, qui décidait du sort du midi de l'Espagne, dut arriver après la nomination de Berthier comme major-général. Probablement elle changea les résolutions de l'Empereur, et fit différer l'ouverture de la session du corps législatif convoqué pour le 1er décembre; il fallut modifier le compte rendu à la nation et la proclamation de la politique impériale qui accompagnaient cette cérémonie. Elle n'eut lieu que le 3. Le *Moniteur* publia le rapport d'Occaña le surlendemain. L'armée espagnole, qui avait fait des pertes énormes, était dispersée. Celle de Wellesley, qui s'était avancée sur Truxillo, se retirait vers Lisbonne. La soumission de la Péninsule semblait assurée. Napoléon renonça malheureusement à son projet, qui aurait exercé une haute influence sur les destinées de l'Europe.

L'occupation de l'Andalousie et du Portugal, la prise de Cadix et de Lisbonne qui liaient la Péninsule à l'Angleterre et à la Coalition européenne, furent confiées (janvier et mars 1810) à deux principaux commandans, Soult et Masséna. Mais les désobéissances, les dissensions entre les chefs continuèrent en l'absence de l'Empereur. Le siége de Cadix traîna en longueur, et dura plus de deux années. Wellesley sacrifia le Portugal

entier et ses habitans pour conserver dans Lisbonne la colonie, la citadelle et le port de l'Angleterre. Masséna n'eut pas assez de forces pour enlever les positions retranchées de Montachique, défendues par 100,000 Anglais ou Portugais soit de la ligne, soit des milices. Avec 35,000 soldats, il passa 5 mois en face de l'ennemi, attendant la coopération du 5e corps qui devait se rendre sur Villaflor et Montalvao afin de seconder son expédition par la rive gauche du Tage (*a*). Vaincu par la faim et par les besoins de sa brave armée; il fit une retraite que l'habileté des dispositions, la vigueur de la défense et l'immensité des obstacles à surmonter, doivent faire considérer comme un modèle des opérations de ce genre. Il ramena ses malades, ses blessés, ses canons, ses équipages, et fut constamment vainqueur dans tous les combats que lui livrèrent les Anglais (mars 1811). La fin de la guerre d'Espagne, celle de Russie, le sort de l'Europe entière étaient dans Cadix et dans Lisbonne. Le génie de la Coalition commença dès lors à triompher de celui de la France.

(*a*) M. de Chambray dans son *Introduction à la Campagne de Russie* (2e édition), consacre une longue note à prouver que le maréchal Soult n'avait pas eu l'ordre de diriger des troupes sur le Tage. Aux pièces citées, il aurait dû joindre les lettres du major-général au maréchal Masséna, des 4 et 22 décembre 1810. La première portait : « Je viens de donner » de nouveau l'ordre, déjà réitéré plusieurs fois au duc de Dalmatie, d'en- » voyer le 5e corps sur le Tage entre Montalvao et Villaflor, pour faire » sa jonction avec vous... » La seconde : » Je réitère encore au maréchal » duc de Trévise l'ordre de marcher sur le Tage avec le 5e corps... » On trouvera la vérité sur cette campagne de Portugal, dans une note signée de l'auteur de ces mémoires et placée à la fin du 21e volume des *Victoires et Conquêtes*. Il faut avoir soin de consulter l'*errata* qui est au 25e volume, pag. 89.

NOTE QUATRIÈME.

Chapitre XI, pag. 359.

SUR LA FIN DE LA GUERRE DU TYROL.

Nous allons tracer sommairement la fin de la guerre du Tyrol. Eugène fut chargé de le pacifier. Ce choix était un bienfait de Napoléon. La générosité et la sagesse du vice-roi devaient désarmer les passions les plus exaltées. Il se fit précéder par des commissaires et par des proclamations. Celles-ci disaient : « Nous vous apportons la » paix, à condition que vous rentrerez dans l'ordre, que » vous déposerez vos armes, que nous n'éprouverons » aucune résistance... Vos plaintes et vos réclamations » seront entendues... Justice vous sera rendue... »

Le 25 octobre, trois divisions bavaroises commandées par le général Drouet, pénétrant par Salzbourg et Rattenberg, entrèrent à Innsbruck. Elles avaient eu à combattre sur quelques points. Alors Baraguey-d'Hillers était à Villach; il devait remonter la Drave avec les divisions Barbou, Broussier et Severoli. Le général Vial avec 7,500 hommes s'avançait dans la vallée de l'Adige, et le général Peyri par les sources de la Piave. Ces colonnes entrant par les diverses portes du Tyrol, devaient se réu-

nir au centre, vers Brixen. Hofer demanda d'abord (29 oct.) à négocier avec Drouet, au lieu de s'adresser à Eugène. Il avait l'intention manifeste de gagner du temps; car il rassemblait ses insurgés, en face d'Innsbruck, sur le Mont-Issel qu'il refusait d'évacuer. Drouet enleva cette position importante (1er novembre), et occupa les hautes vallées de l'Inn. Wrède, arrivant sur le Brenner le 10, fit sa jonction avec les corps français qui s'étaient avancés par Spital.

Le 2 novembre, Baraguey était à Lienz; le 5 à Prunecken. Là, commencèrent les combats. Baraguey réunit ses troupes pour forcer le passage de Muhlbach (8), et porta son quartier-général à Brixen (11). Vial et Peyri parvinrent après de grands efforts à faire leur jonction vers Botzen. Ils se liaient par Colmann (10) avec Baraguey et les Bavarois. Ainsi fut effectuée la première opération militaire contre le Tyrol. Mais ce pays, occupé par sept divisions d'excellentes troupes qui tenaient toutes les communications et les principaux points, voulut encore prolonger sa résistance. Les insurgés s'étaient réfugiés dans les montagnes, et s'y renforçaient de tous les habitans. Hofer demanda pourtant à se soumettre. Il fit des proclamations pour la paix. « La générosité de » Napoléon nous assure, disait-il, le pardon et l'oubli du » passé. Rendons-nous-en dignes par notre amour fra- » ternel et par notre soumission... »

Le 12 novembre, Eugène rendit un arrêté qui assurait sa protection aux Tyroliens qui se soumettraient, et qui infligeait la peine de mort à ceux qui persisteraient dans l'insurrection ou qui refuseraient de remettre leurs armes. Hofer ne tarda pas à organiser en secret un nou-

veau soulèvement. Les hautes vallées de l'Inn, de l'Adige, de Ziller, etc., recommencèrent leurs attaques. Pendant que les colonnes parcouraient le pays pour recevoir les armes, elles furent assaillies de tous côtés et éprouvèrent des pertes assez fortes. Deux bataillons des treizième et cinquante-troisième, qui avaient vaincu dans cent combats, cernés par les montagnards à Saint-Léonard (22), dans le haut de la vallée de Passeyr, durent se rendre après trois jours de résistance et de faim. Le capucin Haspinger, qui venait de se battre comme un soldat, sauva ses prisonniers de la fureur des paysans. Hofer enorgueilli du succès des siens, leva le masque. Soulevant de nouveau tout le centre du Tyrol, il rompit toute espérance de paix et fit une proclamation qui portait : « Voici un nouvel exemple de l'assistance » divine. Nous sommes en Passeyr; nous pouvons écraser » l'ennemi qui est en déroute... Dieu et la Sainte-Vierge » nous ont choisis pour leur peuple chéri... Des troupes » de la Carinthie arrivent à notre secours... » Et dans une autre : « Le commandant supérieur A. Hofer requiert tous » les habitans de prendre les armes ; nul n'est exempt de » marcher... »

Baraguey occupait avec trois divisions la vallée de Méran, et s'échelonnait vers Lienz. Sa ligne fut coupée (1er décembre) à Sillian, devant Prunecken, à Brixen, où plusieurs milliers de paysans conduits par Luxeim, par Kolb, etc., combattirent avec fureur, enlevèrent nos postes et sommèrent nos généraux de mettre bas les armes. Baraguey étendit ses troupes sur cette ligne et délivra ces villes. Il fit avancer la division Broussier dans le centre du Tyrol. Une partie de la division Durutte s'en

rapprocha. Vers la mi-décembre, l'insurrection fut vaincue par le déploiement de ces forces, par la discipline de nos soldats, et surtout par les neiges qui forcèrent les insurgés à descendre dans leurs villages. Les chefs furent abandonnés et livrés. Plusieurs furent condamnés à mort; parmi eux le curé et le vicaire de Virgen se trouvèrent trop coupables pour qu'Eugène voulût leur accorder le pardon demandé par les paysans. Le 27 janvier, Hofer lui-même fut pris, conduit à Mantoue et condamné pour avoir violé sa soumission et fait reprendre les armes aux Tyroliens. Peu après, Baraguey reçut l'ordre de remettre aux Bavarois le Tyrol allemand (*a*).

(*a*) Cette note a été faite d'après l'*Historique de la Campagne du Tyrol, en* 1809 (Milan, le 5 mai 1810, signé Vignolles, chef de l'état-major de l'armée d'Italie). Cet historique se trouve inséré presque en entier dans le *Mémoire sur la guerre soutenue par les insurgés tyroliens* du général Guillaume de Vaudoncourt, alors chef d'état-major de la division italienne de Severoli. *Journal des sciences militaires* (6e numéro, mars 1826).

FIN DES NOTES.

Digitized by Google

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

CORRESPONDANCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON AVEC LE MAJOR-GÉNÉRAL, LES MARÉCHAUX ET LES COMMANDANS EN CHEF; DIVERS RAPPORTS, ET AUTRES PIÈCES INÉDITES.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

CORRESPONDANCE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON AVEC LE MAJOR-GÉNÉRAL, LES MARÉCHAUX ET LES COMMANDANS EN CHEF; DIVERS RAPPORTS, ET AUTRES PIÈCES INÉDITES.

Ordre.

Ile Napoléon, le 4 juillet 1809.

ART. Ier. — PASSAGE DU GÉNÉRAL OUDINOT.

Ce soir à huit heures, les quatre bacs et les bateaux pontés, destinés à faire le pont de bateaux, partiront de manière à arriver à leur emplacement à neuf heures, nuit faite. — A huit heures, le général de brigade Conroux et 1500 hommes s'embarqueront au pont. — A neuf heures, les bateaux portant ces troupes appareilleront avec les barques armées, et iront débarquer dans l'endroit convenu; ainsi ce débarquement aura lieu à neuf heures et demie. — Notre batterie de six pièces de canon commencera son feu aussitôt qu'elle verra arriver les bateaux; et on aura soin que les pièces, placées pour prendre d'écharpe la batterie ennemie, finissent leur feu aussitôt que nos bateaux commenceront le leur. — Le général de

division Tharreau se trouvera à la batterie, et fera embarquer sur les bacs le reste de la brigade Conroux. A cet effet, les bacs entreront vides dans la rivière; on jettera une cinquenelle, et on se servira de tous les bateaux pour passer toute la division Tharreau. — Le pont de bateaux commencera aussitôt la batterie prise; et le capitaine de pontonniers fera faire son pont. — Une compagnie de sapeurs passera avec des officiers du génie pour couper des arbres, faire une tête de pont, et tracer le chemin sur la Maison-Blanche.

INSTRUCTION POUR LE GÉNÉRAL THARREAU.

La première chose à faire est de s'emparer de toute l'île de Hausl-Grund jusqu'au canal, de jeter les trois ponts sur le petit canal. Alors une division marchera sur le village de Mühlleuten, une autre sur la Maison-Blanche. Le colonel Baste prendra possession de l'île de Rohr-Tsith comme cela a été dit, et flanquera non-seulement le Zanet, mais encore la plage jusqu'au village de Schonau, et fera connaître tout ce qu'il y aura là de nouveau. — Une barque armée remontera aujourd'hui le Danube le plus tôt possible, ira se poster pour menacer du côté de Gros-Aspern, et veiller à ce que l'ennemi ne puisse faire aucun mouvement sur les îles Masséna. — Une autre se portera du côté de Stadelau pour le même objet.

ART. II. — PASSAGE DE L'ÎLE ALEXANDRE.

Aussitôt que l'on saura que le passage du général Oudinot a réussi, on commencera le passage de l'île Alexandre, et on tâchera de faire la jonction des deux colonnes le long de la rivière. A cet effet, les bacs passeront d'abord 5 pièces de canon et 15 à 1600 hommes, ou plutôt autant d'hommes de la division Boudet que les cinq bacs en pourront porter. — Le pont d'une pièce servira sur-le-champ à passer le reste de la

division Boudet et les divisions Molitor et Saint-Cyr. Les bacs passeront l'artillerie jusqu'à ce que les deux autres ponts soient jetés. Au même moment, on donnera l'ordre aux batteries de l'île Lannes, de l'île Espagne, aux grandes batteries intermédiaires et à celles de l'île du Moulin, de commencer leur feu, lequel sera continué toute la nuit avec la plus grande activité. — Un officier du génie, avec la plus grande partie des sapeurs, tracera sur-le-champ, avec beaucoup de sacs à terre et de gabions, une tête de pont, formée de 4 à 5 redoutes, faisant un système de 15 à 1600 toises. Aussitôt que ces redoutes seront en premier état de défense, on placera les pièces de position et les mortiers dans ces redoutes. -- Le bateau armé qui sera du côté de Gros-Aspern cherchera des positions où l'ennemi n'ait pas de batteries pour tirer et faire diversion. Un officier du génie sera spécialement chargé de reconnaître sur-le-champ le petit canal de l'île où débarquera le général Oudinot; il verra s'il est guéable. On pourrait construire, sur le chemin allant à Zanet, un petit ouvrage pour assurer la droite. — Les bateaux armés doivent donner de l'inquiétude sur toute la rive gauche, et faire un grand fracas de leur artillerie ; mais ils doivent spécialement flanquer la droite du général Oudinot.

Par ordre de l'Empereur, le major-général ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Masséna.

Wolkersdorf, le 7 juillet 1809 à onze heures du soir.

Vous avez écrit, monsieur le duc de Rivoli, à l'Empereur que vous faisiez marcher sur Korneubourg. Nous avons entendu tirer le canon de ce côté; il est dix heures du soir, et nous n'avons pas de rapport de ce qui s'est passé. Tous les renseignemens portent à croire que l'ennemi se retire par la route de Nicolsbourg et par celle de Stockerau. Il y a là beaucoup de magasins d'habillement; et il importe d'autant

plus d'en déloger l'ennemi, que ce point est l'embranchement de plusieurs routes; deux qui vont en Bohème, une qui va sur Krems. Aussitôt que vous serez maître de Stockerau, vous devez envoyer de fortes patrouilles sur Krems pour vous emparer des hôpitaux, des hommes isolés; et vous mettre en communication avec les troupes wurtembergeoises qui sont devant Krems. Enfin, M. le duc, si l'ennemi s'est retiré sur Znaïm, l'avant-garde qui part d'ici sera du côté de Nicolsbourg et en mesure de se porter sur le flanc de l'ennemi qui marcherait à Znaïm. ALEXANDRE.

Ordre.

Au camp impérial de Wolkersdorf, 9 juillet 1809.

Sa Majesté ordonne : 1° La ville de Vienne sera armée, et mise dans le cas de soutenir un siége. Les bastions seront retranchés et fermés à la gorge, de manière qu'ils puissent servir de citadelle contre les habitans.

2° Les armes, poudres et magasins de vivres seront placés dans les bastions, de manière à être à l'abri des insurrections de la population.

3° Il sera disposé, pour la défense de Vienne, cent bouches à feu de tout calibre, approvisionnées à cinq cents coups par pièce.

4° Des magasins de vivres seront formés pour une garnison de 6000 hommes pendant six mois.

5° Le pont de Vienne sera rétabli sur pilotis tel qu'il était.

6° On travaillera sans délai à établir une tête de pont ayant un réduit, et embrassant par des redoutes un développement de 15 à 1800 toises; le réduit sera fermé à la gorge, de manière qu'il puisse tenir indépendamment, à l'instar des fortifications de la Vistule à Praga.

7° L'artillerie des batteries de l'île Napoléon sera employée en partie à l'armement de Vienne.

8° Le général commandant l'artillerie prendra des mesures pour faire venir de France trois cents milliers de poudre.

9° Les fortifications de Passau, de Lintz, de Melk et de Gottweig, ainsi que l'armement de ces ouvrages, seront terminés dans le plus court délai.

10° L'armement de la place de Raab sera porté à 50 bouches à feu.

11° Les pièces de canon prises à l'ennemi dans les dernières affaires, et les pièces de 4 qui se trouvent à l'arsenal de Vienne, seront destinées à compléter les pièces régimentaires.

12° Le gouverneur-général de Vienne, les généraux commandant le génie et l'artillerie et l'intendant-général de l'armée, sont chargés de l'exécution du présent ordre. NAPOLÉON.

Lettres du major-général au maréchal Masséna.

Wolkersdorf, le 9 juillet 1809.

Je vous préviens, M. le maréchal, que l'Empereur ayant jugé convenable de dissoudre le 9e corps d'armée, la division saxonne commandée par le général Reynier passe sous les ordres du vice-roi; les troupes formant la division Dupas, qui faisaient partie de ce corps d'armée, sont destinées à rejoindre celui que vous commandez. En conséquence, je donne l'ordre au 5e régiment d'infanterie légère et à l'artillerie de la division Dupas de partir demain pour se rendre à la division du général Boudet, et au 19e régiment de ligne de partir également demain pour rejoindre la division Legrand. ALEXANDRE.

Wülfersdorf, le 10 juillet 1809, neuf heures et demie du matin.

Je vous préviens, M. le maréchal, que le général Marmont a attaqué hier l'arrière-garde ennemie du côté de Laa, et qu'aujourd'hui il continue sa marche sur Znaïm. Le duc

d'Auerstaedt est entré hier à Nicolsbourg et marche aujourd'hui sur Znaïm. L'Empereur arrive ici; et S M. va partir dans une heure pour marcher également sur Znaïm. Je crois devoir vous donner cette information pour votre direction.

ALEXANDRE.

Lettre du major-général au maréchal Davout.

Laa, le 11 juillet 1809, une heure du matin.

L'intention de l'Empereur, M. le duc, est que vous mettiez en marche votre première division à deux heures du matin, et la seconde à trois heures, pour vous rendre à Znaïm. Faites-moi connaître par un officier le moment où ces deux divisions passeront ici. Je viens d'écrire au général Nansouty et au duc de Padoue, qui sont à une demi-lieue d'ici, de faire monter à cheval leurs divisions à deux heures du matin. L'Empereur partira à deux heures, à la tête de ces deux divisions et de toute la cavalerie de sa garde (ce qui fera 8000 chevaux), l'artillerie du duc de Padoue, les 12 pièces de la division Nansouty et 24 pièces d'artillerie légère de la garde, pour se porter rapidement sur Znaïm. ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 14 juillet 1809.

Le major-général enverra un de ses aides-de-camp à Bareuth. Cet aide-de-camp passera par Egra et fera connaître que l'ennemi doit évacuer Bareuth, et occuper la frontière de la Confédération. Le major-général écrira à M. de Wimpfen, que je donne l'ordre à Bareuth et à Dresde de se tenir sur les frontières de la Confédération, et qu'il est nécessaire que l'archiduc Charles donne le même ordre sur-le-champ pour éviter un versement de sang inutile. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 15 juillet 1809.

M. le général Lariboissière, faites-moi un rapport qui me fasse connaître les besoins de l'artillerie; 1° en bouches à feu de campagne; 2° en munitions; 3° en poudre; 4° en ouvriers, pour pouvoir se procurer des affûts, des fers et autres objets nécessaires à l'approvisionnement de l'artillerie; 5° en personnel, savoir, canonniers et train. Votre rapport doit reposer sur les bases suivantes : Deux pièces de 3, de 4 ou de 6 par régiment d'infanterie, ce qui fait pour le corps du duc de Rivoli 28, pour le corps du duc d'Auerstaedt 28, pour le corps du maréchal Oudinot 34, pour le corps du vice-roi 32, pour le corps du maréchal Marmont 14: ce qui fait pour les pièces de régimens un total de 116, duquel il faut ôter ce que vous avez déjà fourni. Faites-moi connaître; 1° ce que vous pouvez fournir ici en pièces de 4 ou de 6; 2° ce que peuvent fournir encore Passau et Lintz; 3° ce qu'on peut faire venir d'Italie; 4° ce qu'on peut faire venir de France. Quant à l'organisation des divisions, voici les besoins : le corps du duc de Rivoli 60 pièces; le corps du duc d'Auerstaedt 60; le corps du maréchal Oudinot 45; le corps du maréchal Marmont 30; le corps du vice-roi 60, total 255. — Je ne comprends pas dans ce nombre les alliés.

Pour la cavalerie, il faut une demi-batterie par chaque régiment de cuirassiers; ainsi pour la division Nansouty, il faut 18 pièces; pour la division Saint-Germain, 12 pièces; pour la division du duc de Padoue, 12; une demi-batterie de 3 pièces pour chaque division de cavalerie légère. Ainsi il faut pour la division Montbrun et pour celle que commandait le général Lasalle, 48 pièces d'artillerie légère. Pour la garde, il faut compter d'abord 60 pièces, telles qu'elles existaient avant la bataille; 24 pièces dont j'ai ordonné la formation à Strasbourg.

De plus je désire avoir sous le commandant de l'artillerie de ma garde, pour suivre sa destination, une réserve de 12 pièces de 12 et 6 obusiers servis par l'artillerie à pied, faisant 18 pièces; ce qui portera l'artillerie qui suivra la garde à 102 pièces, plus 4 divisions chacune de 6 pièces, savoir : 16 pièces de 6 et 8 obusiers servis par l'artillerie de la ligne, faisant 24 pièces; ce qui formera une réserve de 42 bouches à feu qui, avec les 84 pièces de la garde feront une réserve de 126 pièces. — Récapitulation : pièces de régimens 116, pièces de divisions 255; pièces de cavalerie 48; pièces de la garde et réserve 126, sans compter les alliés. —Les Bavarois doivent avoir 60; les Saxons 36; les Wurtembergeois 24; les Badois 18; les Hessois 16; total général 699 bouches à feu.

Le personnel de l'artillerie doit pouvoir fournir indépendamment du service du corps, 2 compagnies à Passau, 1 ou 2 à Lintz; 1 à Melk et à Gottweig; 2 à la tête du pont de Vienne; 2 dans Vienne; 1 à Raab; 1 à Gratz; 2 dans d'autres forts. Indépendamment de ces 12 ou 13 compagnies, il en faut au moins 8 pour le service du parc et les événemens imprévus. C'est donc plus de vingt compagnies à pied ou à cheval qui sont indispensables, indépendamment de celles destinées au service des corps. Aussitôt que j'aurai votre rapport, je prendrai des mesures convenables pour que tout ce qui manque arrive. Nous trouverons à Gratz une grande quantité de boulets. On peut en ramasser 100,000 sur le champ de bataille autour de Vienne. Ainsi il paraît que nous en aurons suffisamment. Si à Brünn on a pas trouvé 400 milliers de poudre, il faut en faire venir d'Ulm. — Il faut faire venir également des fusils, des canons, des sabres et des pistolets. Il doit y avoir actuellement à l'armée 7 à 8 compagnies qui ne sont attachées à aucun corps; il en arrive 4 en Italie, et 8 ou 10 qui sont parties de France. Sur ce, je prie Dieu, etc. NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Le 15 juillet 1809.

Mon cousin, l'armée d'Italie sera organisée de la manière suivante : 1.re division commandée par le général Broussier; les 9e, 84e et 92e. — 2e division commandée par le général Lamarque; les 13e, 29e, 35e et 53e. — 3e division commandée par le général Durutte; les 23e, 62e et 102e. — 4e division commandée par le général Pacthod; les 1er de ligne, 52e, 106e et 112e. — Division Severoli, tous les Italiens. — Les 4 bataillons du 1er léger et du 42e avec le parc du quartier-général. — Deux brigades de cavalerie légère, composées chacune de deux régimens; un des cinq régimens continuera à rester avec la brigade Thiry. — Enfin les deux divisions de dragons des généraux Grouchy et Pully. — Les 3e et 4e bataillons de l'armée de Dalmatie rejoindront le maréchal Marmont. — Vous donnerez ordre que le maréchal Macdonald avec deux divisions et une brigade de cavalerie légère se porte sur Gratz; que la division Severoli se porte sur Klagenfurth. Vous donnerez ordre que les deux autres divisions, une brigade de cavalerie légère et les deux divisions de dragons restent jusqu'à nouvel ordre sur la March. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 15 juillet 1809.

Mon cousin, écrivez au colonel du 65e pour qu'il vous envoie la situation de son régiment. Vous lui ferez connaître que deux de ses bataillons doivent se trouver réunis à Augsbourg, que deux doivent être formés à son dépôt en Flandre, et que le 4e est en marche de Vienne pour le rejoindre; qu'il recevra 2000 hommes sur la conscription, dont mille à son dépôt et mille qui rejoindront à Strasbourg; que j'ai ordonné que son 3e bataillon parte avec 1000 hommes pour Augsbourg, et

qu'ainsi j'espère qu'il aura, dans le courant d'août, quatre bataillons formant 3 à 4000 hommes en état de servir. Demandez à ce colonel quel moyen il a pris pour l'habillement des mille hommes qui doivent être arrivés à Strasbourg. — Vous lui ferez connaître que probablement les 900 hommes de son régiment qui sont prisonniers de guerre vont être rendus ; ce qui portera chaque bataillon à beaucoup plus que le complet, et mettra ce régiment à même de former une belle réserve de 4000 hommes à Augsbourg. Le bataillon du 46e, qui doit être arrivé à Augsbourg, sera joint à cette réserve; ce qui donnera à la division Lagrange une colonne de cinq bataillons en bon état.

NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 16 juillet 1809.

Mon cousin, donnez ordre au maréchal Oudinot de faire baraquer ses troupes par division, savoir la division Grand-Jean au village de Jetelsée et Florisdorf; la division Dupas au village de Jetelsdorf et Léopoldau; et la division Tharreau au village de Kagran. Les parcs, dépôts des corps, ambulances, etc., de chaque division, seront placés dans les villages ci-dessus nommés; et les troupes camperont en avant des villages dans des baraques à l'abri de la pluie. Donnez ordre que ce mouvement se fasse demain, de sorte qu'à neuf heures du matin, les troupes soient rendues dans le village en avant duquel elles doivent baraquer, et les camps tracés. On peut se servir des arbres, même des ressources des villages environnans, pour la construction des baraques, en respectant les trois villages destinés à recevoir les magasins, ateliers et autres dépôts du corps. Vous ferez connaître au général d'artillerie et au maréchal Oudinot que mon intention est qu'il soit donné trente sous pour chaque fusil qui sera rapporté au village de Spitz, et quinze sous pour chaque baïonnette ou fusil incomplet. On invitera les soldats à aller ramasser ces fusils

dont le champ de bataille est plein, ce qui leur fera une bonne somme à chacun. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 17 juillet 1809.

Donnez ordre au maréchal Marmont de porter son quartier-général à Krems, et de faire camper son corps par divisions aux environs de Krems. Vous lui recommanderez de former des magasins, et d'utiliser toutes les ressources du cercle dont Krems est le chef-lieu, pour l'approvisionnement de son armée. Je verrais avec plaisir qu'il établît à Krems un atelier d'habillement pour reformer son habillement. — Il mènera avec lui la division de cuirassiers du duc de Padoue, qu'il cantonnera dans tout le cercle, dans les lieux où elle sera le mieux; et il emploiera tout pour la mettre en état. — Donnez l'ordre au général Saint-Germain de porter son quartier-général à Wolkersdorf, et de placer un régiment à Wülfersdorf, un à Wolkersdorf, un à Marcheck, et l'autre le long de la March. Le quartier-général du général de brigade qui sera sur la March sera à Marcheck. Vous lui recommanderez de surveiller tous les hôpitaux de blessés autrichiens qui sont dans ce cercle, et d'avoir soin qu'ils ne s'échappent pas. — Donnez ordre au général Reynier de prendre le commandement de Presbourg, et d'avoir la surveillance de toute la ligne de la March. — Donnez ordre au vice-roi de placer la division Severoli à Klagenfurth; le maréchal Macdonald, avec deux divisions et une brigade de cavalerie légère, à Gratz; les deux divisions de dragons Pully et Grouchy, et l'autre brigade de cavalerie légère, dans les lieux les plus sains de la Hongrie, depuis Raab jusqu'à OEdembourg; et de placer son quartier-général à Eisenstadt ou à OEdembourg; qu'il est inutile de construire un pont vis-à-vis de Presbourg, parce qu'il faut de grands moyens pour construire ce pont, et que là il est peu utile; qu'il doit se contenter de tenir un poste vis-à-vis de Presbourg, lequel sera chargé de détruire les ouvrages de l'ennemi, de protéger le

bac qu'il faut mettre en activité; ce bac était capable de passer 1000 hommes. Faites-lui connaître que le général Reynier correspondra directement avec l'état-major-général. — Faites connaître à tous les généraux qu'il faut qu'ils établissent des hôpitaux de convalescence dans les lieux où sont placées leurs divisions; que les divisions doivent camper, que les administrations doivent être avec elles, et qu'ils doivent s'occuper de remonter la cavalerie, et de la mettre dans le meilleur état possible. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 17 juillet 1809.

Mon cousin, le maréchal Oudinot a dû baraquer une de ses divisions à Jetelsée, une à Jedlersdof, et la troisième à Léopoldau. Donnez ordre que dans chacun de ces villages on choisisse plusieurs maisons pour y établir plusieurs hôpitaux de convalescence. Tous les hommes légèrement blessés de ces divisions y seront dirigés de Vienne, et y seront soignés par les chirurgiens des corps. Il faut que dans chacun de ces villages on puisse mettre un millier de blessés. NAPOLÉON.

Ordres à expédier.

Schonbrunn, le 17 juillet 1809.

1° Réitérer l'ordre à l'intendant-général pour qu'on ne fasse aucune évacuation de malades sans un ordre de l'Empereur.

2° Pour que tous les petits malades ou les blessures legères soient évacués de suite par détachemens et en ordre; savoir: ceux du 2e corps à Am-Spitz; 4e corps à Znaïm; 3e corps à Brünn; 11e corps à Krems; de l'armée saxonne à Presbourg; de l'armée bavaroise à Lintz; de celle d'Italie sur Neustadt. — Tous ceux des troupes à cheval, soit cuirassiers ou cavalerie légère, sur le dépôt de cavalerie du général Bron à Klosterneubourg.

3° Le corps du maréchal Marmont prendra la dénomination de 11e. Le général Lariboissière recevra l'ordre d'attacher à ce corps d'armée 30 pièces d'artillerie. Expédier cet ordre et en prévenir le maréchal Marmont; s'assurer que les 3e et 4e bataillons appartenant au maréchal Marmont, et qui sont à l'armée d'Italie, lui ont été renvoyés. — Ordre à la brigade Thiry de se rendre auprès du maréchal Marmont pour faire partie de son corps d'armée.

Lettre au vice-roi pour le prévenir que la brigade Thiry fait partie du corps du maréchal Marmont; qu'il doit donner l'ordre à cette brigade de quitter Presbourg pour se rendre à Krems, aussitôt qu'il l'aura remplacée par la cavalerie de l'armée d'Italie. — Prévenir le maréchal Oudinot que le maréchal Marmont se rendant à Krems, le cercle de Korneubourg est sous sa direction. Le prévenir que la brigade du général Colbert rentre sous ses ordres; qu'il doit la cantonner dans les deux cercles de son commandement; que l'intention de l'Empereur est qu'il emploie toutes les ressources que peut lui offrir le pays, pour remonter sa cavalerie, son artillerie et ses transports, et enfin pour la réorganisation de son corps. Qu'ainsi le cercle de Krems sera sous les ordres du duc de Raguse; le cercle de Znaïm sous les ordres du duc de Rivoli; le cercle de Brünn sous ceux du duc d'Auerstaedt; Presbourg, sous les ordres du général Reynier; le cercle de Korneubourg, sous ceux du maréchal Oudinot; la partie de la Hongrie que nous occupons, sous les ordres du vice-roi, ainsi que la Styrie, l'Istrie et la Carniole. — En prévenir l'intendant-général, et lui demander quels sont les intendans qu'il a mis dans ces provinces.

Expédier l'ordre que les marins de la garde et les autres marins venant de Paris s'arrêtent à Ulm, où ils s'embarqueront sur des bateaux chargés de vivres, de grains et de munitions de guerre et d'effets destinés pour l'armée. — Ordre au général Bertrand d'envoyer trois officiers de marine, savoir : un à Ulm, un à Ratisbonne, un à Lintz, lesquels correspondront

avec le général Lariboissière, commandant l'artillerie, et avec l'intendant-général, pour activer et assurer la navigation du Danube, de manière que tout ce qui est nécessaire à l'armée puisse y arriver rapidement. Le général Bertrand gardera à Vienne et pour le service d'Ebersdorf, la huitième partie des marins; il enverra le surplus à Passau pour y faire le service de la navigation de Passau à Vienne. Ils y gréeront une grande quantité de bateaux pour amener des blés, des biscuits, des objets d'artillerie et les effets d'habillement et d'équipement pour l'armée. — Le colonel Basté restera à Vienne; il correspondra avec l'intendant-général et le général Lariboissière, pour activer la navigation, l'arrivage des subsistances tant pour Vienne que pour l'armée, celle des munitions de guerre, etc. — Ordre pour que tous les bateaux armés restent à Ebersdorf, pour que le pont d'une pièce soit démoli, pour que les quatre bacs remontent à Vienne. — Ordre au général Bertrand pour que tous les bateaux qui peuvent se trouver sur le bras du Danube dit de Lobau, soient remontés et amarrés à la tête du pont. Tous les autres seront brûlés; de sorte qu'à dater du 18 ou du 19 à midi au plus tard, il n'y ait pas un seul moulin ni un seul moyen de passage sur le bras de Lobau, excepté les bateaux remontés et amarrés à la tête de pont. — Ordre aux généraux Bertrand et Lariboissière de réorganiser les équipages de pont de la manière suivante. Le 2e, le 3e, le 4e le 11e corps et l'armée d'Italie auront chacun une compagnie de pontonniers avec 3 pontons sur 3 haquets, munis de leurs poutrelles, madriers, ancres, cordages, etc., de manière à pouvoir jeter un pont de vingt toises, et qu'avec les moyens réunis des cinq corps, on fasse un pont de 100 toises. — A la suite de la garde, il y aura un équipage de 60 pontons et de 60 haquets portant leurs poutres, madriers, ancres, cordages, de sorte que les moyens de l'armée réunis offriront plus de 80 pontons. — Il y aura à la suite des 60 pontons de la garde, le colonel-directeur des ponts et trois ou quatre compagnies de pontonniers, les marins de la garde, quand ils

seront arrivés, et une ou deux compagnies des bataillons de la marine. — Ordre au général Bertrand de remettre sous l'espace de trois jours au général Lariboissière 80 pontons avec leurs haquets, poutrelles, madriers, cordages, etc. — Ordre au général Lariboissière de pourvoir à la prompte organisation de cet équipage qui suivra l'état-major de l'artillerie. — Ordre au général Bertrand d'organiser sur-le-champ le service du génie ainsi qu'il suit : il sera attaché à chacun des cinq corps d'armée une compagnie de sapeurs et le nombre d'officiers du génie nécessaire, et 6000 outils sur des chariots attelés pour les 2e, 3e, 4e, 11e corps, ainsi que pour l'armée d'Italie. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 21 juillet 1809

Je remarque dans l'état de l'artillerie que vous m'avez remis aujourd'hui, que le 3e corps n'a que 8 obusiers, ce qui est évidemment trop peu; j'en remarque 14 au 2e corps, ce qui est trop. Je désire que le duc d'Auerstaedt donne 2 pièces de 12 au 2e corps; ce qui portera le nombre des pièces de 12 de ce corps à 6; et que le 2e corps donne 2 obusiers de 6 pouces au 3e corps, ce qui portera les obusiers de ce corps au nombre de 10. Le 3e corps a 76 ouvriers d'artillerie; le 2e corps n'en a que 12; égalisez ce nombre entre l'un et l'autre corps, selon leur force. Le corps du maréchal Marmont à 300 artilleurs à pied, et n'en a pas à cheval. Donnez-lui une compagnie d'artilleurs à cheval; et ôtez lui une compagnie à pied. Donnez l'ordre que ce corps rende au corps du vice-roi, l'artillerie italienne et le train d'artillerie italien qu'il a. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 21 juillet 1809.

Mon cousin, donnez ordre qu'on travaille avec une nouvelle activité aux places de Passau, Lintz, Melk, Gottweig, Klagenfurth, Raab, et donnez ordre aux généraux commandant l'artillerie et le génie de prendre des mesures pour qu'au 1er août, ils me remettent l'état de l'armement et des travaux faits et à faire, ainsi que l'état des approvisionnemens existans et de ceux à ajouter. J'attache une grande importance au fort de Klagenfurth. Je désire avoir les noms des commandans, des officiers du génie et de l'artillerie, du commissaire des guerres, et l'état de la garnison. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 26 juillet 1809.

Je vous envoie des états de situation pris sur des courriers autrichiens; envoyez-les au duc de Dantzig, au vice-roi et au général Rusca. Le duc de Dantzig reconnaîtra que le général Buol n'a sous ses ordres que 2600 hommes. Le général Rusca y verra que le colonel Leiningen n'a pas plus de 680 hommes dans le midi du Tyrol. Envoyez aussi ces états au roi de Wurtemberg et au général Beaumont qui verront que dans le Voralberg, les Autrichiens n'ont que 280 hommes. — En envoyant au général Rusca la lettre du général Giulay pour prendre possession du fort de Sachsenbourg, faites-lui connaître qu'il ait à signifier soit aux 600 Autrichiens du colonel Leiningen qui sont dans le midi du Tyrol, soit à ceux de la colonne du général Schmidt, que vous leur donnez tant de temps pour se retirer conformément à l'armistice; que passé ce temps, il seront considérés comme ayant désobéi aux ordres de leur gouvernement. La moitié de la division qui doit rester

au général Rusca lui fournira suffisamment de monde pour occuper avec 2000 hommes le fort de Sachsenbourg, inquiéter les Tyroliens du côté de Brixen et de la vallée du Pusther-Thal, procéder au désarmement, prendre des otages et rétablir la tranquillité. — Vous aurez soin de recommander au général Rusca d'exiger qu'on lui laisse toutes les pièces qui composent l'armement du fort de Sachsenbourg, et de ne laisser emporter du Tyrol aucune arme, fusil ou munitions. Les Autrichiens doivent avoir à Sachsenbourg un amas de fusils dont il faut s'emparer. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 30 juillet 1809.

Mon cousin, donnez l'ordre au duc d'Abrantès de prendre le commandement du pays compris entre le Rhin, la Bohême et la Saxe. Les provinces de Hanau, de Wurtzbourg, de Bamberg, de Bareuth, de Fulde, seront sous ses ordres, ainsi que les forteresses de Wurtzbourg, de Forcheim, de Cronach, de Bamberg, d'Erfurth. Vous lui ferez connaître que je consens que le bataillon du 14e de ligne, qui fait partie de la 5e demi-brigade provisoire, et le bataillon du 34e, qui fait partie de la même demi-brigade et qui ont leurs régimens en Espagne, soient joints à la division Rivaud, en en attachant un à la brigade Lameth et un à la brigade Taupin. Vous donnerez l'ordre au duc de Valmy de diriger sur Bareuth tous les détachemens appartenant aux 14e et 34e, qui feraient partie du bataillon de marche de la 2e division militaire, qui sont destinés pour Vienne. Ces détachemens serviront à compléter ces deux bataillons. — Vous ferez connaître également au duc d'Abrantès qu'aussitôt que le Tyrol sera soumis, la brigade bavaroise qui est sous ses ordres, sera portée à 4000 hommes d'infanterie, et à 12 pièces de canon. — Vous lui donnerez l'ordre qu'aussitôt que l'expédition anglaise, qui a dû partir le 27 juillet des Dunes, se sera dirigée sur l'Espagne (comme cela est probable), et non sur le nord, il dirige sur Ratisbonne les 5e, 10e et

13e demi-brigades provisoires. Vous me ferez connaître le jour où elles arriveront, afin que je donne des ordres pour leur direction sur Vienne. Vous lui donnerez l'ordre d'échanger le matériel et le personnel de son artillerie, contre le matériel et le personnel d'artillerie qu'il trouvera à Wurtzbourg.—Vous l'autoriserez à employer le général Menard dans la division Rivaud, et à le remplacer dans le commandement de la citadelle de Wurtzbourg par le général Lameth. Vous l'autoriserez à parcourir toutes les places bavaroises du haut Palatinat, pour en tirer des détachemens pour renforcer sa brigade bavaroise ou la composer d'anciens soldats. Vous l'autoriserez à tirer de Hanau les 6 pièces d'artillerie du duché de Berg. — Au moyen de ces dispositions, le duc d'Abrantès aura sous ses ordres, 11 bataillons français, formant 6 à 7000 hommes, 3 régimens provisoires de dragons français, le régiment de chasseurs du duché de Berg et 30 pièces de canon. La division Lagrange reste composée du 65e qui sera bientôt à 4000 hommes, et du 4e bataillon du 46e. J'enverrai cette division le joindre aussitôt que j'apprendrai l'issue de l'expédition du Tyrol. — J'attends pour disposer de la division hollandaise, du régiment d'infanterie du grand-duché de Berg, des troupes saxonnes et du contingent de Westphalie, que je connaisse la direction qu'aura prise l'expédition anglaise. Si, comme je le pense, elle s'est dirigée sur le midi, je renforcerai le corps du duc d'Abrantès de 5000 Hollandais, de 3000 Saxons et de 3 à 4000 Westphaliens; de sorte que si les hostilités recommencent, il pourra entrer en Bohème, avec 25 à 30,000 hommes et manœuvrer selon les circonstances. — Vous lui écrirez que je demande au grand duc de Hesse-Darmstadt, 2 bataillons et 4 pièces de canon; il pourra réunir ces deux bataillons à la division Lagrange aussitôt qu'elle l'aura rejoint. Vous écrirez à cet effet à Darmstadt pour que le grand duc complète son contingent, et pour qu'il envoie à Bareuth 2 bataillons. Vous laisserez au duc d'Abrantès la faculté de retirer de la citadelle d'Erfurth le bataillon du prince primat, en y laissant une garnison suffisante pour

être maître de la citadelle. Enfin les affaires du Tyrol étant finies, je verrai si l'on ne pourrait pas lui donner une brigade wurtembergeoise pour renforcer d'autant son corps d'armée.

NAPOLÉON.

P. S. Le major-général expédiera un ordre par un officier qui rapportera des nouvelles de ce qui se passe. Il mandera au duc d'Abrantès qu'il est très-important qu'il envoie fréquemment des courriers pour donner des nouvelles de la Bohème et de Dresde.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 30 juillet 1809.

Sa Majesté l'Empereur ordonne : § 1. L'île du Danube située vis-à-vis de Nussdorf sera appelée l'île Lassalle.

§ 2. Le général d'artillerie fera établir un pont entre l'île Lassalle et la tête de pont de Spitz, vis-à-vis l'endroit qui sera désigné par le général Rogniat. Les travaux seront dirigés de manière qu'on puisse y passer le 1er août. Il sera établi un autre pont entre l'île Lassalle et la rive droite. Ce pont sera terminé le 5 août.

§ 3. Le général du génie prendra des mesures pour mettre ce pont à l'abri des machines qui pourraient être lancées par l'ennemi.

§ 4. Il y aura, à la tête du pont de Spitz, un chef de bataillon d'artillerie et deux compagnies d'artillerie qui commenceront dès demain à former un magasin de gabions, de saucissons et de tout ce qui est nécessaire pour établir une redoute à la tête de pont.

§ 5. Au 5 août, il y aura dans la redoute, en avant de la tête de pont, des plates-formes pour recevoir 12 pièces de canon. Avant le 10 août, 6 pièces de canon devront y être en batterie, et il y en aura également 2 dans chaque bastion ou demi-bastion.

§ 6. Dès demain, des constructeurs de fours travailleront à construire six fours à Spitz, lesquels devront être terminés le 6 août.

§ 7. Le maréchal Oudinot réunira dix mille quintaux de farine à Spitz, provenant du cercle qu'il occupe.

§ 8. Le commandant de l'artillerie, celui du génie et l'intendant-général de l'armée, prendront des mesures pour la stricte exécution du présent ordre. NAPOLÉON.

Ordre particulier pour la garde.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 30 juillet 1809.

S. M. l'Empereur ordonne : § 1er. Les inspecteurs, sous-inspecteurs et commissaires des guerres de la garde impériale seront cantonnés dans les villages avoisinant les camps.

§ 2. Avant le 4 août, les livrets des soldats seront arrêtés jusqu'au 1er juillet. Tous les objets qui auront été donnés au soldat y seront portés, même ceux donnés en gratification qui y seront portés pour mémoire. — Les colonels et les majors commandant les différens régimens feront l'inspection des livrets, et vérifieront les chiffres de plusieurs. — A dater du 5 août, tous les soldats qui viendront défiler la parade porteront leur livret, Sa Majesté voulant les vérifier elle-même.

§ 3. Des *mesures* seront *prises* pour qu'avant le 5 août, la solde soit payée jusqu'au 1er juillet.

§ 4. Sa Majesté autorise qu'il soit fait une retenue de trois sous en faveur de la masse de linge et chaussure *pour les régimens de fusiliers et conscrits*; ce qui, avec la retenue d'un sou *de masse de linge et chaussure*, la portera à quatre sous pour les régimens de conscrits de la garde; *et ce pendant tout le temps qu'ils auront les vivres de campagne, et jusqu'à ce que leurs masses soient complètes.* NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 30 juillet 1809.

Mon cousin, donnez l'ordre aux généraux Beaumont et Lagrange de faire partir pour Vienne tous les détachemens quelconques qu'ils ont appartenant aux différens corps de l'armée, et qu'ils ont retenus, soit infanterie, soit cavalerie, soit artillerie, hormis le 65e et le 4e bataillon du 46e, les trois régimens provisoires de dragons et l'artillerie attachée à la colonne du général Beaumont. Excepté ces quatre corps, tout le reste doit partir sans délai, afin de compléter les régimens. Vous donnerez le même ordre au général Moulin avec la même exception. Il pourra aussi garder les deux régimens de conscrits de la garde jusqu'à nouvel ordre, comme garnison. Faites-moi connaître où se trouvent aujourd'hui les 11e et 12e demi-brigades provisoires. Faites-moi connaître si les 230 hommes du 72e, qui doivent arriver aujourd'hui à Vienne, sont arrivés; si les 223 hommes du 65e et les 200 hommes isolés qui doivent arriver le 31 juillet à Vienne, y seront arrivés demain; quand arrivent les 3e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e et 11e escadrons de marche; si l'on a des nouvelles des 782 hommes de la garde qui doivent arriver à Vienne le 12 août; des 230 chevau-légers qui doivent y arriver le 1er. Les 1er, 2e, 3e, et 4e bataillons de marche du corps du duc de Rivoli, faisant près de 2000 hommes et venant de Paris, seront le 3 ou 4 août à Lintz; donnez ordre qu'ils soient embarqués sur des bateaux jusqu'à Krems; il est inutile qu'on les fasse venir à Vienne. Vous écrirez au duc de Raguse d'en passer la revue, de vous en rendre compte, et de faire partir ces quatre bataillons ensemble et réunis pour Znaïm. Ces bataillons seront incorporés dans les corps que j'ai désignés, et dont vous ferez passer la note au duc de Rivoli. Le ministre de la guerre me mande que 1100 hommes de la 13e demi-brigade provisoire sont partis de Strasbourg le

9 juillet pour venir à Vienne : avez-vous des nouvelles de ce détachement? il faudrait le faire embarquer à Passau. Avez-vous des nouvelles du détachement du 16e léger et des 200 hommes du 27e léger qui arrivent à Vienne le 16 août; d'un détachement de 6 ou 700 hommes des 33e, 111e et 15e légers qui doivent arriver du 1er au 2 août à Vienne; de 4 à 500 hommes des 48e, 108e, et 15e léger qui doivent arriver à Vienne le 11 août? Ces deux détachemens feront 1200 hommes de renfort pour la division Friant. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le » juillet 1809.

Mon cousin. Vous trouverez ci joint un ordre du jour que vous enverrez aux maréchaux, en leur faisant connaître que c'est pour eux seuls. Vous ne l'enverrez pas au général Reynier. Vous l'enverrez aux deux ministres de la guerre. Vous l'enverrez aussi au roi de Westphalie. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Ordre du jour.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le » juillet 1809.

Sa Majesté témoigne son mécontentement au maréchal prince de Ponte-Corvo pour son ordre du jour daté de Léopoldau, le 7 juillet, qui a été inséré à une même époque dans presque tous les journaux, dans les termes suivans : « Saxons, dans la journée du 5 juillet, 7 à 8000 d'entre vous » ont percé le centre de l'armée ennemie, et se sont portés à » Deutsch-Wagram, malgré les efforts de 40,000 hommes, » soutenus par 50 bouches à feu. Vous avez combattu jusqu'à » minuit, et bivouaqué au milieu des lignes autrichiennes. Le » 6, dès la pointe du jour, vous avez recommencé le combat » avec la même persévérance, et au milieu des ravages de » l'artillerie ennemie, vos colonnes vivantes sont restées im-

mobiles comme l'airain. Le grand Napoléon a vu votre dé-
» voûment; il vous compte parmi ses braves. » — « Saxons,
» la fortune d'un soldat consiste à remplir ses devoirs; vous
» avez dignement fait le vôtre. » Au bivouac de Léopoldau, le 7 juillet 1809. Le maréchal commandant le 9e corps.

BERNADOTTE.

Indépendamment de ce que Sa Majesté commande son armée en personne, c'est à elle seule qu'il appartient de distribuer le degré de gloire que chacun a mérité. — Sa Majesté doit le succès de ses armes aux troupes françaises et non à aucun étranger. L'ordre du jour du prince de Ponte-Corvo, tendant à donner de fausses prétentions à des troupes au moins médiocres, est contraire à la vérité, à la politique et à l'honneur national. Le succès de la journée du 5 est dû aux corps des maréchaux duc de Rivoli et Oudinot, qui ont percé le centre de l'ennemi, en même temps que le corps du duc d'Auerstaedt le tournait par sa gauche. — Le village de Deutsch-Wagram n'a pas été en notre pouvoir dans la journée du 5. Ce village a été pris; mais il ne l'a été que le 6 à midi par le corps du maréchal Oudinot. — Le corps du prince de Ponte-Corvo n'est pas resté *immobile comme l'airain* : il a battu le premier en retraite. Sa Majesté a été obligée de le faire couvrir par le corps du vice-roi, par les divisions Broussier et Lamarque commandées par le maréchal Macdonald, par la division de grosse cavalerie aux ordres du général Nansouty et par une partie de la cavalerie de la garde. C'est à ce maréchal et à ses troupes, qu'est dû l'éloge que le prince de Ponte-Corvo s'attribue. — Sa majesté désire que ce témoignage de son mécontentement serve d'exemple, pour qu'aucun maréchal ne s'attribue la gloire qui appartient aux autres. — Sa Majesté cependant ordonne que le présent ordre du jour, qui pourrait affliger l'armée saxonne, quoique les soldats sachent bien qu'ils ne méritent pas les éloges qu'on leur donne, restera secret, et sera seulement envoyé aux maréchaux commandans les corps d'armée.

NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 3 août 1809

Mon cousin, donnez ordre au duc d'Auerstaedt de raser tous les ouvrages que l'ennemi a faits à Goding, mais de le faire de manière à ce que cela ne puisse exciter aucune réclamation, et pour cela ne pas employer plus de trente-six heures à cette opération. Ces ouvrages consistent, je crois, en 5 ou 6 redoutes. Il faut y envoyer 4000 hommes avec 4 officiers du génie, des caissons d'outils, et y arriver à quatre heures du matin, sans qu'on s'en doute, ne pas entrer dans Goding pour ne pas violer l'armistice, et travailler toute la journée à raser les ouvrages. Pour faire avec plus d'ordre cette opération, il est convenable que le duc d'Auerstaedt envoie un officier-général et un officier du génie quelques jours avant pour voir comment cette opération doit se faire, afin de ne pas perdre le moindre temps. Donnez ordre au général Reynier de faire raser toutes les redoutes que l'ennemi avait élevées sur la rive droite de la March, à Marcheck et plus bas, et de reconnaître lui-même toute la March jusqu'à Goding, de désigner le point le plus convenable pour l'établisssement d'une tête de pont, afin que la retraite de son corps soit assurée à tout événement. Les officiers que j'ai envoyés ont désigné deux positions, celle d'Angern et celle de Schlosshoff. Dans la 1re, il y a un pont; dans la 2e, il n'y en a point; mais il serait bientôt fait. Mandez au général Reynier de reconnaître également la position de Theben. Il est nécessaire que ces renseignemens viennent le plus tôt possible, car il est contre tout principe que 10,000 hommes se trouvent sur une rivière sans moyens de la passer. — Demandez l'état de situation de l'armée saxonne au 1er août. J'ai fait donner à ce corps 500,000 francs pour qu'il achète des chevaux et se mette en état; faites-vous rendre compte si cet argent a été employé surtout pour la cavalerie. L'artillerie a besoin d'être soignée; combien y a-t-il de pièces de canon, et quel est leur approvisionnement? Il

sera convenable d'augmenter cette artillerie. — Vous ferez connaître au général Reynier que je désire que sa reconnaissance soit terminée le 6 août, afin que je puisse avoir son rapport le 7 au matin. Je suppose qu'il y a à son pont de fortes gardes et de l'artillerie, car quoiqu'on soit dans un armistice, il ne faut pas moins se tenir sur ses gardes; et par la position qu'occupe le corps saxon, il est vraiment en l'air. Aussitôt que l'emplacement de la tête de pont sera désigné, on ne laissera à Presbourg qu'une garnison; la moitié du corps saxon campera comme les autres sur la rive gauche de la March, ayant des moyens assurés de passage. Recommandez aussi au général Reynier de vous envoyer fréquemment des nouvelles de ce qui se passe en Hongrie, non-seulement par Presbourg, mais aussi par S. Johann et par tous les postes. Je ne reçois aucun renseignement de ce côté. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 3 août 1809.

Mon cousin, écrivez au roi de Bavière de faire un travail avec son général d'artillerie, et de donner ordre que des places de Cronach, Forcheim et autres du haut Palatinat, où il y a plus de pièces que n'en comporte l'importance de ces places, on dirige sur Passau le plus grand nombre qu'on pourra de pièces de canon, de mortiers et d'obusiers; mon intention étant de tenir cette place sur le pied de défense le plus respectable. — Écrivez au duc d'Abrantès de faire lui-même cette inspection, et de diriger sur Passau toutes les pièces de vingt-quatre et tout ce qui ne sera pas rigoureusement nécessaire à ces petites places du haut Palatinat. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 9 août 1809.

Sa Majesté l'Empereur ordonne ce qui suit :

§ 1er. Le corps des ingénieurs géographes ne recevra d'ordre que de l'adjudant commandant Bacler Dalbe. Les ingénieurs correspondront avec lui, et lui remettront leurs travaux. Ils recevront mes ordres par son canal.

§ 2. Tous les ingénieurs-géographes attachés aux maréchaux rejoindront sur-le-champ le quartier-général.

§ 3. Chaque soir il me sera fait un rapport sur le travail de chaque ingénieur.

§ 4. Je suis peu satisfait des travaux que les ingénieurs ont faits pendant la campagne. — On ne m'a pas remis la reconnaissance entre Passau et Krems. — La position d'Enns, quoique bien coloriée, est mal faite sous les rapports militaires; il n'y a point de place pour y tracer une tête de pont, et le point essentiel de Mauthausen ne s'y trouve point; il n'y a point de mémoire à l'appui. Il faut recommencer cet ouvrage, et y joindre un mémoire descriptif. — Le champ de bataille d'Ebersberg est sans mémoire; il ne sert pas à mes combinaisons. — La reconnaissance sur la droite du Danube, entre le lac Neusiedel et Presbourg, est mal faite; je n'ai pu en tirer profit; le mémoire est trop peu détaillé; je ne sais ce qui est la muraille défensive construite dans les anciennes guerres. — La reconnaissance du Danube devant Vienne n'est pas complète; elle devait commencer à Nussdorf et aller jusqu'à l'île Napoléon. — Je n'ai point la reconnaissance de Passau. — Je n'ai pas eu celle de la rivière de Raab. — La reconnaissance des communications entre les deux routes de Vienne à Znaïm, et de Vienne à Nicolsbourg est mal faite et peu utile. Par exemple, de Laa on arrive au moulin de Ruhof, et on traverse ensuite un marais pour aller à Znaïm. Au lieu de détailler les ponts et les bras de la rivière, on a fait une chaussée embrouillée. Cette carte pourrait tout au plus convenir à un particulier voyageur; elle ne peut militairement être utile. — Le chemin de Znaïm à Nicolsbourg est mal tracé; il y a près de Znaïm un ruisseau, des marais, un pont, qui ne sont point marqués. — L'ingénieur n'a point placé tous les villages, il n'y

a point de population écrite. — Quand je demande une reconnaissance, je ne veux pas qu'on me donne un plan de campagne. Le mot l'*ennemi* ne doit pas être prononcé par l'ingénieur. Il doit reconnaître les chemins, leur nature, les pentes, les hauteurs, les gorges, les obstacles, vérifier si les voitures peuvent y passer, et s'abstenir absolument de projets de campagne.

§ 5. On me présentera un projet de répartition de travail entre les ingénieurs qui sont ici.

1° J'ai besoin de connaître le Danube d'ici à Raab, le Raab jusqu'à sa source, avec les principales rivières qui y tombent (rive gauche), et celles qui communiquent avec le lac de Neusiedel, de manière à ce qu'on puisse voir facilement tous les débouchés qui communiquent d'Oedenbourg et du lac avec le Danube et le Raab, ensuite du lac avec les montagnes de Styrie, pour de là se porter au Semering-Berg et à Vienne.

2° J'ai besoin de connaître le cours de la Taya et le cours de la March, avec ses ponts et ses débouchés sur les monts Krapacks, de manière qu'en prenant pour base la route de Vienne à Brünn, on fasse connaître comment on peut arriver des Krapacks sur Vienne et sur la route de Brünn. Cela suppose une connaissance parfaite de la March, des monts Krapacks et du pays entre les Krapacks et Vienne.

3° Je désire connaître le pays compris entre la route de Vienne à Znaïm, et le Danube en le remontant jusqu'à Melk; il est essentiel d'avoir les communications de Krems vers la route de Znaïm, de Krems et de Melk vers la Bohème.

4° On reconnaîtra tout le pays d'ici à S. Polten, et de là au Danube, afin de bien connaître toutes les communications de S. Polten au Danube et à Vienne; une bonne étude de ces montagnes, qui sont presque partout praticables, serait un ouvrage important à avoir toujours au bureau, puisque ces montagnes couvrent Vienne.

5° On complètera ce travail en prenant pour base la route de Vienne à S. Polten, et gagnant de là le Semering pour re-

venir à Vienne. On étudiera bien l'intérieur de ce dernier triangle et les différentes communications qui le traversent.

Ces reconnaissances embrasseront un terrain de près de 20 lieues de rayon autour de Vienne, et en donneront une connaissance parfaite.

Deux ou trois ingénieurs seront chargés de chacune de ces reconnaissances; ils étudieront bien leur pays. On aura par ce moyen à l'état-major des officiers instruits qui seront plus utiles que les guides. C'est ainsi que travaillaient autrefois les ingénieurs-géographes des armées; c'est en suivant leur exemple que les ingénieurs-géographes acquerront l'estime et la considération.

§ 6. Quand l'armée marchera, les ingénieurs-géographes qui auront reconnu le pays seront toujours à l'État-major, afin de donner tous les renseignemens nécessaires. Leurs mémoires de reconnaissance seront toujours du style le plus simple et purement descriptifs. Ils ne s'écarteront jamais de leur sujet pour présenter des idées étrangères. Une méthode précise est la seule qui convienne à l'Empereur. On annoncera la longueur des chemins et leur largeur, leurs qualités; on dessinera exactement les détours des chemins, qui souvent ne peuvent s'expliquer que par la bizarrerie du terrain. Les rivières doivent être aussi tracées et mesurées avec soin, les ponts et les gués marqués; le nombre des maisons et des habitans des villes et des villages sera indiqué. Autant que possible on cotera les hauteurs des collines et montagnes, afin qu'on puisse facilement juger les points dominans. Ces cotes ne doivent être que relatives entre elles. On ne peut sur ce point, et sur beaucoup d'autres, entrer dans des détails trop minutieux; mais il faut exprimer toujours, de la manière la plus simple, comment la chose se peint à l'œil de l'observateur.

§ 7. Il y aura une échelle constante pour tous les dessins.

NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 5 août 1809

Sa Majesté l'Empereur ordonne ce qui suit : § 1er. Le général commandant le génie nous présentera avant le 10 de ce mois, un projet pour fortifier le contre-fort de Krapacks qui domine l'embouchure de la March.

§ 2. Le commandant du génie nous présentera un projet pour approprier les débris du château Romain qui existe à Thebeu, afin que 2 ou 300 hommes avec quelques pièces de canon en fer puissent s'y défendre, ayant leur retraite par un bac sur la March.

§ 3. L'on nous présentera le même jour un projet pour établir à Schlosshoff le pont qui est aujourd'hui à Marcheck, et y construire une tête de pont, selon le protocole ordinaire, de 300 toises de réduit avec trois ou quatre redoutes autour.

§ 4. Tous les ouvrages que l'ennemi avait faits à Marcheck seront détruits, même les remparts de la ville; à dater du 7, le général Reynier sera chargé de ce travail.

§ 5. Il sera établi au pont d'Angern une tête de pont dans le protocole ordinaire. — Il y aura sur la March deux ponts et un bac.

§ 6. Le général Reynier disposera ses cantonnemens de manière à pouvoir fournir 500 travailleurs par jour aux têtes de pont, pris dans les régimens saxons. — Le général Bertrand commandant le génie enverra un officier du génie et une demi-compagnie de sapeurs. Les têtes de pont de Schlosshoff et d'Angern consisteront en une enceinte de 300 toises de développement, et en trois redoutes à l'abri des pièces de campagne ennemies, dont l'une au centre et les deux à l'aval et à l'amont.

§ 7. Le commandant de l'artillerie nous remettra le 10 un rapport sur l'emplacement le plus propre pour établir le pont

de Schlosshoff. On pourra employer les matériaux du pont de Marcheck à établir ce pont de Schlosshoff, pourvu qu'il soit fait dans la journée.

§ 8. Le présent ordre sera communiqué au général Reynier qui ira reconnaître le pays et nous fera connaître ses observations sur ce qu'il y a à faire, et ce dans la journée du 9, afin que nous l'ayons avant les rapports du génie et de l'artillerie.

NAPOLÉON.

Ordre de Sa Majesté.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 10 août 1809.

Il sera mis en construction à Passau 30 bateaux capables de porter 2 à 300 hommes; 10 seront faits par économie et par les ouvriers de la marine qui sont à Passau; 20 seront achetés : ce qui fournira un transport de 6 à 9000 hommes. L'ingénieur de la marine déterminera un gabari uniforme pour tous les bateaux destinés au transport des troupes, et tel qu'il puisse naviguer par les plus basses eaux. — Un ingénieur de la marine sera spécialement chargé de veiller à leur bonne construction. — Ces bateaux seront payés par l'artillerie. — L'embargo qui avait été mis sur les bateaux d'Ulm et Ratisbonne sera levé. — Tous les bateaux passant à Passau s'arrêteront à un poste déterminé; et on pourra mettre sur chaque bateau un certain nombre de militaires, sans rien changer au nolis de ces bateaux. On paiera au commerce trois francs pour chaque homme descendu de Passau à Vienne. Les militaires arrivant à Passau pourront y être retenus 3 ou 4 jours, pour attendre une occasion pour les faire arriver par eau à Vienne. — Il sera fait à Vienne un recensement de tous les bateaux qui appartiennent à l'armée; ils seront remis à la marine. Un ingénieur de la marine sera chargé de les faire mettre en état. On affectera une place sûre et convenable pour la facilité des

travaux. — Les bateaux qui appartiennent au commerce auront un emplacement spécial; les négocians qui voudront faire remonter leurs bateaux, seront libres de le faire. — L'intendant-général fera un rapport sur le hallage et les moyens à employer pour organiser le retour des bateaux en remontant jusqu'à Lintz et Passau. — En rassemblant les bateaux arrivant à Vienne, la marine aura des moyens pour transporter 20,000 hommes sur le bas Danube. — Le colonel Baste fera mettre sur chaque bateau qui descendra jusqu'à Raab, trois marins qui apprendront la navigation du Danube; ils reviendront en poste à Vienne, et recommenceront le même voyage, de sorte qu'on puisse aller à Raab sans le secours des gens du pays. — La navigation de Passau à Vienne se fera par le bataillon des marins qui étudieront le cours du fleuve, de manière à pouvoir se diriger seuls. Lorsqu'il sera nécessaire d'en faire retourner à Passau pour prendre d'autres bateaux, ils seront envoyés en poste. — Le colonel Baste présentera un projet pour l'organisation de deux compagnies de pilotes; l'un fera le service de Passau à Vienne, et l'autre de Vienne à Raab. Il placera des officiers de marine à Passau, Lintz, Melk, Vienne et Raab. Ces officiers auront avec eux un bateau armé pour faire la police de la rivière et visiter tout ce qui se passera. — Les lieux d'embarquement où devront s'arrêter les bateaux passant à Passau, Lintz, Melk et Vienne seront fixés; il y sera placé un poste de marins. — Le colonel Baste fera un rapport sur la navigation du Danube. — L'intendant-général, le général commandant en chef l'artillerie et le général Broussier sont chargés de l'exécution du présent ordre.

NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 11 août 1809.

Sa Majesté ordonne ce qui suit : § 1. Il sera formé un 8e corps qui sera commandé par le duc d'Abrantès.

§ 2. Le 8e corps sera composé des divisions Rivaud et Lagrange, de la division de cavalerie du général Fouler, et de la division Carra-Saint-Cyr.

§ 3. Les divisions Rivaud et Lagrange et la division de cavalerie, conserveront leur composition actuelle. La division Rivaud aura de plus une brigade bavaroise de 4000 hommes et 6 pièces de canon. La division Lagrange aura de plus une brigade wurtembergeoise avec 6 pièces de canon, et une brigade hessoise, avec 4 pièces de canon. — La division Carra Saint-Cyr sera composée de 4 bataillons du 22e régiment de ligne, de 4000 Saxons et de 24 pièces d'artillerie saxonne. Cette division se réunira sans délai à Dresde.

§ 4. Tous les pays entre le Rhin, le Danube et la Westphalie, y compris la Saxe, font partie du territoire du 8e corps.

§ 5. Le 10e corps, que commande le roi de Westphalie, sera composé des troupes westphaliennes, et de toutes les garnisons de Magdebourg, de la Poméranie Suédoise, de Kustrin, de Stettin, de Glogau et de Dantzig.

§ 6. Le territoire compris entre la Westphalie, la Saxe et la Baltique (le grand-duché de Berg excepté), fait partie du territoire du 10e corps.

§ 7. Le major-général donnera tous les ordres, et prendra toutes les mesures nécessaires pour l'exécution du présent.

NAPOLÉON.

Décret.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 11 août 1809.

Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

TITRE Ier. — DE LA CAISSE DES CONTRIBUTIONS DE LA CINQUIÈME COALITION.

Article 1er. La caisse des contributions de la cinquième coalition se compose 1° des revenus des pays appartenans à la France sur la rive gauche du Rhin, à dater du 1er avril 1809; 2° de tous les revenus, caisses, contributions et levées dans le pays conquis, pendant la présente guerre.

TITRE II. — DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1809.

Art. 2. Le budget de l'armée du Rhin, en recettes et en dépenses, n'aura son exécution que pour le premier trimestre de 1809. A dater du 1er avril, il sera considéré comme non avenu.

Art. 3. Depuis le 1er avril jusqu'au 1er octobre, la caisse des contributions de la cinquième coalition pourvoira à toutes les dépenses de nos troupes, tant françaises que du royaume d'Italie, qui sont en Allemagne.

Art. 4. Le trésor public de France continuera à solder la partie des troupes françaises appartenant au corps de la grande armée, qui seraient restées, soit en France, soit en Italie, soit en Dalmatie.

Art. 5. Tout ce que le trésor public ou la caisse de l'extraordinaire auront avancé, sous quelque titre que ce puisse être,

pour le service des troupes françaises qui étaient en Allemagne depuis le 1er avril 1809, leur sera remboursé par la caisse des contributions de la cinquième coalition.

Art. 6. Tous les crédits accordés, soit par nous, soit par nos ministres de la guerre et de l'administration de la guerre, à notre major-général et à l'intendant-général de l'armée d'Allemagne, demeurent dès ce jour annulés.

Art. 7. Dans le courant de la semaine, ou plutôt si faire se peut, notre intendant-général nous remettra un état en forme de budget, rédigé par ministères et par chapitres de budget, de toutes les dépenses des troupes françaises qui sont en Allemagne, depuis le 1er avril jusqu'au 1er juillet. La première colonne présentera ce qui était nécessaire pour la dépense des troupes; la seconde, ce qui a été acquitté par le payeur, avec les fonds provenans de France; la troisième, ce qui a été acquitté au moyen des fonds de la cinquième coalition; la quatrième, ce qui reste à acquitter. Il y sera joint un projet de décret sur les fonds à faire pour le remboursement à effectuer au trésor public de France, et à la caisse d'amortissement, et sur les crédits à ouvrir pour solder le restant à acquitter sur les dépenses. De semblables états seront dressés tant pour l'armée d'Italie que pour l'armée de Dalmatie, afin que nous puissions accorder les fonds nécessaires, soit pour rembourser le trésor public de France, la caisse de l'extraordinaire et le trésor public d'Italie, soit pour solder les dépenses restant à acquitter.

Titre III. — Du troisième trimestre de 1809.

Art. 8. Tous les crédits accordés à notre major-général et à notre intendant-général, pour le troisième trimestre de 1809, sont annulés. Il y sera suppléé par un budget de trimestre pour les mois de juillet, août et septembre, composant ledit trimestre. Ce budget sera rédigé par ministères et par chapitres de budget, et comprendra toutes les dépenses des corps, soit

de l'armée d'Allemagne, soit de l'armée d'Italie, soit de l'armée de Dalmatie, qui composent actuellement la grande armée. Ce budget présentera, dans des colonnes distinctes, les dépenses à faire, les dépenses faites et acquittées, et les crédits à ouvrir pour les dépenses à acquitter.

Art. 9. L'intendant-général et l'administrateur-général de la caisse de l'extraordinaire se concerteront pour rédiger et nous présenter, avant le 15 août, un projet de budget des recettes de la caisse des contributions de la cinquième coalition, comprenant tant les recettes effectuées jusqu'à ce jour, que les recettes présumées jusqu'à la fin de la présente année.

Art. 10. Nos ministres de la guerre, de l'administration de la guerre et du trésor public, notre major-général et notre intendant-général, sont chargés de l'exécution du présent décret. NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 11 août 1809.

Mon cousin, donnez ordre au général-sénateur Colaud, de se rendre sans délai, et par le plus court chemin, à Anvers, dont il prendra le commandement en qualité de gouverneur. Les troupes de terre et de mer qui se trouvent dans la place seront sous ses ordres, *soit troupes de ligne ou gardes nationales*. Le ministre de la guerre de France a reçu par estafette un ordre à cet effet. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 13 août 1809.

Mon cousin, je vous envoie un ordre pour former le 8e corps. Vous verrez que le duc d'Abrantès est chargé de surveiller le Danube et la Saxe. Le général Carra-Saint-Cyr se rend à Dresde; il y réunira le corps du général Thielman et le 22e de

ligne, ce qui fera 8000 hommes d'infanterie, 2000 de cavalerie, et 24 pièces de canon. Il faut que le duc d'Abrantès veille à ce que le 22e, qui est à Magdebourg, se rende sans délai à Dresde. Il faut donner ordre au régiment polonais, qui doit arriver à Magdebourg, de se rendre à Dresde, pour faire partie de la division Carra-Saint-Cyr. — La division Rivaud sera composée de 2 brigades chacune de 4 bataillons, et d'une brigade bavaroise de 4000 hommes; elle aura 12 pièces de canon françaises et 8 pièces bavaroises. Il n'y a plus moyen, à présent que les Anglais ont débarqué à Walcheren, de compter sur la brigade qui est à Louvain; mais les brigades qui composent la division Saint-Cyr feront toujours 9000 hommes. — La division Lagrange sera composée du 65e, d'un bataillon du 46e, d'une brigade wurtembergeoise et d'une brigade hessoise; ce qui fera également 8 à 9000 hommes. — La cavalerie sera composée de 4 régimens qui y sont actuellement, et de 2000 Saxons, ce qui portera la cavalerie à plus de 5000 hommes. Cela formera donc un corps de 30,000 hommes d'infanterie, de 5000 chevaux, et de 70 pièces de canon. Il faut arrêter la compagnie de sapeurs et les détachemens de pontonniers et d'ouvriers qui viennent de Magdebourg ou de Dantzig. — La position actuelle du 8e corps est la division Rivaud, à Bareuth; la division Saint-Cyr, à Dresde; la division Lagrange, dans le Voralberg. Après les affaires du Voralberg, la division Lagrange rejoindra et mènera avec elle les Wurtembergeois. D'ailleurs, au moment des hostilités (ce qui ne peut avoir lieu avant le 10 septembre), il est probable que j'y joindrai les Hollandais. Des détachemens du 14e et du 34e doivent arriver sur Mezières; au lieu de les diriger sur Vienne, donnez ordre à Strasbourg de les diriger sur Bareuth pour rejoindre leurs bataillons. — Il est nécessaire que le duc d'Abrantès se rende d'abord auprès du roi de Saxe, et qu'il aille ensuite à Dresde; qu'il fasse armer la place sans rien démolir et sans inquiéter les habitans, auxquels il dira au contraire qu'il a assez de monde pour les couvrir, et qu'il doit partir de là

pour aller en Bohême. Il faut qu'il fasse des reconnaissances sur la frontière jusqu'à Passau. Il y a beaucoup de pièces dans le Palatinat; il faut que le duc d'Abrantès les échange contre son mauvais matériel prussien, et rétablisse ainsi son artillerie. Vous aurez soin d'écrire au ministre de la guerre du roi de Saxe, pour lui faire part de ces dispositions. — Ecrivez aussi en Westphalie, que, moyennant ces dispositions, le roi n'aura que la garde de ses états et des pays qui l'environnent. Le général de brigade Lamotte, qui doit être sous les ordres du général Beaumont, se rendra au 8e corps pour commander une brigade de dragons. Par ce moyen, le 8e corps aura deux généraux de brigade de cavalerie; et il sera possible que j'y envoie un général de division. Le général Boyer restera chef de l'état-major. Le général Maison sera employé dans le 8e corps, soit dans la division Carra-Saint-Cyr, soit dans la division Rivaud. Il est nécessaire de donner au 8e corps un général d'artillerie, un ordonnateur et un payeur. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 13 août 1809.

Mon cousin, faites une circulaire aux différens corps pour qu'on vous envoie de bonne heure l'état de situation au 15 août; faites connaître que je l'ai demandé. NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 13 août 1809.

Sa Majesté l'Empereur ordonne ce qui suit :

A dater du 16 août, les six redoutes en avant de la tête du pont de Spitz seront toutes les six commencées. Il y aura à chaque redoute 200 travailleurs; ce qui fera, pour les six redoutes, en comprenant la redoute Lasalle, 1200 travailleurs. Deux mille ouvriers seront employés à la tête de pont.

Ces trois mille deux cents ouvriers seront fournis par le corps du maréchal Oudinot. NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbruun, le 17 août 1809.

Mon cousin, envoyez un officier au général Lagrange pour lui faire connaître qu'il doit considérer le Voralberg comme en état de guerre, et qu'il doit s'entendre avec le roi de Wurtemberg, auquel j'ai écrit de lui envoyer 5 à 6000 hommes de ses troupes; que, comme ces troupes sont hors de son contingent, il doit s'entendre toujours avec leur chef; qu'il réprime et étouffe toutes les petites jalousies qui se sont élevées entre les Bavarois et les Wurtembergeois; que le fait est que la Bavière ne peut rien envoyer dans ce moment dans le Voralberg, au lieu que les Wurtembergeois peuvent disposer de 6 à 7000 hommes, qu'il faut donc les cajoler; que le général Beaumont n'a pas mis la dextérité nécessaire dans cette mission; que ces rivalités produisent du mal dans le Voralberg; mais que cela ne peut avoir aucune influence sur la destination future, et que toutes ces raisons frivoles des Wurtembergeois ont pour but de nous priver des 6 à 7000 hommes qu'ils ont, ce qui serait très-malheureux. L'officier que vous enverrez au général Lagrange restera dans le pays pour être à même de me rendre compte de ce qui se passe; il me rapportera un état de situation des troupes. Donnez ordre que la place de Lindau soit mise en état de blocus, et qu'il y soit envoyé des vivres et de l'artillerie, pour que cette place puisse se défendre long-temps. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 19 août 1809.

Mon cousin, ecrivez au roi de Bavière que les plaintes qu'on

porte contre le duc d'Abrantès ne sont pas très-graves; que vous lui écrivez comme il le désire; que quant au plus ou moins de cartouches à faire porter aux soldats, c'est un détail de peu d'importance; que quant aux garnisons des places fortes, il laisse faire le duc d'Abrantès qui est chargé de répondre de ces places; qu'il y faut effectivement peu de monde; que quant à ses relations avec les principales autorités, vous lui écrirez de s'adresser au commandant; que ces tiraillemens nuisent au bien du service, et qu'il ne faut donner aucune attention sérieuse à tous ces petites irrégularités; que le duc d'Abrantès reçoit l'ordre de s'entendre avec le roi de Bavière, et que je désire que le roi s'entende avec lui. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 19 août 1809.

Je désire que vous m'apportiez le 22, à 8 ou 9 heures du soir, l'état d'artillerie de tous les corps d'armée, soit français, soit alliés, organisés comme je l'ai ordonné, sa situation au 15 août, et les améliorations et augmentations qu'on pourra y avoir faites au 1er septembre. Apportez-moi également l'état de l'artillerie de siége des places de Passau, Lintz, Vienne, Raab, Gratz, Klagenfurth, Laybach, etc.; l'état de l'approvisionnement de la poudre et de ce qu'il y aurait de disponible. Sur ce, je prie Dieu, etc. NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 23 août 1809.

Sa Majesté l'Empereur et Roi ordonne ce qui suit :

§ 1. Le 1er septembre, l'artillerie de notre garde, avec la réserve, défilera la parade ainsi que l'équipage du pont.

§ 2. Deux compagnies de sapeurs, une compagnie de pontonniers, et la compagnie de marins marcheront avec le parc de notre garde.

§ 3. L'artillerie de notre garde défilera sur 4 divisions : 1° Les 4 batteries d'artillerie à pied ; on ne mettra avec ces 4 batteries aucun chariot de munitions ; il y aura une seule forge pour 12 pièces, avec un approvisionnement complet en munitions ; 2° la seconde fraction d'artillerie à pied formant les deux batteries de 12 ; 3° l'artillerie à cheval ; 4° le parc où seront les chariots et munitions, les caissons d'infanterie ; un approvisionnement complet pour les pièces et la plus grande partie des forges. Cet ordre sera constamment suivi ; bien entendu que lorsqu'une division sera détachée, le directeur du parc fera détacher les forges, affûts et autres objets nécessaires et de rechange.

§ 4. Chaque caisson de parc de notre garde portera un flambeau à éclairer les convois ; ce qui fera 500 flambeaux pour le parc. Les caissons auront sur le devant des coffrets qui seront destinés, les uns à mettre la graisse, les autres à mettre les marteaux, clous et petits outils de rechange, les autres enfin à porter des lanternes et un approvisionnement de bougies. Il y aura pour chaque lanterne une quantité de bougies suffisante pour éclairer pendant trois nuits. Le nombre des lanternes sera d'au moins 100, dont une petite partie sera fabriquée de manière qu'on puisse y adapter un manche de bois pour la porter en l'air ; ce manche sera attaché aux caissons. Les proportions voulues par les ordonnances pour les outils, roues, et autres objets de rechange, seront strictement observées.

§ 5. Le 2 septembre, défilera à la parade le parc du génie, avec les ouvriers et les marins attachés au génie, les outils de pionniers, les outils des ouvriers, les différens objets prescrits pour le raccommodage des ponts et le passage des rivières, enfin 4 pièces de canons légers pour servir à l'usage de cette petite réserve, marcheront avec ensemble et en bon état. Chaque voiture du parc du génie, quelle que soit sa dénomi-

nation, portera deux flambeaux à éclairer les convois et le parc, 100 lanternes avec une provision de bougies.

§ 6. Le 4 septembre, le général commandant le génie nous remettra un état du personnel et du matériel du génie, tant de la réserve que du parc et de chaque corps d'armée.

NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 27 août 1809.

Sa Majesté ordonne ce qui suit :

SERVICE DU GÉNIE.

§ 1. A dater de demain 28, il sera fourni au génie, pour les travaux de la tête de pont, à Spitz, 4500 travailleurs par le corps du maréchal Oudinot, et 1500 travailleurs par le corps wurtembergeois, que commande le général Vandamme. Ces 6000 hommes seront employés, savoir : 500 à chacune des 6 redoutes de la tête du pont; à Spitz, 3000 hommes; à l'enceinte actuelle, 2000; 500 à chacune des deux nouvelles lunettes à établir en avant des angles saillans, 1000. Total, 6000.

§ 2. La chapelle actuelle qui est sur le tracé sera comblée de manière à former un cavalier qui dominera l'enceinte, sur lequel on placera 4 pièces de canon. Il sera tracé devant, un petit bastion du même relief que la lunette, qui sera fraisé et palissadé, et qui sera armé d'une pièce de canon avec des plates-formes pour en mettre 5 autres.

§ 3. Vis-à-vis les deux saillans, il sera établi sur les capitales, à la distance de 50 à 60 toises, deux petites lunettes pouvant contenir 4 pièces de canon, lesquelles auront devant, une belle place d'armes, et communiqueront avec le corps de la place par une caponnière.

§ 4. La lunette actuelle sera fermée à la gorge par un bloc-

khaus, qui servira de réduit de caserne, et qui aura une communication souterraine avec le réduit du cavalier de la chapelle. Il sera établi un blockhaus dans la place d'armes, en avant de la lunette. Un chemin couvert couvrira la grande lunette et les deux petites lunettes. Il sera établi sur la lunette une traverse sur chaque face, derrière laquelle chaque cavalier sera établi, avec une plate-forme pour trois pièces de canon; de sorte que cet ouvrage pourra avoir jusqu'à 18 pièces de canon en batterie. Le génie fera établir dans chaque redoute un magasin pour l'artillerie et un blockhaus servant de réduit et de corps-de-garde.

§ 5. Le blockhaus de la place d'armes et le blockhaus des trois redoutes seront commencés à la fois.

§ 6. Il sera établi, dans le lieu qui sera désigné par le génie, un magasin à poudre de campagne à l'épreuve de la bombe, et autour de son emplacement un parc pour les boulets, une salle d'artifices et un magasin pour les besoins de l'artillerie. Ces établissemens seront éloignés le moins possible du pont. Il sera établi dans un autre emplacement deux forges avec un atelier de réparation pour réparer les affûts et pour les ouvrages de la place.

§ 7. Dans l'île de Tabor, il sera construit un autre magasin à poudre, pour former le complément des munitions nécessaires.

SERVICE DE L'ARTILLERIE.

§ 8. La tête de pont de Spitz commencera à être armée dès demain; et il sera placé, 1o sur le cavalier de la chapelle 2 pièces de 18 et 2 pièces de 6; 2o à chacun des angles saillans de l'enceinte ou de l'épaule, une pièce de 6 ou une de 12, sauf à mettre ensuite des pièces de campagne suivant la quantité nécessaire; 3o les 4 pièces qui sont sur les saillans de la lunette seront placées sur des affûts de place; s'il n'y en a pas, on en fera construire à cet effet; 4 chaque redoute sera armée

d'une pièce de 6 ; il y sera préparé des plates-formes pour pouvoir mettre 10 pièces de canon en batterie ; le surplus sera fourni selon les circonstances par l'équipage de campagne ; 5° on placera dans la lunette 4 mortiers en batterie et 6 mortiers dans l'enceinte de la place, de sorte que l'armement soit conforme à l'état ci-joint.

SUBSISTANCES.

§ 9. La manutention qui est à Spitz sera complétée à 6 fours. Il y aura des magasins pour 10 mille quintaux de farine, 200,000 rations de biscuit et un million de rations de vin et d'eau-de-vie. — Il y aura dans l'île de Tabor une manutention de 4 fours et des magasins contenant 10,000 quintaux de farine, 10,000 quintaux de blés et 300 mille rations de biscuit.

NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 27 août 1809.

Mon cousin, expédiez sur-le-champ un de vos officiers au général Rusca avec l'instruction suivante : Sa Majesté a choisi le général Rusca pour négocier avec les Tyroliens, et voir s'il n'y a pas moyen de fixer le sort de ces peuples, sans avoir recours aux armes. Au reçu de la présente, le général Rusca enverra un officier intelligent auprès des chefs des Tyroliens pour leur faire connaître que je désire arranger leurs affaires à l'amiable, afin de n'être pas obligé de porter la mort ou l'incendie dans leurs montagnes ; que si le but de leur révolte est de rester attachés à l'Autriche, je n'ai plus qu'à leur déclarer une guerre éternelle, parce qu'il est dans mes intentions qu'ils ne retournent jamais sous la domination de la maison d'Autriche ; que s'ils ont un autre but, qu'ils désirent soit des privi-

léges, soit tout autre chose, je souhaite et désire les tranquilliser et contribuer à leur honheur; que s'ils ne veulent pas être Bavarois, je ne trouverai pas d'inconvénient à les réunir à mon royaume d'Italie, et à leur accorder des priviléges et une organisation qui satisfassent leurs vues et assurent leur tranquillité et leur bonheur; qu'il est convenable, pour ménager la dignité de la Bavière et celle de la France, de ne rien mettre par écrit de ces propositions, mais d'avoir une entrevue et de voir s'il y a moyen d'arriver à cet arrangement. Si cela forme la volonté des Tyroliens, qu'ils s'assemblent, qu'ils m'envoient une députation nombreuse, qu'ils fassent leur demande de réunion au royaume d'Italie, qu'enfin ils me fassent connaître ce qu'ils désirent, et je verrai si je peux le leur accorder; car je préfère les soumettre par la conviction que par la force des armes. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 29 août 1809.

Sa Majesté l'Empereur ordonne ce qui suit :

§ 10. Le château de Theben sera occupé conformément au plan qui nous a été présenté par le chef de bataillon du génie Boutin, et les travaux suivans y seront exécutés, savoir : — 1° Tous les bâtimens du réduit seront démolis, hormis ceux qu'on pourra mettre à l'abri des obus. — 2° quelques souterrains seront déblayés et préparés pour servir de magasin à poudre. — 3° la communication avec la rivière aura lieu par un escalier, tant pour servir à faire de l'eau que pour assurer la retraite de la garnison du dernier réduit. — 4° le plateau de la hauteur *qui domine le bas de la March, depuis Neudorf jusqu'à Theben,* sera occupé par de bons ouvrages palissadés. — 5° On occupera la *position* qui est près de Neudorf; et le pont sera jeté dans l'endroit le plus convenable entre Theben et Neudorf. — 6° Le chemin de Kattenbrunn à Theben sera

réparé. — 7. On établira du pont à la *chaussée* de Scholsshoff une chaussée au-dessus des inondations.

§ 2. Le général Reynier cantonnera des troupes saxonnes à Theben et dans les villages voisins, lesquelles fourniront tous les jours un millier de travailleurs.

§ 3. Les travaux seront organisés et en train au plus tard le 1er septembre. Le nouveau pont sera jeté le 10. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 3 septembre 1809.

Mon cousin, je vous renvoie les pièces relatives à la Dalmatie; il est nécessaire que vous fassiez une note forte pour demander que conformément à l'armistice, les troupes autrichiennes évacuent la Dalmatie. Faites sentir l'indignité de l'attaque faite contre Zara le 24, c'est-à-dire douze jours après la signature de l'armistice, dont les généraux autrichiens pouvaient alors être instruits; que ce cas ne peut être assimilé à aucun autre, et que c'est comme si demain les Autrichiens envahissaient une province cédée par l'armistice. NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 5 septembre 1809.

Sa Majesté ordonne ce qui suit :

PONTS ET TRAVAUX SUR LE DANUBE.

§ 1. Il sera jeté deux ponts de bateaux sur le Danube, un devant Presbourg, et l'autre devant Theben.

§ 2. Ces deux ponts devront être jetés et terminés au plus tard le 10 septembre.

§ 3. Le pont devant Presbourg sera soigné par les compagnies de pontonniers saxons. Les matériaux de ces ponts seront

pris dans les moyens qu'on trouvera à Presbourg. — Il sera fait une reconnaissance du château de Presbourg, ainsi que des travaux à faire pour le lier avec le pont, de manière que le château forme tête de pont.

§ 4. Le pont jeté sur le Danube devant Theben sera sur la rive droite de la March. — A cet effet, le pont de bateaux qui est vis-à-vis l'île Napoléon sera levé, et les matériaux serviront à la construction dudit pont. — Il sera soumis à l'Empereur un projet de tête de pont dans l'île que fait le Danube sur la rive droite, ainsi qu'un projet pour occuper, s'il est nécessaire, la hauteur qui domine le plateau.

§ 5. Le génie mettra une nouvelle activité dans les travaux de Theben; il y emploiera une compagnie de mineurs et une des compagnies de sapeurs. Le général Reynier fournira au moins un millier de travailleurs par jour; on s'en procurera un autre millier dans le pays.

§ 6. La traille qui a été établie au pont d'Ebersdorf sera remontée à Vienne, et placée entre le pont actuel et l'extrémité de l'île Lasalle, du côté de Vienne. Elle sera établie, et pourra passer le 10 à midi, de sorte que le pont venant à manquer, on puisse compter sur cette traille.

§ 7. La marine aura 200 bateaux capables de porter 15 à 20 mille hommes, et en même temps pouvant servir à jeter en 24 heures trois ponts sur le Danube. Une partie de ces bateaux sera chargée de madriers, ancres, cordages, et de tout ce qui sera nécessaire pour jeter promptement ces trois ponts qui, avec les deux ponts de Theben et de Presbourg, feront cinq ponts sur le Danube. Le général directeur des ponts et le colonel Baste s'entendront pour cet objet.

§ 8. Avant le 10 septembre, les trois équipages de pont que chaque corps d'armée doit avoir, seront armés et attelés.

§ 9. Le grand pont de l'armée sera porté à 70 bateaux, de manière à former une ligne de 170 toises. Il y aura en outre un autre équipage de rechange à Vienne, composé de 70 pontons ou haquets pour suppléer à la perte du premier.

§ 10. Le major-général est chargé de l'exécution du présent ordre. NAPOLÉON.

Au camp impérial de Schonbrunn, le 5 septembre 1809.

Sa Majesté ordonne ce qui suit :

ARMEMENT ET TRAVAUX DES PLACES.

TITRE Ier. — *Place de Vienne.*

GÉNIE.

§ 1. Une compagnie de mineurs travaillera à établir des fourneaux sur les trois fronts les plus importans, en y comprenant les ouvrages avancés, de manière que 48 heures après que j'en aurai donné l'ordre, on puisse faire sauter ces trois fronts avec leurs ouvrages avancés, et que la place reste entièrement entr'ouverte.

§ 2. A dater du 8 septembre au matin, on travaillera à fermer par des palissades la gorge des cinq principaux bastions, de manière que ces bastions soient mis à l'abri des insultes de la populace. On renfermera spécialement les bastions où se trouvent les magasins de l'artillerie et du génie. On préparera des palissades pour pouvoir, en peu de temps, palissader les rues et renfermer le palais ; ouvrage qui ne doit se faire qu'au dernier moment.

§ 3. Le général commandant le génie présentera, le 8 septembre, à l'Empereur, le projet des ouvrages à faire à chaque porte, un projet de tambour pour s'assurer le pont de Leopoldstadt et un projet de tête de pont pour le pont de Thabor, du côté de la ville, afin que s'il était nécessaire on pût commencer ces ouvrages le 10 septembre.

ARTILLERIE.

§ 4. A dater du 10, on commencera l'armement de la place

de Vienne. Le commandant général de l'artillerie fera placer une pièce de gros calibre sur le saillant de chaque bastion, deux pièces de petit calibre sur chaque flanc, et des mortiers et des obusiers dans les bastions retranchés et palissadés, de manière à ce que les mortiers puissent battre les faubourgs et la ville même. Le général d'artillerie fera connaître à l'Empereur le nombre des pièces que cette distribution emploiera, et ce qui restera pour armer les ouvrages avancés.

§ 5. Trois compagnies d'artillerie seront attachées au service de la place de Vienne.

TITRE II. — *Place de Raab.*

GÉNIE.

§ 6. On commencera le 1er septembre à occuper l'extrémité du saillant de l'ouvrage de gauche, indiqué sur le plan sous le no 19. On fera à ce saillant la valeur d'une redoute de 15 toises à l'intérieur; on y fera passer un fossé; et on armera cet ouvrage de deux pièces de canon. On fera la même chose aux ouvrages indiqués sur le plan sous les numéros 21, 24, 27 et 30, de manière que ces cinq saillans soient occupés, couverts par un fossé plein d'eau, puissent recevoir 4 ou 5 pièces de canon, et soient provisoirement armés de deux, enfin soient bien palissadés et fermés à la gorge; et ce pour tenir l'ennemi éloigné de la place.

§ 7. On fera un tambour au pont extérieur, de manière qu'il puisse être facilement gardé, et que, s'il était nécessaire, on pût mettre sur ce tambour une ou deux pièces de canon.

§ 8. On fera un tambour au pont de Rabnitz, et une petite flèche au pont indiqué sur le plan par le no 12.

§ 9. Les maisons qui sont sur le rempart seront toutes indistinctement démolies.

§ 10. On préparera l'ouvrage XVI, afin de pouvoir l'occuper sérieusement dans le cas où l'ennemi attaquerait le bastion III.

ARTILLERIE.

§ 11. Le général d'artillerie prendra des mesures pour que tout ce qui est relatif à l'armement et à l'approvisionnement ordonné pour Raab y soit rendu le 10 septembre, à 6 heures du soir au plus tard.

§ 12. Le commandement de l'artillerie à Raab sera donné à un colonel intelligent et capable de conduire la défense d'une place.

§ 13. La compagnie d'artillerie italienne, qui était au corps du maréchal Marmont, sera envoyée à Raab, de sorte qu'il y aura dans cette place une compagnie d'artillerie française et une italienne. Une compagnie de sapeurs de Wurtzbourg y sera envoyée également.

§ 14. Les deux compagnies commenceront le 8 septembre à faire des gabions et des saucissons, de manière à en avoir en réserve plusieurs centaines.

TITRE III. — *Place de Gratz.*

§ 15. Une escouade de mineurs sera envoyée à la citadelle de Gratz; elle emploiera tout le temps qu'elle y sera à faire des fourneaux, de manière qu'en 24 heures je puisse faire sauter la citadelle. On fera courir le bruit que ces mineurs construisent des mines pour la défense de la forteresse.

§ 16. Le major-général est chargé de l'exécution du présent ordre.

NAPOLÉON.

Au camp impérial de Schonbrunn, le 8 septembre 1809.

Sa Majesté ordonne ce qui suit :

§ 1. Les divisions saxonnes seront campées, l'une sur les hauteurs près de Presbourg, l'autre sur les hauteurs de Neudorf.

§ 2. Les troupes commenceront leur baraquement le 19.

§ 3. Le pont entre Schlosshoff et Neudorf sera établi sans délai et sur pilotis, à l'abri des glaces, de manière à être praticable le 25 septembre.

§ 4. La division qui campera à Neudorf fournira les travailleurs nécessaires à Theben, aux travaux des hauteurs de Theben et aux redoutes de Neudorf.

§ 5. Les généraux commandant l'artillerie et le génie de l'armée et le général Reynier prendront les plus promptes mesures pour l'exécution du présent ordre. NAPOLÉON.

Au camp impérial de Schonbrunn, le 10 septembre 1809.

Sa Majesté ordonne ce qui suit :

§ 1. A dater de demain 11, *huit cents* travailleurs seront distraits des redoutes les plus avancées à Spitz, *trois cents* pour travailler aux deux redoutes de l'île située à l'amont des ouvrages de Spitz. Cette île portera le nom d'île Lapisse. L'île qui est plus en descendant le Danube se nommera l'île Corbineau.

§ 2. Il sera établi une redoute à 150 toises ou 200 toises du saillant du bastion de gauche, à 50 ou 60 toises du bras du Danube de l'île Lasalle. On y emploiera, à compter de demain, 200 ouvriers. — Il sera établi une redoute faisant tête de pont à la digue de l'île Lasalle ; on y emploiera à compter de demain 300 ouvriers.

§ 3. A dater de demain, il sera extrait de chaque redoute 100 travailleurs, total 600 travailleurs, lesquels seront employés à couper et à faire des palissades sous la direction des sapeurs, afin que chacun fasse les palissades de sa redoute.

§ 4. A dater du 14, des ouvrages seront commencés sur les hauteurs qui dominent Korneubourg, et conformément au plan que nous présentera le général commandant en chef le génie. Ces ouvrages consisteront 1° en une redoute sur le principal mamelon, au moins de 40 toises du côté intérieur, fraisée et palissadée ; 2° en un chemin couvert tout autour et plus bas

que ladite redoute, et absolument sous le feu de la redoute; 3° en un chemin de communication avec le mamelon plus bas; et là, en l'établissement d'une redoute de 15 toises de côté intérieur avec un chemin couvert à demi hauteur; enfin en un chemin de communication pour les hommes à pied, tombant d'aplomb sur le grand chemin et à couvert d'une redoute, en forme de tête de pont, protégeant un bac pour assurer la retraite de la garnison du fort par le Danube. De sorte que les 4 ou 500 hommes chargés de défendre les deux redoutes de la hauteur, cernés de tous côtés, et coupés de l'ouvrage de Spitz, aient la faculté de descendre la montagne et de se jeter dans l'île du Danube vis-à-vis Klosterneubourg.—Ces trois ouvrages seront commencés à la fois et en pleine activité le 15.

§ 5. A cet effet, il ne sera plus employé, à dater du 15, que 700 hommes aux six redoutes, 800 *aux ouvrages ordonnés par l'article* 2; il restera donc 1500 hommes pour être employés *aux ouvrages ordonnés par l'article* 4.

§ 6. A dater de demain, un officier du génie et 20 ouvriers de la marine, charrons, charpentiers et menuisiers, seront placés à la plus importante redoute, pour travailler à la casemate à feu de revers, qui sera placée dans l'angle saillant et conformément aux plans qui nous seront présentés par le commandant du génie. — 20 autres ouvriers de la marine seront placés dans la même redoute et occupés également, sous les ordres d'un officier du génie, à former le blockhaus intérieur ou réduit, de manière que cette redoute offre dans peu de jours un modèle de défense.

§ 7. Le major-général est chargé de l'exécution du présent ordre. NAPOLÉON.

Note pour le prince major-général.

10 septembre 1809.

Ecrire au prince Poniatowski. — Lui recommander de bien

vivre avec les Russes. — Lui dire que Sa Majesté désire avoir plus fréquemment de ses nouvelles, et connaître surtout les troupes ennemies qui lui sont opposées. Il semble que le prince Ferdinand, commandant la Bohême, et son corps ayant passé en Hongrie, le prince Poniatowski ne doit trouver aucun obstacle pour arriver sur Olmutz. — Demander au prince Poniatowski de donner l'état de son corps d'armée au 15 septembre, avec l'indication précise des lieux qu'il occupe. — Lui demander de faire connaître quand il espère que les envois de fusils lui seront arrivés, afin de se trouver armés, et s'il pourrait alors marcher avec un corps de 30 mille hommes. Il paraîtrait par son dernier état qu'il aurait au corps d'armée 16 mille hommes; en garnison dans le grand-duché, 4 mille hommes, dont il pourrait au dernier moment retirer 2000; en garnison dans les places de la Gallicie, 4000 hommes dont il pourrait aussi retirer 2000; enfin il porte dans ses États 6000 hommes de troupes galliciennes, ce qui fait 26,000 hommes. On suppose qu'il pourrait tirer le reste de 7,000 hommes qui sont dans les villes de la Gallicie. Il aurait donc ainsi 30,000 hommes, dont 10,000 chevaux. Il faudrait pour ce corps au moins 60 pièces d'artillerie attelées. Aussitôt que le corps serait arrivé, on lui fournirait armes et munitions de guerre des magasins de l'armée. D'ailleurs les 10,000 premiers fusils de Magdebourg doivent être à Varsovie au 1er octobre; c'est au prince Poniatowski à établir des relais pour faire venir en toute diligence le nombre qui lui sera nécessaire. — Nous ne connaissons pas bien les districts qu'occupent les troupes russes, et celles du grand-duché; il faut envoyer une carte sur laquelle les emplacemens de ces troupes seraient bien distingués. On désire que le prince Poniatowski envoie en même temps l'état exact de l'armée russe.

Écrire au prince Galitzin, relativement à l'évacuation d'un district livré aux Autrichiens. Représenter combien cela est contraire à la cause commune, puisque les Autrichiens recrutent dans ce district. — Demander au prince Galitzin l'état

des troupes qu'il pourrait mettre en campagne, et s'il voudrait marcher avec les troupes du grand-duché : tout cela dans la supposition de la reprise des hostilités. — Charger de ces lettres M. de Flahaut; il traitera bien les Russes, etc.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général.

Je vous prie de m'envoyer l'état de toutes les troupes en marche, soit qu'elles n'aient pas passé le Rhin, soit qu'elles l'aient passé pour se rendre à l'armée.

Lettre du major-général au prince de Liechtenstein.

Schonbrunn, le 11 septembre 1809.

Je vous expédie, prince, un officier de mon état-major pour vous porter cette dépêche. Sa Majesté m'a recommandé de vous exposer que la Dalmatie a été attaquée par un corps de quelques mille Autrichiens commandés par un de vos généraux, neuf jours après que la suspension d'armes a été signée; c'est-à-dire lorsque l'on devait en connaître l'existence. Il ne fallait que cinq jours pour aller de Znaïm à Carlstadt. Les officiers que j'avais expédiés du camp de Znaïm, pour porter la convention de l'armistice, ont été arrêtés à vos postes, et ce n'est que vingt-deux jours après sa signature que cet acte a été connu à Zara. J'ai demandé plusieurs fois que le détachement de l'armée autrichienne qui était en Dalmatie évacuât cette province; et cependant la place de Zara continue à être bloquée, et les vivres qui lui sont apportés ne suffisent qu'au quart de ses besoins. Ainsi pendant le cours de la suspension d'armes, l'Empereur peut perdre une de ses places fortes. Dans cet état de choses, monsieur le prince de Liechtenstein, l'honneur et la bonne foi de mon souverain exigent une réponse catégorique. — Ou Votre Altesse veut, conformément

à la suspension d'armes, faire évacuer la Dalmatie par les 4 à 5000 hommes qui l'occupent, ou l'armée autrichienne aura de fait commencé les hostilités; puisque bloquer une place forte, c'est la même chose que l'assiéger. Dès lors Votre Altesse aura rompu la suspension d'armes dans une de ses principales clauses; et dans ce cas, prince, l'Empereur et Roi mon souverain sera forcé de recourir aux armes pour dégager la partie de son armée qu'on attaque en Dalmatie. — Je sais, prince, qu'on a dit de votre côté que Cracovie devait être remis. Mais je dois vous faire observer qu'il n'y a pas de similitude. Cracovie n'est pas une place forte; et cette ville était occupée par les Russes et par les Saxons, lorsque la suspension d'armes n'y était, ni ne pouvait y être parvenue; tandis qu'elle était, ou pouvait être connue depuis long-temps de vos troupes en Dalmatie, ce qui établit une immense différence dans ces questions. Enfin, prince, il est fort indifférent à l'Empereur et Roi mon souverain que les armées autrichiennes occupent ou non Cracovie. Mais il paraît que le commandant des troupes russes a regardé le *statu quo* de la suspension d'armes à dater du moment où l'armistice est arrivé; et le 14 au matin, il était physiquement impossible que l'acte signé le 12 à Znaïm fût connu à Cracovie; tandis qu'en Dalmatie, s'il n'y a pas été connu, c'est qu'on a arrêté nos officiers, qui n'ont pu parvenir à Zara que le 28. Sa Majesté l'Empereur et Roi mon souverain me charge de demander catégoriquement que les troupes autrichiennes évacuent sans délai la Dalmatie. — Il est un autre sujet de discussion, prince, relatif à la suspension d'armes; il a été convenu que Fiume serait occupé par l'armée française; cependant en interprétant la rédaction, on a cru de votre côté devoir s'y refuser. Sa Majesté l'Empereur et Roi désirant donner une preuve de conciliation, se désiste de ses prétentions sur Fiume, sous la condition que la Dalmatie sera évacuée sans délai par vos troupes. Je prie V. A., etc. Le prince de Neuchâtel, major-général. ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 12 septembre 1809.

Je vous prie de me remettre le 16, trois états arrêtés au 15 septembre, savoir : 1° un état de situation de l'artillerie par corps, faisant connaître ce qui existe, et quand ce qui manque pourra exister ; 2° un état de situation de l'artillerie de siége et de place ; 3° un état de situation du personnel et des attelages, afin que ces trois états comprennent la situation totale de l'artillerie et des magasins, au 15 septembre. J'avais demandé que les 4 pièces de la demi-lune de l'ouvrage de Spitz fussent placées sur affûts de siége. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 13 septembre 1809.

Mon cousin, vous ferez partir demain le 65e sous les ordres d'un major, pour se rendre à Augsbourg. Vous ferez connaître au général Lagrange que, l'air de Lindau étant très-malsain, mon intention est qu'il n'y laisse pas de troupes françaises, et personne surtout du 65e qui, moyennant ce qui vient d'arriver, passera 3000 hommes, et sera un des plus beaux corps de l'armée. Vous ordonnerez qu'il soit tiré de ce régiment vingt hommes pour mes grenadiers et vingt pour mes chasseurs ; ce choix sera fait aujourd'hui à six heures par les colonels. Ces hommes seront choisis parmi ceux ayant dix ans de service. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 14 septembre 1809.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Rivoli, d'envoyer un officier d'état-major intelligent reconnaître les routes : 1° de

Znaim à Zlabings; 2° de Budwitz à l'intersection des routes entre Zlabings et Neuhaus; 3° d'Hollabrun à Zlabings. Ces reconnaissances seront accompagnées de croquis, et faites avec soin. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna.

Schonbrunn, le 15 septembre 1809.

Mon cousin, si les hostilités recommencent, il est possible que je vous envoie avec votre corps d'armée pour conquérir la Bohème. Je désire que vous recueilliez tous les plans et renseignemens que vous pourrez trouver sur Prague qu'il s'agirait de prendre, et que vous me fassiez bien voir les chemins qui de Znaïm arrivent à Zlabings, et continuent sur Neuhaus et Tabor, et celui qui passe par Iglau et Pilgram, et joint la route de Tabor à Prague. Indépendamment de votre corps, il serait possible que, selon les circonstances, je misse sous vos ordres le corps du duc de Dantzig, qui partirait de Lintz, et celui du duc d'Abrantès, qui partirait de Dresde; ce qui vous formerait une armée de 80,000 hommes. Sur ce, je prie Dieu, etc. NAPOLÉON.

Lettre du major-général au prince Galitzin.

Brunn, le 17 septembre 1809.

L'Empereur me charge, monsieur le prince de Galitzin, de vous envoyer un aide-de-camp, pour savoir si, dans le cas de la reprise des hostilités, il peut compter que vous entrerez en Moravie. Il désire connaître votre dessein. Voulez-vous marcher seul avec vos troupes, ou vous réunir avec celles du roi de Saxe? Sa Majesté désire également connaître le nombre des troupes avec lesquelles vous pouvez marcher. La citadelle de Brünn est armée et contient des magasins suffisans pour

nourrir votre armée à tout événement. Il se présente trois directions par lesquelles vous pouvez marcher. Mais ce qu'il importe spécialement à l'Empereur, c'est de savoir à quoi s'en tenir sur les mouvemens que vous avez ordre de faire.

ALEXANDRE.

Lettre du major-général au prince Poniatowski.

17 septembre 1809.

Je vous ai annoncé que l'Empereur avait donné ordre que 10,000 fusils vous soient envoyés de Magdebourg sur Dresde. — Aujourd'hui Sa Majesté a ordonné que 7000 fusils qu'il a à Dantzig vous soient remis, ainsi que 3000 qu'il a à Stettin, ce qui fera 20,000. Vous trouverez ci-joint le duplicata de l'ordre pour mettre ces 10,000 fusils à votre disposition.

ALEXANDRE.

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Brünn, le 17 septembre 1809.

Le château de Brünn est en très-bon état. Faites donc partir le premier convoi d'artillerie demain et successivement, afin qu'ils soient arrivés en quatre ou cinq jours. Le premier convoi sera composé de 3 pièces de dix-huit, avec 700 boulets par pièce, et 100 coups à mitraille, avec la poudre nécessaire; d'un affût de rechange, et de 6 pièces de six, avec 500 boulets et 200 coups à mitraille par pièce. Le second convoi, qui partira vingt-quatre heures après, sera composé de 3 pièces de douze et de 6 pièces de six. Le troisième convoi sera composé de 2 obusiers et de 4 mortiers, avec le même nombre de coups à tirer par pièce; ce qui fera en tout 24 bouches à feu. Vous ferez ajouter à chaque convoi 100 fusils de remparts; ajoutez-y aussi une provision de grenades. Envoyez une

compagnie d'artillerie complète, ayant au moins 100 hommes, avec 3 officiers présens. Envoyez également un officier supérieur d'artillerie, ferme et vigoureux, avec un garde-magasin. Faites partir 300,000 mille cartouches d'infanterie, des luts goudronnés, des artifices, et tout ce qui est nécessaire pour bien armer et approvisionner cette place. Elle sera certainement assiégée. Il faut donc qu'elle soit armée le 25, et en état de pouvoir se défendre le 26.

Sur ce, je prie Dieu, etc. NAPOLÉON.

Ordre.

En notre camp impérial de Schonbrunn, le 20 septembre 1809.

Sa Majesté ordonne ce qui suit :

§ 1. Le général commandant l'artillerie prendra les mesures convenables 1° pour que le 3e corps ait 9 pièces de douze, que le 11e en ait 6, et que l'armée d'Italie en ait 12 : 2° pour que le 2e corps ait 60 bouches à feu ; à cet effet, les 12 pièces de six qui sont aux régimens seront données aux divisions, ce qui portera le nombre des pièces de six à 42 ; et il sera donné aux régimens du 2e corps, 12 pièces de trois ou de quatre : 3° pour que la réserve de cavalerie soit organisée à 48 bouches à feu, ou 8 batteries chacune de 2 obusiers et de 4 pièces de six ou de huit ; l'intention de Sa Majesté étant que les obusiers soient complétés à la réserve de cavalerie : 4° pour qu'il soit donné 2 pièces de quatre ou de trois au régiment de Nassau et aux deux régimens de Saxe, faisant partie de la division que commande le général Ruyer.

ARMEMENT DES PLACES.

§ 2. 4 pièces de vingt-quatre seront tirées des places de Bavière pour être envoyées à Passau, et les 4 pièces de vingt-quatre qui sont à Passau partiront sans délai pour Vienne, pour servir à l'armement de la place. On fera venir

de Passau à Vienne, les obusiers et autres pièces dont on a besoin, en ayant l'attention cependant qu'il reste à Passau au moins 60 pièces, sans comprendre la citadelle. — 2° L'armement de la place de Raab sera porté à 44 bouches à feu. En conséquence, une pièce de dix-huit, une de douze et 4 de six, seront tirées de Gratz, et partiront sans délai pour Raab, par des relais. 5 pièces de dix-huit en fer et 7 pièces de six seront embarquées à Vienne, dans la journée de demain, pour être envoyées à Raab, ce qui complètera l'armement de cette place à 44 bouches à feu approvisionnées chacune à 7 ou 800 coups, boulets ou mitraille; 4000 boulets de douze seront également envoyés de Gratz à Raab. Le général commandant l'artillerie enverra un officier général d'artillerie inspecter l'artillerie de la place de Raab, s'assurer de toutes les précautions nécessaires pour mettre les magasins à l'abri de la bombe, et qu'il y a la quantité de poudre, artifice, etc., nécessaire. (Ce poste est le plus important de l'armée.) Cet officier général sera chargé de prescrire le placement des pièces, et de faire garnir la première ligne des ouvrages avancés. — 3° Il sera tiré de Laybach 9 pièces de canon qui seront dirigées sur Klagenfurth. — 4° Il sera tiré de Passau 6 pièces de douze en fer, et 9 pièces de six également en fer, qui seront dirigées sur la tête de pont de Lintz, pour porter l'armement de ce poste à 18 bouches à feu.

PERSONNEL.

§ 3. Le général d'artillerie donnera des ordres pour qu'il y ait à Raab, indépendamment d'un officier supérieur d'artillerie, un officier chargé de la direction de l'arsenal de la ville, quelques ouvriers, et toujours 180 canonniers présens, moitié français et moitié italiens, et au moins 6 officiers de compagnie.

§ 4. Avant le 1er octobre, toutes les redoutes du camp de Spitz seront armées d'une pièce de six par redoute. Une même compagnie d'artillerie sera chargée du service de ces pièces, de la

conservation et garde du magasin, sous la direction du capitaine commandant la compagnie.

§ 5. Il y aura un parc pour la réserve de la cavalerie, qui contiendra 100 coups à tirer par pièce de la réserve. Chaque batterie de l'artillerie légère à la suite de la cavalerie n'aura pas moins de 200 coups à tirer par pièce, ce qui, avec 100 coups de parc, fera 300. NAPOLÉON.

Traduction de la lettre de Frédéric Stabs à ses parens.

25 septembre 1809.

Je dois, oui je dois partir pour accomplir les ordres de Dieu. Je pars pour sauver des milliers d'hommes de l'abîme de l'esclavage, et enfin pour me vouer à une mort sainte et glorieuse. Je me prosternai, et les mains élevées vers le ciel, j'invoquai le Tout-Puissant. Bientôt une lumière resplendissante vint frapper mes yeux : elle me parut comme Dieu dans toute sa majesté; le feu de ses regards ressemblait aux éclairs; ses paroles retentissaient comme les éclats de la foudre. J'entendis prononcer ces mots terribles : « Pars, obéis à la voix de » ton Dieu; je serai ton guide; je t'appuierai de ma main se- » courable. Arrive au but; mais ne t'épouvante pas du sacri- » fice de ta vie. Les voûtes célestes te sont ouvertes, et tu vien- » dras bientôt y jouir près de moi d'une félicité éternelle... » Non, mes chers parens, ne regrettez point votre fils; félicitez-vous du bonheur dont il va jouir en quittant le tumulte d'une vie si imparfaite, pour les jouissances célestes qui l'attendent. — Epargnez-vous d'inutiles conseils. J'ai prié Dieu avec ferveur, et lui ai dit : « Père céleste, faut-il donc fléchir devant » la rigueur de ta loi? » Cette voix foudroyante me répondit : » Je te conduirai, que te faut-il de plus? Marche et sois in- » trépide. » — Dimanche je fus au temple; on y prêcha sur la mort. Les dernières paroles du sermon affermirent ma constance; elles disaient avec sublimité que l'esprit de l'homme est immortel au-delà de la poussière.

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière.

Schonbrunn, le 26 septembre 1809.

Le 18 septembre, il n'y avait aucune pièce arrivée de Laybach à Klagenfurth; il n'y avait pas de poudre; l'artillerie de cette place était dans le plus mauvais état; il n'y avait que 2 pièces de douze, 4 de six, 2 de trois, 1 obusier, 1000 cartouches d'infanterie et 30 canonniers. Cependant cette place peut être assiégée d'un moment à l'autre. Faites-moi connaître les mesures que vous avez prises, et qui me tranquillisent sur la situation de cette place. Pourquoi laissez-vous à Trieste 22,000 fusils, 1000 sabres, 1900 gibernes, 1400 ceinturons, etc.? et pourquoi ne faites-vous pas évacuer tout cela sur Palma-Nova?

Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Ordre.

Au camp impérial de Schonbrunn, le 28 septembre 1809.

Sa Majesté ordonne ce qui suit :

Le fort de Sachsenbourg sera mis en état de défense. Il sera armé de 6 pièces de canon, et approvisionné pour 600 hommes pendant six mois. Le major-général sera chargé de l'exécution du présent ordre. NAPOLÉON.

Rapport du major-général (joint à la lettre d'un colonel relative aux affaires du mois de mai 1809, à l'armée de Portugal.)

Schonbrunn, le 2 octobre 1809.

Le colonel expose qu'il a été jeté dans un cachot sur la dénonciation d'un capitaine; il proteste de son innocence et de son dévoûment. ALEXANDRE.

Lui répondre des paroles de consolation; lui faire sentir ce-

pendant qu'il doit être responsable de la conduite de son adjudant-major qui ordinairement est l'homme du colonel, et qui se trouve criminel d'état. NAPOLÉON.

Rapport du major-général à l'Empereur (indiquant la nature et les détails de son travail journalier.)

Schonbrunn, le 7 octobre 1809.

Sire, Votre Majesté m'a ordonné de lui présenter aujourd'hui 7 la note des troupes qui attendent des ordres à Passau. Ces troupes sont :

721 h.	» chev.,	formant un bataillon de marche des troupes de Bade.
15	»	de la 8e compagnie du 1er bataillon de sapeurs escortant des outils du génie.
26	»	de la compagnie des guides de l'armée.
10	»	du 4e régiment de ligne, escortant des effets.
376	634	du train d'artillerie saxon, venant de la Saxe.
114	»	de troupes saxonnes.
84	»	militaires isolés.
3	»	d'artillerie de la garde escortant des effets.
14	»	d'artillerie de divers régimens.
427	427	50 h. montés du 11e rég. de cuir. — 38 du 7e rég. de chas. — 29 du 11e *Id.* — 39 du 13e *Id.* — 19 du 16e *Id.* — 12 du 21e *Id.* — 77 du 8e de hus. — 51 du 9e *Id.* — 112 du 10e *Id.* — Formant un régiment de marche de cavalerie venue de Strasbourg.
Total 1790	1061	

Indépendamment de ces 1790 hommes et 1061 chevaux, le général Bourcier annonce qu'il pourrait aussi tirer du dépôt général de cavalerie un régiment de marche de cavalerie, monté, armé et équipé, qui serait fort de 522 chevaux, dont

67 de carabiniers, 183 de cuirassiers, 191 de chasseurs, 81 de hussards.

Depuis les derniers rapports du général Bourcier, il doit aussi être arrivé à Passau 670 hommes de troupes de Hesse, destinés à compléter au 4e corps les régimens de Hesse-Darmstadt. Je demande les ordres de Votre Majesté.

Le prince de Neuchâtel, major-général. ALEXANDRE.

Ordre.

Au camp impérial de Schonbrunn, le 9 octobre 1809.

Sa Majesté l'Empereur ordonne :

§ 1. Les archives de la Belgique et les archives de l'Empire germanique seront saisies par les soins de l'intendant-général, emballées sans retard, et transportées à Paris.

§ 2. Les archives d'Italie, de Venise, de la Carniole, de l'Esclavonie, de la Dalmatie, seront saisies par les soins du vice-roi, et transportées sans délai sur Palma-Nova. Arrivées là, le rapport nous en sera fait pour que nous ordonnions leur répartition entre Milan et les provinces de l'Italie française.

§ 3. L'intendant-général nommera une commission qui sera chargée de parcourir les archives et dépôts de papiers autrichiens, et d'en enlever tout ce qui contiendrait des renseignemens curieux, ou des documens historiques relatifs à l'Alsace, à la Lorraine, à la Franche-Comté, ou qui concernerait soit l'Espagne ou tout autre pays confédéré et allié de la France.

§ 4. Le major-général fera rechercher toutes les archives, cartes, états de l'armée autrichienne, papiers militaires, rapports ou données qui pourraient faire connaître les situations diverses de l'armée autrichienne dans les différentes époques de la guerre. Tous les papiers que l'on pourrait soupçonner contenir ces renseignemens seront saisis et envoyés à Strasbourg, où le départ de tout ce qui sera reconnu utile sera fait par les soins du ministre de la guerre. NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 14 octobre 1809.

Mon cousin, vous donnerez l'ordre qu'il soit tiré demain à midi à Raab et Presbourg 60 coups de canon pour annoncer la paix. NAPOLÉON.

Traité de Paix.

I. Il y aura, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité, paix et amitié entre S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, et S. M. l'empeur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohème, leurs héritiers et successeurs, leurs États et sujets respectifs, à perpétuité.

II. La présente paix est déclarée commune à S. M. le roi d'Espagne, S. M. le roi de Hollande, S. M. le roi de Naples, S. M. le roi de Bavière, S. M. le roi de Wurtemberg, S. M. le roi de Saxe, S. M. le roi de Westphalie, S. A. Em. le prince Primat; à LL. AA. RR. le grand-duc de Bade, le grand-duc de Berg, le grand duc de Hesse-Darmstadt et le grand-duc de Wurtzbourg, et à tous les princes et membres de la Confédération du Rhin, alliés de *S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin,* dans la présente guerre.

III. S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohème, tant pour lui, ses héritiers et successeurs, que pour les princes de sa maison, leurs héritiers et successeurs respectifs, renonce aux principautés, seigneuries, domaines et territoires ci-après désignés, ainsi qu'à tout titre quelconque qui pourrait dériver de leur possession, et aux propriétés, soit domaniales, soit possédées par eux à titre particulier, que ces pays renferment.

1° Il cède et abandonne à *S. M. l'empereur des Français,* pour faire partie de la Confédération du Rhin, et en être disposé en faveur des souverains de la Confédération, les pays

de Salzbourg et de Berchtolsgaden, la partie de la Haute-Autriche située au-delà d'une ligne partant du Danube, auprès du village de Strass, et comprenant Weissenkirch, Widersdorff, Michelbach, Greist, Mukenhoffen, Helst, Jeding; de là la route jusqu'à Schwanstadt, la ville de Schwanstadt sur l'Alter, et continuant en remontant le cours de cette rivière et du lac de ce nom jusqu'au point où ce lac touche la frontière du pays de Salzbourg. — S. M. l'empereur d'Autriche conservera la propriété seulement des bois dépendans du Salz-Cammer-Gut, et faisant partie de la terre de Mondsée, et la faculté d'en exporter la coupe sans avoir aucun droit de souveraineté à exercer sur ce territoire.

2° Il cède également à *S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie*, le comté de Gorice, le territoire de Montefalcone, le gouvernement et la ville de Trieste, la Carniole avec ses enclaves sur le golfe de Trieste, le cercle de Villach en Carinthie, et tous les pays situés à la droite de la Save, en partant du point où cette rivière sort de la Carniole, et la suivant jusqu'à la frontière de la Bosnie : savoir, partie de la Croatie provinciale, six districts de la Croatie militaire, Fiume et le Littoral hongrois, l'Istrie autrichienne ou district de Castua, les îles dépendantes des pays cédés, et tous autres pays, sous quelque dénomination que ce soit, sur la rive droite de la Save, le thalweg de cette rivière servant de limite entre les deux états; enfin la seigneurie de Radzuns, enclavée dans le pays des Grisons.

3° Il cède et abandonne à S. M. le roi de Saxe les enclaves dépendantes de la Bohême et comprises dans le territoire du royaume de Saxe, savoir : les paroisses et villages de Guntersdorff, Taubentranke, Gerlachsheim, Lenkersdorff, Schirgiswald, Winkel, etc.

4° Il cède et abandonne à S. M. le roi de Saxe, pour être réuni au duché de Varsovie, toute la Gallicie occidentale ou nouvelle Gallicie, un arrondissement autour de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule, qui sera ci-après déterminé, et le

cercle de Zamosc dans la Gallicie orientale. — L'arrondissement autour de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule, en avant de Podgorze, aura partout pour rayon la distance de Podgorze à Wieliczka; la ligne de démarcation passera par Wieliczka, et s'appuiera à l'ouest sur la Scawina, et à l'est sur le ruisseau qui se jette dans la Vistule à Brzdegy. — Wieliczka et tout le territoire des mines de sel appartiendront en commun à l'empereur d'Autriche et au roi de Saxe; la justice y sera rendue au nom de l'autorité municipale. Il n'y aura de troupes que pour la police; et elles seront en égal nombre de chacune des deux nations. — Les sels autrichiens de Wieliczka pourront être transportés sur la Vistule, à travers le duché de Varsovie, sans être tenus à aucun droit de péage. Les grains provenant de la Gallicie autrichienne pourront être exportés par la Vistule. — Il pourra être fait, entre S. M. l'empereur d'Autriche et S. M. le roi de Saxe, une fixation de limites, telle que le San, depuis le point où il touche le cercle de Zamosc jusqu'à son confluent dans la Vistule, serve de limite aux deux États.

5° Il cède et abandonne à S. M. l'empereur de Russie, dans la partie la plus orientale de l'ancienne Gallicie, un territoire renfermant quatre cent mille âmes de population, dans lequel la ville de Brody ne pourra être comprise. Ce territoire sera déterminé à l'amiable entre les commissaires des deux Empires.

IV. L'ordre Teutonique ayant été supprimé dans les États de la Confédération du Rhin, S. M. l'empereur d'Autriche renonce, pour S. A. I. l'archiduc Antoine, à la grande-maîtrise de cet ordre dans ses États, et reconnaît la disposition faite des biens de l'ordre situés hors du territoire de l'Autriche. Il sera accordé des pensions aux employés de l'ordre.

V. Les dettes hypothéquées sur le sol des provinces cédées, et consenties par les états de ces provinces, ou résultant des dépenses faites pour leur administration, suivront seules le sort de ces provinces.

VI. Les provinces restituées à S. M. l'empereur d'Autriche seront administrées à son compte par les autorités autrichiennes, à partir du jour de l'échange des ratifications du présent traité; et les domaines impériaux, à compter du 1er novembre prochain, quelque part qu'ils soient situés. Il est bien entendu toutefois que l'armée française prendra dans le pays ce que ses magasins ne pourront lui fournir pour la nourriture des troupes, l'entretien des hôpitaux, ainsi que ce qui sera nécessaire pour l'évacuation de ses malades et de ses magasins. — Il sera fait, par les hautes parties contractantes, un arrangement relatif à toutes les contributions quelconques de guerre précédemment imposées sur les provinces autrichiennes occupées par les armées françaises et alliées, arrangement en conséquence duquel la levée desdites contributions cessera entièrement à compter du jour de l'échange des ratifications.

VII. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, s'engage à ne mettre aucun empêchement au commerce d'importation et d'exportation de l'Autriche par le port de Fiume, sans que cela puisse s'entendre des marchandises anglaises ou provenant du commerce anglais. Les droits de transit seront moindres pour les marchandises ainsi importées ou exportées, que pour celles de toute autre nation que la nation italienne. — On examinera s'il peut être accordé quelques avantages au commerce autrichien dans les autres ports cédés par le présent traité.

VIII. Les titres domaniaux, archives, les plans et cartes des pays, villes et forteresses cédés, seront remis dans l'espace de deux mois après l'échange des ratifications.

IX. S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, s'engage à acquitter les intérêts annuels et arriérés des capitaux placés, soit sur le gouvernement, soit sur les états, la banque, la loterie et autres établissemens publics, par les sujets, corps et corporations de la France, du royaume d'Italie et du grand-duché de Berg. — Des mesures seront prises

pour acquitter aussi ce qui est dû au mont Sainte-Thérèse, devenu le mont Napoléon, à Milan.

X. S. M. l'empereur des Français s'engage à faire accorder un pardon plein et entier aux habitans du Tyrol et du Voralberg qui ont pris part à l'insurrection, lesquels ne pourront être recherchés ni dans leurs personnes ni dans leurs biens. — S. M. l'empereur d'Autriche s'engage également à accorder un pardon plein et entier à ceux des habitans des pays dont il recouvre la possession en Gallicie, soit militaires, soit civils, soit fonctionnaires publics, soit particuliers, qui auraient pris part aux levées des troupes ou à l'organisation des tribunaux et administrations, ou à quelque acte que ce soit qui ait eu lieu pendant la guerre, lesquels habitans ne pourront être recherchés ni dans leurs personnes ni dans leurs biens. — Ils auront pendant six ans la liberté de disposer de leurs propriétés, de quelque nature qu'elles soient, de vendre leurs terres, même celles qui sont censées inaliénables, comme les fidéicommis et les majorats; de quitter le pays, et d'exporter le produit de ces ventes ou dispositions en argent comptant ou en fonds d'une autre nature, sans payer aucun droit sur leur sortie, et sans éprouver ni difficulté ni empêchement. — La même faculté est réciproquement réservée aux habitans et propriétaires des pays cédés par le présent traité, et pour le même espace de temps. — Les habitans du duché de Varsovie, possessionnés dans la Gallicie autrichienne, soit fonctionnaires publics, soit particuliers, pourront en tirer leurs revenus, sans avoir aucun droit à payer, et sans éprouver d'empêchement.

XI. Dans les six semaines qui suivront l'échange des ratifications du présent traité, des poteaux seront placés pour marquer l'arrondissement de Cracovie sur la rive droite de la Vistule. Des commissaires autrichiens, français et saxons, seront nommés à cet effet. — Il en sera également placé, et dans un délai semblable, sur la frontière de la Haute-Autriche, sur celle de Salzbourg, de Villach et de la Carniole, jusqu'à

la Save. Les îles de la Save qui doivent appartenir à l'une ou l'autre puissance, seront déterminées d'après le thalweg de la Save. Des commissaires français et autrichiens seront nommés à cet effet.

XII. Il sera conclu immédiatement une convention militaire pour régler les termes respectifs de l'évacuation des différentes provinces restituées à S. M. l'empereur d'Autriche. Ladite convention sera calculée de manière à ce que la Moravie soit évacuée dans quinze jours; la Hongrie, la partie de la Gallicie que conserve l'Autriche, la ville de Vienne et ses environs, dans un mois; la Basse-Autriche, dans deux mois; et le surplus des provinces et districts non cédés par le présent traité, dans deux mois et demi, et plutôt si faire se peut, à compter du jour de l'échange des ratifications, tant par les troupes françaises que par celles des alliés de la France. La même convention réglera tout ce qui est relatif à l'évacuation des hôpitaux et des magasins de l'armée française, et à l'entrée des troupes autrichiennes sur le territoire abandonné par les troupes françaises et alliées, ainsi qu'à l'évacuation de la partie de la Croatie cédée à S. M. l'empereur des Français par le présent traité.

XIII. Les prisonniers de guerre faits par la France et ses alliés sur l'Autriche, et par l'Autriche sur la France et ses alliés, et qui n'ont pas encore été restitués, le seront dans quarante jours, à dater de l'échange des ratifications du présent traité.

XIV. *S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin*, garantit l'intégrité des possessions de S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, dans l'état où elles se trouvent d'après le présent traité.

XV. S. M. l'empereur d'Autriche reconnaît tous les changemens survenus ou qui pourraient survenir en Espagne, en Portugal et en Italie.

XVI. S. M. l'empereur d'Autriche, voulant concourir au

retour de la paix maritime, adhère au système prohibitif adopté par la France et la Russie vis-à-vis de l'Angleterre, pendant la guerre maritime actuelle. S. M. I. fera cesser toute relation avec la Grande-Bretagne, et se mettra, à l'égard du gouvernement anglais, dans la position où elle était avant la guerre présente.

XVII. *S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie*, et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, conserveront entre eux le même cérémonial, quant aux rangs et autres étiquettes, que celui qui a été observé avant la présente guerre.

XVIII. Les ratifications du présent traité seront échangées dans l'espace de six jours, ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Vienne, le 14 octobre 1809. J. B. Nompère de Champagny. Jean, prince de Lichstenstein.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Schonbrunn, le 14 octobre 1809.

Mon cousin, vous trouverez ci-joint :

1° Une instruction pour le vice-roi;

2° Une instruction générale pour vous;

3° Une instruction pour le commandant de l'artillerie;

4° Une instruction pour le commandant du génie;

5° Une instruction pour l'intendant-général.

Vous verrez dans l'instruction du vice-roi que lorsqu'il sera arrivé à Villach et en mesure d'agir, vous ferez connaître au général Drouet qu'il est sous ses ordres, et qu'il doit agir avec lui. La communication s'établira de Villach à Salzbourg par Spital; je crois n'avoir oublié aucun corps et avoir tout prévu. Si le duc de Rivoli désire aller à Paris, vous pourrez l'y autoriser, mais seulement lorsque vous quitterez l'armée, et que tous les différends seront levés, que la première époque d'évacuation aura eu lieu et que les lettres de change seront remises au payeur. Alors le corps du duc de Rivoli sera com-

mandé par le général Legrand. Lorsque le duc de Rivoli sera parti, le corps du maréchal Oudinot et le 4e corps seront sous les ordres du duc d'Auerstaedt. Ces opérations régleront l'époque de votre départ, puisqu'il y aura un commandant unique pour l'armée. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 14 octobre 1809.

Mon cousin, par le traité de paix qui vient d'être signé, il est dit qu'il sera fait une convention militaire pour l'évacuation. Mon intention est de partir demain et de vous laisser le commandement de l'armée. Je le conserverai néanmoins, et attendrai à Passau ou à Munich l'échange des ratifications. Il y a six jours pour l'échange; vous vous servirez de pavillons pour m'informer de l'échange des ratifications à Munich ou à Passau. En conséquence, dès ce moment aucun pavillon ne sera arboré; et le 17, les ratifications étant échangées, vous ferez arborer le pavillon blanc, et en cas de discussion le pavillon rouge, lequel restera constamment arboré. Je vous ferai connaître que je l'ai reconnu, en faisant arborer de mon côté le pavillon blanc. J'ai donné des ordres pour la garde. — Avant de quitter Munich, vous aurez des ordres subséquens. Le 11e corps recevra l'ordre de se rendre le 17 à Vienne, pour y remplacer la garde qui devra avoir entièrement évacué pour cette époque. Le 11e corps restera à Vienne jusqu'à ce que les ratifications aient été échangées, et le 19 il partira pour Gratz. Ce corps sera sous les ordres du vice-roi, ainsi que toute l'armée d'Italie. Le 1er novembre, le duc de Rivoli aura évacué la Moravie et se sera concentré avec tout son corps d'armée sur Krems. Le duc d'Auerstaedt aura évacué également la Moravie à la même époque, et concentrera son corps d'armée sur Vienne. A la même époque, le général Oudinot aura évacué de même Vienne, et se concentrera sur S. Polten et Melk. Le duc d'Auerstaedt, destiné à faire l'arrière-garde, aura ses trois divisions d'infanterie, les 6 régimens de cavalerie légère commandés

par le général Montbrun, et les trois divisions de cuirassiers. Le corps du général Oudinot et celui du duc de Rivoli resteront comme ils sont, hormis les régimens wurtembergeois qui rejoindront son corps, et le 14e et 19e régimens de chasseurs qui, quelques jours après l'échange des ratifications, traverseront Vienne pour se rendre à Neustadt, et être là aux ordres du vice-roi. Le duc de Rivoli recevra en place de ces deux régimens, la division du général Quesnel. Quelque temps après l'échange des ratifications, cette division quittera ses positions et se rendra à Krems, en traversant Vienne et par la rive gauche du Danube. Ainsi immédiatement après l'échange des ratifications, les Wurtembergeois recevront l'ordre de se rendre à Lintz où ils seront le 1er novembre. Les Saxons seront mis sous les ordres du duc d'Auerstaedt. — Le vice-roi chargera le maréchal Macdonald du commandement de la Hongrie, hormis Presbourg. Il sera commissaire chargé de tous les détails de l'évacuation de la Hongrie, hormis Presbourg, et de la Styrie. Les camps seront levés et les troupes qui sont à Bruck se retireront sans délai du côté d'Oedenbourg. Le maréchal Macdonald pourra porter son quartier-général entre Gratz et Oedenbourg, afin d'être à portée de Raab, de la Hongrie et de la Styrie. Les armées communiqueront par leur extrême droite. — Règle générale : mon intention est que l'armée se retire méthodiquement, de manière qu'elle ne soit pas un seul instant exposée aux caprices de la mauvaise foi. Le corps le plus près de France, sera ma garde, et le 8e corps. On ne fera pas de détachement sans mon ordre précis. On vivra sur le terrain ennemi jusqu'aux derniers instans indiqués au traité. — Ainsi depuis le 1er novembre, première époque de l'évacuation indiquée dans le traité, le duc d'Auerstaedt occupera Vienne par 40,000 hommes d'infanterie, avec les Saxons, la division Montbrun, les cuirassiers et la cavalerie saxonne; ce qui fera, avec les détachemens d'artillerie, une armée de près de 60,000 hommes. Le général Oudinot, à deux marches de Vienne sur S. Polten avec tout son corps, comme il est composé aujour-

d'hui. Le duc de Rivoli avec 40,000 hommes, se concentrera à Krems, les Bavarois, à Salzbourg ou sur le Tyrol, les Wurtembergeois, à Lintz pour garder les communications. L'armée d'Italie et le 11e corps occuperont toujours la ville de Raab, et se concentreront entre Oedenbourg et Gratz. Un corps manœuvrera dans le Tyrol. — A la deuxième époque, ou celle d'évacuation de Vienne, du 15 au 18 novembre, le duc d'Auerstaedt sera à S. Polten, l'armée d'Italie, en Styrie, les Wurtembergeois, à Passau, le duc de Rivoli, à Krems. — Enfin à la troisième époque, c'est-à-dire au 15 décembre, le duc d'Auerstaedt sera à Lintz; l'armée d'Italie, en Styrie; et alors, selon les circonstances j'aurai fait connaître mes intentions sur la destination des autres corps. — Mon intention est que les ouvrages de Spitz soient entièrement démolis. On commencera la démolition le 1er novembre, et on y emploiera des soldats et des paysans: quinze jours suffisent à ce travail. On fera sauter le 15 octobre, sans attendre la ratification, les remparts de la ville de Vienne; on fera sauter la citadelle de Brünn, quatre jours après la ratification échangée. On fera sauter les places de Raab et de Gratz, vingt-quatre heures avant de les quitter. Vous donnerez ordre au régiment de Nassau de partir pour Passau le lendemain des ratifications. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 14 octobre 1809, à midi.

Mon cousin, ma garde partira de la manière suivante, savoir : un bataillon de 600 chasseurs à pied, bons marcheurs, aujourd'hui. — Les chasseurs à pied, tant conscrits, tirailleurs et fusiliers que de la vieille garde, avec 12 pièces de canon, partiront demain 15 à cinq heures du matin. — Les grenadiers à pied, tant conscrits, tirailleurs et fusiliers que de la vieille garde, avec 12 pièces de canon, partiront demain à six heures du matin. — Les uns et les autres se dirigeront sur S. Polten où ils arriveront le 16 au soir. — Les chasseurs à cheval partiront demain et marcheront comme l'entendra le co-

lonel. Ils ne mèneront pas d'artillerie. — Les grenadiers à cheval partiront après-demain 16, et mèneront 12 pièces d'artillerie à cheval. — Le parc d'artillerie de la garde, composé de 60 pièces de canon, partira le 16. — Les administrations de la garde se partageront. Elles partiront : celles des grenadiers avec les grenadiers, celles des chasseurs avec les chasseurs. — Toutes les fois qu'il y aura des chevaux et des hommes fatigués, on en laissera de petits dépôts où ils se reposeront cinq ou six jours. — Les grenadiers à cheval et l'artillerie attendront de nouveaux ordres entre S. Polten et Melk. — Ainsi la garde marchera de la manière suivante : les chevau-légers polonais sont à Munich; 200 chasseurs à cheval sont à Passau; les chasseurs à cheval partent demain pour S. Polten; les grenadiers à cheval et le parc d'artillerie partent après-demain pour S. Polten; 600 chasseurs à pied partent aujourd'hui pour S. Polten; les chasseurs et les grenadiers à pied partent demain à la pointe du jour pour S. Polten. — Le général Walther me remettra demain un tableau de ces mouvemens pour que je puisse, selon les circonstances, donner des ordres à la garde. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Schonbrunn, le 14 octobre 1809.

Mon cousin, donnez l'ordre aux 3e et 4e régimens provisoires de dragons, qui doivent être à Stuttgard, de continuer leur route et de se rendre à Strasbourg. — Donnez ordre aux deux régimens de conscrits de la garde qui sont à Strasbourg, de se rendre à Paris. — Donnez ordre au duc d'Abrantès de faire partir sans délai les 4 bataillons du 22e de ligne, les 8 bataillons français qui forment la division Rivaud avec l'artillerie, les 4 régimens provisoires de dragons et le régiment de chasseurs du grand-duché de Berg, pour se rendre à Mayence. Ainsi tout le 8e corps, hormis les Saxons, les Bavarois et la division Lagrange, se rendra à Mayence. — Donnez ordre aux détachemens de cavalerie forts de 12 à 1500 hommes,

partis de Passau, de s'arrêter à Lintz pour attendre le passage de leurs corps. — Donnez l'ordre à Passau de ne plus rien faire partir pour Vienne. NAPOLÉON.

Instruction pour le prince vice-roi.

Au camp impérial de Schonbrunn, le 14 octobre 1809.

Le prince vice-roi est chargé spécialement :

1° De la soumission du Tyrol ;

2° De la prise de possession et de l'organisation des nouveaux pays que l'intention de l'Empereur est de désigner désormais sous le nom de Provinces d'Illyrie.

Son Altesse Impériale restera à Vienne jusqu'à l'échange des ratifications. — Elle passera en revue le 11e corps, qui passe sous ses ordres, et lui fera fournir des magasins de Vienne tout ce dont il aurait besoin. Son Altesse Impériale fera évacuer les malades et blessés de l'armée d'Italie et du 11e corps sur Gratz et Leoben.

Le général Rusca a eu l'ordre de réunir 6000 hommes de la division italienne à Villach. Les deux divisions du maréchal Macdonald s'y rendront de Gratz; elles partiront après l'échange des ratifications; ce qui fera un corps de 20,000 hommes. — En portant son quartier-général à Villach, Son Altesse Impériale se trouvera en communication facile avec Salzbourg et avec les trois divisions bavaroises que commande le général Drouet, qui marcheront sur Innsbruck. — Son Altesse Impériale manœuvrera pour arriver à Brixen en même temps que le général Vial arrivera à Botzen; et elle rétablira ses communications avec l'Italie. Au même moment le général Drouet arrivera à Innsbruck avec les trois divisions bavaroises, qui à cet effet recevront l'ordre du major-général de prendre les ordres de Son Altesse Impériale, immédiatement après l'échange des ratifications. — Son Altesse désarmera le pays, le soumettra, signalera les principaux auteurs de l'insurrection, entendra les réclamations des habitans, et prendra des mesures pour les contenter. Après leur avoir signi-

fié la paix et l'article du traité qui est en leur faveur, s'ils continuent d'opposer la force, on désarmera leurs rassemblemens par la force. Son Altesse Impériale leur enverra des commissaires pour recevoir leurs doléances, mais leurs doléances désarmées. — Son Altesse Impériale sera à même, du 25 octobre au 1er novembre, de partir avec 18 ou 20,000 hommes de Villach. — Le général Vial aura 6000 hommes à Trente, et les Bavarois 20,000 à Salzbourg. Son Altesse pourra donc réunir dans ce pays 40 à 50,000 hommes. Les magasins de Villach et d'Italie nourriront cette armée.

Son Altesse donnera au maréchal Macdonald la surveillance de la ligne de Raab et des frontières de la Styrie, et le chargera de régler l'évacuation.

Lorsqu'aux termes de la convention militaire, les troupes auront évacué les terres autrichiennes, le maréchal Marmont et le 11e corps seront chargés de prendre possession des Provinces d'Illyrie, et de soumettre la Dalmatie. Mais il sera important d'envoyer 6000 hommes pour tranquilliser l'Istrie et empêcher ce que les Anglais pourraient tenter de ce côté (*a*).

Son Altesse Impériale placera une partie de l'armée d'Italie à Villach dans la Carniole, et le reste dans le Frioul, selon les ordres qu'elle recevra de Sa Majesté dans le temps. — Si, comme tout porte à le penser, le Tyrol se soumet, le prince pourra rester à Villach en faisant agir le général Baraguey d'Hilliers. Par là, Son Altesse se trouvera à même de diriger toutes les opérations, et même de donner des soins au royaume d'Italie. ALEXANDRE.

(*a*) Le Tyrol étant pacifié, on prendra possession des nouveaux pays. Dauchy les organisera; Marmont les gouvernera; l'administration sera sous les ordres du prince comme général en chef, et non comme vice-roi. L'Empereur statuera plus tard sur la destination de ces provinces.

Instructions pour le général Lariboissière.

Schonbrunn, le 14 octobre 1809.

L'armée va se diviser en deux parties; celle qui évacuera sur l'Italie, et celle qui évacuera sur le Rhin. Vous sentez que la distance entre elles sera énorme; il faut donc penser à réunir les mêmes corps d'artillerie, qui se trouvent faire partie de l'une et de l'autre. Les troupes qui évacuent sur l'Italie, sont celles connues sous le nom d'armée d'Italie et de 11e corps. Ayez donc soin que les troupes d'artillerie pour l'Italie, soient composées des 1er, 2e et 4e régimens d'artillerie à pied, et 1er et 4e régimens d'artillerie à cheval; des mêmes bataillons du train, des mêmes compagnies d'ouvriers, et du 2e bataillon de pontonniers. Tout ce que vous aurez dans les autres corps appartenant à ces régimens, bataillons et compagnies, doit être dirigé sur l'Italie. Ayez soin que les 4 bataillons du train soient composés de deux bataillons principaux, et de ceux *bis*, afin que l'encadrement puisse se faire sans déplacement de troupes. Ayez soin que ces bataillons soient au grand complet en hommes et en chevaux, même plus de chevaux que moins. Ainsi donc, l'artillerie de l'armée est divisée en deux, partie sur l'Italie, partie sur le Rhin. — Sur le Rhin, elle sera divisée en trois parties; une partie en Allemagne, sous les ordres du duc d'Auerstaedt; une partie rentrera en France; une partie ira en Espagne. Mon intention est qu'il n'aille en Espagne ni matériel, ni personnel, mais seulement des attelages avec le personnel des attelages. J'ai besoin pour l'Espagne, de 2500 chevaux. Je désire qu'aussitôt que l'évacuation aura commencé, vous dirigiez 2500 chevaux sur Strasbourg, servant aux évacuations; ils laisseront leur matériel dans l'arsenal de Strasbourg, et s'en iront haut le pied, ou avec des munitions qui seront désignées par le ministre pour se rendre à Bayonne. Les chevaux qui rentreront en France seront sur-

le-champ disséminés chez les paysans. Mais comme il faut trois mois avant que l'évacuation soit terminée, j'aurai le temps de vous donner ces ordres. Sur ce je prie, etc. NAPOLÉON.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Passau, le 18 octobre 1809.

Mon cousin, donnez ordre aux 14 régimens de carabiniers et de cuirassiers, d'envoyer à Paris 10 hommes chacun pour recruter mes grenadiers à cheval. Ces hommes partiront sans cuirasse, sans sabre ni chevaux. Ils seront pris parmi les meilleurs sujets du régiment, devront être forts, vigoureux et d'une belle taille, n'avoir aucune blessure qui les empêche de faire un service actif, et avoir dix ans de service. Vous pourrez excepter de la condition de dix ans de service, ceux qui auraient assisté aux batailles d'Ulm et d'Austerlitz, ou aux deux batailles d'Heilsberg et de Friedland.

Donnez ordre à tous les régimens de chasseurs et hussards de l'armée de fournir 10 hommes pour recruter mes chasseurs à cheval, et aux cinq régimens de dragons de l'armée d'Italie de fournir 10 hommes pour mes dragons. Mêmes conditions que pour les cuirassiers. Cela doit me faire 4 à 500 hommes qui ne diminueront pas les régimens, puisqu'ils ont plus d'hommes que de chevaux. Vous donnerez à ces hommes une gratification pour qu'ils ne soient pas obligés d'aller à pied jusqu'à Paris.

Donnez l'ordre aux régimens d'infanterie de l'armée, savoir: aux 14 régimens du corps du duc d'Auerstaedt; aux 14 régimens du corps du duc de Rivoli; aux 5 régimens de l'ancienne division Saint-Hilaire; aux 8 régimens du 11e corps; aux 16 régimens de l'armée d'Italie, de fournir chacun 8 hommes pour mes grenadiers à pied, et 8 hommes pour mes chasseurs à pied. Mêmes conditions pour ceux-là que pour les cuirassiers, hormis que la bataille d'Iéna pourra leur compter. Cela

me fera 450 hommes pour mes chasseurs, et 450 hommes pour mes grenadiers, en tout 900 hommes. Vous ferez venir ces hommes; vous les passerez en revue pour vous assurer qu'ils ont les qualités requises. Vous les ferez partir ensuite pour Paris, de manière qu'ils y arrivent en même temps que ma garde. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Passau, le 18 octobre 1809, à 8 heures du soir.

Mon cousin, je reçois votre lettre du 16 à neuf heures du soir, que m'apporte Bongars. Donnez l'ordre aux 110 hommes du 10e de hussards et aux 11 hommes du 21e chasseurs de se rendre à Strasbourg, où ils recevront des ordres pour se rendre à Paris. Mon intention est que ma garde ne fasse aucun mouvement sans ordre. Elle séjourne le 16, 17 et 18 à S. Polten. Il est six heures du soir; et vous n'avez fait aucun signal. Aussitôt que les ratifications de Dotis seront arrivées, vous ferez filer le premier jour les chasseurs à pied, et un jour après les grenadiers à pied. Ils pourront filer jusqu'à Lintz. Vous dirigerez les grenadiers à cheval sur Steyer, et les dragons sur Wels. Les polonais et les chasseurs à cheval ont ordre d'aller jusqu'à Passau. Mais toutes ces troupes ne pourront continuer leur route qu'après l'échange des ratifications. Le parc d'artillerie se rendra à Wels. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Passau, le 19 octobre 1809, à neuf heures du matin.

Mon cousin, il est huit heures du matin. J'ai attendu exprès l'arrivée de l'estafette qui est partie le 17 à minuit. Vous m'écrivez qu'il n'y a rien de nouveau. Je vais continuer à me rendre à Munich, où j'attendrai de vos nouvelles. — Les pavillons vont mal parce que les directeurs font faire des signaux pour s'exercer. Ecrivez sur toute la ligne qu'on ne fasse aucun signal que de transmettre celui qui serait fait à Vienne. Je désire que toutes les fois qu'il y aurait quelque chose de

nouveau, vous fassiez partir une estafette sans attendre minuit. — Vous me dites dans une de vos lettres que le prince de Ponte-Corvo demande le général Gérard; répondez au prince de Ponte-Corvo que cela nuirait à cet officier parce que j'ai pour principe de n'accorder d'avancement aux officiers qui servent dans l'état-major qu'autant qu'ils servent dans la ligne dans deux grades; et mon intention est que le général Gérard serve plusieurs années dans la ligne avant de passer dans l'état-major. — J'ai vu avec plaisir qu'il y avait trois bastions de Vienne de sautés; j'espère qu'on fera sauter aussi les courtines et les demi-lunes. Il faut continuer à faire sauter successivement les deux autres bastions afin qu'il n'y ait aucune possibilité de rétablir ces fortifications. — Je vous ai mandé hier que ma garde à pied devait rester à S. Polten et que vous ne lui donneriez d'ordre de partir qu'après l'échange des ratifications, en faisant partir les grenadiers un jour après les chasseurs et les faisant filer par Lintz. — Vous ferez passer les grenadiers à cheval, les dragons et l'artillerie, par Steyer et par Wels. Il sera nécessaire, lorsqu'on évacuera, de faire passer quelques troupes par Bade pour épargner la forêt de Vienne. — Vous ferez passer les Wurtembergeois, non à Lintz, mais dans le cercle de Lintz, sur la rive gauche du Danube; mais ils devront rester à une ou deux marches de Krems jusqu'au moment de l'échange des ratifications. — Si l'échange n'avait pas lieu pour raison principale, et que vous puissiez conjecturer que la guerre aurait lieu, vous pourrez faire revenir les Wurtembergeois et ma garde à Vienne. Par ce moyen j'y trouverais réunis ma garde, les Wurtembergeois, le corps du maréchal Oudinot et le 11e corps. Quant aux chevau-légers polonais et à mes chasseurs à cheval, je leur donnerai moi-même des ordres. — Si les ratifications éprouvaient un retard principal, vous ferez travailler à Spitz, vous ferez rétablir la redoute qu'on a dégradée, vous ferez finir le blockhauss et la tête de pont du côté de Léopolstadt, puisque nous ne pouvons plus compter sur Vienne. On mettrait toute l'artillerie de

Vienne en batterie au Spitz et dans la tête de pont de Léopolstadt; on ferait transporter le biscuit et les munitions de guerre dans l'île de Tabor et dans les ouvrages de Spitz; et j'aurais également cela dans une place de réserve. Cette place de réserve serait défendue sur la droite par la tête de pont de Léopolstadt, vis-à-vis la maison qu'a occupée le maréchal Oudinot; et si cette tête de pont était prise, par la première île de Tabor, et du côté de la rive gauche par les beaux ouvrages de Spitz. Il faut donc qu'on travaille avec activité à ces ouvrages si les ratifications ne sont pas échangées. NAPOLÉON.

Munich, le 22 octobre 1809, à six heures du matin.

Mon cousin, une lettre de Champagny du 19 à onze heures du soir, m'instruit de l'échange des ratifications. Je pars et je serai à Fontainebleau le 27. Vous aurez fait partir ma garde le 20 pour continuer sa route. Mon intention est qu'elle séjourne un ou deux jours à Lintz, à Steyer, à Wels. Après quoi vous la ferez continuer sa route sur Passau et sur Branau. Si, lorsqu'elle sera arrivée dans ces deux villes vous n'avez pas reçu mes ordres, vous la ferez filer sur la direction de Strasbourg. Cependant vous êtes toujours le maître de l'arrêter si les circonstances changeaient. — Faites connaître aux généraux Walther, Lepic, Saint-Sulpice, Guyot, Dorsenne, Curial, et à un des deux généraux de brigade majors des chasseurs et des grenadiers à pied, qu'ils sont autorisés à se rendre en toute diligence à Paris. La garde sera commandée, savoir : Les grenadiers à cheval, par le major Chastel; les chasseurs et les dragons, par un major; les quatre régimens de grenadiers à pied et de chasseurs à pied, par un des majors généraux de brigade. — Le 1er bataillon provisoire des équipages militaires, chargé de 180,000 paires de souliers, a eu l'ordre de partir de Vienne pour Lintz. Il séjournera là le nombre de jours nécessaires pour se réparer, et continuera sa route sur Strasbourg. Je sup-

pose que le régiment de Nassau part de Vienne pour Passau. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Fontainebleau, le 26 octobre 1809.

Mon cousin, j'arrive à Fontainebleau aujourd'hui à dix heures du matin. Je n'ai encore vu personne. Je n'ai point de nouvelle de vous depuis votre lettre du 20, par laquelle vous m'annonciez l'échange des ratifications. Le temps est ici superbe. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Lettre du maréchal Davout à l'empereur Napoléon.

Vienne, le 5 novembre 1809.

Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté une lettre que je reçois à l'instant par la poste militaire. — C'est la seule de ce genre qui m'ait jamais été adressée. — Elle a excité toute mon indignation, parce qu'elle prouve que les imaginations de quelques misérables, indignes du beau nom de français, s'agitent encore contre Votre Majesté, dont le gouvernement assure la gloire et la prospérité de la France. J'opposerai toujours à de pareilles calomnies mon caractère et ma conduite qui me feront toujours compter au nombre des plus dévoués soldats et des plus fidèles sujets de Votre Majesté.

J'ai l'honneur d'être, Sire, etc. Prince D'ECKMUHL.

Lettres de l'empereur Napoléon au major-général.

Paris, le 28 novembre 1809.

Mon cousin, je viens d'ordonner qu'à dater du 1er décembre vous n'aurez plus à vous mêler de l'armée d'Allemagne, et que vous seriez chargé de la correspondance de l'armée d'Es-

pagne. A dater de cette époque, vous prendrez les fonctions de major-général de l'armée d'Espagne. — Prenez vos mesures pour organiser votre état-major et vos bureaux. Mettez en marche pour Bayonne vos équipages et ceux de vos aides-de-camp. Vous me rendrez compte de la formation du corps de réserve de l'armée d'Espagne, composé des divisions Loison et Reynier et du 8e corps des dispositions que j'ai ordonnées pour envoyer 100,000 hommes de renfort en Espagne, et de tout ce qui est relatif au détail de l'artillerie. Il manque à beaucoup de ces corps des généraux et de ce qui constitue l'état-major. Faites-vous rendre compte de tout cela. Je pense que dès demain vous devez faire partir pour Madrid un de vos aides-de-camp, avec un ordre du ministre de la guerre, pour informer sur toute la ligne des présentes dispositions et vous faire envoyer par l'estafette les rapports de la Navarre, de l'Aragon, des trois Biscayes, de Burgos, de Valladolid et de Bayonne, afin que je puisse promptement reprendre la direction des affaires d'Espagne. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Paris, le 5 décembre 1809.

Mon cousin, j'avais donné l'ordre au 1er bataillon provisoire du train, chargé de 200,000 paires de souliers, de se rendre à Strasbourg; il doit y être arrivé. Donnez-lui ordre de continuer sa route sur Bayonne. Faites-moi connaître où il se trouve aujourd'hui. NAPOLÉON.

Paris, le 5 décembre 1809.

Mon cousin, écrivez au général Loison, qui doit être arrivé à Bayonne, de vous envoyer l'état de toutes les troupes qui entrent avec lui en Espagne, et de vous faire connaître les places vacantes qu'il y aurait dans sa division. Ecrivez au général Hédouville de vous envoyer les états de situation des dépôts des corps et de vous instruire de tout ce qui peut m'intéresser. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Paris, le 9 décembre 1809.

Mon cousin, le ministre de la guerre donne ordre à la division Ronyer de se rendre à Manheim, aux Badois de se rendre à Bade, et aux troupes de Hesse-Darmstadt de se rendre à Darmstadt. Il est nécessaire que vous voyez mon ministre des relations extérieures pour prendre connaissance des démarches que j'ai fait faire près les petites cours d'Allemagne pour avoir à ma disposition de nouvelles troupes de la confédération qui formeront une division pour l'Espagne. Ecrivez au général Ronyer qu'il vous fasse connaître les troupes qui seraient de bonne volonté pour cette destination. Ecrivez à mes ministres à Bade, à Darmstadt, à Nassau, etc., pour savoir ce que pensent à cet égard ces souverains. Je désire qu'ils fassent partir tout ce qui est nécessaire pour compléter les cadres qu'ils ont en Espagne. Faites-moi un rapport qui me fasse connaître le secours que je puis espérer par cette voie. Sur ce je prie Dieu, etc. NAPOLÉON.

Paris, le 9 décembre 1809.

Mon cousin, j'ai envoyé des ordres au ministre de la guerre pour des mouvemens à opérer au 20 décembre à l'armée d'Allemagne; faites connaître cela au prince d'Eckmuhl. Je l'ai autorisé à renvoyer les alliés sur-le-champ chez eux, et à placer, s'il n'y a pas d'inconvénient, le 2e corps à Augsbourg et Ulm et le 4e corps à Bareuth, Bamberg et Wurtzbourg; mais il devra attendre les ordres que mon ministre de la guerre lui enverra par un officier. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Paris, le 9 décembre 1809.

Mon cousin, vous voudrez bien ordonner sans délai que le 2e régiment de marche de cavalerie de l'armée d'Espagne qui arrive à Bayonne le 14 décembre, soit de Bayonne dirigé sur

Tolosa, de Tolosa sur Pampelune, et de Pampelune sur Saragosse, où il sera dissous et incorporé; savoir, les détachemens du 4e de hussards dans ce régiment, et les cuirassiers dans le 13e. Vous devez prescrire que les officiers et maréchaux-de-logis-chefs reviennent à leur dépôt en poste. Par ce moyen, le général Loison n'aura plus d'autre cavalerie que le 1er régiment de marche et le 1er régiment de lanciers polonais. Je vous prie de faire connaître au général Loison que j'attache la plus grande importance à ce que tous les corps qui étaient en Biscaye, composant soit le bataillon de Vittoria, soit celui de Bilbao, soit celui des hommes isolés de Saint-Sébastien, soit tous les hommes isolés quelconques, se dirigent tous sur leurs régimens, afin de grossir les cadres, et à ce qu'il n'y ait dans les trois Biscayes que son corps. Vous lui ferez connaître aussi que je désire qu'il envoie des colonnes, pour que dans les environs de Logrono, de Saint-Domingo, sur les confins de la Navarre, et dans les communications de Vittoria à Burgos, les brigands soient vivement poursuivis; et qu'il est même autorisé à faire des expéditions de 2 à 3000 hommes, à les diriger même du côté de la Navarre et de la Castille jusqu'à trois journées de marche de la Biscaye, pour dissoudre les comités d'insurrection, désarmer les villes et ramener tout à l'obéissance; qu'il faut que les parties de la Navarre et de la Castille qui avoisinent la Biscaye se ressentent de son influence, de son autorité et de sa présence à Vittoria. — La brigade Simon, de la division Loison, forte de 6000 hommes, a dû arriver le 5 décembre à Vittoria. La 2e brigade, commandée par le général Gratien, forte également de 6000 hommes, doit y arriver le 8. Ecrivez aux commandans de Saint-Sébastien et des trois provinces de Biscaye pour leur recommander que tout ce qu'ils avaient de troupes soit envoyé à leurs cadres. — Recommandez au général Loison de vous faire un rapport sur la situation des trois provinces et sur la manière dont elles sont gouvernées. Dites-lui que je m'en rapporte à lui sur toutes les mesures à prendre pour la tranquillité du pays, et pour arrê-

ter les malveillans; qu'il doit me proposer ce qu'il y aurait à faire; que du reste sa division de 12,000 hommes doit se reposer, s'instruire et se compléter. Faites-lui connaître qu'il ne doit disposer des troupes mises sous son commandement que par votre ordre; que dans des cas pressés, il peut en disposer selon son propre jugement, mais sans s'éloigner de plusieurs marches de la Biscaye. Enfin qu'il ne doit pas pousser plus avant en Espagne, mon intention étant d'y entrer en masse avec des forces considérables. Faites-moi savoir quand la 1re brigade du corps du général Reynier pourra entrer en Espagne. Sur ce, etc. NAPOLÉON.

Paris le 15 décembre 1809.

Mon cousin, le général Loison doit être depuis le 4 à Vittoria; je suis surpris qu'aujourd'hui 15 vous n'en ayez pas de nouvelle. Il a dû faire occuper Saint-Sébastien, Bilbao par ses troupes, et grossir l'armée d'Espagne du bataillon d'hommes isolés et de marche de Vittoria et de Saint-Sébastien, hormis du bataillon des gardes nationales qui doit rester dans la Biscaye. — Ecrivez au duc de Dalmatie que j'ai hâte de voir se réunir tous les corps; qu'il donne l'ordre que tout ce qui appartient aux 32e, 15e, 66e, 26e et 82e se rende dans le nord à Benavente et à Valladolid pour être réuni au corps du général Loison; que tout ce qui appartient aux 51e, 43e, 55e, 47e et 12e légers rejoignent leurs régimens respectifs à Madrid; que le 2e corps ne sera formé que des deux divisions du général Merle et Heudelet, composées comme elles le sont aujourd'hui, des 2e, 4e, 17e et 31e légers, et du 15e, 36e, 47e, 70e et 86e. — Vous lui ferez connaître que dans le corps du général Loison, il y a 6000 hommes appartenant à ce corps, et qu'il y a un égal nombre d'hommes en marche de France pour porter ses neuf régimens au complet. Vous lui réitérerez l'ordre de ne pas toucher au corps du général Loison, dont je me réserve la disposition. Il y a à Madrid beaucoup d'hommes

E.

IL 1809.

1

CORPS D'ARMÉE.

t de corps, lieutenant-géné

A. I. l'archiduc Louis.

eglevich, Kerekes, Mesko.

	RÉGIMENS DE CAVALERIE.	
n.	Régim. de Presbourg.	10,39 cn.
	—— Pest.	1,056
	—— Bars.	858
	—— Neograd. . . .	1,074
	4 régim. 36 escad.	4,027

OITE DU DANUBE.

énéral, baron *Meczery*.

Andrassy.

	RÉGIMENS DE CAVALERIE.	
n.	Régim. de Sumegh.	1,106 c
	—— de Veszprim. .	1,007
	—— Szala.	1,071
	—— Eisenbourg . .	1,098
	1 div. d'Oedenbourg.	374
	4 régim. 26 escad.	4,656

D'ARMÉE.

ps, lieutenant-général

ndy et baron *Lusinsky*.

	RÉGIMENS DE CAVALERIE.	
	Régim. de Zemplin.	1,234 chev.
	—— Heves.	1,033
	—— . »	»
	—— . »	»
	—— . »	»
	2 régim. 12 escad.	2,267

ITE DE LA THEISS.

ant-général *Duka*.

ekonics et baron *Vay*.

	RÉGIMENS DE CAVALERIE.	
n.	Régim. de Szaboles.	1,135 chev.
	—— Bihar	1,035
	—— Torontal . . .	1,048
	—— Szatmar. . . .	1,019
	4 régim. 24 escad.	4,257

RÉCAI

. . . . .	9 ⅓ bataillons.	623,683 hommes de cavalerie.
. . . . .	9	365,524
. . . . .	18 ⅓	985,107
18urrection		1,023
		1,011

Google

PRINC… ES A… de Brig. MONTHION attaché à l'État-Major.
Génér. … DHASTREL comm. le Quartier-gén.
… LAUER comm. la Gend. de l'Armée.
… . . . . . BONNE comm. les Ingén.-Géograph.
… ler d'Ét. DARU Intendant-général.
Génér. … NE. VILLEMANZI Insp. en chef aux Revues.

…ÉE (SAXONS), LE… EUGÈNE…

…AJORS……	19	2	389	13745	14124	421

…NIATOWSKI, COMMANDANT.

…CHER.
…ANDANT.
…COMMANDANT.

	NOMS des COLONELS.	NOMBRE de Batail.	NOMBRE de Escad.	PRÉSENS SOUS LES ARMES. Offic.	Sold.	Total.	Chev.
…eth..	4e bataillons d… 19e, 25e, 2… inf. de lign…						
…ax…	4e bataillons d… 36e, 50e, 7… inf. de lign…						
…r…	5e ½ brig. pro… 9e —						
…r…	10e — 13e —						
…and..	65e inf. de lig… 3e inf. du gran… 46e inf. de lig…						
	6e provisoire …	»	19	»	245	7902	8147	»
	dragons.	»	»	20	120	2897	3017	3201
	Artillerie du …	polonaises.	»	»	11	158	169	112
TOTAL AVEC LES ÉTA…	…au 9e Corps.)		19	20	367	10847	11333	3312

…erses époques.

	ABSENS. Détachés. Hommes	Détachés. Chevaux.	Hôpitaux.	Prisonniers de guerre.	EFFECTIF. Hommes.	Chevaux de troupe.	Chevaux du train.
Total géné…	68063	19724	79116	8225	440291	65052	17442
Total géné…	54643	15056	76569	11448	426997	61464	22224
Total géné…	32811	9145	72737	10639	420026	63614	21995
	26966	7163	56404	6343	301056	47842	17199
	5845	2082	16333	4296	118970	15772	4796

…corps d'armée n'ont pas été portés sur des colonnes particulières.
…ifférences dans les corps d'armée et dans la récapitulation géné-
…ossibilité de chercher où se trouvaient réellement les erreurs.

…I F.

…vaux du train.
10356
1043
329
465
235
303
»
1417
284
205
14495

…tat-m…
…roup…
…arde…
…e Cor…
…
…
…Troup…
…e Co…
…8e…

Digitized by Google

Digitized by Google

isolés et détachés, tels que le 10e bataillon de marche et plusieurs détachemens appartenant aux divers corps, qu'il faut lui donner l'ordre de faire rejoindre. — Vous lui ferez connaître que je vais donner l'ordre au corps du général Loison d'occuper Burgos, ce qui rendra disponible le 118e, dont je veux renforcer la division Bonnet. — En résumé, vous lui donnerez l'ordre que tout ce qui appartient aux 15e, 32e, 26e, 66e, 82e, 122e 120e, 119e et 118e, à la légion du midi, aux régimens de Westphalie, de Prusse et à la garde de Paris, reste dans le nord pour maintenir en paix la Castille, contenir les insurgés de Portugal et l'armée ennemie de la Galice; que tout ce qui appartient au 6e corps reste du côté de Salamanque; que tout ce qui appartient aux régimens des 5e, 1er et 4e corps les rejoigne et s'y réunisse afin qu'ils se tiennent prêts à finir la conquête de l'Espagne. Il y a également un bataillon du 2e léger qu'il faut réunir ainsi que beaucoup de détachemens appartenant à des régimens de cavalerie. Sur ce, je prie Dieu, etc. NAPOLÉON.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

ERRATA DU QUATRIÈME VOLUME.

Page 8, ligne 15. Tout entière; *lisez :* toute entière.

Page 14, ligne 16. Conspiraient; *lisez :* conspirait.

Page 15, ligne 27. Avant qu'on publiât; *lisez :* avant qu'on ne publiât.

Page 33, ligne 1re., attendait peut-être; *lisez :*; il attendait peut-être.

Page 39, ligne 16. Organisées; *lisez :* organisés.

Page 212, ligne 2. Allait; *lisez :* il fait.

Page 215, ligne 14. Forment; *lisez :* fortement.

Page 222, ligne 22. De l'armée d'Italie du; *lisez :* de l'armée d'Italie et du.

Page 224, ligne 20. Contraires ?; *lisez :* contraires.

Page 228, ligne 19. Au milieu; *lisez :* au milieu d'elle.

Page 242, ligne 8. 30 bulletin; *lisez :* 30e bulletin.

Page 258, ligne 21. D'armée; *ajoutez :* (8 juillet).

Page 261, ligne 13. Rives la Lischen; *lisez :* rives de la Lischen.

Page 345, ligne 25. D'Espagne; *ajoutez :* en 1809.

Page 355, dernière ligne. Ce travail dans les; *lisez :* cette partie du service des.

Page 377, ligne 4. *Mettez* aux *et effacez* et.

Page 395, ligne 5. Du traité qui; *lisez :* du traité, et qui.

Page 395, ligne 29. De les forcer; *lisez :* de forcer les Anglais.

Nota. Nous donnons deux Tableaux de la Situation des deux armées, l'un extrait des registres du major-général, l'autre tiré de l'ouvrage de Stutterheim. Nous ne pouvons garantir leur exactitude qu'en citant les sources d'où ils proviennent.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

LA BATAILLE D'ESSLING RANIME LES ESPÉRANCES ET LES PROJETS DE TOUS LES ENNEMIS DE L'EMPIRE.

Pages.

Essling détruit en Europe l'effet produit par les victoires d'Eckmühl. 1

L'Angleterre active et augmente ses armemens. 3

La Prusse renouvelle ses préparatifs; la Russie met en mouvement son armée de Pologne. 4

La Nation reçoit avec calme les nouvelles d'Essling; mais l'Oligarchie révolutionnaire renoue ses anciennes trames contre Napoléon. . 10

Le comité de la coalition en Autriche recommence le plan des insurrections populaires. 20

Tandis que Charles rappelle ses corps éloignés (1er juin), Brunswick et Amende pénètrent en Saxe (10); Radivojewich, en Franconie (14), pour soulever ces pays. 24

Les habitans de Barenth, de Mergentheim, de Stokach (25), prennent les armes. 28

Le Tyrol et le Voralberg s'insurgent de nouveau (25 mai); les Bavarois sont forcés d'évacuer Innsbruck. 30

Pages.

Les montagnards descendent dans les bassins du Danube et du Pô. 36
Pie VII lance son excommunication contre l'Empereur (10 juin); Stuart débarque (25) vis-à-vis de Naples, et menace Rome. . . 41
Joachim prend sur lui de faire enlever le pape (6 juillet). . . . 46

CHAPITRE II.

OPÉRATIONS DES POLONAIS, DES AUTRICHIENS ET DES RUSSES, SUR LES DEUX RIVES DE LA VISTULE.

Pages.

Ferdinand poursuit son expédition diplomatique dans le nord de la Pologne; il attaque en vain Thorn et Plosk. 49
Poniatowski marchant sur Ulanow, fait enlever Sandomirz et Zamosz (19 et 20); son avant-garde parcourt la Gallicie qui prend les armes à son approche. 53
Dombrowski et Zayonchek font des levées dans les cercles de Posen et de Lublin. 57
Les généraux russes manifestent hautement leurs sentimens contre Napoléon, et combinent leurs opérations avec les Autrichiens. . 60
Ferdinand quitte Varsovie, s'empare de Sandomirz, et fait occuper Lemberg pour le remettre aux Moscovites. 64
Poniatowski convient avec Galitzin que chacune des armées agira sur une des rives de la Vistule; mais il réclame vainement son secours pour Sandomirz, et revient à Pulawy. 66
L'Archiduc menace de nouveau le grand-duché; Poniatowski échelonne son armée sur les derrières des Autrichiens. 69
Ferdinand se retire sur Cracovie qu'il livre aux Russes; mais les Polonais y entrent de force; l'armistice de Znaïm oblige les divers partis à suspendre les hostilités. 71

CHAPITRE III.

DISPOSITIONS DE NAPOLÉON DEPUIS LE PREMIER JUSQU'AU QUINZE JUIN.

Pages.

Napoléon connaît les projets de tous ses ennemis; malgré leurs manœuvres, il reste auprès de Vienne, où il s'occupe de trois objets principaux. 76

Il fortifie l'île de Lobau, y prépare de nouveaux ponts avec des batteries, et fait enlever les îles de Tabor, de Piberhausen. . . 78

Il retranche les divers postes de sa ligne d'opérations, et ordonne des dispositions de troupes sur le Lech, sur l'Elbe, sur le Mein. 82

Jérôme entre à Dresde; Junot, à Bareuth; Amende et Radivojevich se retirent devant eux. 86

Enfin Napoléon empêche la jonction des corps autrichiens de la rive droite du Danube avec le généralissime. 88

Davout enlève Engerau, et bloque le pont de Presbourg (4 juin). . 89

Eugène marche contre Jean, passe la Martzal (9), et arrive devant Raab (13). 90

Il bat les archiducs Jean et Rénier (14), et les poursuit devant Komorn. 94

Dès le 15 juin, Napoléon tient en échec la grande armée autrichienne. 105

CHAPITRE IV.

OPÉRATIONS DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'AUTRICHE, EN AVRIL, MAI ET JUIN.

Pages

La Dalmatie et le corps d'armée qui l'occupe, sont entièrement isolés du théâtre de la guerre actuelle. 106

Les ennemis de la France agitent par leurs intrigues la Dalmatie, les iles Ioniennes et la Porte. 109

Stoichewich bloque Marmont qui est sommé par l'archiduc Jean. 111

Le général français entre en Croatie, combat à Monkitta et à Gospicz; mais il n'arrive à Fiume que le 28 mai. 114

Rusca ne peut arrêter Chateler qui descend la Drave (5 juin). . 117

Marmont arrive trop tard à Laybach (3), et n'en repart que le 16. 118

Ginlay marche lentement sur Marbourg pour se réunir à Jean; il revient au-devant de Marmont qui gagne la Kainach (24). . . 120

Broussier lève le siége du château de Gratz, et attaque à Kalsdorf l'avant-garde de Giulay; il se joint à Marmont pour combattre ce corps ennemi. 122

Mais celui-ci passe la Mur, et entoure dans Gratz le 84e qui résiste glorieusement. 125

Marmont et Broussier s'avancent sur Giulay, qui se retire. . . 128

Les Autrichiens réoccupent la Carniole, et reçoivent par Zegna les subsides anglais. 129

CHAPITRE V.

DISPOSITIONS DE L'EMPEREUR ET DU GÉNÉRALISSIME, DEPUIS LE 15 JUIN JUSQU'AU 4 JUILLET.

Pages.

Napoléon ne se montre pas dans l'île de Lobau, pendant la première quinzaine de juin. 132

Le 18, il vient reconnaître la situation des ouvrages ennemis et de nos travaux. 137

Le 20, les grands ponts sont terminés; 86 bouches à feu et 4 ponts de bateaux sont prêts; Napoléon veut augmenter le nombre des uns et des autres. 139

Il presse le siége de Raab, qui capitule le 23; il fait détruire les préparatifs de l'ennemi à Presbourg, qui est bombardé le 26. . . . 141

L'Empereur commence la grande bataille par le passage du 30; il la continue par l'enlèvement de l'île du Moulin; il rend infaillible le succès de ses dispositions. 147

Les divisions de la grande armée, venant de Komorn, de Gratz, de Lintz... sont réunies le 3 et le 4 juillet dans l'île de Lobau. . . . 153

Charles croit être attaqué le 1er au matin, et met en mouvement son armée, qui est très-renforcée. 157

Il la fait rentrer dans ses camps (3); il ordonne d'abord à Jean de faire une sortie de Presbourg, ensuite (4) de venir le joindre au plus tôt. 161

Notre attaque est avancée de quelques heures. 164

CHAPITRE VI.

BATAILLE DE WAGRAM, PREMIÈRE JOURNÉE; 5 JUILLET.

Pages.

Les deux armées vont combattre dans les plaines de Marchfeld. . 166

Une violente canonnade facilite l'établissement de nos ponts; l'Empereur dirige l'opération. 171

L'Archiduc croit que Napoléon passe à l'ancien pont, et ne connaît ses projets qu'au moment où il le voit sur la rive gauche. . . 175

Masséna, Oudinot et Davout sont en ligne à neuf heures; les autres corps se forment derrière eux. 176

A midi, Napoléon se porte en avant; les ouvrages de l'ennemi sont tournés. 179

Celui-ci se retire sur Wagram et sur Stamersdorf; ses troupes restent immobiles une partie de la soirée. 181

A six heures, l'armée française borde le Russbach et s'étend vers Breitenlée. 183

Napoléon attaque le centre de Charles, pendant que la droite et la gauche sont encore éloignées. 186

Macdonald enfonce la ligne autrichienne; Oudinot et Davout attaquent Baumersdorf et Neusiedel; nos troupes se retirent en désordre. 188

Bernadotte attaque tard et mollement Wagram, défendu par peu de monde. 193

Napoléon ordonne la réunion de son armée vers le centre. . . . 196

Charles envoie son ordre de mouvement au milieu de la nuit. . . 199

CHAPITRE VII.

BATAILLE DE WAGRAM, DEUXIÈME JOURNÉE; 6 JUILLET.

Pages.

Napoléon allait recommencer le combat, lorsque l'Archiduc attaque lui-même. 203

Davout repousse Rosemberg. 206

Napoléon ordonne de réoccuper Aderklaa: Masséna dirige sur ce village Saint-Cyr, qui s'en empare, et en est chassé. 208

Charles se prolonge sur sa droite; vers neuf ou dix heures, il touche à l'île de Lobau. 210

Napoléon porte Masséna à gauche; il le remplace par la cavalerie, et par l'artillerie de la garde. 212

L'armée opère un grand changement de front sur la gauche. . . . 216

Lorsque l'Empereur voit le canon de Davout gagner du terrain vers Neusiedel, il ordonne une attaque générale. 221

Macdonald soutenu par plusieurs divisions, culbute le centre de l'Archiduc. 223

Oudinot et Davout concourent à son mouvement, et battent l'ennemi sur la droite; Masséna attaque sur la gauche. 226

A une heure, l'armée en ligne d'Asparn au-delà de Wagram, pousse devant elle les corps autrichiens, et borde la chaussée de Brünn. 232

Charles ordonne la retraite à temps, et l'exécute avec ordre; il cache à l'Empereur la direction que prennent ses forces principales. . 236

Le prince Jean n'atteint pas le champ de bataille, et se retire vers la March. 238

Napoléon témoigne sa satisfaction à l'armée; il dissout le corps de Bernadotte. 241

CHAPITRE VIII.

NAPOLÉON POURSUIT CHARLES DANS SA RETRAITE SUR LA BOHÈME, ET ACCORDE L'ARMISTICE DE ZNAÏM.

Pages.

Wagram est le modèle des batailles tactiques. 243

Charles a fait des fautes dans les dispositions et la condoite de l'action; mais il a sauvé l'armée qu'il voulait ramener au milieu de l'Allemagne. 247

Napoléon est incertain sur la direction que suit son ennemi. . . 251

Le 7 juillet, Masséna enlève Korneubourg. 253

L'Empereur assure Vienne et les derrières de l'armée; il veille sur les mouvemens des princes. 255

Le 8, Masséna combat à Stockeran; Davout va à Wülfersdorf; Marmont est vers Laa; les autres corps sont en réserve. 257

Le 9, on combat à Hollabrunn, Laa et Nicolsbourg. 258

Charles se retire de Guntersdorf, pour ne pas être prévenu sur la position de Znaïm. 260

L'Empereur se dirige de Wülfersdorf sur Znaïm, et y achemine le reste de l'armée; Masséna et Marmont combattent à Schongrabern et à Tesswitz. 265

Le 11, ces deux corps attaquent l'Archiduc à Znaïm; Napoléon y arrive vers midi. 266

Davout et Oudinot ne peuvent rejoindre que le lendemain. . . 272

Liechtenstein vient demander un armistice que Napoléon accorde, après avoir écouté l'avis de ceux qui l'entouraient (12). . . . 274

L'armée entre dans les cantonnemens réglés par la convention du 12. 279

CHAPITRE IX.

ÉVÉNEMENS QUI SUIVENT L'ARMISTICE DE ZNAÏM; OUVERTURE DES NÉGOCIATIONS POUR LA PAIX.

Pages.

François ne reconnaît l'armistice que le 18 juillet, et se prépare à la guerre. 281

Kienmayer, ayant réuni les corps d'Am-Ende et de Radivojewich, bat Junot à Gefrees (9), pendant que Jérôme s'arrête à Dresde. 286

Il marche ensuite contre ce prince qui se retire d'Hof sur Schleitz (14). 288

Napoléon voyant que l'armistice est violé de toutes parts, donne des ordres à Davout (20), et envoie Lefebvre pour pacifier le Tyrol. 289

François prend le commandement de ses armées; il compte sur les Russes et sur les Prussiens; il renouvelle ses engagemens avec l'Angleterre. 292

Celle-ci fait un débarquement à Cuxhaven (7); les pays voisins se soulèvent. 294

Brunswick marchant vers le nord, enlève Halberstadt (29), combat les troupes de Rewbell (1er août), et s'embarque pour Héligoland. 297

Les Autrichiens changent totalement leur système de guerre, et se jettent dans la Hongrie. 302

Napoléon prend de nouvelles dispositions. 304

Les négociations traînent en longueur; les conférences ne commencent que le 17 août. 306

Le parti de la guerre s'agite dans toute l'Europe pour empêcher la paix. 308

CHAPITRE X.

EXPÉDITION DES ANGLAIS CONTRE LES BOUCHES DE L'ESCAUT; NOUVELLES INTRIGUES A PARIS.

Pages.

Les Anglais ont toujours regardé l'Escaut comme le rival de la Tamise; ils préparent une expédition contre Anvers. 312

Chatham débarque (30) à Walcheren, occupe le Sud-Beveland (2 août), et s'arrête devant Flessingue. 317

Ce retard sauve Anvers, les secours rejoignent de toutes parts et rendent l'attaque impossible. 320

Le conseil des ministres dispose à Paris les premiers moyens de défense. 321

Bernadotte lui offre (3 août) ses services; Fouché prend sur lui de lever les gardes nationales. 322

Flessingue capitule (15). 325

Napoléon apprend ces nouvelles (6), et se met en mesure contre ses ennemis du dehors et du dedans. 328

Bernadotte arrive à Anvers, lorsque tout danger est passé; il organise les renforts et les préparatifs de défense. 333

Chatham tient un conseil de guerre à Batz, et fait retirer son armée (31). 335

Les Anglais conservent Flessingue pour empêcher la conclusion de la paix. 339

Napoléon mécontent de la conduite de Bernadotte, le remplace par Bessières, et l'oblige à quitter Paris. 340

Il donne vainement l'ordre d'entrer dans Walcheren, afin de prévenir les destructions projetées par les Anglais qui abandonnent Flessingue le 25 décembre. 342

CHAPITRE XI.

LE TRAITÉ DE VIENNE SUSPEND LA GUERRE; MAIS LES PROJETS DE LA COALITION RESTENT LES MÊMES.

Pages.

Les négociations pour la paix sont influencées par les nouvelles d'Anvers et d'Espagne. 344

Napoléon pourvoit à la sûreté de l'Allemagne. 346

De Schoubrnnu, il gouverne la France; il dirige tous les travaux de l'armée, et protége le pays. 348

Lefebvre allant occuper le Tyrol, est obligé de se retirer; l'Empereur charge Rusca de traiter avec les insurgés. 357

Les conférences d'Altenbourg traînent en longueur. Les deux souverains correspondent. Bassano et Bubna négocient. . . . 360

Le 15 septembre, Napoléon se prépare à la guerre; il pouvait démembrer l'Autriche. 363

François circonscrit le terme des négociations. Bubna va à Dotis et ramène Liechtenstein. 368

Stabs veut attenter à la vie de Napoléon. 371

Champagny signe le traité le 14 octobre. 374

L'Empereur va attendre les ratifications à Munich (22), et se rend à Fontainebleau le 26. 376

Les ministres autrichiens conservent des sentimens hostiles, après la paix et même après le mariage. 378

Napoléon apprend à connaître la haine de la coalition qu'il ne peut désarmer. 379

La guerre de 1809 a préparé celles de 1812, 1813 et 1814. . . . 380

NOTES.

Pages.

NOTE PREMIÈRE. Chapitre III, page 93. Sur Raab, son camp retranché, et sur le champ de bataille du 14 juin 1809. . 381

NOTE DEUXIÈME. Chapitre X, page 314. Coup d'œil sur les défenses de l'Escaut et sur l'Expédition anglaise. . . . 386

NOTE TROISIÈME. Chapitre XI, page 345. Sur la Guerre d'Espagne en 1809. 390

NOTE QUATRIÈME. Chapitre XI, page 359. Sur la fin de la Guerre du Tyrol. 398

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Ordre. . . . . Ile Napoléon. 4 juillet 1809. 405

Lettre du major-général au maréchal Masséna. Wolkersdorf. 7 juillet 1809. 407

Ordre. . . . . Wolkersdorf. 9 juillet 1809. 408

Lettre du major-général au maréchal Masséna. Wolkersdorf. 9 juillet 1809. 409

Idem. . . . . Wolfersdorf. 10 juillet 1809. *ibid.*

Lettre du major-général au maréchal Davout. Laa. 10 juillet 1809. 438

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. Schonbrunn. 14 juillet 1809. 410

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière. . . . . Schonbrunn. 15 juillet 1809. 411

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. 15 juillet 1809. 413

Idem. . . . . Schonbrunn. 15 juillet 1809. *ibid.*

Idem. . . . . Schonbrunn. 16 juillet 1809. *ibid.*

Idem. . . . . Schonbrunn. 17 juillet 1809. 414

Idem. . . . . Schonbrunn. 17 juillet 1809. 416

Ordres à expédier. . . . . Schonbrunn. 17 juillet 1809. *ibid.*

Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière. . . . . Schonbrunn. 21 juillet 1809. 419

Pages.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. Schonbrunn. 21 juillet 1809. 420
Idem. . . . . . Schonbrunn. 26 juillet 1809. *ibid.*
Idem. . . . . . Schonbrunn. 30 juillet 1809. 421
Ordre. . . . . Schonbrunn. 30 juillet 1809. 423
Ordre particulier pour la garde. Schonbrunn. 30 juillet 1809. 424
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. Schonbrunn. 30 juillet 1809. 425
Idem. . . . . . Schonbrunn. » juillet 1809. 421
Ordre du jour. . . . . Schonbrunn. » juillet 1809. *ibid.*
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. Schonbrunn. 3 août 1809. 428
Idem. . . . . . Schonbrunn. 3 août 1809. 429
Ordre. . . . . Schonbrunn. 9 août 1809. *ibid.*
Ordre. . . . . Schonbrunn. 5 août 1809. 433
Ordre. . . . . Schonbrunn. 10 août 1809. 434
Ordre. . . . . Schonbrunn. » août 1809. 436
Décret. . . . . Schonbrunn. » août 1809. 437
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. Schonbrunn. » août 1809. 439
Idem. . . . . . Schonbrunn. 13 août 1809. *ibid.*
Idem. . . . . . Schonbrunn. 13 août 1809. 441
Ordre. . . . . Schonbrunn. 13 août 1809. *ibid.*
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. Schonbrunn. 17 août 1809. 442
Idem. . . . . . Schonbrunn. 19 août 1809. *ibid.*
Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière. . . . . Schonbrunn. 19 août 1809. 443
Ordre. . . . . Schonbrunn. 23 août 1809. *ibid.*
Ordre. . . . . Schonbrunn. 27 août 1809. 445
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. Schonbrunn. 27 août 1809. 447
Ordre. . . . . Schonbrunn. 29 août 1809. 448

Pages

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. . . . . Schonbrunn. 3 septembre 1809. 449
Ordre. . . . . Schonbrunn. 5 septembre 1809. *ibid.*
Ordre. . . . . Schonbrunn. 5 septembre 1809. 451
Ordre. . . . . Schonbrunn. 8 septembre 1809. 453
Ordre. . . . . Schonbrunn. 10 septembre 1809. 454
Note pour le prince major-général. . *ibid.* 10 septembre 1809. 455
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. . . . . Schonbrunn. 457
Lettre du major-général au prince de Liechtenstein. . . . . Schonbrunn. 11 septembre 1809. *ibid.*
Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière. . . . . Schonbrunn. 12 septembre 1809. 459
Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. . . . . Schonbrunn. 13 septembre 1809. *ibid.*
Idem. . . . . Schonbrunn. 14 septembre 1809. *ibid.*
Lettre de l'empereur Napoléon au maréchal Masséna. . . . . Schonbrunn. 15 septembre 1809. 460
Lettre du major général au prince Galitzin. Brünn. 17 septembre 1809. *ibid.*
Lettre du major-général au prince Poniatowski. Brünn. 17 septembre 1809. 461
Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière. . . . . Brünn. 17 septembre 1809. *ibid*
Ordre. . . . . Schonbrunn. 20 septembre 1809. 462
Traduction de la lettre de Frédéric Stabs à ses parens. . . . . 25 septembre 1809. 464
Lettre de l'empereur Napoléon au général Lariboissière. . . . . Schonbrunn. 26 septembre 1809. 465
Ordre. . . . . Schonbrunn. 28 septembre 1809. *ibid.*
Rapport du major-général. . Schonbrunn. 2 octobre 1809. *ibid.*
Rapport du major-général. . Schonbrunn. 7 octobre 1809. 467
Ordre. . . . . Schonbrunn. 9 octobre 1809. 466

Pages.

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. Schonbrunn. . 14 octobre 1809. 468

Traité de paix. . . . . Vienne. . 14 octobre 1809. *ibid.*

Lettre de l'Empereur Napoléon au major-général. Schonbrunn. 14 octobre 1809. 474

Idem. . . . . . Schonbrunn. 14 octobre 1809. 475

Idem. . . . . . Schonbrunn. 14 octobre 1809. 477

Idem. . . . . . Schonbrunn. 14 octobre 1809. 478

Instruction pour le prince vice-roi. Schonbrunn. 14 octobre 1809. 479

Instruction pour le général Lariboissière. *ibid.* 14 octobre 1809. 381

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. Passau. 18 octobre 1809. 382

Idem. . . . . . Passau. 18 octobre 1809. 483

Idem. . . . . . Passau. 19 octobre 1809. *ibid.*

Idem. . . . . . Munich. 22 octobre 1809. 485

Idem. . . . . . Fontainebleau. 26 octobre 1809. 486

Lettre du maréchal Davout à l'empereur Napoléon. . . . . Vienne. 5 novemb. 1809. *ibid.*

Lettre de l'empereur Napoléon au major-général. . . . . Paris. 28 novemb. 1809. *ibid.*

Idem. . . . . . Paris. 5 décemb. 1809. 487

Idem. . . . . . Paris. 5 décemb. 1809. *ibid.*

Idem. . . . . . Paris. 9 décemb. 1809. 488

Idem. . . . . . Paris. 9 décemb. 1809. *ibid.*

Idem. . . . . . Paris. 9 décemb. 1809. *ibid.*

Idem. . . . . . Paris. 15 décemb. 1809. 490

FIN DE LA TABLE.

582934
SN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Google